

NEW ROMANCE®



C.S. QUILL

CAMPUS

drivers

**LOVE
MACHINE**

4

Hugo + Roman

NEW ROMANCE®



Hugo & Roman

nuggetroman

OceanofPDF.com

Tous droits réservés. Ce livre, ou quelque partie que ce soit, ne peut être reproduit de quelque manière que ce soit sans la permission écrite de l'éditeur.
Ce livre est une fiction. Les noms, caractères, professions, lieux, événements ou incidents sont les produits de l'imagination de l'auteur utilisés de manière fictive. Toute ressemblance avec des personnages réels, vivants ou morts, serait totalement fortuite.

Image de couverture : Shutterstock ©4 PM production

Couverture : Ariane Galateau

Collection créée par Hugues de Saint Vincent et dirigée par Arthur de Saint Vincent

Ouvrage dirigé par Marine Flour

© 2023, New Romance, Département de Hugo Publishing

34-36, rue La Pérouse

75116 Paris

ISBN : 9782755665116

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

À Adam,
Parce que toi aussi, tu es un survivant.
(Et parce que je trouve ça génial de te dédier ce tome 4 qui ne raconte
pas ton histoire)

OceanofPDF.com

SOMMAIRE

Titre

Copyright

Dédicace

Prologue - Rafael

1 - Rafael - Trois mois plus tard

2 - Rafael

3 - Juliet

4 - Juliet

5 - Rafael

6 - Rafael

7 - Juliet

8 - Rafael

9 - Juliet

10 - Rafael

11 - Juliet

12 - Juliet

13 - Rafael

14 - Juliet

15 - Rafael

16 - Rafael

17 - Juliet

18 - Juliet

19 - Rafael

20 - Rafael

21 - Juliet

22 - Juliet

23 - Juliet

24 - Rafael

25 - Juliet

26 - Juliet

27 - Rafael

28 - Rafael

29 - Juliet

30 - Rafael

31 - Juliet

32 - Juliet

33 - Juliet

34 - Rafael

35 - Juliet

36 - Juliet

37 - Rafael

38 - Rafael

39 - Rafael

40 - Juliet

41 - Juliet

42 - Rafael

43 - Rafael

44 - Rafael

45 - Rafael

46 - Juliet

47 - Juliet

48 - Juliet

49 - Juliet

50 - Rafael

51 - Juliet

52 - Juliet

53 - Juliet

54 - Rafael

55 - Juliet

56 - Rafael

57 - Juliet

58 - Rafael

59 - Rafael

Playlist

Par la même autrice

Prologue - Oxton

OceanofPDF.com

Prologue

Rafael

Au volant de ma voiture, j’entre dans Charleston, pour la première fois de ma vie. Le GPS accroché à mon tableau de bord indique que ma destination approche. Il était temps, j’ai les muscles engourdis après avoir roulé presque neuf heures depuis Miami. Je quitte assez rarement la Floride, mais j’ai été convié à un meeting qui réunit tous les membres des Campus Drivers pour les trois prochains jours.

Les Campus Drivers... Je suis encore stupéfait d’avoir réussi à intégrer les équipes de cette application qui va me payer pour conduire à travers le campus de FIU¹. Les concepteurs doivent juste finaliser deux-trois petites choses avant que le lancement soit officialisé.

Lorsque j’entre dans le parking du complexe hôtelier dans lequel une chambre nous a été réservée à chacun, la vision qui s’offre à moi me confirme que je suis arrivé au bon endroit. *Nous y voilà*. Alignées les unes à côté des autres, je décompte pas moins de vingt voitures aussi incroyables que la mienne. Je me gare entre une Pontiac Firebird et une Ford Torino rutilante, et sors immédiatement me dégourdir les jambes.

Debout devant ma caisse, je la regarde, sagement rangée parmi ses nouvelles copines. Ça me fait bizarre de la voir ainsi entourée alors que je la joue solo depuis des années. Comme elle, il va falloir que je me fasse au collectif.

Je prends mon sac de sport dans le coffre, le balance sur mon épaule et marche en direction de la réception où je récupère la clé de la chambre que je vais partager avec un certain Luke, un des quatre autres chauffeurs de mon équipe, à Miami. L'occasion de faire connaissance, avec lui et tous les autres.

Une fois mes affaires larguées dans la chambre vide, je passe un coup d'eau sur mon visage et ressors aussi sec, direction la salle de conférences. Celle-ci est déjà bien remplie quand je pousse la porte. Je choisis la dernière rangée de fauteuils, tout en haut, et m'assieds en bord d'allée. De cette place, j'ai une vue dégagée sur la pièce et le grand écran qui affiche le logo des Campus Drivers.

Il y a plus de monde que ce à quoi je m'attendais, mais je comprends vite qu'il n'y a pas que des chauffeurs présents. À moins que les deux vieilles femmes en train de piocher dans les petits fours aient repris leurs études très tardivement. *Elles sont jumelles, ou je vois double ?*

Je ne connais personne hormis mes nouveaux patrons. Lane, Donovan, Lewis et Adam, quatre potes qui ont eu une idée un peu folle à la fac et qui sont aujourd'hui à la tête d'une entreprise qui se déploie aux quatre coins des États-Unis.

Lorsqu'ils ont débarqué sur le campus de Miami à la rentrée, au volant de leurs voitures de dingue et en quête d'une équipe à monter là-bas, je me suis laissé tenter par leur réunion d'information. Je n'étais pas certain qu'ils voient d'un bon œil une recrue dans mon style, mais la seule de mes réponses à leurs questions qui a semblé leur importer concernait ce que je conduisais comme caisse. Réponse qui a déclenché un débat sur les

meilleures années de ce modèle, et à ce moment-là, j'ai pressenti que ces mecs étaient cool.

Du mouvement près de moi attire mon attention. Je replie ma jambe que j'avais étendue au milieu de l'allée en voyant un mec approcher. Il bloque un instant sur ce que mon short laisse apparaître, puis il me sourit et tend une main vers moi.

— Salut, je m'appelle Jeff Hogan, ravi de te rencontrer.

— Rafael Torres.

— Je peux m'asseoir avec toi ?

Il reste des sièges libres un peu partout, mais ce n'est pas le moment de jouer les vieux loups solitaires. Je ferai bientôt partie d'une équipe, avec une longue liste de clients, autant m'habituer dès maintenant à me sociabiliser.

— Pas de problème.

Il s'installe une rangée en dessous, pose son coude sur le dossier et se tourne à moitié pour poursuivre la discussion.

— Qu'est-ce que tu conduis comme voiture ?

— Une Alfa Romeo Montreal 1971.

— Pépète !

— Et toi ?

— Une Mustang GT de 66.

— La noire avec les deux bandes blanches que j'ai vue dans le parking ?

— Yes ! il confirme avec un immense sourire. Je l'ai seulement depuis le mois d'août mais j'y suis attaché autant qu'à ma sœur.

— Je connais ça.

— C'est pas trop galère de conduire avec ta jambe ?

— Non.

Je parie vingt billets sur sa question suivante.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Gagné !

— J'ai trébuché, je réponds sans montrer aucun signe d'agacement.

Je suis habitué, après quatre ans à porter une prothèse.

— Tu intègres quelle brigade ? je reprends, sans rancune.

— Je suis dans l'Ohio, sur le campus d'OSU². Le berceau des Campus Drivers. Et toi ?

— Celle de Lewis, à Miami.

— Merde, t'es dans la team d'Amy !

— Qui ça ?

— Hitman ! Firebird ? il tente en voyant que je ne saisis toujours pas de qui il parle. La meuf de Conley ! il renchérit en tendant son doigt vers ce dernier.

Je pose mes yeux sur mon boss et détaille la nana qui l'accompagne.

— J'la connais pas, je chuchote en secouant la tête.

— Une part de moi t'envie. On ne se rend pas compte à quel point c'est précieux, une vie sereine, sans la menace Hitman qui plane au-dessus de ta tête. Profites-en, cher collègue !

— Tu es déjà bien renseigné.

En même temps, c'est un véritable moulin à paroles qui semble facilement nouer des liens avec tout le monde.

— Laisse-moi te faire un topo. Le gars là-bas, c'est Malcolm, il m'explique en pointant son index vers un type. Il est dans mon équipe. Et la brune au premier rang à gauche, celle qui discute avec la blonde au gros chignon, c'est Lois. Elle sort avec Lane.

— Comment tu peux déjà connaître tout ce monde ?

— Lois est ma sœur, ce qui fait de Lane mon beau-frère.

— D'accord... Et elle a quoi, comme caisse ?

— Elle est sans véhicule fixe ! il déclare en riant comme si je venais de dire une énormité. Elle est censée s'acheter une voiture, mais c'est un sujet explosif entre elle et Laney depuis juillet.

— Et la blonde avec le chignon, du coup, c'est une Campus Driver, elle ?

— Carrie Wolinski ? Heureusement non ! On perdrait toute notre clientèle si elle devait jouer les chauffeurs pour les étudiants de Columbus.

— Wolinski, t'as dit ? C'est la femme de Donovan ?

— Ça dépend quel parti tu prends, il se marre. Don dit partout que c'est son épouse parce qu'elle porte le même nom de famille que lui. Carrie enrage chaque fois qu'il balance ça car en réalité, c'est juste un hasard.

— OK... C'est dur à suivre, quand même.

— Et attends, je n'ai pas fini ! Avec le tee-shirt bleu, là-bas, c'est Amelia. La sœur de Don et la copine d'Adam.

— Merde, j'aurais dû apporter un carnet pour prendre des notes, je souffle en ayant déjà oublié la moitié de ce qu'il vient de m'apprendre.

— Le gars qui pince les fesses de sa meuf, c'est Carter, l'ami d'enfance de Lane, qui sort donc avec Becca, l'ancienne coloc de Carrie. Mais lui non plus n'est pas un Campus Driver.

— Tu remarques une veine palpiter sur ma tempe ou pas ? je rétorque en clignant des yeux.

— Tu vas t'y faire, il m'assure en souriant. Ces gars et leurs copines feront partie de ta vie tant que tu coifferas la casquette des Campus Drivers. J'suis même tenté de te dire qu'ils feront partie de ta vie à jamais, mais je sens que je vais t'effrayer.

— Je suis déjà flippé, mec. Dis-moi, les deux ancêtres qui se chamaillent au milieu, là, c'est qui ?

— Les jumelles Faraday. Hope et Prudence, les copines d'aquagym de ma sœur. Elles ont vite intégré la famille et elles adorent nous reluquer.

Avant que j'aie pu assimiler l'information, la première génération de chauffeurs monte sur l'estrade présente dans la salle, un micro en main. Les bavardages s'interrompent instantanément.

— Salut à toutes et à tous ! entame Adam devant une audience attentive. Je vais être honnête, on est hyper fiers de vous voir tous là. Quand on a créé l'application, on y croyait dur comme fer, mais on était quand même loin d'imaginer que quatre ans plus tard, on se retrouverait face à nos successeurs, avec un déploiement en cours dans trois nouveaux campus aux États-Unis.

— Je vous préviens, vous vous apprêtez à relever le plus gros challenge de votre existence ! clame Donovan en levant un poing.

— Passer après nous, crie Lewis en tapant sur son torse.

— Mesdames et messieurs, bienvenue chez les Campus Drivers ! conclut Lane en appuyant sur une télécommande.

L'écran derrière eux s'anime, tandis que des cris et des sifflements retentissent dans la salle et que ma jambe tressaute nerveusement. Un drôle de pressentiment étreint ma poitrine. Comme si je venais de vendre mon âme à quelque chose qui me dépasse et qu'il était déjà trop tard pour faire machine arrière.

1. Florida International University

2. *Ohio State University.*

1

Rafael

Trois mois plus tard

J'émerge du sommeil lorsqu'un truc atterrit lourdement en travers de mon visage. Un truc long et chaud. Pendant trois secondes, une image dégueulasse me traverse l'esprit et me provoque un pic d'adrénaline bien trop élevé à une heure aussi matinale. Je me redresse en jurant et me rends compte que mon coloc de chambrée — ou qui que ce soit d'autre — n'a rien à voir là-dedans. Ce n'est que mon abruti de bras engourdi qui a dû rester coincé sous ma tête trop longtemps et vient de retomber sur ma tronche. Je l'attrape avec mon autre main et le repousse sur le côté. Je remue les doigts pour que le sang y circule de nouveau, et me dévisse la nuque pour observer la fenêtre. Derrière le rideau, le soleil brille fort, c'est mauvais signe. *Merde, quelle heure il est ?*

— Luke ! je hèle mon pote qui pionce sur le lit voisin.

Je ne l'ai pas entendu rentrer dans la nuit. Tout comme je n'ai pas entendu partir la nana qui a passé un long moment à califourchon sur moi.

— Luke ! je répète plus fort.

— Quoi ? il grommelle, les yeux toujours fermés.

— Il est quelle heure ?

Il entrouvre une paupière pour me regarder de travers. *Waouh ! Le gars est doué pour se montrer menaçant avec un œil mi-clos !*

— Beaucoup trop tôt pour que tu m'emmerdes. Mec, pourquoi tu me réveilles pour me demander ça ?

— Parce que je suis l'alpha, j'énonce d'une voix caverneuse.

— Va te faire foutre, Raf. J'ai tardé à venir me coucher pour te laisser tranquille avec ton rencard, et ton portable est à côté de toi, sale flemmard !

— Mon bras est hors service, j'argue en le faisant remuer mollement.

— Une fille est sortie de ton pieu il y a quelques heures et t'as quand même besoin de te tripoter de cette façon ?

— Serait-ce une pointe d'envie que je perçois dans ta voix ? je le cherche en jouant des sourcils. Elle a dû laisser son numéro quelque part, fais-toi plaisir.

— T'en fais pas pour moi de ce côté-là.

En effet, être le lanceur vedette de l'équipe universitaire de base-ball lui ouvre plus que des portes. Et je ne parle même pas de sa casquette de Campus Driver. Justement, à ce sujet...

— Quelle heure il est ? j'insiste.

Cette fois, en guise de réponse, c'est sa balle de base-ball fétiche qui passe à deux centimètres de ma figure. Je la récupère derrière mon oreiller et la fais rouler entre mes doigts fonctionnels.

— Regarde, Luke, je tâte ta baballe. Celle sur laquelle tu poses tes lèvres avant chaque match. Je la malaxe, je la palpe. Souviens-toi de ça quand tu lui susurreras des mots doux pour qu'elle te fasse gagner ton match.

— J'ai pas assez dormi pour endurer ça...

— Si on arrive en retard à la réunion, j’dirai que c’est à cause de toi. Les boss se déplacent tous, alors ça doit être un gros dossier. Ils te le feront regretter, et je ne lèverai pas le petit doigt pour t’aider.

— Attends, c’est aujourd’hui ?

Il se relève tout à coup en s’appuyant sur ses coudes.

— Ouaip !

— T’es sûr ?

— Tu me fais pas confiance ?

— Pas vraiment, non. Tout le monde sait que je suis le plus sérieux de nous deux.

— C’est faux.

— T’as foiré ta toute première course.

— C’est vrai, j’acquiesce en rigolant. Mais Lewis m’a dit que Hitman avait calé la première fois, alors il m’a pardonné.

Lorsque j’ai endossé officiellement le rôle de Campus Driver en octobre dernier, j’ai légèrement merdé avec mon premier client. Si mon collègue me le renvoie souvent à la figure comme la preuve d’un manque de sérieux, il s’agissait en réalité d’arriver à gérer une appréhension plutôt sensée quand on me connaît bien. Ce qui n’est le cas ni de Luke ni de personne hormis ma famille. Je n’ai donc pas cherché à me justifier, et c’est devenu une blague entre nous.

— T’as qu’à vérifier sur ton portable, si tu me crois pas, je reprends.

Il s’exécute aussitôt en maugréant.

— Fait chier ! On a rendez-vous à 9 h 30, et il est 8 h 54 !

— Ah ! Merci ! je ricane maintenant que j’ai obtenu ma réponse.

— Sors de ton pieu et magne-toi, il éructe en se propulsant hors de son matelas.

Il a à peine fait deux pas que son pied droit fait une embardée en avant. Il m’offre alors le spectacle d’un semblant de grand écart trop gracieux pour une carcasse comme la sienne.

— Bordel ! il siffle en retombant sur le côté.

— Qu'est-ce que t'es vulgaire de si bonne heure, je le sermonne en remuant la tête.

— La faute à qui ?

— T'as modifié tes étirements du matin ? j'enfonce le clou.

Avachi par terre, il lève d'abord son majeur dans ma direction, puis son pied, sous lequel un Post-it est collé. Voilà l'arme du crime !

— J'ai glissé là-dessus ! Tu veux que je perde une jambe, moi aussi ?

J'attrape ma prothèse tibiale¹ posée contre mon lit et la tends vers lui.

— Un coup de main pour te relever ? j'ironise. Enfin, de pied...

— C'est moi qui vais te foutre un coup de talon dans la tronche.

Je repousse mon drap et en profite pour enfiler ma prothèse, qui démarre sous mon genou gauche.

— T'inquiète pas, j'ai l'intention de rester le seul et unique chauffeur du campus à conduire avec un membre en plastique ! Ton extension de queue ne compte pas, j'ajoute en chuchotant.

Il replie sa jambe, arrache le morceau de papier et le froisse avant de le balancer vers ma tête.

— Sérieux, Raf ! Pourquoi tu laisses tes coups d'un soir noter leur numéro sur un foutu Post-it dangereux ? Tu les rappelles jamais !

— Typiquement pour ce genre de petits plaisirs, je rétorque en le désignant.

Je sors de mon lit à poil, ramasse le papier bleu chiffonné et le lisse tout en rejoignant mon armoire. J'ouvre la porte, au dos de laquelle sont collés ses congénères multicolores. Luke a tort, j'ai déjà rappelé certaines filles. Celle du jaune, là, je crois. Bref ! J'accroche le nouveau parmi les autres, saisis un tee-shirt, un caleçon et un short et les enfile.

— Et maintenant, il me montre son cul, grogne Luke derrière moi. Bon sang, ce réveil est une torture pour chacun de mes sens.

Habillé, je pénètre dans la salle de bains, me passe un coup d'eau sur le visage et discipline mes cheveux d'un bref passage de la main. Il faut que je les raccourcisse, encore un peu et ils toucheront mes épaules. Pour l'instant, leur destin sera d'être coincés sous une casquette des Warriors². Je sais d'avance que ça va énerver Lewis et Donovan de me voir arborer l'emblème de la meilleure équipe de NBA, alors qu'ils jouent respectivement pour les Heats et les Knicks³.

— Tu comptes mettre une ceinture ?

— Nope, je réponds au reflet de mon pote qui se tient derrière moi.

— J'sais même pas comment ce short tient en place sans tomber sur tes chevilles, il ajoute en lorgnant mes hanches. Un jour, j'aimerais que ça t'arrive, que tu te prennes les pieds dedans et que tu t'affales devant la plus jolie fille de la fac. Si en prime ta prothèse peut se détacher, je signe direct.

— Pourquoi tant de haine envers moi ce matin ? je me marre en me décalant pour lui laisser la place.

— Je déteste être à la bourre. Je déteste me faire réveiller. Je déteste voir ton cul. Conclusion : je te déteste, aujourd'hui.

— J'y suis pour rien si t'avais pas mis de réveil. J'te signale que c'est grâce à moi si tu t'es levé à temps. Tu devrais me serrer dans tes bras.

Je me tourne vers lui et les ouvre en grand, tout en remuant ma bouche.

— Tire-toi, il grimace.

— Tu crois que Dallas et Andy sont déjà en route ? je tique en lorgnant la porte au fond de la salle de bains.

Elle donne sur la chambre voisine, où un autre duo de chauffeurs a ses quartiers. En plus d'avoir les mêmes employeurs, on se partage les chiottes et la douche.

— Va vérifier pendant que je me lave le visage ! il m'ordonne sur le même ton qu'emploierait ma tante Juana.

Je pousse le battant et découvre leur chambre plongée dans le noir.

— Sans déconner, je suis votre mère à tous, je ricane en discernant leurs ronflements.

Sans prévenir, j'abats ma paume sur l'interrupteur, faisant jaillir la lumière dans la pièce.

— Debout, les gars !

— On est encore en vacances, connard ! éructe Andy.

— Les Campus Drivers ne connaîtront aucun repos, je scande avec une voix d'outre-tombe. Il vous reste quatre minutes avant de vous faire virer !

Je repars dans ma chambre, accompagné de leurs jurons lorsqu'ils comprennent ce qu'il se passe. Luke aussi s'en donne à cœur joie niveau grossièretés. Lui qui aime s'apprêter est au sommet de la frustration quand il enfle ses chaussures. On est différents sur ce sujet et tellement d'autres, je me demande encore comment on peut si bien s'entendre. J'avoue que l'amour des vieilles caisses y joue certainement pour beaucoup.

C'est d'ailleurs parce qu'on est tous les deux chauffeurs qu'on partage cette chambre depuis le lancement de l'appli en octobre. J'ai passé les six premières semaines dans un autre bâtiment avec un passionné de yoyo en guise de coloc. Je me suis découvert une inquiétante envie de l'étrangler avec ses joujoux. Quand les créateurs de l'appli nous ont proposé d'être logés ensemble, Luke et moi, ça a été une aubaine pour m'éviter une condamnation pour meurtre.

En réalité, nous sommes cinq à œuvrer sur le campus, mais pas question de cohabiter avec le dernier membre du quintet. Primo parce qu'Amy Hitman est carrément flippante, deuzio parce qu'elle est la copine de Lewis Conley et qu'ils vivent ensemble hors du campus.

— T'as vu mes lunettes de soleil ? me demande Luke en tournant sur lui-même.

— Ici !

— C'est vraiment un truc que je kiffe à Miami. Mettre des lunettes de soleil en janvier.

Il les cale sur son nez, attrape son sac et me suit dans le couloir.

— T’as des goûts très sommaires, je commente. Perso, ce que je kiffe à Miami, ce sont plutôt les filles en mini-short qui se baladent au bord de la mer.

— Elles se fringuent comme ça parce qu’il y a du soleil, ça revient au même.

Les vacances de fin d’année ne sont pas encore terminées, le bâtiment est donc peu occupé. Les cours redémarrent dans cinq jours, ça va se remplir petit à petit. Tant mieux, il est temps que les affaires reprennent.

— On prend ta caisse ? il me demande en verrouillant la porte.

— Si tu veux, j’tu redépose après ?

— Inutile, j’ai pas de courses aujourd’hui. J’ai un gros décrassage tout l’après-midi avec le coach, si tu peux me larguer au stade, je me ferai ramener à la fin.

— Un chauffeur qui se fait conduire ? Lewis dirait que c’est une honte.

Nous dévalons les quatre étages de marches puis débouchons devant la résidence. Comble du piston, on a le droit de garer nos voitures juste devant le bâtiment.

— Je te le dis souvent, mais cette bagnole est un vrai bijou, s’émerveille Luke en s’asseyant sur le siège passager.

Évidemment que c’est un vrai bijou ! Et je cajole cette caisse comme la prune de mes yeux. Pas question qu’elle connaisse le même destin que sa grande sœur.

Je m’installe derrière le volant, boucle ma ceinture et démarre le moteur sans attendre.

— On n’attend pas les gars ? me questionne mon voisin en bâillant.

Je lui lâche une œillade joueuse.

— Tu tiens à ce qu’ils arrivent les premiers ? Je te croyais moins bon enfant.

— Roule, bébé.

— C'est ce que je fais de mieux ! je frime en braquant le volant.

— Tu crois qu'ils vont nous parler de quoi ? me questionne Luke. J'ai eu Adam au téléphone pour la nouvelle année, et il n'a rien voulu lâcher.

— Peut-être une nouvelle recrue. Ça nous ferait pas de mal d'avoir un chauffeur supplémentaire.

— Grave ! Mais j'ai remarqué aucune caisse de mon côté.

— Ouais, moi non plus.

Je m'arrête pour laisser traverser quelques étudiants à un passage piéton et reprends la route. Il fait super beau aujourd'hui, ça me donne envie de skater toute la journée. Dès que la réunion est finie, je file *rider*.

— Tu veux pas conduire un peu plus vite ? s'impatiente mon passager.

— Non.

— Les mecs auront aucun mal à nous dépasser, et on va être à la bourre.

— J' préfère ça qu'être mort, je raille en prenant à gauche.

Luke ronchonne en matant sa montre, mais je conserve ma vitesse de croisière sans être influencé par ses soupirs pressants. Je fais extrêmement attention en bagnole, d'autant plus quand j'ai quelqu'un avec moi. C'est ma règle numéro un, celle à cause de laquelle j'ai loupé ma première course. Le type était pressé, moi sous pression et incapable de dépasser les trente à l'heure. Il a insisté pour que j'aille plus vite, j'ai poliment ignoré son exigence. Lassé de ma lenteur, il m'a finalement demandé d'arrêter la voiture pour terminer plus rapidement son trajet à pied.

Ce jour-là, j'ai failli me dégonfler. Je n'étais pas certain d'avoir les épaules pour une telle responsabilité. J'ai d'ailleurs longuement hésité à entrer chez les Campus Drivers, mais avec deux mois de recul, c'est finalement le meilleur moyen que j'ai trouvé pour panser de vieilles blessures. Mais ça, personne n'en a la moindre idée. Je laisse les Campus Drivers penser qu'avoir une jolie caisse et aimer la conduire sont les deux seules raisons à m'avoir fait rallier leurs rangs.

— Trouver une place dans ce quartier relève de l'impossible, je soupire quand on passe devant la Camaro de Lane garée sur le côté.

— Tu oublies que je suis le type le plus chanceux de la ville ? il frime.

À peine a-t-il prononcé ces mots qu'une décapotable quitte son stationnement juste devant nous.

— C'est pas pour rien qu'on me surnomme Lucky Luke, il chantonne en se frottant les mains.

Je manœuvre et m'extirpe de ma voiture.

— Tu boites un peu, non ? s'inquiète Luke, déjà sur le trottoir, en m'observant marcher vers lui. Ça va ?

— Ouais, tout roule.

À vrai dire, ça me tire, ce matin. Mais rien d'anormal, ça finira par passer.

— Toujours la même réplique, avec toi. Tu sais que t'as le droit de me dire quand ça ne va pas ?

Jamais de la vie.

— S'il y a quelque chose que je peux faire pour...

— J'te dis que tout va bien, je le coupe.

Hors de question de m'appuyer sur qui que ce soit sous prétexte qu'un morceau de ma jambe s'est barré acheter des clopes et n'est jamais revenu. Je gère tout seul depuis quatre ans, et ça me convient.

— Est-ce qu'un jour tu me diras ce qui t'est arrivé ? il balance en même temps qu'un coup d'œil vers ma jambe.

— Je t'ai déjà raconté.

— Et je te crois toujours pas.

— Pourquoi ?

— Tu inventes une nouvelle version pour chaque personne qui te pose la question. Tu crois que j'ai pas remarqué ?

Tout le monde m'interroge sur cette putain d'amputation, évidemment qu'il l'a remarqué.

— Qui te dit que j't'ai pas confié la vérité, à toi ? je l'interroge avec un sourire.

— Un massage thaïlandais qui tourne mal, ça sonne plutôt comme une connerie.

— Tape sur Google, tu verras qu'il peut t'arriver des trucs horribles, j'te jure.

— Tu me fatigues, il se lamente en poussant la porte du café.

On me le dit souvent.

-
1. Prothèse destinée à remplacer une jambe à partir du tibia.
 2. Équipe de basket de San Francisco.
 3. Équipes de basket de Miami et de New York.

OceanofPDF.com

2

Rafael

Une fois à l'intérieur du café où l'on a rendez-vous, je repère facilement les Campus Drivers première génération. Installés dans des fauteuils en cuir, Lane, Donovan, Lewis et Adam sont en pleine conversation animée. J'entends d'ici leurs éclats de voix mêlés à leurs rires. Jusqu'à maintenant, je n'ai pas changé d'avis à leur sujet : ils sont ultra sympas. Même après avoir partagé le repas de Thanksgiving avec leurs étranges petites amies.

— Ben alors, on s'est pas réveillés ? nous tacle Dallas en filant un coup de coude à Andy.

Ils ont dû prendre un autre itinéraire et rouler carrément plus vite, car ils sont arrivés avant nous. Un point vient de s'ajouter à leur compteur dans notre pseudo-compétition amicale. *J'aurais dû les laisser dormir !*

— Désolé pour le retard, lance Luke en rejoignant leur table. Rafael nous a ralenti avec sa jambe de bois. C'est déloyal, ça vous retire un demi-point à tous les deux.

— Tu rêves ! refuse Andy.

— Mec, quand on s'appelle Anderson Anderson, on évite de la ramener... Tu devrais être disqualifié d'office rien que pour ça, alors accepte ce que l'on te donne.

— Va te faire foutre, Luke, il crache avant d'éclater de rire.

— Ce qu'ils sont mignons, mes louveteaux, déclare Lewis en battant des cils. J'ai eu du flair ! Ça sent bon la SuperTeam, tu trouves pas, Laney ?

— Pour l'instant, c'est ma team qui est sur la première marche du podium, fanfaronne Donovan.

— Ça durera pas, Wolinski !

— Vous mettez vos campus en concurrence ? s'indigne Dallas. C'est une honte !

— Bien placé ! Tel père, tel fils, sourit fièrement notre mentor, dont c'est la phrase fétiche.

Je serre les quatre mains qui se tendent tour à tour dans ma direction. Je ne connais nos boss que depuis septembre, mais ils mettent à l'aise facilement. Ou presque.

Lewis retient ma main et me scrute de manière désapprobatrice.

— Retire cette casquette, jeune insolent ! T'as passé toute ta vie à Miami, sois fier de tes racines, merde !

J'affiche un rictus satisfait et la fais glisser en arrière. *Objectif atteint !*

— Vous buvez quoi, les gars ? entame Adam.

— Café, je réponds en même temps que mes équipiers et Donovan.

— Lewis ?

— J'attends ma copine pour commander.

— Mais qui êtes-vous, Monsieur Conley ? raille Don. On te laisse tout seul à Miami et voilà que tu te transformes en véritable gentleman ? Quand j'vais dire ça à Carrie...

— Raconte pas n'importe quoi, je suis juste parti sans ma carte bleue. C'est encore moi le patron, je suis la muse d'Amy, son roi, son...

— ...punching-ball, si tu la fermes pas très vite, résonne la voix de cette dernière derrière nous.

Elle tire une chaise à côté de lui et se laisse tomber dessus. Luke esquisse un sourire dans sa direction, auquel elle répond par un doigt

d'honneur. Amy a une vision bien à elle de l'esprit d'équipe.

— Et toi, Lane, tu bois quoi ? répète Adam.

— Un smoothie.

Ses potes échangent un regard consterné. Ils ont une complicité de malade. Quand je les vois interagir, ça me donnerait presque envie.

— Laney, au nom de nous tous, je suis obligé d'intervenir, déclare Lewis en prenant un air grave. On voit ce qui se passe, mec...

— Quoi ?

— Regardez-le, poursuit Lewis. Il est dans le déni ! Pire, sa narine tremble, et il est agressif.

Il se penche vers lui et pose une main sur son épaule avant de continuer :

— Lois t'a rendu accro aux smoothies, mais tu peux encore t'en sortir. On sera là pour te soutenir, mon frère.

— Adam, commande-lui un café au lait, enchaîne Donovan. Ça me semble adapté pour entamer un sevrage.

— Tu peux arrêter de vouloir foutre du lait partout, toi ? le rabroue alors Lewis en changeant de cible. C'est de pis en pis. J'le savais, on aurait jamais dû se séparer, tous les quatre. C'est une honte.

— Tout roule de mon côté, le rassure Adam.

— Ah oui ? Est-ce qu'on peut parler de cette petite barbe ridicule que tu essaies désespérément de laisser pousser ?

— Amelia adore.

Lewis se tourne vers nous, sa langue claque contre son palais.

— Soyez prudents, les jeunes. Regardez ce que mes meilleurs potes sont devenus et souvenez-vous de ne pas céder aux sirènes de l'amour.

— Plaît-il ? articule Amy en plissant les yeux.

— Nous, c'est pas pareil, Hitman, il la rassure en tapotant son genou. Je suis doté d'une intelligence supranormale et j'ai des anticorps capables d'empêcher les effets secondaires.

— Voyez-vous ça, pouffe Adam.

— Je vais sérieusement me pencher sur la question de tous vous rapatrier à Miami ! clame Lewis

— Pourquoi pas à New York ? contre Donovan.

— Parce que j’ai marqué plus de points que toi sur le début de la saison. De ce fait, je suis meilleur que toi. En conclusion, c’est moi qui décide de ton futur.

— Excusez-moi, les interrompt tout à coup Amy. C’est très émouvant, vos retrouvailles, ça m’avait presque manqué, mais est-ce qu’on peut en venir au sujet principal ? Il y a trop de gens qui respirent autour de moi dans ce café, ça met mon self-control à l’épreuve.

Au même instant, le serveur se pointe à côté d’elle et la dévisage avec appréhension.

— Qu’est-ce qui vous ferait plaisir ? il demande poliment à l’assemblée.

— Que vous fassiez évacuer la salle, réplique Amy.

— Elle prendra un café, précise son mec. Un grand, corsé, il ajoute.

Adam n’ayant pas eu le temps d’aller passer commande, on répète tous ce qu’on veut.

Dès que nos boissons arrivent, Adam frotte ses mains en nous couvant d’un regard enjoué. C’est le moins bizarre de tous, mais j’ai tout à coup un mauvais pressentiment.

— Si on vous a tous réunis ce matin, c’est pour vous annoncer une bonne nouvelle. Depuis le lancement de l’appli à FIU, le concept prend bien chez les étudiants. C’est très encourageant pour la suite.

Mais ?

— Histoire de maximiser les chances de nous faire connaître, on a réfléchi à quelques idées. Après avoir sondé le campus, on a reçu une proposition de partenariat géniale !

Je lorgne Amy, qui tire une tronche de trois mètres de long. Elle est forcément au courant, et ça ne me dit rien qui vaille. Cela dit, à bien y

penser, je devrais être rassuré par son attitude. La seule chose qui pourrait la faire sourire serait une collaboration avec le diable, pour collecter l'âme des étudiants.

— Pourquoi tu me regardes ? elle me balance en arquant un sourcil.

— Je tâche de déterminer ce qui nous pend au nez.

— J'aime pas qu'on me scrute. Si tu continues, la seule chose qui va pendre, c'est ton œil à mon rétro.

Cette fille dégouline de douceur.

— Si tu fais ça, mon œil continuera à te scruter...

— Firebird, sois mignonne avec tes petits copains Floridiens.

Elle se tourne vers son mec et affiche un sourire plus flippant que rassurant. Lewis se racle la gorge et me lâche un coup d'œil faussement compatissant.

— T'inquiète pas, Rafael, elle ajoute alors. Tu vas beaucoup aimer cette annonce.

— Est-ce qu'on peut mettre un terme à ce suspense insoutenable ? intervient Dallas.

— Des étudiants qui ont lancé une appli l'an dernier nous ont contactés pour croiser nos activités, reprend Adam. Leur concept n'est pas particulièrement original mais il cartonne.

— C'est quelle appli ? je m'enquiers en buvant une gorgée de café.

— La Looove Machine, scande Donovan sur un ton théâtral.

Je manque de m'étouffer, et le grand blanc qui suit me rassure. Je ne suis pas le seul à attendre la chute de la blague. La Love Machine ? J'en ai entendu parler et... c'est non. Un putain d'énorme non !

— D'ailleurs, Carrie a dit que ça ferait un super titre de bouquin, ajoute Don en hochant la tête.

— C'est quoi ? demande mon coloc.

— Un site de rencontre, l'éclaire Adam. Il propose des rendez-vous entre les étudiants du campus à partir de leurs profils. Leur algorithme est

assez dingue, ils ont un taux de réussite hallucinant.

— Pardon, mais je ne vois pas le rapport avec nous, je maugrée.

— Ils vont conseiller que les premières rencontres se déroulent dans vos voitures. Vous prendrez en charge les couples, les conduirez jusqu'au restaurant ou au ciné, par exemple, et vous reviendrez les chercher à la fin du rencard pour les remmener chacun chez eux. Ou chez l'un d'eux... Ça offre à la fois un cadre original et rassurant pour faire connaissance.

C'est cauchemardesque.

— Dis, Adam, chuchote Lewis sans discrétion en faisant mine de feuilleter ses notes imaginaires, c'était pas le moment où tout le monde devait lâcher un « waouh » ?

— Waouh, s'écrie alors Donovan en envoyant un regard appuyé à son associé.

Des applaudissements s'ensuivent, émanant de Lane.

— Allez, les juniors, c'est à vous de balancer votre engouement ! nous informe Adam.

— J'veus avais dit que ça ferait un flop, ricane Amy.

— Pourquoi tu les laisses nous faire ça ? je grogne à son attention. Chapeauter des rencards, sans déconner !

— Moi, du moment que je roule et qu'on me paie, ça me va, elle rétorque en haussant les épaules. Et j'espère secrètement pouvoir briser quelques crânes si les mecs ont les mains baladeuses.

— De quelle tribu inconnue tu viens, exactement ? je lui demande en levant un sourcil.

— Ces courses vous rapporteront plus d'argent, précise Donovan sans la laisser répondre. Vous allez devenir de vrais chevaliers et répandre de la romance à travers le campus.

— Euh...

— T'inquiète, Raf, Wolinski baigne dans les romances, on finit par s'y faire, m'assure Lane.

— Imaginez toutes les belles histoires que vous verrez éclore sous vos yeux, renchérit Don.

— J’aurais dû commander un alcool fort pour affronter ça, je souffle en tirant mes cheveux en arrière. Il existe un courrier type de démission ?

— Qu’est-ce qui te déplaît dans l’idée ? cherche à comprendre Lane.

— Avec tout le respect que je te dois, j’trouve ça ridicule. Les sites de rencontre, déjà, j’adhère pas. Et c’était pas le deal de départ en signant chez les Campus Drivers. Où sont les nanas célibataires à séduire ?

Même si c’est un atout indéniable, ce n’est clairement pas pour les filles que je suis devenu chauffeur. Mais c’est le meilleur argument que j’ai trouvé.

— Je suis tellement fier de toi, s’émerveille Lewis en joignant les mains sous son menton. On dirait moi a...

Le projectile qu’il se prend au milieu du front l’empêche de poursuivre. Amy a un don unique pour viser.

— Hey ! il se rebiffe. J’allais dire : « Avant de rencontrer cette incroyable femme qu’est Amy Hitman ! »

— Mais bien sûr, elle rétorque.

— J’te dédierai pas ma prochaine victoire, si tu es aussi vilaine.

— Fais attention à ce que tu dis, Conley. J’ai fait la connaissance d’une fille sur le campus qui peut te lancer un sort si j’lui demande.

— J’crois pas en ces trucs-là.

— Ah oui ? elle souffle avec un air machiavélique.

Adam se racle la gorge et reprend les rênes de la discussion.

— Rassure-toi, Raf, t’auras encore plein d’occasions de draguer tes clientes. Les créneaux réservés à la Love Machine ne représenteront pas plus d’un quart de tes courses.

— J’adorerais être à votre place, marmonne Lewis. Je crève de jalousie.

— Ah oui ? Quand je repense à nos débuts à la fac, j’ai du mal à t’imaginer jouer les chauffeurs pour des couples potentiels, se marre Lane.

— C'est toi qui dis ça ? J'te rappelle que t'as passé des semaines à surnommer Lois « Cœur Brisé » pour la faire enrager.

— Y'a qu'Adam qui aurait kiffé ça, réfléchit Don en souriant.

— Pas étonnant que ce soit son idée, approuve Lane.

— En gros, vous nous demandez de faire un truc que vous n'auriez jamais accepté ? je résume en arquant un sourcil.

— Tout à fait ! valide Don.

— Génial. Donc j'ai le droit de refuser ?

— Nous sommes vos maîtres ultimes, Raf. Et Adam a le feeling, donc... dans la Love Machine, tu seras.

— J'vous déteste.

— Madame Wolinski disait pareil au début, et maintenant elle m'adule.

— Elle lui épile les couilles, aussi, ricane Lane.

— Pardon ? je m'étouffe.

— Ferme-la, Laney ! Sinon, je leur montre la nouvelle déco de ton appart, rétorque Don.

Je me tourne vers mes acolytes, pensifs, pour refouler les images qui essaient d'agresser mon esprit innocent.

— Vous réagissez pas ? Me dites pas que ça vous va...

— Ma mère a rencontré mon beau-père sur un site comme ça, répond Andy. C'est un type génial, j'suis pas contre l'idée.

— Il t'a adopté alors que son nom de famille est identique à ton prénom. Ton blase, c'est Anderson Anderson à cause d'un site de rencontre ! La preuve que ça craint.

— Moi, j'aime bien le côté *safe*, ajoute Dallas. Je vais me sentir comme un garde du corps protégeant les demoiselles en détresse.

— Tu devras peut-être protéger un mec, argue Don. Quand Lewis et Firebird se sont rencontrés, je t'assure que c'est lui qui était en danger.

— Il l'est encore, confirme la concernée sans une once d'ironie. Mais je vous déconseille de vous interposer.

— J'ai une batte de base-ball, contre Luke.

— Sa sœur aussi, le prévient Lewis en lui faisant signe de battre en retraite. Crois-moi, je me suis déjà retrouvé face à Raven et sa batte lustrée. Tu ne souhaites pas vivre ça.

— J'ai préparé un mail explicatif que je vous enverrai après notre entrevue, reprend Adam avec son professionnalisme implacable. Ça va être une expérience enrichissante, faites-moi confiance.

— Ça commence quand ? je demande pour savoir combien de temps j'ai pour me faire à l'idée, ou les pousser à renoncer.

— La Love Machine communique ce soir à 18 heures pour une mise en service lundi prochain. À la moindre question de votre côté, vous pouvez me téléphoner.

— Ou voir avec papa Conley, complète Lewis. D'ailleurs, j'ai un petit cadeau pour vous.

Il sort une pochette en kraft de sous la table et la pose devant lui.

— C'est un accessoire obligatoire dont vous devrez vous munir à chacune des courses de la Love Machine. Je les ai choisis moi-même pour qu'ils vous apportent bonheur et amour.

OK, je pensais que le pire était derrière moi mais j'avais tort. La façon dont brillent ses yeux est un signe annonciateur d'apocalypse. Il plonge sa main dans le sachet et, au ralenti, il en extrait...

— D'où sort cette connerie ? éructe Amy en basculant dangereusement sur sa chaise sous l'effet du choc. Il a jamais été question de ça.

— J'ai oublié de mentionner ce détail ? il fait mine de s'étonner.

— Compte pas sur moi, elle le toise.

— J'y suis pour rien, c'est une demande de nos partenaires. Mais regarde celui que j'ai choisi pour toi. Il est en faux poils de raton laveur, tu penseras à moi chaque jour en le voyant pendre à ton rétroviseur.

Elle pince sa bouche, et il me semble la voir sourire légèrement. *C'est quoi leur délire avec les ratons laveurs ?*

— C'est mort, j'assène en fusillant l'assemblée du regard.

Et plus particulièrement Lane, qui essaie de cacher son fou rire derrière sa main.

— Je n'accrocherai pas ce cœur en fourrure à mon rétro ! Luke, s'te plaît, c'est le moment d'intervenir !

Il se penche vers Lewis, plisse le front et observe les cœurs avec attention.

— Je prends le vert.

— Et moi le jaune, balance Dallas.

— Orange ! crie Andy comme s'il misait sa vie.

Traîtres.

OceanofPDF.com

3

Juliet

Ce double-rideau est vraiment affreux. Je me le dis chaque matin en ouvrant les yeux, et pourtant, il est encore pendu là, à me narguer. Il faut que je m'occupe d'en acheter un nouveau, mais les jours se succèdent et rien ne change. *Comme le reste.*

Je suis réveillée depuis près d'une demi-heure, clouée à mon matelas. Aujourd'hui n'est pas une bonne journée, je le sens au fond de mon estomac noué. Je crois que je vais glander sous ma couette, à m'empiffrer de bonbons français que j'ai commandés sur Amazon. Trois semaines à patienter avant qu'on me les livre enfin hier. C'est le signe que je ne dois pas sortir de chez moi et sécher la fac.

— Debout, double maléfique !

La voix de mon frère jumeau, qui fait irruption dans ma chambre, me provoque un grognement rauque.

— Ne m'insulte pas ! il s'exclame.

— J'ai rien dit !

— Je sais reconnaître tes rôles injurians. J'suis sûr que c'est ancré en moi depuis les neuf mois qu'on a passés dans le ventre de maman. Ça résonne comme un lointain souvenir traumatisant.

— Justement, on a déjà partagé de longs moments de proximité.
Pourquoi tu me laisserais pas tranquille, maintenant ?

— Parce que j'ai développé une dépendance à ta présence, pardi.

— Va-t'en, je dors.

— Tu es réveillée.

— Faux. Je suis somnambule. Si tu continues à me parler, tu risques de me tuer.

— Ferme-la et lève-toi, sinon on va arriver en retard.

— T'es déjà prêt, t'as qu'à partir devant.

— Primo : je vois d'ici que tu n'as pas l'intention de bouger tes fesses de ce pieu et je mets mon veto. Deuzio : je n'ai pas envie de marcher seul jusqu'au campus. Marcher tout court me casse les pieds dans tous les sens du terme ! C'est une activité physique dangereuse, un type est mort en marchant avant-hier.

Warren Monroe : la flemme incarnée.

— Alors passe ton permis, je lâche en bâillant.

— Pour quoi faire, puisque t'as le tien ?

— Tu penses réellement que je te servirai de chauffeur toute ta vie ?

— Évidemment ! Bon, il faudrait déjà que tu acceptes de conduire à nouveau, pour ça... Mais je ne perds pas espoir.

Il me jauge avec cet air insupportable, qui s'accroît à mesure que mon accident de voiture recule dans le calendrier.

— C'est le deal des jumeaux, il poursuit sur un ton plus léger. On doit tout diviser par deux !

— Rappelle-moi ce que tu prends à ton compte ?

— J'ai de l'humour pour deux, un corps de rêve pour deux, un pénis pour deux.

— Je n'ai pas besoin de pénis.

— Tu dis ça parce que tu n'en as jamais eu.

— Disparais au lieu de raconter n'importe quoi !

— Allez, Juliet, je ne sortirai pas de cette pièce tant que tu n’auras pas quitté ton lit. Je passerai la journée entière posté ici, à te dévisager en mangeant les petites peaux de mes lèvres. Je ferai ce bruit insupportable avec ma bouche en inspirant lentement à intervalles réguliers.

Il ne rigole pas.

— Oh ! Bon sang, ça va, j’me lève !

Je remue pour me défaire du drap qui s’enroule invariablement autour de moi chaque nuit.

— Il faut vraiment que je te filme quand tu dors pour comprendre comment tu parviens à te saucissonner comme ça. C’est surnaturel ! ricane mon frère.

Je redouble d’efforts et réussis à extraire un genou, qui envoie valdinguer quelque chose par terre. Je penche la tête sur le côté pour voir de quoi il s’agit avant de braquer des iris menaçants sur Warren.

— Pas touche, j’articule en tâchant de me libérer. Pas t...

Évidemment, il se rue sur mon *bullet journal* avec une expression victorieuse sur le visage.

Toujours coincée dans mon drap, je me propulse au sol en espérant écraser mon carnet sous mon corps. Malheureusement, Warren l’attrape avant que j’y parvienne, et je m’affale à plat ventre par terre pour rien.

— C’est quoi, ce bruit ? s’inquiète notre frère aîné en apparaissant sur le pas de la porte. Est-ce qu’une armoire est tombée ?

— C’est Juliet, répond mon jumeau en donnant un coup de menton vers moi.

— Comment est-ce qu’elle se débrouille pour s’entortiller comme ça ?

— Mystère !

— Et si tu me filais un coup de main au lieu de me regarder, Sonny ? je râle.

— C’est son *bullet* que tu tiens ? il lance à Warren sans tenir compte de ma remarque.

— Ouais. Je l'ai intercepté avant qu'elle ne s'échoue dessus.

— Cool !

— Dana ! je crie pour équilibrer les choses. Dana !

Le quatrième membre de la fratrie Monroe daigne se pointer au bout du septième appel à l'aide. *Heureusement que je ne suis pas en danger !*

— Il se passe quoi ?

— Ils font de moi leur victime, je scande en désignant les garçons du menton.

Dana me détaille en grimaçant et croise les bras sur sa poitrine.

— Tu me déçois, Juliet... C'est comme ça que tu mets en application mes conseils pour être le membre dominant du binôme ?

— Attends, tu te fais passer pour la dominante de nous deux ? s'exclame Sonny en la fusillant du regard.

— Je le suis. Je faisais 300 grammes de plus que toi à la naissance. La nature a décidé.

— La nature a juste décidé que tu serais plus grasse que moi !

— Entre nous, en tout cas, c'est limpide. C'est moi le leader, intervient Warren en me souriant.

Deux paires de jumeaux, nés à deux ans d'intervalle, réunis sous le même toit. Une angoisse !

— Regarde comme ils sont adorables, tous ensemble, s'émerveille ma mère en calant sa joue contre le bras de mon père.

Je n'ai même pas entendu nos parents arriver. *Non, mais c'est pas vrai ! J'ai souhaité une journée tranquille et je me coltine une assemblée familiale dans ma chambre !*

— C'est vous qui avez enroulé Juliet comme ça ? les interroge notre père.

Enfin quelqu'un qui se soucie de moi.

— C'est super bien fait, il ajoute, impressionné.

— Papa ! je râle en fronçant les sourcils.

— Eh non... On y est pour rien, rigole Warren. Je ne comprends même pas comment elle y arrive toute seule, je ne risque pas de le reproduire !

— Elle bougeait déjà énormément dans mon ventre, précise ma mère.

— Sortez de ma chambre ! je feule en me tortillant.

— Le petit-déjeuner est servi. Dépêchez-vous avant d'être à la bourre, conclut papa en disparaissant dans le couloir, entraînant sa femme avec lui.

Je parviens enfin à me dégager et saute sur mes pieds.

— Donne-moi ça, Warren, je reviens à la charge en montrant mon *bullet journal* du doigt.

Il fait mine de me le tendre mais le ramène illico sous son nez et l'ouvre à la page du jour.

— Survivre au deuxième semestre de fac ? il lit en arquant un sourcil. T'as rien trouvé de plus positif ?

— Chacun ses résolutions. Est-ce que je juge les tiennes ? Je t'ai entendu dire à maman que tu prévoyais de te mettre au sport. Nous savons pourtant tous que ça n'arrivera jamais, et on se passe de te le faire remarquer, j'assène sur un timbre faussement moralisateur.

Il m'adresse un coup d'œil désabusé et poursuit sa lecture. S'il n'y a aucun secret inavouable à l'intérieur, mes petites notes de nouvelle année ne le regardent pas.

— Bon, il est temps.

Il échange une œillade entendue avec Sonny et Dana, et tous trois viennent s'asseoir sur mon lit. Debout face à eux, je me renfrogne.

— Quoi ?

— Tu ne peux pas continuer comme ça, débute Warren.

— Ça dure depuis trop longtemps, enchaîne Sonny.

— On se fait du souci pour toi, termine Dana.

— Qu'est-ce qui vous prend ? je souffle en me balançant d'un pied sur l'autre.

C'est la première fois qu'ils se comportent comme ça depuis...

— Je vais bien !

— Hein, hein ! Tu vas peut-être mieux mais tu ne vas pas bien, réplique ma sœur. Ça fait deux ans, et...

— Je n'ai pas envie de reparler de ça ! je la coupe en durcissant le ton.

— D'accord. Alors, parlons de toi.

— Vous êtes sérieux ? C'est le jour de la reprise, il n'est pas encore 8 heures du matin, et vous voulez qu'on parle de moi ?

— On veut juste que tu te remettes en piste, balance Warren. T'as aucune vie sociale !

— C'est faux. Je me suis fait une amie !

— Ouais... Tory. Une amie bizarre que tu ne fréquentes même pas en dehors du campus. Et puis, ce n'est pas ce que j'ai en tête.

— Il faut que tu sortes avec un mec ! précise Dana.

Hein ?

— Voilà, approuvent mes deux frangins.

— Ou une fille, d'ailleurs. Enfin, quelqu'un, quoi.

Je me pince la joue pour vérifier que je ne suis pas en plein cauchemar.

— Je n'ai pas besoin de rencontrer qui que ce soit.

— Je t'assure que si. Tu m'angoisses, grimace Sonny.

— Un grand frère n'est pas censé empêcher sa petite sœur de sortir avec des garçons ?

— Je t'empêcherai de le revoir si c'est un connard.

— Oubliez cette idée, je lâche d'un ton tranchant. Je préfère attendre une petite dizaine d'années, histoire d'être sûre de...

Je m'interromps avant d'en dire trop. *De ne pas me planter encore.*

— ...de ne pas souffrir encore, je termine à la place.

— Dis pas ça. Ce qu'il s'est passé avec Owen est...

Ma grimace fait taire Warren. Entendre ce prénom me tourmente toujours, même deux ans après.

— Une douloureuse exception, complète ma sœur en pesant ses mots.

Qu'est-ce qu'ils en savent ? Ils ne connaissent que la moitié de l'histoire.

— C'est toujours non. Je ne m'en sens pas capable.

— De quoi exactement ? s'enquiert ma sœur.

Faire les bons choix. Me comporter de la bonne manière.

— La liste est longue... Rencontrer quelqu'un, m'attacher à lui, monter dans une foutue voiture... Autant se l'avouer de suite : personne ne voudrait se traîner un boulet pareil. Résultat : mieux vaut pour tout le monde attendre une décennie.

Dana me dévisage en cogitant puis s'empare de son portable et fait glisser son index dessus à toute vitesse.

— J'ai exactement ce qu'il te faut ! J'ai vu une publication passer sur Instagram qui va solutionner tout ça !

Elle oriente alors l'écran vers moi en souriant.

— La Love Machine collabore avec les Campus Drivers à partir d'aujourd'hui !

— Waouh... je m'enthousiasme faussement. C'est quoi, la Love Machine ?

— Non, mais Juliet ! Tu vis dans quel monde, sans déconner ? T'es sûre que tu vas à la fac depuis septembre ?

— Étant donné que vous êtes tous les trois dans la même fac, tu sais que oui.

Les jumeaux Monroe sont tous inscrits à FIU. Warren et moi en première année, Dana et Sonny en troisième. Impossible de leur échapper. Je l'écoute me faire un topo sur ce site de rencontre réservé aux étudiants tout en réfléchissant à la meilleure manière de quitter cette pièce sans être poursuivie pour finir ligotée sur une chaise. Mes frères et sœur ont l'air résolus à prendre ma vie en main. *Super année en perspective !*

— C'est parfait pour toi ! insiste Warren. Un rencard dans une bagnole, tu vas pouvoir régler deux problèmes en un !

Bien sûr, c'est aussi simple que ça ! Mon cœur bat vite et ma jauge d'agressivité flirte dangereusement avec le sommet.

— Vous vous rendez compte de ce que vous me demandez ? Bien sûr que non, j'assène sèchement. Aucun de vous n'en a la moindre idée. Alors merci pour vos conseils matinaux, mais foutez-moi la paix.

Je me retourne vers ma penderie et en sors des fringues avec hargne, me retenant de hurler dans ce sweat violet que je ne porte jamais. *Qu'ils s'occupent de leurs affaires !*

— Vous pouvez me laisser ? J'aimerais m'habiller pour aller en cours, rencontrer un mec et me faire sauter à l'arrière d'un pick-up entre midi et deux.

— C'est exactement le souhait que j'ai fait pour la nouvelle année, réplique mon jumeau en me rejoignant.

Il m'enlace et m'étouffe contre lui.

— Moi, j'ai souhaité que tu chopes le ver solitaire le plus énorme jamais répertorié. Prions ensemble pour que tout ça soit exaucé ! je rétorque comme je peux, en manquant d'air.

Le reste du trio infernal quitte mon lit et se joint à ce câlin suffocant.

— C'est gênant, là...

Ils me libèrent et reculent enfin vers la sortie.

— Réfléchis-y, Juliet, souffle Sonny en repoussant une mèche derrière mon oreille. Je sais qu'on n'était pas dans cette voiture avec toi, mais on a vécu ça à tes côtés. On te connaît comme personne et on t'aime plus que n'importe qui. On essaie juste de t'aider à redevenir toi-même.

Toujours la même rengaine. Mais il parvient à me faire culpabiliser de les avoir envoyés bouler.

— Peut-être que cette fille n'existe plus, je murmure.

Et ce n'est pas plus mal, quand on voit ce qui s'est passé.

— Je suis un scientifique, il me faut des preuves lorsqu'on me présente une théorie. Et qui dit preuves dit expériences.

— Et ton brillant cerveau n'a rien dégoté de mieux qu'une inscription sur un site de rencontre en voiture ? je contre en levant les yeux au ciel. Tu trouves pas que c'est *too much* ?

— Warren avait proposé une lobotomie. Tu devrais me remercier de veiller sur toi.

— Fais un tour sur l'appli, insiste Dana. Je viens de t'envoyer le lien. Comme je te parraine, ta première course romantique est gratuite !

— Depuis quand t'as besoin d'un site de rencontre, toi ? je m'étonne. Ma sœur a toujours eu un succès fou avec les garçons.

— On ne sait jamais, j'voudrais pas passer à côté de quelqu'un. Tu me connais, j'ai les yeux partout ! Et cette collab avec les Campus Drivers est top ! C'est ultra encadré, au moindre pépin le gars te sort du pétrin.

— Quand Dana fait des rimes, c'est toujours bon signe, approuve Sonny.

— J'vais y réfléchir, OK ? je capitule devant leurs prunelles brillantes.

— Tu dis pas ça pour te débarrasser de nous ? demande Warren tout en me sondant du regard.

— Comme si ça suffisait...

— Fais-nous confiance, se réjouit Sonny. On est la Team Monroe !

— Bouya Bouya ! s'égosillent les deux autres.

— À taaable ! hurle ma mère depuis le rez-de-chaussée.

Tout le monde s'évapore aussitôt. Je m'empresse de m'habiller, craignant de les voir rappliquer.

Je sais qu'ils pensent bien faire. J'ai de la chance d'avoir une fratrie aimante et j'ai très envie de croire que les choses peuvent se régler aussi facilement pour moi.

4

Juliet

Le trajet jusqu'au campus est long et douloureux. Je soupçonne le destin de m'avoir collé un jumeau dans l'unique but de me faire payer une vie antérieure démoniaque. Au-delà d'entendre soupirer Warren tous les cent mètres à cause de l'effort, je supporte maintenant sa conversation téléphonique avec son meilleur pote resté à Portland à son grand dam. Ils s'appellent vingt fois par jour, autant dire que leurs échanges deviennent vite barbants pour le public.

De toute la famille, Warren est le seul à avoir mal vécu notre déménagement en Floride. Quand Dana et Sonny ont été acceptés à FIU il y a deux ans, il n'était pas question que nous les suivions tous ici. Mais mon accident de voiture a changé un tas de choses. Mes parents ont vendu notre maison dans l'Oregon pour en acheter une ici, à deux pas de la fac. Enfin, à un million de pas, si je me fie aux marmonnements de mon voisin, qui débite ses plaintes au geek qui lui sert de *best friend*.

Lorsqu'il raccroche, j'ai la paupière qui tremble et je lâche un hurra silencieux.

— Enfin ! il s'exclame en apercevant les abords du campus. J'en peux plus, c'est de la torture légalisée !

— Si tu ne téléphonais pas en marchant, tu le vivrais mieux. Morale de l'histoire : ferme-la et avance.

— Marcher finira par me tuer quoi qu'il arrive. Autant profiter de mes derniers instants pour discuter avec Isha.

— Dire qu'il risque de débarquer à la rentrée prochaine...

— J'espère bien ! Comme ça, je prendrai une chambre avec lui dans la fac et *adiós* l'activité physique forcée. D'ailleurs, je mérite un muffin chocolat-framboise avant de faire une hypoglycémie.

Sans attendre de réponse de ma part, il change de trajectoire et traverse la route. Je poursuis donc mon chemin seule et me remets à cogiter sur cette histoire d'application de rencontre. Aussi improbable que ça peut l'être, je suis mitigée. D'un côté, le célibat me protège d'une nouvelle connerie que je pourrais faire ; de l'autre, il m'enterre sûrement de plus en plus profondément. Je n'ai pas envie de forcer le destin ni de reproduire mes erreurs. Jusqu'à maintenant, rester passive avait tout l'air de l'alternative la plus sûre. Ces abrutis me font douter.

En pénétrant dans l'enceinte de l'université, je zigzague au milieu d'une véritable fourmilière humaine. À cause de l'intervention scandaleuse de Warren, j'ai une heure d'avance sur mon premier cours. J'en profite pour déambuler dans les allées et me surprends à observer tous les garçons que je croise. Combien d'entre eux sont inscrits sur la Love Machine ? Si je devais accepter un rendez-vous dans une voiture avec ce mec aux cheveux bouclés là-bas, qu'est-ce que je pourrais bien lui raconter ? Rien que de me le figurer, j'ai des palpitations.

Plus loin, un autre étudiant roule sur son skate. Ça me donnerait un sujet de conversation... qui tournerait en débat houleux entre les planches et les patins. Il vanterait sa Krooked¹ que je reconnais d'ici, moi mes Impala², et on finirait par s'écharper. Bon sang, je ne me souviens même plus comment on flirte avec quelqu'un.

Près du terrain de softball, je repère mon amie Tory, assise par terre. Avec ses cheveux d'un rouge flamboyant, impossible de la louper. Et même si j'envisageais de l'esquiver, son sixième sens m'en empêcherait.

— Juliet Monroe, elle m'accueille sans lever le nez de son cahier de notes.

Elle ne s'en sépare jamais. Je la soupçonne d'y écrire des maléfices.

— Ça va, Tory ?

— J'suis de mauvais poil aujourd'hui.

— Donc tout va bien, je rigole en me laissant tomber à côté d'elle.

Elle griffonne une ligne sur son carnet, puis son crayon se fige et elle plisse le front.

— Toi, ça ne va pas, elle lance en braquant son regard sur moi.

— T'es tellement flippante.

Cette fille est un mystère personnifié, qui aime l'ésotérisme et les raviolis chinois. Rien ne me prédestinait à nouer une amitié avec elle, mais elle en a décidé autrement.

Je l'ai rencontrée dans une boutique près de la fac le jour d'Halloween. Coïncidence ? Je ne crois pas ! Je cherchais de l'encens pour ma mère et je me suis retrouvée à côté d'une grande nana qui parlait toute seule devant les bouquets de sauge blanche. J'ai voulu reculer discrètement quand elle s'est mise à insulter son karma, mais elle a pivoté vers moi, a plongé ses yeux verts dans les miens et m'a dit : « T'es dans la même fac que moi, je t'ai vue la semaine dernière. Tu portais une chemise jaune affreuse, mais t'as l'air sympa. J'adore l'encens, et tu transpires la solitude. Soyons amies. » J'ai ricané nerveusement en cherchant une issue de secours, murmuré que j'étais du genre solitaire, et elle m'a répondu « moi aussi, c'est parfait ! », puis elle m'a proposé de manger dans le resto asiatique d'à côté en toute non-amitié. J'ai bafouillé un « OK » contrit, et nous voilà réunies deux mois plus tard sur un carré d'herbe.

Comme me l’a fait remarquer Warren tout à l’heure, je ne la fréquente que dans l’enceinte du campus. Mais là aussi, j’ai mes raisons.

— Qu’est-ce qui t’arrive ? elle insiste en retroussant son nez.

— Mes frères et ma sœur m’ont tendu une embuscade ce matin.

Je lui détaille l’affaire en espérant qu’elle se range de mon côté. J’ai besoin d’une alliée qui confirmera que m’inscrire à cette Love Machine est une idée pourrie.

— Mais c’est génial !

Merde.

— Attends, je recommence depuis le début. J’ai dû mal t’expliquer.

— Pas la peine. Depuis que je te connais, je pressens que tu dois vivre quelque chose de nouveau.

Elle remue les mains devant moi et hoche la tête.

— Oh oui ! Je suis d’accord avec ta fratrie !

Elle ne sait pas tout sur mon compte. Je ne lui ai jamais parlé d’Owen ni de l’accident qui a généré mon angoisse de monter dans une voiture. C’est d’ailleurs ce qui me plaît. On n’aborde que des sujets superficiels.

— Vous délirez...

— Envoie-moi le lien de ta sœur, je vais m’inscrire en même temps que toi.

— Tu te moques de moi ?

— Pas du tout ! J’ai besoin de me mêler aux êtres humains pour affiner ma perception des auras. Allez, balance !

— Tory...

— Si c’est nul, on désinstallera l’appli et on passera à autre chose ! elle argumente, voyant que je ne réagis pas.

Dépitée, je soupire en saisissant mon portable. Je lui transfère le message de Dana et clique sur le lien moi aussi. L’instinct de Tory est aussi affûté qu’une lame de boucher. Son enthousiasme me rend donc

étonnamment plus encline à jeter un coup d'œil sur cette fameuse Love Machine. De toute façon, ça ne m'engage à rien.

— Crée ton profil, elle m'ordonne en prenant un selfie d'elle.

Je préfère piocher une photo dans ma galerie et choisis celle prise par ma mère l'été dernier pendant nos vacances à Orlando. Ce n'est pas un plan trop rapproché, et je suis de profil. C'est parfait.

— Qu'est-ce que tu mets dans les hobbies ? m'interroge Tory.

— Bonne question...

Le premier qui me vient à l'esprit me met mal à l'aise parce que c'est le seul moment où je me sens en paix et que je n'ai envie de partager ça avec personne. J'opte donc pour la lecture et le cinéma.

— J'espère que tu n'as pas mis « lecture et cinéma » ! elle siffle illico.

— Pourquoi pas ?

— Tu vas écoper d'un type qui aura marqué « Marvel et BD ».

— Et c'est mal ?

— Il mixera tes organes et les boira à la paille.

— N'importe quoi ! C'est quoi ce délire tout droit sorti de ton esprit ?

— J'te conseille « sports de combat et biochimie ».

Je la scrute sans comprendre.

— Comme ça, le gars saura direct que t'es aussi bien capable de lui briser la colonne vertébrale que de l'empoisonner, elle explique très sérieusement.

J'éclate de rire.

— Quel intérêt de mentir ? Le principe est de croiser des profils compatibles, non ?

— Ouais, ben moi, la technologie, j'ai pas confiance ! Je me fie à mon instinct.

— J' préfère coller au plus près de la réalité, ça m'évitera une désillusion.

De ce côté-là, j'ai déjà donné.

— Tu viendras pas te plaindre, elle ricane en tapant à toute vitesse sur son écran.

Il nous faut une dizaine de minutes pour renseigner toutes les informations demandées. Chaque page que je remplis altère ma respiration, et au moment de valider, une bouffée de stress me fait transpirer.

— Clique sur « envoyer », m'ordonne Tory, toujours absorbée par son portable.

— Ton troisième œil est doté d'un super zoom ou quoi ?

— Pas besoin, avec toi. Tes soupirs parlent d'eux-mêmes. Pourquoi ça te met dans cet état ?

— J'suis pas persuadée d'avoir envie de me lancer là-dedans. À quoi bon perdre de l'énergie dans un projet qui ne me convainc pas ?

— Et tu compterais mettre cette fameuse énergie où, sinon ? Si tu réponds dans tes études, j'te jure de te faire boire un philtre d'amour à ton insu pour que tu succombes au premier idiot venu.

Quand ce genre de menace est proféré par une fille comme Tory, c'est risqué de le prendre à la légère.

— Ça te fera du bien de faire des rencontres, même amicales. Je sais que je suis une jeune femme incroyable, mais tu ne peux pas te contenter de moi. Ce sera trop dur ensuite de trouver tes congénères intéressants.

— Ah oui ! Carrément !

— Aie confiance en mon superpouvoir, elle assène en rejetant ses cheveux derrière ses épaules.

Qu'est-ce qui se passe, aujourd'hui, pour que tous ceux qui m'entourent tiennent le même discours ? Je prends une longue inspiration avant de confirmer mon inscription.

— Le sort est jeté ! elle chantonne en se remettant debout. J'file en cours. La première qui reçoit un *match* prévient l'autre.

Alors qu'elle s'éclipse, je pose mon portable à côté de moi et observe ce dernier comme s'il allait s'autodétruire. J'aurais dû rester dans mon lit. La

journée débute à peine, et je me sens lessivée. Mon cours de journalisme digital démarre dans vingt minutes, et je n'ai qu'une envie : rentrer à la maison.

-
1. Marque de skateboard américaine.
 2. Marque de patins à roulettes australienne, diffusée aux États-Unis et dans le monde.

OceanofPDF.com

5

Rafael

Debout sur mon skate, je me baisse et esquive de peu le trognon de pomme jeté par mon cousin.

— T'es pas concentré ! il m'engueule alors que je viens de rater un heelflip¹.

Je place un ollie², assure la réception et reviens vers Felix.

— T'as un souci avec ta planche ? il me demande alors que je m'assoie à côté de lui.

— Nope.

— Avec ta jambe bionique ?

— Non plus.

— Alors c'est quoi, l'embrouille ? T'es déconnecté de ta *board*, ce midi.

— Abuse pas, t'as vu les tricks³ que j'ai balancés ?

— Ouais, il souffle, pas convaincu. Un type amputé des deux jambes aurait fait mieux. C'est la compète d'avril qui te fout la pression ?

— Sûrement.

À vrai dire, je ne sais pas ce que j'ai. Felix me connaît bien, je suis mauvais aujourd'hui, et ça me fout les boules. Je pousse toujours mes

limites au maximum et, quand ça ne donne pas de résultat, comme là, j'enverrais bien ma *board* contre un mur.

— T'as encore trois mois et demi devant toi pour perfectionner tes figures et en mettre plein la vue aux sponsors. Ça va le faire, si tu évites d'être parasité.

— Ça ira, mec.

— Tout roule à la fac ? Et pour les Campus Drivers ?

— J'ai de plus en plus de courses. À ce rythme, je pourrai me payer cette prothèse de malade avant la rentrée prochaine.

— Celle qui fait aussi machine à café ?

— J'ai hésité, mais pour le même prix, l'autre faisait des paninis.

— J'adore les paninis.

— Voilà, je conclus en me marrant.

— En parlant de bouffe, tu viens manger à la maison ce soir ?

— Impossible, j'ai des rencards.

— Des ? Genre plusieurs filles en même temps ? Genre un paninichons ?

— Si seulement !

Avec l'énergie d'un commercial sous cachets, je lui vante les mérites de la collab entre la Love Machine et les Campus Drivers. Y'a pas à dire, m'entendre en parler à voix haute fait tripler mon envie de démissionner.

— Ça a l'air chiant, il se contente de constater avec une légère grimace.

— On est d'accord ! Je me console en me disant que derrière mon volant, tout me semble cent fois plus étincelant.

Il se gratte le menton en réfléchissant.

— Voyons le côté positif. Cette expérience va te permettre d'apprendre des choses.

— Comme renforcer mon mental ? Je suis déjà un roc. Inutile.

— Comme séduire une nana et la garder plus de vingt-quatre heures. Tu seras spectateur des pires et des meilleures techniques, ça vaut son pesant

d'or.

— Oh ! Ça ? Pas intéressé, je balance en haussant les épaules. Je vois clair dans ton jeu, essaie pas de m'attirer dans tes travers parce que t'as une petite amie depuis six mois.

— Huit, il corrige en remuant les sourcils.

— Félicitations, je sais pas comment elle te supporte.

— Elle m'aime, il susurre.

— Et moi, j'aime ma caisse et ma planche, j'ai besoin de rien d'autre.

Et surtout de personne. Si j'ai bien appris un truc en perdant la moitié d'une jambe, c'est qu'il ne faut compter que sur soi-même pour avancer. Je ne suis pas contre avoir une copine dans l'absolu, mais je ne forcerai pas le destin pour ça. Ça viendra tôt ou tard, quand je rencontrerai la bonne personne. Si tant est que ça arrive. Et sinon, je ne pleurerai pas.

— Si tu le dis.

— Bon, je m'y remets, je termine en remontant sur mon skate. J'ai un module à séduire, y'a que ça de vrai.

— Ouais, ben quand je te vois *rider* aujourd'hui, aucune chance que tu conclus.

J'enfile mes écouteurs et m'entraîne encore une heure avant de retourner en cours. Je cale ensuite deux courses rapides pour les Campus Drivers puis rentre à la résidence pour me doucher.

En poussant la porte de la chambre, je découvre Luke avachi en travers de son lit.

— Ça va ? je lui demande en balançant mon sac à dos sur mon pieu.

— J'suis crevé ! J'ai voulu faire une sieste, mais mon téléphone m'a pris en otage.

— T'es encore dans ton trip de vidéos immondes où des types percent des boutons ?

— Me juge pas, Raf. C'est de la magie noire, ce truc ! Dès que tu commences à en mater une, tu peux plus t'arrêter.

— T'es pas net, te fabrique pas d'excuses. Sinon, t'as reçu les infos pour ce soir ?

— Oui, j'ai trois réservations.

— Trois ? Je me plaignais des deux dont j'écope, merci, j'me sens vachement mieux !

— Frimeur... J'te souhaite de tomber sur des gens louches.

— Tu sais que si tu souhaites de vilaines choses, le karma te le rendra ?

— J'crois pas en ces conneries. En plus, je suis l'humain le plus chanceux que tu connaisses, tu sais que ça n'arrivera pas.

Il a raison, j'ai jamais rencontré un mec aussi veinard que lui. Dans une même journée, le gars est foutu de trouver un billet de cent dollars sur le trottoir et de gagner un an de tacos offerts. *Lucky Luke...*

— D'ailleurs, pourquoi tu ronchannes tout d'un coup ? Je t'ai pas entendu râler quand les boss nous ont parlé de cette collab, c'est pas un peu tard pour réagir ?

— La flemme, mon pote. La flemme.

J'ouvre ma penderie pour y choper des fringues propres et m'enferme dans la salle de bains.

Je me débarrasse de mes habits, de ma prothèse et file sous la douche. Lorsque j'en ressors, Luke se coiffe devant le miroir.

— Envoie-moi un message quand t'as fini ta première course pour cette Love Machine de malheur, je lui lance en me séchant les cheveux avec ma serviette.

Il hoche la tête et claque la porte derrière lui. Je n'ai même pas trois secondes de quiétude avant que Dallas entre à son tour, par l'autre porte, et relève la cuvette des toilettes.

— Quand est-ce qu'on mange chez toi ? il m'interroge tout en pissant.

— T'es accro ou quoi ?

— Absolument.

— À la bouffe ou à mes cousines ?

— Si je réponds, je risque d'être désobligeant envers tes cousines, il ricane en tirant la chasse. Je pourrais mourir pour les *papas relle*⁴*nas* de Veronica. Même si je kiffe les hanches de Yamisel. Et j'parle pas de Gloria et de ses...

— Rétrograde, vieux ! je le calme en lui lançant un regard noir.

— C'est de la pure politesse envers les tiens qui me nourrissent.

J'ai une très grande famille qui vit à Little Havana depuis des décennies. Même les repas les plus simples se font toujours à des tables bondées. Quand j'ai connu Dallas, Andy et Luke, je les ai invités, pour briser la glace entre nous et les soumettre à l'œil affûté de mes tantes. Il leur a suffi de quelques minutes pour se faire accepter, et depuis, ils m'accompagnent très souvent.

— T'es prêt à amorcer la Love Machine ? il change de sujet.

Je lui envoie un regard lourd de sens.

— J'ai jamais autant rêvé que l'appli fasse faillite.

— Pense à tous ces couples qui raconteront à leurs petits enfants que leur premier rencard a eu lieu dans une voiture incroyable, conduite par un chauffeur prévenant.

— Tu parles. Le mec se rappellera le décolleté de la fille, et elle des cent dollars qu'elle aura dépensés pour sa robe gainante.

— Ta désillusion ne m'atteint pas. Elle coule sur mon corps.

— Il a suffi d'un cœur en fourrure et te voilà perdu, Dallas.

— Même Amy n'est pas aussi réfractaire que toi à ce partenariat.

— Depuis quand elle t'autorise à utiliser son prénom ?

— Elle le saura jamais.

— Sois pas si sûr de toi avec Hitman.

— Elle joue les dures, mais je parie qu'il y a un petit cœur en fourrure qui bat dans sa poitrine.

— Tu cherches à écourter ta vie en évoquant sa poitrine ?

— Arrête, tu vas me porter la poisse ! J'me casse, des futurs mariés m'attendent pour siroter un frappuccino en toute sécurité.

— J'ai été ravi de te connaître, Dal ! je balance alors qu'il repart dans sa chambre.

Je m'appuie sur le rebord du lavabo et échange avec mon reflet une moue supposée nous encourager. *Je n'ai aucun allié dans cette bataille !*

— *Vamos, amigo*⁵.

Ayant encore une bonne heure disponible devant moi, je m'allonge sur mon lit et alimente mon Instagram avec une vidéo de skate que j'ai filmée hier. Mon compte a percé l'an dernier, et je surfe sur la vague pour attirer des sponsors. J'ai déjà plusieurs partenariats rémunérés mais je vise de grosses marques.

Peu de temps avant de décoller, je reçois un SMS de mon coloc, comme convenu.

LUKE : Première session de Love Machine : check ! C'était pas si terrible. J'ai récité mon petit discours d'introduction, j'ai souri, j'ai conduit. J'ai déposé les tourtereaux devant un café, puis je les ai ramenés. Je crois qu'ils sont bien partis pour conclure au second rdv.

RAFAEL : Arrête, tu vas me donner envie de m'inscrire.

LUKE : Compte pas sur moi pour te servir de chauffeur. J'arriverai pas à me concentrer sur la route, ma vue sera brouillée par les larmes de mon fou rire. Je tiens plus à ma voiture qu'à ta vie amoureuse.

RAFAEL : Tu ne mérites pas mon amitié.

LUKE : Quoi ? Je suis ton ami, ça y est ?

Je lève les yeux au ciel en lisant sa petite pique. J'ai vachement progressé avec mes coéquipiers, mais ça ne suffit jamais à Luke, qui se plaint de mon tempérament réservé.

RAFAEL : Presque.

LUKE : Allez, j'y retourne. On se fait un bilan en fin de soirée.

RAFAEL : Quoi, c'est tout ?

LUKE : Ah ! Si, une dernière chose.

RAFAEL : ?

LUKE : Sois aimable.

RAFAEL : Va te faire foutre.

LUKE : Vas-y, défoule-toi sur moi, je suis là pour ça.

Je quitte ma piaule, saute dans ma bagnole et ouvre ma boîte à gants. Ce que je m'apprête à faire me file le vertige. Je tends la main, ferme les yeux et me résous à vendre mon âme aux affres de l'amour.

Je décolle mes paupières et lâche un grognement en faisant démarrer le moteur. C'est ma première course pour la Love Machine, et ce cœur fraîchement pendu à mon rétro me donnerait presque envie de brûler ma voiture. *C'est un outrage d'y foutre une merde pareille !* Sans compter que j'ai écopé de la couleur rouge, évidemment !

Il me faut moins de cinq minutes pour arriver au point de rencontre, à l'est du campus. Pour patienter en attendant les étudiants en quête du grand amour, je relis le mémo envoyé par Adam et grince des dents en m'imprégnant du petit discours de bienvenue que je suis censé déclamer avec professionnalisme.

Je le répète une fois à voix haute pour estimer mon degré de crédibilité. *OK, c'est carrément à chier.*

— Salut.

Je fais un bond sur mon siège et pivote la tête vers ma fenêtre entrouverte, derrière laquelle une brune m'observe, son nez quasiment collé à ma vitre. Avec des yeux immenses. Assez grands pour lire dans mes pensées, voire y insuffler les siennes.

J'hésite à me saisir du spray d'eau bénite que Tante Divina m'a forcé à avoir dans le vide-poche. Je me suis foutu d'elle et de ses croyances, mais ça me démange de le choper par précaution, tandis que je tourne la manivelle pour faire descendre le carreau.

— Je suis Clarissa.

Et moi, je suis angoissé par la façon dont elle siffle les « s ».

— Je peux monter ?

Si je cligne des yeux, va-t-elle se téléporter ?

— On se désinfecte les mains avant, je feinte.

Je brandis mon spray et pulvérise vers ses mains tendues. Si elle se met à hurler et que de la fumée s'échappe de ses paumes, je prends le large sans demander mon reste.

1. Figure de skateboard.

2. Figure de skateboard.

3. Mouvements effectués correctement du début à la fin, en skateboard.

4. Plat traditionnel péruvien. Pommes de terre farcies à la viande.

5. Allez, l'ami ! (en espagnol).

OceanofPDF.com

6

Rafael

Après quatre pulvérisations, pas de réaction inquiétante en vue.
Domage, c'était une excuse parfaite pour me tirer.

— Je t'en prie, installe-toi, Clarissa.

Elle ouvre la portière arrière et s'assied pile derrière moi. Je compte jusqu'à cinq et me lance.

— Bonjour et bienvenue dans la Love Machine, je débite d'une traite.

— Comment ?

Fait chier.

— Bienvenue, je me contente de répéter avec un sourire accueillant alors qu'elle me scrute dans le rétro.

— Merci. Je suis un peu stressée, c'est la première fois que je m'inscris sur un site de rencontre, j'espère que ça va bien se passer !

Elle n'a pas l'air aussi flippée qu'elle le dit, plutôt impatiente de découvrir sa proie. *Faudrait me payer cher pour participer à ce genre de délire.*

— Comment se sont déroulées les autres rencontres ? elle s'enquiert avec intérêt.

— Aucune idée, tu ouvres le bal, en ce qui me concerne. Mais Luke m'a dit que ça s'était super bien passé de son côté, si ça peut te rassurer.

Son profil se matérialise au milieu des deux sièges avant. J'en ai la chair de poule.

— Luke Winchester ? Le lanceur de l'équipe des Panthers ?

— Lui-même, je valide en me décalant un peu sur la gauche pour m'éloigner de son souffle.

— Oh ! Je n'étais pas au courant qu'il était chauffeur, elle répond sur un ton pensif. C'est bon à savoir.

— Désolé, il n'est pas inscrit sur la Love Machine.

— Pourquoi ? Il est en couple ?

J'hésite une demi-seconde.

— Pas du tout ! La voie est libre !

Je suis certain qu'il vient de gagner une nouvelle cliente régulière, voire une groupie envahissante. Après tout, il a demandé des conseils à Donovan pour obtenir une armée de fans, ils ont même débattu sur le meilleur surnom à leur donner, alors je lui rends service. *Je suis un monstre*. La seule chose qui pourrait le sauver, c'est que l'amour la foudroie ce soir et la détourne de lui. Cela dit, les minutes s'égrènent, et son rencard se fait attendre. *Luke, ton avenir se joue en cet instant, mec !* Elle s'agite à l'arrière, l'atmosphère est pesante, je me sens forcé de meubler.

— Tu étudies quoi ?

— L'hôtellerie.

— Et ça te plaît ?

— Beaucoup. En plus, j'adore Miami ! Je suis passionnée d'alligators et j'aime trop les lamantins !

Vivants ou morts ? Je regrette immédiatement d'avoir enclenché la conversation, qui s'éternise neuf minutes sur ce sujet. Heureusement, un dénommé Thomas se pointe enfin, et je n'existe ni pour l'un ni pour l'autre. Apparemment, lui aussi voue un culte aux crocodiles.

Je chante fort dans ma tête pour couvrir leurs bavardages et la musique que Clarissa a choisie pour le trajet.

Un aller-retour plus tard, j'ai rempli ma première mission. *Survivre*. La quiétude revient dans ma voiture et dans mon esprit.

— Bon, le premier rencard est passé, je me dis à moi-même.

Luke avait raison, c'était pas si terrible, dans sa globalité. Le détail le plus emmerdant, c'est ce cœur en moumoute qui monopolise mon champ de vision, et la playlist hors de mon contrôle.

Le trajet a été plutôt rapide, le verre que mes deux clients ont bu ensemble aussi, je me sens d'attaque pour un deuxième round. J'ouvre notre appli pour découvrir la course à venir. Une certaine Juliet@ doit se faire courtiser par Lebron_boss. Ça me tire un souffle railleur que je ravale par pur professionnalisme. Qui suis-je pour juger ? Je roule, on me paie, ces deux-là peuvent bien faire ce qui leur plaît tant qu'ils ne relancent pas le sujet de la faune floridienne.

Je valide le point de rencontre convenu pour envoyer une notification aux tourtereaux et me remets en route. Seul, je fais cracher mes amplis avec un morceau qui me plaît.

À deux cents mètres de l'arrivée, je coupe le son et me gare le long du trottoir. J'ai à peine fini ma manœuvre qu'un mec se présente devant la vitre passager.

— Salut ! il envoie alors que je fais descendre le carreau, penché sur le siège passager.

Il a tout donné avec sa chemise repassée et boutonnée jusqu'en haut.

— Lebron ?

— Ouais ! J'peux m'installer ?

Il est ponctuel et pressé.

— Bien sûr, vas-y.

Comme si je pouvais lui dire de rester dehors...

Il se glisse sur la banquette, pile derrière moi. Qu'est-ce qu'ils ont tous à vouloir autant de proximité avec l'arrière de mon crâne ? Il se lance dans une conversation ambitieuse, je participe sobrement par des « ouais », des « ah oui ? » ou des « grave ». Les mains arrimées à mon volant, je supporte sa voix au timbre haut, qui agresse mon système nerveux. Mon regain de motivation s'est déjà fait la malle, je me répète en boucle que ce n'est pas si horrible et que je vais m'y faire. *Allez, Juliet, magne-toi !*

— Elle est en retard, non ? il me demande en se penchant entre les sièges.

Son souffle chaud contre mon oreille me file des fourmis dans le cuir chevelu.

— Ouais.

— J'espère qu'elle ne va pas me mettre un lapin, j'ai bien aimé son profil. J'ai préparé plein de sujets de conversation, comme ça, pas de risque de blanc. Les filles aiment les hommes bavards, t'es pas d'accord ?

Il s'adresse à moi comme si j'étais son foutu coach censé le rassurer. J'ai pas signé pour participer à ça. Je conduis, un point c'est tout.

— Grave.

— Tu veux voir sa photo ? il persiste, comme si nous avions noué un lien privilégié en six minutes.

Je lève les yeux au ciel et mords l'intérieur de ma joue. Je commence à espérer que cette nana ne se pointe jamais.

— Il m'est interdit de voir à quoi vous ressemblez avant votre arrivée, je réplique sur un ton faussement formel. Ça fait partie des règles.

— Ah bon ? Pourquoi ?

— Pour éviter que j'aie un coup de foudre et que je fasse échouer toute l'entreprise.

— Tu te paies ma tête ?

Il n'est pas sûr. Il est bon public, je suis chaud pour étirer la blague, mais à mon grand dam, la tant attendue promise fait sa divine apparition

devant mon capot. Elle vient de traverser la rue et s'est figée à trois pas de mon pare-chocs comme un animal effrayé. Un sursaut de bonté me donnerait presque envie de lui crier « fuis ! ». Lebron est d'un chiant... Je culpabilise légèrement.

— La voilà ! il se réjouit en posant ses mains sur mes épaules.

Je hais Adam, Lane, Lewis et Donovan. Luke, Amy, Andy et Dallas aussi. La totalité des Campus Drivers, en somme. Tout ça, c'est de leur faute.

— Elle m'a l'air aussi mignonne que sur sa photo !

Le soleil derrière elle m'empêche de la voir en détail. Je ne discerne que le haut de son corps, qui monte et descend frénétiquement. Elle a dû courir pour être autant essoufflée. Dans mon dos, Lebron aussi hyperventile subitement en la voyant contourner la voiture. Je l'entends bouger sur le cuir, inspirer vivement par le nez et se parler à lui-même à toute vitesse.

— C'est le moment d'assurer, mec. Tu t'es échauffé tout l'après-midi. Je ne veux pas savoir comment.

— Elle entre, tu souris et tu lui demandes comment elle va, si elle n'a pas trop froid et si elle a faim.

S'il largue tout ça en guise d'introduction, je ne donne pas cher de sa peau.

— L'entrée en matière, c'est la base de la réussite, il persévère.

OK... Quel beau programme. Il s'interrompt tout à coup et inspire fort.

— Merde, tu crois que j'aurais dû acheter des fleurs ?

Oui, une gerbe funéraire pour ma mort prématurée.

— T'as pas de fleurs ? j'articule sur un ton scandalisé. Le gars juste avant toi est venu avec un bouquet de roses gigantesque. La nana avait les larmes aux yeux, j'ai assisté à la naissance d'une relation magnifique. C'était très émouvant.

Mon karma se chargera de me faire payer mes railleries, mais c'était trop tentant. Finalement, y'a moyen de s'amuser un peu grâce à ce

partenariat.

— Je vais me rattraper, je vais...

Il n'a pas le temps de terminer sa phrase, la portière s'ouvre, et celle sur qui reposent tous ses espoirs... reste droite comme un « i » sur le trottoir. Je baisse la tête pour comprendre ce qu'elle fabrique. Elle avance, recule puis, alors que je m'attends presque à la voir filer en courant, elle se jette sur la banquette. *De mieux en mieux !*

— Bonsoir. Désolée, je suis à la bourre, y'a un chien bizarre qui m'a suivie, j'ai essayé de le semer, je me suis perdue et...

À bout de souffle, elle se tait pour respirer. C'est la pire excuse que j'aie jamais entendue pour justifier un retard.

— Bienvenue dans la Lo...

— Comment tu vas ? s'empresse de lui demander Lebron en me coupant la parole.

À ton avis, mon pote ? Pas besoin de me tourner vers elle, son reflet dans mon rétro est criant.

— Euh... Bien.

Mensonge ! Elle est blême et crispée. Encore un peu et du sang va lui couler des yeux, du nez et des oreilles. J'ai crié victoire trop vite avec Clarissa et Thomas, cette course-là défie toutes mes prédictions.

— Ça va ! il répond aussi sec sans se rendre compte qu'elle ne lui a pas renvoyé la question.

Je pince les lèvres pour réprimer un rire.

— Est-ce que tu pourrais la fermer ? je demande.

— Qui ça, moi ? réagit Lebron.

Si seulement !

— Je parle de la portière de mademoiselle.

Elle cligne des yeux et les fait remonter le long de son bras, jusqu'à ses doigts fermement accrochés à la poignée. Après une interminable attente,

elle se résout à tirer sur celle-ci. Elle la fait bouger centimètre par centimètre, comme si elle scellait son destin dans ma bagnole.

Après qu'elle a clipsé sa ceinture, j'enclenche le moteur et braque le volant pour m'insérer sur la route. Qu'on en finisse le plus vite possible !

Soucieux de meubler, Lebron se jette à corps perdu dans ce qui ressemble à un énième monologue insupportable. Je lorgne malgré moi le visage anxieux de sa voisine. Sa main gauche est encore cramponnée à la portière, ses iris sont scotchés à la route, sa mâchoire est contractée et son front est couvert de sueur. Soit elle se retient de l'étrangler pour qu'il la boucle, soit...

— Arrlavage, elle éructe d'une voix bizarre.

— Comment ?

— Arrête la voiture, elle répète en insistant sur chaque mot comme si sa vie en dépendait.

Je ne me fais pas prier et immobilise ma caisse devant le parking d'un Taco Bell¹.

— Y'a un problème ? s'inquiète Lebron en se penchant vers elle.

Elle s'y prend à deux fois pour ouvrir le loquet, s'échappe de l'habitacle bien plus vite qu'elle n'y est entrée et, trois secondes plus tard, se courbe au-dessus d'un buisson avec l'élégance d'une sortie de soirée arrosée.

— Qu'est-ce qu'elle fait ? il s'étonne.

— Elle se cueille un bouquet de marguerites ? je blague. Je t'avais dit pour les fleurs, c'est bête.

Il s'approche un peu plus en fronçant les sourcils. *Il est con ou quoi ?*

— Elle gerbe, Lebron, je me sens obligé de l'éclairer.

— Tu crois ?

OK, *il est con*. Et on dirait que son entrée en matière a foiré sur toute la ligne.

¹ <https://www.tacobell.fr/>

1. Chaîne de fast-food.

OceanofPDF.com

7

Juliet

Ne vomis pas, Juliet. Ne vomis pas ici, ne vomis p...

Je n'ai pourtant pas mangé grand-chose avant de venir, mais mon corps trouve à expulser malgré tout. Alors que je suis pliée au-dessus d'un buisson, mon estomac se vide de tout, excepté de mon angoisse et de ma honte. *Bon sang, je ne pouvais pas rêver plus belle introduction.* Avec la chance que j'ai, un de ces deux types est en train de me filmer, et la vidéo va tourner sur les réseaux sociaux accompagnée d'une musique tendance et d'un #LovomiMachine en bonus.

Je savais que toute cette histoire était une mauvaise idée ! Gérer simultanément un rendez-vous galant et ma crainte d'être dans une voiture... j'aurais dû percevoir que c'était au-dessus de mes forces. Je me suis surestimée, et voilà le résultat : un bide magistral.

Je pensais que ma panique s'était calmée au fil des mois, mais la bile qui me pique la gorge me prouve le contraire. *Test raté.* Je suis irrécupérable, et la déception qui en découle me donne envie de fondre en larmes.

Je perçois une portière qui grince et des semelles qui claquent sur le bitume. Quelqu'un se racle la gorge. Si je l'ignore, il tournera les talons.

— Est-ce que ça va ? il me demande malgré tout.

À *ton avis* ? Impossible de déterminer lequel des deux mecs présents dans cette caisse s'adresse à moi. Je ferme fort les yeux, essuie ma bouche du revers de la main et prends une goulée d'air.

— Ouais, ouais, je réponds sans me retourner. Désolée, tu peux y aller, la fête est finie pour moi.

J'attends de percevoir le bruit de ses pas s'éloigner, mais nous ne sommes clairement pas sur la même longueur d'onde.

— Qu'est-ce que je fais de LeBron ? il m'interroge.

— Qui ça ?

Son rire étouffé me fait froncer les sourcils. *Quand est-ce qu'il va se tirer, nom d'un chien ?*

— LeBron, il articule. Le type assis dans ma caisse.

C'est donc le Campus Driver qui s'adresse à moi. J'espère qu'il ne va pas raconter cette anecdote à tous ses prochains clients !

— Celui qui misait beaucoup sur toi ce soir, il continue. À tel point que je suis à peu près sûr qu'il sera OK pour te rouler une pelle même après ta gerbe.

Oh ! Pitié, il est obligé d'en parler de cette façon ?

— Ramène-le, je m'empresse de balancer en secouant ma main.

Je suis toujours de dos, hors de question de me tenir face à lui. Avec un peu de chance, son cerveau n'a pas eu le temps de mémoriser mon visage durant les deux minutes que j'ai passées dans sa voiture.

— J'suis censé te ramener à bon port, toi aussi.

Hors de question !

— Tu tiens vraiment à prendre ce risque ? je grince. Moi non, je te signe une décharge orale, adieu.

— OK, OK. J'lui passe un message ?

— À qui ?

— À LeBron !

Oh ! Bon Dieu !

— T'as qu'à lui souhaiter une bonne soirée, je souffle avant de m'éloigner droit devant moi.

Je ne sais pas où je vais mais je m'en fiche. Il est urgent que je déguerpisse loin de ce fiasco et de cette odeur de tacos qui n'arrange pas ma nausée.

— Hey ! me hèle le chauffeur.

— Quoi ? je grommelle en persistant à lui tourner le dos.

— Merci de pas avoir dégueulé dans ma voiture, je t'en suis profondément reconnaissant.

— Tout le plaisir est pour moi, j'ironise en me remettant en mouvement.

— Je t'offre une course quand tu veux en signe de gratitude !

Je lève deux pouces au-dessus de mes épaules et accélère.

Je remonte le trottoir et bifurque à gauche. Je suis essoufflée, non pas par l'effort mais par mes émotions. J'oscille entre le soulagement que ça soit terminé et l'anéantissement à cause de cette fille que je suis devenue.

— Merde, je suis où ? je tique subitement en relevant le nez.

Je sors mon portable, active mon GPS et suis l'itinéraire jusqu'à chez moi.

Quarante minutes de marche ne sont pas suffisantes pour calmer les battements frénétiques de mon cœur. Quand je pousse la porte d'entrée de la maison, une cocotte-minute en ébullition aurait moins de chance d'exploser que moi. Et tomber sur Warren allongé dans le canapé n'aide pas.

— T'es déjà de retour ? il s'étonne en immobilisant sa main pleine de pop-corn au-dessus de sa bouche ouverte.

Je garde le silence en retirant mes chaussures.

— Tu t'es pris un lapin ?

Je suis tentée d'acquiescer, mais il me traquerait pour que je réitère l'expérience. Autant qu'il sache que sa jumelle est une cause perdue et qu'il tire un trait sur cette connerie de Love Machine.

— Non, il est venu.

— Alors pourquoi t'es déjà là ?

Je me redresse et laisse mon frère contempler mon visage blafard.

— T'avais déjà cette tête affreuse en partant ?

— On est jumeau, je le tacle.

— Hum... Affreuse et de mauvaise humeur, c'était pas dingue, apparemment.

— C'est le moins que l'on puisse dire.

— Plus sérieusement, il a utilisé une fausse photo de profil, c'est ça ? Ou pire ! Il a mis une cravate ? Un short couleur saumon ? Non, je sais ! Il avait une rose entre les dents !

— Je vais regretter ce que je m'apprête à dire, mais vivement qu'Isha déménage à Miami pour que tu me lâches les basques. Te voir aussi investi là-dedans, c'est...

— Ferme-la et raconte !

— Faudrait savoir, tu veux que je la ferme ou que je te raconte ?

— Le gars était comment ? il enchaîne immédiatement en guise de réponse.

— Sachant que je l'ai regardé environ huit secondes, j'en sais foutre rien. Il m'a semblé souriant, mais peut-être que c'était un rictus écœuré par la sueur qui dégoulinait sur mon front.

— Vous avez un peu discuté quand même ?

— Eh bien, oui, j'ai prononcé quelques mots.

— Développe, je suis suspendu à tes lèvres !

— Trois, pour être exacte.

— Baise-moi sauvagement ? il propose en engloutissant une poignée de pop-corn.

— Arrête la voiture.

Son entrain disparaît aussitôt, et un maïs éclaté s'échappe même de sa bouche.

— Pourquoi ?

— Pour vomir.

Warren écarquille les yeux et sonde les miens en espérant que je déconne.

— Tu te fous de moi, hein ?

— Je croyais que les jumeaux ressentaient les mêmes émotions ? T'as pas eu la nausée vers 19 h 15 ?

— OK, tu te fous de moi.

— Tu veux vérifier mon haleine ?

Il s'enfonce autant que possible dans le canapé et me lance un coussin dessus.

— Va te laver et redescends me voir. J'exige qu'on débriefe tout ça.

— Ça attendra demain, je suis juste passée prendre une douche avant de sortir m'aérer avec Fran et Rosetta. Il faut que je me vide la tête.

— OK... Mais ne crois pas t'en tirer comme ça. T'as pas intérêt à lâcher l'affaire parce que le premier essai a foiré. Regarde Dana et Sonny, ils sont le premier essai des parents et nous le deuxième. Une perfection.

Sa remarque me tire un sourire minuscule avant que je m'exile dans la salle de bains.

Face au miroir, mon reflet me donne des frissons désagréables. Je déteste ce que je vois. Ce visage gris, mes cheveux collés à mes tempes encore humides et ces iris pathétiques. On dirait un fantôme. Après tout, je suis morte cette nuit-là. J'ai été stupide de me laisser convaincre du contraire.

Je me glisse sous l'eau tiède et reste longtemps immobile sous le pommeau. Puis je me brosse les dents et vais m'habiller dans ma chambre. Allongé au pied de mon lit, mon chien lève la tête vers moi.

— Salut, Patch. Une balade, ça te tente ?

Mon vieux berger allemand s'étire et se poste devant la porte en signe d'accord. Dès que je suis prête, je tire le sac rangé sous mon lit et m'assieds

par terre.

— J'ai besoin de vous, ce soir, je chuchote en ouvrant la fermeture Éclair. Je sais qu'on ne se voit plus autant qu'avant, mais j'espère que ça roule toujours entre nous.

J'attrape Fran et glisse mon pied à l'intérieur. Je tire sur les lacets, les fixe dans les crochets et reproduis la même chose avec Rosetta. Avant de me remettre debout, j'étends mes jambes et contemple mes patins à roulettes. Des Marawa de chez Impala. De vraies petites bombes roses aux reflets cuivrés. Clairement la marque la plus stylée, il n'y a pas photo. Et au-delà de ça, on a vécu un tas de trucs ensemble. Au point que je leur donne un petit surnom à chacun. Fran et Rosetta m'apportent ce sentiment de liberté salvateur chaque fois que mes pieds semblent s'enliser dans le sol. Et après la catastrophe de ce rencard, il est plus qu'urgent que je patine. Dès que je les chausse et que je vole sur l'asphalte, les failles de Juliet Monroe se referment. Même si ce n'est que momentanément, quel pied !

— Sois prudente ! crie Warren tandis que je roule jusqu'à la porte d'entrée.

— Oui, oui. À tout à l'heure.

J'attache la laisse de Patch, la fixe à ma ceinture, clipse mon casque puis remonte mon cache-nez pour recouvrir la moitié de mon visage.

Parée, je m'élance sur la route. Au bout d'une centaine de mètres, je ressens déjà les effets apaisants de mes patins. Ce n'est pas pour rien qu'on dit souvent « tout roule comme sur des roulettes ». C'est libérateur et vivifiant.

Cachée sous mon casque et mon masque noir, je ne suis qu'une ombre dans la nuit, presque insaisissable. Mes mouvements sont naturels, je ne me pose pas mille questions. C'est facile, je maîtrise.

J'avale deux bornes avant d'arriver à destination. Je libère mon chien qui file vers son coin fétiche. J'ai repéré ce vieux *park* au début du mois de décembre et, depuis, je me pointe ici dès que l'envie de m'évader me brûle

les tripes. Il est clairement abandonné depuis un bail, personne ne l'entretient et je me prends régulièrement des gamelles à cause des fissures, mais j'apprécie qu'il soit désert. Je peux tester des figures et je m'en donne à cœur joie sous le regard de Patch. High jump, freestyle et à peu près tout ce qui me passe par la tête et les pieds. Je ne voudrais faire que ça, mais arrêter de penser n'est pas un processus viable sur le long terme. J'en prends conscience chaque jour un peu plus, et c'est aussi ce qui m'avait motivée à sauter le pas ce soir. *J'y repenserai demain.*

Je m'attaque à la plus grande rampe pour affiner ma technique.

— T'en dis quoi, Patch ?

Il lève mollement son museau vers moi et aboie une fois.

— T'as raison, faut que j'accélère.

— Perso, je crois que tu devrais plutôt mettre davantage de poids sur ton pied droit quand tu prends le tremplin.

La voix qui vient de jaillir à ma gauche manque de peu de me provoquer un arrêt cardiaque. Fran trébuche sur Rosetta, et je tombe en avant. Mes paumes amortissent ma chute, et je relève la tête vers celle qui a parlé. Elle court vers moi et me tend sa main pour m'aider à me relever.

— Merde ! Désolée, j'avais pas te faire flipper.

— Raté. Essaie de pas surgir du néant, la prochaine fois.

— Excuse-moi, je suis pas habituée à voir quelqu'un *rider* ici. Plus personne utilise ce spot dans le coin, il est trop fracassé.

— Certains modules sont bons.

— Ouais, le côté *old school*, tout ça tout ça, elle acquiesce en enroulant l'une de ses nombreuses tresses autour de son index. Je m'appelle Georgia, et toi ?

— Juliet.

— D'où tu viens ?

— De l'Oregon.

Je ne prends pas la peine de préciser que je vis à Miami depuis un moment.

— Voilà pourquoi je t’ai jamais vue avant. Une fille avec des patins, j’la loupe pas. Encore moins avec un niveau aussi dingue.

— Merci.

— Je traîne souvent sur un spot plus à l’ouest avec d’autres filles, ça te dirait de venir ?

— C’est gentil, mais j’aime bien celui-ci. Il est tranquille.

Elle me dévisage avec un sourire en coin, comme si elle déchiffrait parfaitement ma réticence à nouer des liens.

— Normal, il tombe en ruine. Je te jure que tu prendrais ton pied dans un *park* mieux entretenu. On se débrouille plutôt bien, nous aussi. On pourrait répondre à tes questions de façon plus précise que ton chien.

Patch aboie deux fois et la scrute avec sérieux.

— OK, je l’ai sous-estimé, elle rigole en le caressant.

— Il me voit patiner depuis que j’ai neuf ans, c’est un super coach.

— Alors, amène-le. On écouterait ses conseils.

Je pince mes lèvres et hoche la tête doucement.

— J’dois filer. Ça m’a fait plaisir de te rencontrer, Juliet. Peut-être à bientôt !

— Ouais, bonne soirée.

Je lève deux doigts pour la saluer et fais mine de me pencher pour resserrer mes lacets. Elle est sympa, et je me conduis comme une asociale antipathique. Pourtant, moi aussi j’avais un groupe d’amis adeptes du patin à Portland. Je me souviens combien c’était entraînant de rouler à plusieurs. J’étais à l’aise. Mais redevenir cette Juliet-là est impossible. Ce qui s’est passé avec Owen m’a convaincue que je devais revoir entièrement ma façon de me comporter avec les gens.

À mesure qu’elle s’éloigne, je repense au discours de mes frères et de ma sœur, et au fiasco de ce début de soirée. Ils n’ont pas tort, celle que je

suis devenue n'est pas non plus un résultat convenable. Si je parvenais ne serait-ce qu'à un entre-deux... À défaut de reprendre mes marques dans une relation sentimentale, je pourrais peut-être...

— Attends ! je m'entends crier avant de m'être vraiment rendu compte de ce que je fais.

Sur le point de traverser le grillage, Georgia se fige et pivote à moitié vers moi.

— Juste par curiosité, c'est lequel, ton spot ?

— Le Lot 11. Viens tester un *bowl* au moins une fois. Nous, on y va le lundi et le jeudi soir, elle ajoute en me faisant un clin d'œil.

— Je te promets rien. En plus, je suis sûre qu'il y a plein de skateurs insupportables.

— Tu me plais encore plus, Juliet ! Avec une nana comme toi dans ma bande, aucun doute qu'on leur ferait ravalier leur putain d'ego.

La seconde qui suit, elle disparaît de mon champ de vision. Je m'accroupis au-dessus de Patch et lui tapote le dos.

— Tu penses que je devrais y aller ? je lui chuchote.

Il change de position, pose son museau sur mon genou et me lorgne longuement. On dirait qu'il attend quelque chose de moi. Lassé de ma passivité, il me saute soudain dessus. Je tombe en arrière, assise, et, satisfait, il s'allonge à côté de moi. En appui sur mes coudes, c'est au tour de Fran et Rosetta de me donner le sentiment de m'observer.

— Et vous, les filles ? Un avis ?

Bon sang, je suis plus loquace avec un chien et des patins qu'avec des êtres humains.

8

Rafael

Après cette première soirée de rendez-vous mémorable, une discussion avec les membres de mon équipe est plus que nécessaire. Je dois les ramener à la raison avant que la mienne ne se fasse la malle ! Si nous faisons front tous ensemble, nous aurons une chance de convaincre Adam et les autres.

— Eh ! Fais attention ! me coupe une voix stridente.

J'émerge de mes idées rebelles et enfonce ma semelle dans l'asphalte pour immobiliser mon skate. Je cligne des yeux face à une étudiante aux poings serrés sur les hanches et à la bouche pincée. Merde, j'ai roulé au milieu du campus, si profondément absorbé dans mes pensées que j'en ai oublié l'existence d'autres êtres humains.

— Déso...

— T'as failli me couper en deux avec ta planche !

— Exc...

— Au cas où tu l'aurais pas remarqué, y'a des centaines de personnes autour de toi ! Qui aimeraient sûrement vivre encore plusieurs décennies.

Derrière les lunettes de soleil de mon interlocutrice, je devine son regard meurtrier. Elle est furieuse pour pas grand-chose, je ne l'ai même pas

touchée. Et j'allais m'excuser, si elle ne m'avait pas coupé la parole deux fois.

— Rela...

— Une Krooked, en plus ! elle siffle en matant mon bolide.

Trois fois !

— Écrasée par une Krooked, elle insiste avec dédain.

Je comptais l'envoyer bouler, mais le fait qu'elle s'y connaisse en marque de skate lui sauve la mise in extremis. Disons plutôt qu'elle est en sursis tant qu'elle n'insulte plus mon petit bijou à roulettes.

— J'peux savoir en quoi c'est gênant de se faire rouler dessus par une Krooked ?

Je reproduis son ton en y ajoutant une couche de moquerie.

— C'est ordinaire, elle argue sans se démonter.

Blasphème ! Fin de la période de probation, pas moyen de la laisser proférer de tels mots sans contre-attaquer.

— En fait, je suis heureux de ne pas t'avoir ne serait-ce qu'effleurée. Renverser quelqu'un qui porte des Crocs, c'est... une honte, comme dirait mon boss.

Elle baisse les yeux vers ses pieds et jure dans sa barbe. Apparemment, elle vient seulement de remarquer quelles chaussures elle porte, ce qui me fait ricaner intérieurement. Elle bouge sa tête de droite à gauche. Hésite-t-elle à se tirer vite fait ? Si tant est qu'on puisse courir avec des godasses pareilles. Au bout du compte, elle braque ses verres opaques sur mon visage.

— Pour ta gouverne, non pas que j'aie besoin de me justifier, j'avais la tête ailleurs en sortant de chez moi ce matin.

— Comme moi y'a deux minutes. On dirait qu'on vient de se trouver un point commun.

— J'ai pas failli tuer quelqu'un avec mes Crocs !

— Hum... Ces pompes sont un fléau mortel, ne fais pas mine de le sous-estimer.

Malgré ses lunettes de soleil, je suis certain qu'elle a levé les yeux au ciel. Quelque chose de familier m'interpelle chez cette nana. Je suis tenté de lui demander si son numéro figure sur l'un de mes Post-it mais je risquerais de l'énervier encore plus.

— Tu skates, toi aussi ? je me surprends à lui demander.

Sa réponse se résume à une grimace outrée, comme si je l'avais insultée. C'est regrettable, j'ai presque cru avoir rencontré la future femme de ma vie. *Quel dommage ! Reconnaître la marque de ma board n'est pas suffisant pour déchaîner une tempête d'amour.*

— Regarde où tu roules, la prochaine fois, elle assène en reculant d'un pas.

— Parce qu'il y aura une prochaine fois ?

Après une ixième grimace, elle me tourne le dos et se faufile entre les étudiants. Cette nuque me dit quelque chose, mais je n'ai pas le temps de me pencher sur la question, mon téléphone vibre dans ma poche.

— Oh ! ¡mierda!

L'écran m'informe des deux nouvelles amourettes motorisées que je vais devoir me coltiner ce soir. Je préférerais porter des Crocs jusqu'à la fin de mes études que de subir ça à nouveau.

Je remonte sur ma planche et fonce jusqu'au terrain de base-ball pour fomenter l'annihilation de la Love Machine.

Nous nous retrouvons souvent dans les gradins pour discuter, tout en matant Luke s'entraîner. Aujourd'hui ne déroge pas à la règle, je grimpe jusqu'à la dernière rangée où Amy, Dallas et Andy sont déjà installés. Le terrain est encore vide de joueurs lorsque je me laisse tomber sur un siège. Je dois trouver la meilleure façon d'entamer mon plaidoyer pour les rallier à ma cause.

— Ça va, Torres ? T'es bien silencieux.

Je fais glisser ma casquette à l'envers et prends un ton solennel.

— Dallas, notre univers est impitoyable.

J'espère voir apparaître une étincelle dans ses prunelles, mais elles restent impassibles. Sa seule réaction se résume à son sourcil droit qui se lève.

— OK, je vois. T'es à ce niveau, aujourd'hui... Hitman, merci de frapper Rafael pour opérer un *reset* de son humour bidon.

— La violence ne résout rien, elle affirme en relevant le menton.

Étonnés, nous la détaillons tous comme un seul homme.

— Pa... Pardon ? bégaie Dallas.

— J'voulais juste voir ce que ça donnait de m'entendre dire ça.

— Conclusion ?

En guise de réponse, la paume d'Amy cogne contre mon front.

— Je suis rassuré, soupire mon pote.

— Moi aussi, je grince.

— C'est encore la Love Machine qui te mine le moral ? m'interroge Andy.

— Quoi d'autre ?

— Avec toi, tout est possible, Monsieur le Râleur invétéré.

— J'ai des arguments ! je me défends.

— Vraiment ? Alors attendons que Luke soit là pour que tu nous les dévoiles. Il serait dévasté de louper ça. Je me rappelle encore notre débat sur les meilleures pizzas du coin.

Je m'enfonce dans mon siège en croisant les bras sur ma poitrine. Les négociations vont être ardues, mais je ne lâcherai pas le morceau. Je suis un Torres, ¡*Carajo!* ¹ Ma tante Lucia m'a appris à fumer le cigare, et Juana m'a transmis la capacité d'être têtue comme une mule.

En contrebas, le terrain se remplit. J'aperçois mon coloc, sa balle à la main. Je n'aime pas particulièrement le base-ball, mais il y a quelques

détails divertissants avec lesquels je peux emmerder Luke. Par exemple, ce qu'il est en train de faire maintenant.

Assise à ma gauche, Amy se penche en avant. Elle relève ses lunettes de soleil et fronce les sourcils en suivant Luke des yeux. D'ordinaire, elle arrive toujours en milieu d'entraînement, elle découvre donc ce spectacle hilarant pour les non-initiés.

— Qu'est-ce qu'il fout ?

— Il court.

— J'ai des yeux, je l'avais compris, abruti. Ce que je ne capte pas, c'est pourquoi il vient de tourner trois fois autour de la base en tirant la langue, avant de repartir dans le sens inverse en tapant sur son casque.

— Ah ! Ça... C'est un délire de joueur de base-ball. Ces gars-là sont superstitieux jusqu'à la moelle.

— Il ressemble à un animal idiot.

— Ne lui dis pas en face. Il est le seul de son équipe à prendre ces superstitions à la légère, et c'est très grave dans ce milieu. Ça le rend dingue, il s'y colle uniquement pour ne pas se faire tabasser dans les vestiaires.

— J'ai subitement très envie d'intégrer son équipe.

— L'objectif initial étant de frapper dans une balle, on est d'accord ?

— Un truc rond recouvert de peau, ouais.

Sa faculté à conserver un ton égal quand elle prononce des trucs pareils est angoissante.

— L'université de Columbus doit regretter ton absence.

— C'est peut-être moi qui la regrette un peu.

Je lorgne son visage impassible, surpris par ses mots.

— Serais-tu en train de m'ouvrir ton cœur, Hitman ?

— Là-bas, les Campus Drivers avaient de la classe, elle rétorque sans ciller.

— Ils avaient surtout des petites amies, lance Andy. Lewis m’a dit que tes copines te manquaient !

— Il parle beaucoup trop. Taisez-vous, maintenant. Je me concentre sur Luke en espérant qu’il se sente épié et se torde une cheville.

Durant les cinquante minutes de l’entraînement, nous bavardons de futilités, tout en foutant la honte à Luke en l’acclamant chaque fois qu’il foire son lancer. Aujourd’hui est un jour sans pour lui, je nourris l’espoir que la Love Machine soit la cause de ses loupés. Ce serait alors beaucoup plus facile de le rallier à ma cause.

Lorsque Luke nous rejoint enfin dans les gradins, il tend son poing vers le mien puis pivote vers notre coéquipière.

— Salut, Amy.

— Tu ressembles à un animal idiot, elle largue sans ciller.

Elle n’en fait qu’à sa tête.

— Euh... merci. C’est ton bonjour le moins violent depuis qu’on se côtoie. Ça me rend tout chose, cette évolution dans notre relation.

— Encore quelques mois et elle nous gratifiera d’un sourire, assure Andy.

Il écope d’une œillade *hitmanesque* éloquente. Ça n’arrivera pas.

— OK, juste un coin de lèvres qui se soulève légèrement, il corrige.

— Comme ça ? elle demande en relevant l’angle de sa bouche.

Cette fois, c’est elle qui ressemble à un animal. Féroce et imprévisible.

— Je m’incline, tu es une cause perdue.

— Je respecte la bravoure immense de Conley, intervient Dallas. L’amour rend courageux.

— Il rend plutôt *conrageux*, je cingle. Est-ce qu’on peut rouvrir le dossier Love Machine, maintenant que nous sommes au complet ?

— J’ai délibérément découché hier soir pour échapper à ça, se moque Luke.

— T’aurais pu prévenir, je t’ai attendu une bonne partie de la nuit ! T’as même pas répondu à mes appels.

— J’avais coupé mon téléphone pour échapper à ça aussi.

— Tu joues avec le feu, camarade. N’oublie pas que ma tante Divina n’a besoin que d’une photo de ta tronche pour faire abattre sur toi une pluie de mauvaises ondes.

— Ta tentative d’intimidation ne fonctionnera pas, je suis insensible à ces histoires à dormir debout.

— Allez, Raf, raconte-nous tes déboires ! lance Andy en s’immisçant dans la conversation.

— Vous d’abord.

Mes bases en communication m’ont appris à laisser les autres avancer leurs arguments pour mieux pouvoir les contrer.

— Mon premier client, c’était Ross Carlson, se lance Dallas.

— Le *running back*² des Panthers ?

— Oui ! Et vous devinerez jamais avec qui il avait rendez-vous.

— Ta mère ? je raille.

Son doigt d’honneur se dresse sous mon nez.

— Craig Hastings ! il poursuit.

— Le mec bizarre qui a toujours une pomme à la bouche ? s’étonne Amy.

— Celui-là même.

— Merde, j’ai du mal à les imaginer ensemble, constate Andy.

— Carrément, j’en profite pour intervenir. On peut donc tous estimer que la Love Machine est une vaste plaisanterie. Fin de l’histoire. C’est le moment d’appeler Adam pour mettre un terme à cette collaboration bancale.

— Laisse-moi terminer avant de t’emballer, contre Dallas. Ils ont plus de points communs que ce que vous supposez. Croyez-moi, il y avait un

truc qui passait bien entre eux. Quant à mon second rencard, vous ne devinerez jamais qui c'était, il répète en jouant des sourcils.

— Ta mère ?

— C'était encore Ross Carlson.

— Le même gars a le droit de cumuler ?

— Ouais, il a rentabilisé sa soirée au cas où, histoire de doubler ses chances.

— C'est un génie ! constate Luke.

— Ça me peine pour Craig, je rétorque. Tous ces points communs que tu as évoqués n'auront pas permis une conclusion heureuse...

— Et ce matin, en arrivant sur le campus, vous devinerez jamais qui j'ai aperçu.

— Qu'il arrête avec ses devinettes, marmonne Hitman en passant sa langue sur ses dents.

— Ross et Craig ! En train de prendre un petit-déjeuner.

— Ils mangeaient des pommes ? demande Andy très sérieusement.

— Ils se bouffaient la bouche, ouais ! s'exclame Dallas. Tu vois, Raf, la Love Machine fait déjà des ravages.

Sans que je puisse répliquer, les trois autres narrent à tour de rôle leurs virées nocturnes.

— Donc si je résume, j'ai récolté les pires rencards, je déclare en soufflant, dépité.

— Pourquoi tu dis ça ? s'enquiert Luke.

— La première course, j'ai carrément sorti mon eau bénite pour me protéger de Clarissa-Maléfica-Qui-Parle-Aux-Lamantins. Je me suis retenu de lui pulvériser le visage pour qu'elle arrête de sonder mon âme avec ses yeux immenses. La seconde, le gars devait préparer son coup depuis sa naissance, et la nana a pratiquement sauté de la voiture en marche pour vomir.

— Tu déconnes ? s'étouffe Dallas.

— Il en rajoute, commente Amy.

— Pas du tout, je suis très sérieux !

— Tu fais un blocage sur la Love Machine, me sermonne Luke. Ça reste des courses, Raf, avec les mêmes clients que d'habitude.

Je scrute leurs visages et n'y lis ni compassion ni opportunité de renverser le pouvoir.

— Très bien ! Puisque vous la jouez comme ça, fini les repas avec la *familia* ! *Adiós les papas relleñas*.

— Hey ! Je suis de tout cœur avec toi, moi ! s'angoisse Dallas. Me fous pas dans le même coffre que ces ingrats.

— Je me tire ! j'assène sur un timbre vexé en me mettant debout.

Les rires d'enfoirés de ces satanés chauffeurs me suivent alors que je m'éloigne. En retraversant le campus vers ma voiture, je leur souhaite les pires rencards de l'univers.

1. Bordel !

2. Poste offensif au football américain.

9

Juliet

J'adorerais me déplacer à la vitesse de la lumière pour mettre le plus de distance possible entre moi et cet étudiant dangereux, mais courir n'est pas une option sûre avec ces foutues chaussures. Comment est-ce que j'ai pu sortir de chez moi comme ça et marcher presque trois bornes sans m'en apercevoir ?

— Je vais quitter la fac, prendre un bateau vers une île sauvage inhabitée et finir ma vie entourée de noix de coco, je marmonne en marchant à vive allure. Plus de rencards, de voitures, de skateboards, de Taco Bell... Je pourrai même me balader à poil avec mes Crocs !

Je baisse le nez sur le plastique vert fluo, et mes propres prunelles souffrent de cette dégaine réservée à traîner en pyjama à la maison. Tandis que je relève la tête, un corps se dresse entre ma hargne et le reste du monde. Coiffée de deux macarons rouges et le visage constellé d'une armée de taches de rousseur, Tory me jauge avec horreur.

— Les mains en l'air, Monroe ! Agent spécial de ton dressing, tu es en état d'arrestation pour crime contre la dignité.

Sans surprise, elle observe mes pompes en pinçant ses lèvres puis pose le bout de son index sur son nez retroussé.

— Je ne sais pas ce qui est le pire. Que tu portes des Crocs pour venir à la fac, ou que tu portes des Crocs avec des chaussettes pour venir à la fac.

— Chacun a le droit de s'habiller comme il en a envie ! je rétorque alors que je suis affligée.

— Tu as conscience que tu aurais fini sur le bûcher, à l'époque, à cause de ça ? elle continue sur sa lancée. Putain, c'est la pire des magies noires, ces trucs !

Ce matin encore, j'ai voulu rester sous ma couette. J'aurais mieux fait de m'écouter, je regrette de m'être mis un coup de pied aux fesses.

— Je sens qu'elles me lancent des sorts funestes ! poursuit Tory en agitant ses mains devant elle comme si des frelons l'attaquaient. Aaaah ! elle hurle, sans gêne. Sauvez mon âââme !

Autour de nous, les gens ralentissent pour nous regarder avec insistance. Depuis la rentrée, je fais mon possible pour être invisible, et Tory est en train de ruiner tous mes efforts. Alors, j'enfonce mes doigts dans sa bouche grande ouverte pour la faire taire. Lorsque mes ongles rencontrent ses amygdales, ses cris se transforment en un hoquet étranglé.

— C'est moi qui vais t'arracher ton âme, si tu la fermes pas immédiatement.

Pliée en deux, elle tousse avant de se relever.

— J'ai failli vomir mon philtre de persuasion ! T'as une idée du temps qu'il m'a fallu pour le concocter ? Six cycles de lune ! Et presque autant pour l'avaler, vu son goût ignoble.

Tandis qu'elle déblatère ses délires ésotériques, je fourre mes mains dans mes poches et patiente.

— Viens prendre un cappuccino avec moi avant le début des cours, elle lance finalement.

— Tu acceptes d'être vue en compagnie de mes abominables savates ?

— Je ferai avec pour cette fois. Tu dois me raconter ton *date* d'hier soir.

Ma grimace couplée à mes chaussures n'offre certainement pas un suspense insoutenable.

— OK, mais j'te préviens, ta boisson n'aura pas le temps de refroidir. Y'a pas grand-chose à dire.

— J'ai rêvé de toi, elle reprend en ouvrant la marche vers le café. Puis j'ai tiré trois cartes en sortant de mon lit, et devine quoi ? L'une d'elles était le rat pendu ! Le rat pendu, elle répète en insistant sur chaque mot.

— D'où sort cette carte ? J'en ai jamais entendu parler.

— Pfff... *Noob* que tu es, c'est un signe indéniable !

— Un signe de quoi ?

— D'un grand destin amoureux.

Personnellement, ça m'inspire simplement un rongeur crevé au bout d'une corde. *Sordide*.

— Tout ça pour dire que je suis persuadée que tu exagères pour me consoler.

— Te consoler de quoi ?

— Je n'ai *matché* avec personne !

— Dieu merci, je pouffe en m'insérant dans la file d'attente. Être copine avec toi est déjà angoissant, je la taquine. Devoir te supporter avec ton double serait au-dessus de mes forces.

— Dès que je finalise ma potion pour une mort lente et douloureuse, tu seras mon premier cobaye.

— Qu'est-ce que je disais !

Nous passons commande et ressortons nous installer sur un banc.

— Je t'écoute, Juliet. Décris-moi ta soirée pour que je vive par procuration.

— Tu parles comme si t'étais inscrite depuis des mois en vain. Crois-moi, ton premier rendez-vous ne pourra pas être pire que le mien.

— Le rat pendu ne ment jamais ! C'est un gage d'amour.

— Tu ferais mieux de changer de tarot. Je me suis sentie super mal à peine installée dans la voiture. J'étais stressée à tel point que j'ai dû demander au chauffeur de me larguer sur le bord de la route pour vomir dans un fourré.

Je frémis en y repensant.

— Ah.

— Voilà.

— Pourquoi est-ce que ça t'a rendue malade à ce point ?

Sujet délicat.

— Un ex foireux a bousillé ta confiance ?

J'avale une gorgée brûlante. *Piste noire droit devant !*

— J'ai peur en voiture.

Je n'avais pas prémédité de lui balancer ça aussi abruptement, mais la tournure de ses interrogations m'a fait paniquer. Mon cerveau a choisi de lui servir un os à ronger pour la détourner du reste.

— C'est pour ça ! elle s'exclame alors. T'as mis la barre haut hier, pas étonnant.

— Oui...

Elle joue avec la mousse de son cappuccino en silence, ce qui m'inquiète. Elle va forcément me demander pourquoi je flippe et...

— J'ai eu un accident de voiture moi aussi, quand j'avais huit ans, elle me confie. Ça date de quand, toi ?

— Deux ans.

— Et t'es pas remontée en voiture depuis tout ce temps ?

— Non.

— T'as été super courageuse de tenter pendant un rencard !

— L'adjectif qui convient est : stupide. Ou insensé. Ou suicidaire. Ou...

— Faux ! Ce qui est con, c'est d'avoir attendu autant de temps avant d'affronter ta peur. Plus tu repousses l'échéance, pire c'est.

Elle s'éclaircit la gorge en décalant une mèche imaginaire de son front.

— Voyons les choses sous un autre angle. Ton corps était empli de vieilles merdes néfastes que tu traînes depuis des années, et tu les as expulsées en vomissant ! C’est une excellente nouvelle.

— Dans les buissons d’un Taco Bell... je précise, honteuse.

— Intéressant ! Un symbole pour une âme sœur aux origines mexicaines, peut-être ? Ou espagnoles, si on élargit un peu...

Elle plisse les yeux et hoche la tête avec assurance. La revoici lancée dans ses interprétations farfelues.

— Très chère Juliet, tu seras bientôt prête à remonter en voiture sans craindre de tomber dans un ravin de déception.

Ma gorgée de café passe de travers.

— Et l’amour sera ta destination ! elle conclut avec engouement, sans voir mon visage se décomposer.

Ses paroles et son timbre prophétique m’envoient une décharge dans la poitrine. La moitié du temps, je ne prends pas au sérieux le penchant de Tory pour les sciences occultes et tout le tralala, mais je ne peux pas nier qu’elle a une sensibilité déconcertante et la faculté à pointer des vérités sans même sembler avoir conscience de la portée de ses mots. Elle n’aurait pas pu choisir métaphore plus fidèle.

— Te voici fin prête pour un deuxième round.

Oh que non !

— C’est mort, j’ai désactivé mon compte.

— Eh bien, tu vas le remettre en service, et dès que t’auras un nouveau rencard, je te filerai une petite potion de mon cru et je viendrai purifier la voiture.

— Mon prétendant ne va pas du tout flipper ! Et ça n’a rien à voir avec la voiture, Tory. C’est moi qui suis pourrie de l’intérieur.

— Je te l’ai dit, je vais m’occuper de toi aussi, mais ne sous-estime pas la bagnole. Elle était peut-être conduite par un type qui secrète des mauvaises ondes. Qui était le chauffeur ?

— Aucune idée.

— Il ressemblait à quoi ?

— Aucune idée, je répète en gonflant mes joues. Je serais même incapable de reconnaître le type assis à l'arrière si je le croisais.

— Non, attends, j'ai une autre idée d'abord ! elle s'exclame tout à coup.

— Laquelle ?

— Je t'en parle dès que j'ai tout ficelé.

Elle porte son gobelet à ses lèvres, le vide puis le jette dans la poubelle juste à côté d'un geste vif.

— Je vais m'occuper de toi, elle assure avec fougue avant de sauter sur ses pieds puis de disparaître derrière le banc en m'envoyant un « bye » chantant.

Je cale mes bras sur le dossier et prends une longue inspiration. *Qu'est-ce qu'elle va manigan...*

— Aïe ! je crie tout à coup.

Je me retourne vivement pour découvrir qui m'attaque lâchement par-derrière et tombe nez à nez avec Tory, qui a rebroussé chemin et tient quelques-uns de mes cheveux entre son pouce et son index.

— T'es sérieuse ? Rends-moi ça, j'ordonne.

— Ça peut toujours servir, elle chuchote en souriant.

Elle repart en courant, et je n'ai pas la force de la poursuivre. Je ne préfère même pas imaginer ce qu'elle va bien pouvoir concocter avec ça.

*

* *

Il n'a pas fallu longtemps à Tory pour mettre son plan à exécution. À croire qu'elle n'a rien de plus intéressant sur quoi se pencher. On dirait que tous ceux qui gravitent autour de moi se sont mis en tête de me *driver* pour cette nouvelle année. À vrai dire, ce qui m'intrigue, c'est plutôt que je me laisse faire sans rechigner, mais j'ai atteint le stade du « qui ne tente rien n'a rien ».

— Approche, Juliet.

Nous sommes toutes les deux au bord d'un trottoir, proche de la bibliothèque, à attendre je ne sais quoi.

— Je suis plus rassurée quand il y a deux mètres de distance entre nous, je réponds.

Elle comble la distance qui nous sépare en levant les yeux au ciel, se met face à moi et passe au-dessus de ma tête un long collier en perles, qui retombe autour de mon cou.

— Inspire un grand coup, elle continue.

Je m'exécute tout en appréhendant ce qu'elle a prévu pour cette session de coaching amateur.

— Voilà, on part déjà avec une bonne énergie !

— Super, j'articule en ouvrant à peine la bouche. Et maintenant ? Quel est le programme ?

— On attend.

— On attend quoi ?

— Le dernier membre de notre trio thérapeutique de ce soir.

— Hein ? Tu te fous de moi, t'as pas parlé de ça à quelqu'un ?

Ça ne me plaît pas qu'elle mêle une inconnue à tout ça. J'ai assez d'une fratrie et d'elle pour me traquer jusque dans les toilettes.

— C'est qui ? Je la connais ?

— Aie foi en moi, Juliet. Et, non, je crois pas que tu le connaisses.

— « Le » ? Parce que c'est un mec, par-dessus le marché ? Si tu m'as organisé un *speed dating*, je te brûle. Non, je t'étrangle d'abord avec ce collier puis je te brûle.

— Te bile pas. Je t'ai dit qu'avant de reprendre ta quête amoureuse, on devait s'occuper de ta peur en voiture.

— Non, justement, tu ne m'as rien dit du tout ! Et moi qui te suis aveuglément... Je te rends ce collier d'immunité et je quitte l'aventure, Tory.

— Stop. Si tu retires ce collier, les répercussions cosmiques seront terribles.

Mes doigts s'immobilisent.

— Merde, tu parviens à me faire craindre un truc que tu inventes certainement de toutes pièces !

— Ça, tu n'en sais rien...

Je suis sur le point de me servir de chaque perle comme projectile quand une voiture se gare juste à côté de nous.

— Pile à l'heure ! s'exclame mon « amie ».

Lorsque le conducteur en sort et pose ses avant-bras sur le toit en nous observant, mon viseur change de cible. *Qu'est-ce qu'il fiche ici, celui-là ?*

— Vous avez réservé une course ?

Une course ? Je jauge sa vieille caisse pimpante, et l'addition s'affiche dans mon esprit. $1+1 =$ putain.

10

Rafael

— Vous avez réservé une course ?

Je suis super content d'être de service pour une mission classique en cette merveilleuse fin d'après-midi. Correction : *j'étais* super content, jusqu'à deux secondes en arrière, parce que parmi les deux nanas qui me dévisagent, si l'une d'elles me couve d'un regard joyeux, je suis certain que l'autre m'adresse des malédictions. Bizarre, j'aurais parié sur la première pour ce genre de trucs, elle a tout l'air d'une sorcière échappée de Salem avec toutes ses breloques multicolores.

— Ouai ! elle valide justement. Je suis Tory.

— Non, réagit la seconde en même temps.

OK...

— Si ! insiste la fille aux cheveux rouges.

— Non ! répète l'autre en braquant des iris assassins sur elle. Même pas en rêve !

Finalement, c'est peut-être sa manière de mater tout le monde.
Charmante !

— Sauf en cas de rêve prémonitoire.

— Non.

— Sss...

Ça va durer encore longtemps ? Les courses traditionnelles sont supposées être ma safe place, bon sang !

— Décidez-vous, mesdemoiselles, je m'interpose calmement en contournant ma voiture pour monter sur le trottoir. C'est oui ou c'est non ? Une flopée d'étudiants m'attend aux quatre coins du campus en trépignant.

J'en rajoute à peine.

— Je t'en prie, fonce ! m'envoie la moins avenante des deux.

Alors que je m'immobilise à quelques pas d'elle, mon sourire provocateur se fane. Je penche la tête sur le côté et plisse les yeux. Je ne suis pas sûr à cent pour cent, mais...

— C'est pas toi qui as failli vomir dans ma bagnole la semaine dernière pendant un rendez-vous ?

Je prends un risque en posant une question pareille, ça ne correspond pas au code de bonne conduite des Campus Drivers, mais je tiens plus à mes sièges qu'à mon job. Son regard mortifié oscille entre sa copine et moi, au ralenti. On dirait que j'ai visé juste.

— Je ne vois pas du tout de quoi tu parles ! elle réplique précipitamment. Tu confonds avec une autre.

J'aurais pu la croire si elle était meilleure actrice.

— Pourtant je suis presque sûr de te reconnaître.

— Je te dis que tu as tort. Ta confusion provient certainement de la fois où t'as failli m'écraser avec ton skate !

Hein ! C'était elle ?

— Putain, t'es la fille aux Crocs ?

J'éclate d'un rire bref.

— Tu cumules un peu, non ?

Loin de la faire marrer, ma plaisanterie la pique. Elle plisse les yeux comme si elle m'en voulait encore pour ça et pivote face à sa copine.

— J'ai changé d'avis, Tory. Oublions la désensibilisation.

La quoi ?

— S'il conduit comme il manie son skate, je ne vivrai pas assez longtemps pour voir le soleil se coucher.

Elle est sérieuse ?

— De quoi tu parles, Juliet ? s'étonne la fameuse Tory.

— Hey ! Je suis le meilleur chauffeur que ce campus ait jamais connu !
je rétorque, vexé.

— Eh bien, c'est flippant pour les autres, alors.

— Aucun de nous ne gerbe dans les buissons d'un MacDonald's.

— C'était un Taco Bell !

— Tu es donc bien cette fille-là, je constate, ravi de lui avoir fait avouer la vérité.

Une tête s'intercale entre nous et lève ses mains qui forment un T.

— Temps mort. J'ai loupé une étape, je ne capte rien à ce duel.

— De tous les chauffeurs que tu pouvais choisir, tu as opté pour celui-ci ! Il conduisait le soir où... enfin, tu sais quoi. Et c'est encore lui qui a failli me renverser avec son skate il y a quelques jours. Tu n'es pas une amie, tu es un monstre.

— C'est le destin, je raille.

— J'allais le dire ! confirme Tory. J'admets qu'à première vue, ça ne place pas mon plan d'attaque sous les meilleurs auspices, mais j'ai confiance en l'invisible.

— La désensibilisation ? Un plan d'attaque ? j'énumère en arquant un sourcil. Dans quoi j'ai atterri, précisément ?

— Peu importe, reprends ton vaisseau et quitte cette planète, m'invite chaleureusement la fameuse Juliet.

— Mon amie a besoin d'un chauffeur, balance l'autre en la muselant avec sa paume. T'es bien libre pour un tour ?

— Mememusememonmermamememui, tente de revendiquer sa copine.

Elle se défait de son bâillon humain et s'éloigne en maugréant.

— Elle va se détendre. Ne bouge pas de là, je reviens ! assène Tory en s'emparant d'une petite fiole dans son sac.

Elle la secoue, retire le bouchon et saute devant la fuyarde.

— Respire ça.

— C'est quoi ?

— Un mélange d'huiles essentielles relaxantes. Allez, Ju !

— Tes potions m'inquiètent.

— Elle est inoffensive. Te débène pas, j'te jure que tu peux le faire.

Juliet hésite. À sa place, je n'y toucherais pas, mais elle hoche finalement la tête en signe d'accord. Ni une ni deux, Tory lui rentre le goulot dans la narine. Je la vois inspirer à fond avant de repousser le bras de son amie.

— Pas besoin de l'enfoncer si loin. Ça pique, en plus ! Tu ne...

Elle s'interrompt et ferme les paupières quelques secondes, comme prise d'un vertige.

— Tu ne... elle essaie encore avant de refermer les yeux.

— Elle va se détendre, répète l'autre en me gratifiant d'un coup d'œil intrigant.

— Tu ne trouves pas que l'oxygène qu'on respire à Miami a un goût de pamplemousse ? termine finalement Juliet.

Elle forme un rond avec sa bouche et aspire l'air en réfléchissant.

— J'adore le pamplemousse. Est-ce que ça signifie que j'adore Miami ? J'étais persuadée de préférer Portland, mais j'avais tort. C'est fou.

Mon système cérébral carbure à plein régime pour donner un sens à tout ça.

— Oh ! J'avais jamais remarqué à quel point c'est malin, une boîte aux lettres, elle déclare à présent en matant intensément celle qui trône à côté de nous.

Bordel, mais qu'est-ce qu'elle a inhalé comme saleté ?

— C'est incroyable, quand même, elle poursuit sur sa lancée. Tu te glisses dans la fente, et te voilà en route pour de folles aventures à travers le monde. En fait, c'est une machine de téléportation. Vous pensez que je peux me faufiler à l'intérieur et me retrouver en Australie ? Combien il faut de timbres pour ça ?

Probablement une centaine de carnets ! Qu'est-ce que je fabrique à y réfléchir sérieusement ? Ces deux énergumènes me font perdre la tête.

— *If you like piña coladaaas...* entonne alors Juliet de but en blanc.

Tory, qui tient toujours sa fiole entre son pouce et son index, la jauge avec anxiété. Puis elle la jette par terre et, d'un coup de semelle vif, elle la brise et balaie les morceaux vers le caniveau. Lorsqu'elle relève la tête, elle surprend mon air hagard, pour ne pas dire totalement sidéré. Elle s'apprête à parler, mais la voix éraillée de Juliet l'en empêche.

— *And gettin' caught in the raiiin...*

— Tu l'as droguée ou quoi ? je m'inquiète.

— *If you're not into yogaaa...*

— Tu me prends pour qui ? Ce sont des huiles essentielles et quelques racines de plantes tout à fait inoffensives ! Bon, j'ai peut-être un peu forcé la dose, vu sa réaction...

— *If you have half a braaiiin...*

Par pitié, qu'elle se taise !

— Les effets se dissipent dans combien de temps ? je questionne en grimaçant.

— C'est encore un prototype, mais elle devrait revenir à la normale d'ici une dizaine de minutes. Grand max quatre-vingt-dix.

Allez, c'est tout pour moi. La plaisanterie a assez duré.

— J'me tire, bonne soirée.

— Attends ! Tu vas pas nous abandonner là, au milieu de nulle part, en proie à de terribles dangers tapis dans l'ombre ?

— Primo : le seul danger notable ici, c'est toi, je balance en la dessinant dans l'air avec ma main. Deuzio : vous êtes à l'entrée du campus et il fait encore jour. Vous survivrez.

— Alors c'est ça, la grande classe des Campus Drivers ? Tourner le dos à des étudiantes en détresse. Accepter une course pour finalement se barrer...

— J'ai accepté une course, pas une rencontre du troisième type. Bye.

— Tu viendras pas te plaindre quand il te poussera un buisson d'orties entre les miches ! Je vais piquer si fort ta poupée vaudoue que tu te rouleras par terre en implorant ma miséricorde.

— Tu me fais du chantage ? j'articule en m'arrêtant devant mon capot.

— T'as sous les yeux un exemple concret de ce que je suis capable de faire quand je ne fais pas exprès, alors imagine les possibilités infinies si je décide de bosser sur ton dossier.

Mes tantes cubaines et leurs superstitions m'ont pourtant habitué à ce genre de menaces, mais un je-ne-sais-quoi résonne comme un avertissement à prendre au sérieux avec cette nana. J'ai déjà la guigne avec cette foutue Love Machine en ce moment, pas moyen d'en rajouter une couche.

— OK, montez. Mais j'te préviens, la sorcière rouge¹, après ça, tu m'oublies.

— Oui, oui, elle minaude en ramenant sa besace devant elle.

Je pensais avoir vu beaucoup de choses bizarres entre la fac et ma famille, mais j'avais tort. Tory ouvre la fermeture Éclair pour en extraire... un bouquet garni ? Elle s'arme ensuite d'un briquet et brûle l'une des extrémités. Au bout de quelques secondes, une épaisse fumée s'en dégage.

— C'est de la sauge blanche, elle m'éclaire en l'agitant devant moi. Pour purifier.

La seule chose à purifier ici, c'est son esprit. Finalement, les courses avec la Love Machine sont moins surprenantes, c'est dire le niveau de celle-ci.

— Tu te moques de moi ?

Mes yeux écarquillés la suivent tandis qu'elle tourne autour de mon Alfa Romeo en formant des volutes de fumée. *Quand je vais raconter ça aux autres, ils ne me croiront jamais.*

Dès qu'elle a terminé son rituel, elle chope le bras de son amie, qui massacre toujours la même chanson en boucle.

— En voiture, Juliet. Tu montes à l'avant.

— Je vais mourir, réplique cette dernière sur un ton étrange.

— Si elle y passe à cause de ta merde ensorcelée, je témoignerai contre toi, j'avertis Tory.

— Rien à voir, elle dit ça parce qu'elle a eu un accident de voiture. Elle n'ose plus remonter dans une bagnole depuis, c'est pour ça qu'on a réservé une course. C'est son épreuve du feu.

Cette information m'atteint en plein plexus malgré le caractère absurde de la situation.

— Si tu veux mon avis, elle a plus besoin d'un psy que d'un chauffeur pour régler ça.

— J'ai pas besoin de ton avis et encore moins d'un psy ! intervient la concernée avec une lucidité rassurante. Ni d'un mec ou d'un soutien-gorge, d'ailleurs. Je suis une femme libre.

Que répondre à ça ?

— OK. Est-ce que tu vas vomir ?

— J'ai pris un sac, précise Tory.

— C'est censé me tranquilliser ?

— J'ai aussi cinquante billets de pourboire, elle ajoute en levant les yeux au ciel d'impatience. Affaire conclue ?

Une petite voix me souffle que je vais probablement le regretter. Pourtant, je hoche la tête et tends le bras pour ouvrir la portière passager. C'est une histoire sans fin, autant embrayer pour m'en débarrasser.

— T'es en pleine possession de tes moyens ? je m'inquiète en constatant que Juliet n'a pas bougé.

— Si tu poses ta main sur ma cuisse, je te la brise. Ça répond à ta question ?

— C'est tout ce que je voulais savoir. Si Mademoiselle accepte de prendre place.

Elle inspire profondément, frictionne ses paumes sur son jean noir et s'installe sur le siège.

Mettant de côté nos chamailleries, je ne referme pas la portière immédiatement. Je sais d'expérience qu'il n'est pas simple de braver ses phobies et je ne veux pas la brusquer. Qui a dit que je ne pouvais pas être un gentleman de temps en temps ? Patient, en prime. Je bats toutes mes stats, aujourd'hui !

— C'est bon, elle souffle sans me regarder. Merci.

— À ton service, Crocsy.

Ce surnom qui vient de m'échapper fait trembler le coin de ses lèvres. *Il faut que j'appelle Lane pour lui raconter ça, il va adorer.*

— Je sens une légère nausée monter en moi, elle me signale en guise d'avertissement. Maintenant, fais ce pour quoi Tory te paie, qu'on en finisse.

— C'était pour détendre l'atmosphère.

— J'ai envie de te faire du mal.

Je me penche pour croiser le regard vert de Tory, assise sur la banquette arrière.

— Un effet secondaire de ton philtre ?

— Négatif.

— Merveilleux.

Je referme enfin la portière et jette encore un coup d'œil à travers la vitre. Bon sang, c'est la deuxième fois que cette Juliet monte dans ma voiture, et ça vire à nouveau à l'improbable.

-
1. Référence à un personnage Marvel et à la couleur des cheveux de Tory.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

11

Juliet

C'est très étrange, je suis consciente d'absolument tout ce qui se passe, mais les sensations les plus désagréables qui devraient me terrasser semblent lointaines. J'aurais préféré que Tory m'épargne le flacon malfaisant qu'elle m'a presque enfoncé jusqu'au front et qui m'a brûlé les sinus, mais je peux au moins me réjouir d'avoir accompli l'exploit de monter en voiture et de ne pas être recroquevillée en position fœtale sur la banquette de ce chauffeur.

Je ne connais même pas son prénom, d'ailleurs. Il est peut-être inscrit quelque part sur le tableau de bord, comme dans certains taxis, mais je suis incapable de quitter la route des yeux. *J'ai mes limites !*

Ensorcelée ou non, je suis loin d'être zen. Mes oreilles sont vigilantes au moindre bruit qui pourrait résonner comme un signal d'alarme, et mon attention est rivée à la fois sur ce qu'il y a devant moi, mais aussi et surtout sur le conducteur. Est-ce que je l'ai énervé ? Est-ce qu'il risque de me le faire payer en... *Du calme, Juliet. Il n'a même pas encore démarré.*

— Tu veux de l'eau ? il me propose en désignant sa boîte à gants.

Ma mâchoire est bien trop serrée pour que je puisse répondre à voix haute, alors je me contente de hocher la tête avant de récupérer une petite

bouteille.

— Tu trouves qu'elle a un goût de pamplemousse aussi ? il me cherche tandis que je bois par petites gorgées.

Je me suis entendu dire toutes ces idioties tout à l'heure, sans pouvoir les retenir. Génial ! Pourquoi chaque fois que je me motive à sortir de ma zone de confort, il faut que ça dégénère ?

Malgré ma nuque raide, j'effectue une légère rotation vers l'arrière, histoire d'adresser à Tory une œillade réprobatrice. La garce lève ses deux pouces en souriant. Avec ses dents de devant écartées, ses deux tresses et sa figure de poupée, difficile de lui en vouloir plus d'un quart d'heure. Et puis son tour de passe-passe donne de bons résultats. Me voilà assise dans une voiture, sur le siège avant qui plus est. Un miracle.

— Vous avez commandé une course jusqu'au croisement de la 16^e et de la 107^e. C'est assez proche, on reste là-dessus ?

— Ça représente combien de temps de trajet ? je demande.

— Ne lui réponds pas, ordonne Tory. Sinon, elle va se lancer dans un compte à rebours mental, et tout ça n'aura servi à rien. Au fait, comment tu t'appelles ?

— Rafael.

— Enchantée !

Elle me tape l'épaule pour me signifier d'être polie à mon tour. La nana le menace des pires mauvais sorts et me reproche ensuite de ne pas me montrer courtoise. *Je rêve !*

— Enchantée, je marmonne.

— Vous êtes adorables, toutes les deux, il ricane.

Bon, c'est bien joli, tout ça, mais j'ai hâte que cette escapade soit derrière moi.

— Est-ce qu'un Campus Driver roule à un moment donné ? je m'impatiente en craignant que chaque minute me rapproche d'une crise d'angoisse.

— Qu'est-ce qui t'arrive, Juliet ? T'es pressée, tout à coup ?

Je déteste son ton lancinant et la façon familière qu'il a de prononcer mon prénom. Même si, au moins, il ne m'appelle plus Crocsy.

Je capte son regard brun lorsqu'il tourne la clé dans le contact. Le moteur ronronne tandis que mon poulx perd les pédales. Je tripote les perles du collier de Tory qui pend à mon cou avant de les mordiller nerveusement.

— Euh... Juliet, j'te déconseille de les mettre à la bouche, j'entends bafouiller mon amie. Il y a une forte probabilité que je les aie trempées dans le même liquide que celui que tu as inspiré. J'connais pas les effets d'une ingestion, restons-en là.

Je les recrache immédiatement et m'essuie la langue sur la manche de mon pull tandis que Rafael étouffe un rire. Traîner avec Tory revient à avancer sur un terrain miné.

Alors que je cherche un autre moyen de m'occuper les mains et l'esprit, la voiture s'engage doucement sur la route. Mon corps pèse lourd dans le siège en cuir, je transpire de plus en plus et, même si, mentalement, je me martèle des encouragements, je n'en mène pas large. *Allez, ma vieille, ce qu'il s'est passé avec Owen ne va pas se reproduire systématiquement.*

— Tu vas trop vite.

Les mots ont fusé de ma bouche sans que je puisse les retenir. *Fait chier.*

— Si je ralentis, je vais partir en marche arrière, il rétorque en haussant un sourcil.

— OK, OK, OK.

C'est vrai que le compteur affiche une vitesse ridicule. Tout ça, c'est dans ma tête.

— Il était si grave, ton accident de voiture ?

Rafael évalue mon corps comme s'il s'attendait à y trouver des stigmates et s'arrête sur mes jambes plus longtemps que sur le reste, sans raison apparente.

— C'est pas le moment de parler de ça.

Cet épisode tourne dans ma tête bien trop souvent pour ma santé mentale. Et à cet instant, c'est un court-métrage en mode *repeat*.

— Tu étudies quoi à la fac ? il bifurque du tac au tac.

Je n'ai pas envie de discuter. Je suis essoufflée avant même d'ouvrir la bouche, mais nos voix couvriront les dialogues de cette nuit-là, qui se rejouent dans mon esprit.

— Le journalisme.

— Tu...

— Attention au poteau, je l'interromps en enfonçant de ma semelle une pédale de frein imaginaire.

— Celui-ci ? Il est scellé à deux mètres de la voiture. Alors à moins qu'il s'anime et se jette sous mes roues pour mettre un terme à sa vie de réceptacle d'urine, y'a aucun risque que je le touche. Zen, on arrive dans moins de dix minutes.

— Eh ! J't'avais dit de le garder pour toi ! se révolte Tory.

— Je suis au volant, je suis le maître du jeu, sorcière.

J'articule un « merci » avant de m'obliger à déglutir. Moins de dix minutes, ça représente quoi ? Maximum 600 secondes. 599, 598, 597, 596...

Le visage de Tory s'avance aussi sec entre les sièges avant, et son index cogne ma tempe.

— Voilà, j'avais raison. Elle compte, maintenant !

— Tu le fais ? m'interroge le conducteur.

— Non.

591, 590...

— Tu mens, soupire Tory en retombant en arrière. Je t'entends.

— Me dis pas qu'elle est aussi télépathe ?

Taisez-vous ! 585, 584...

— Concentre-toi sur la croute.

— La croûte ? il tique.

— La route !

Compter et parler en même temps est un calvaire.

— Le feu est rouge, il me fait remarquer.

579, 578...

— 1000, 1265, 2901, 714, 4555... récite Tory.

Merde, elle m'a fait perdre le compte !

— Arrête ça !

— *Don't stop, believiin'* ! elle chante alors sans raison, si ce n'est une invitation à aller me faire voir.

À la recherche d'un peu de fraîcheur — et pourquoi pas d'un alibi pour meurtre —, je colle ma tempe à la vitre et ferme les yeux. Comme dans un grand huit terrifiant, mieux vaut ne rien voir jusqu'à ce que le manège s'arrête. Sauf que dans l'obscurité de mes paupières, mon esprit façonne des images plus vraies que nature. Certains souvenirs se superposent à l'instant présent. Je tâche de les repousser mais, lorsqu'un coup de klaxon résonne quelque part, je fais un bond sur mon siège et plante mes ongles dans la première chose qui me passe sous la main. Je crois d'abord que c'est l'accoudoir, mais cette voiture n'en a pas. En l'occurrence, il s'agit d'une cuisse qui ne m'appartient pas.

— T'as de la poigne, ma parole. Je remercie le destin que ce soit cette partie-là de mon corps que tu aies eue à portée.

Les images d'accident se transforment en un tout autre scénario. Je balance au chauffeur un regard outré et écœuré qu'il décrypte facilement.

— Je pensais à ma gorge, il articule en m'envoyant un coup d'œil fugace. Espèce de dévergondée.

— Mais moi aussi, je mens. Tu me prends pour qui ?

— Pour une cliente qui me touche la cuisse dès la première course ? D'ailleurs, tu comptes la lâcher prochainement ? Ce serait chouette que je

conserve ce morceau-là, même si je remarque que tu te détends, c'est encourageant.

Je ne comprends pas tout, mais la priorité est de cesser tout contact mal interprété entre nous.

— Idiot, je siffle en me décalant au maximum à droite.

— La course est terminée, il répond.

Déjà ? Il se gare devant une bibliothèque de quartier et coupe le moteur.

— Vous êtes arrivées à destination. La température extérieure est de seize degrés, avec un ciel légèrement nuageux. Merci d'avoir fait appel aux services des Campus Drivers, nous espérons vous revoir très bientôt à bord.

— Ça ne fait pas dix minutes.

— En fait, non, j'ai menti sur la dernière partie, il déclare en regardant Tory. Sors de ma caisse et ne me recontacte plus jamais.

— Un pressentiment m'a percutée pendant le trajet, je suis certaine qu'on va se revoir, elle lui répond avec un immense sourire flipant.

— Ça ne fait pas dix minutes, je répète plus fort.

Tory le salue et quitte la voiture. Je me retrouve en tête à tête avec lui.

— Bien sûr que si. Tu n'as pas vu le temps passer car je suis un chauffeur merveilleux avec qui on se sent bien. N'oublie pas de me noter cinq étoiles sur l'application.

Il me met le doute, mais j'ai beaucoup de mal à croire que le temps ait pu filer si vite.

— OK, j'ai aussi menti là-dessus pour t'offrir une bonne surprise, il admet à contrecœur. Comment tu te sens, sinon ?

Il alterne entre des phases sympas et exaspérantes. Un skateur dans toute sa splendeur !

— Il me faut de l'air, je rétorque en ouvrant la portière.

J'amorce un geste pressé pour sortir, mais la ceinture de sécurité me maintient harnachée au siège. Mes doigts fouillent à la recherche de l'attache, mais ce sont d'autres doigts que je trouve à la place.

— T'es toujours aussi tactile ? susurre leur propriétaire en jouant des sourcils.

Va te faire voir !

— Si tu arrêtais de laisser traîner tes membres un peu partout !

— Et encore, t'as pas tout vu, il se marre en appuyant sur le mécanisme.

Libérée, je bondis sur le trottoir. Je tangué à cause du stress accumulé et frissonne sous un petit vent frais. Logique, un hammam ne m'aurait pas plus fait transpirer que ces moins de dix minutes dans mon enfer personnel.

— Merci pour la course, je baragouine.

— Avec plaisir forcé, il déclare en souriant.

Encore éprouvée, je cherche Tory des yeux et la rejoins.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? je lui demande.

Apparemment, il n'y a pas de retour prévu, mais ça ne semble pas l'inquiéter. Elle traverse un carré de gazon sans se poser de questions.

— Où tu vas ?

— À mon club d'herboristes !

— Quoi ?

— Tu m'accompagnes ?

Elle vit dans son monde, et la suivre requiert une sacrée dose d'énergie. Elle est hallucinante et certainement réellement magicienne pour réussir à m'embarquer dans ses plans saugrenus. Mais là, je passe mon tour.

— Pour qu'on m'empoisonne encore ? Merci, mais non merci, je vais rentrer chez moi.

— T'inquiète, je vais leur demander ce qui a merdé dans ma décoction. La prochaine sera la bonne, elle me rassure en formant un « o » avec son pouce et son index.

— Ne compte pas sur moi pour jouer les cobayes.

— D'accord pour céder là-dessus, mais pour le reste, on s'arrêtera pas en si bon chemin ! Il faut que tu continues à te faire conduire.

— Va plutôt manger des racines aphrodisiaques et oublie-moi un jour ou mille, OK ?

— Je t'adore aussi. Et j'suis hyper fière de toi, Juliet ! J'suis à la bourre, je file.

Elle me souffle un baiser et s'éloigne en courant vers l'entrée du bâtiment. C'est parti pour une promenade improvisée.

1. Don't Stop Believin', *Escape*, Journey, 1981

12

Juliet

Je récupère au fond de ma poche ma paire d'écouteurs et déverrouille mon portable pour choisir une playlist.

— Tu veux que je te dépose chez toi ou t'as forcément besoin de ton gourou vaudou ?

Surprise, je me retourne vers la route et repère Rafael, appuyé contre le capot de sa voiture. Je pensais qu'il s'était tiré. Il en redemande ?

— T'es maso ou quoi ?

— Non, je suis responsable. Tu es seule, vulnérable et hypothétiquement encore sous l'effet d'un produit non identifié.

— Je vais très bien, va-t'en.

— Quelle violence !

— Je ne t'ai encore rien jeté à la figure.

— Un peu de respect. Mes ancêtres ont mis beaucoup de cœur à l'ouvrage pour que la génétique m'offre un si beau visage.

— Tu as eu besoin de combien de temps pour construire cette phrase qui rime ?

— Assez pour l'utiliser autant que possible. T'as réellement l'intention de marcher ?

— Oui ! Sans vouloir remettre en question ton sens inné de la psychologie, c'est bien assez pour cette fois. J'habite juste un peu plus loin, j'en profiterai pour me dégourdir les jambes et faire sécher mon tee-shirt humide.

Je tais volontairement une autre raison à ce refus : mon jumeau. C'est une vraie commère, toujours à surveiller ce qui se passe à la fenêtre du salon, comme si un événement incroyable pouvait se dérouler pile devant chez nous. Jusqu'ici, il n'a été témoin que de notre voisin courant nu sous la pluie en hurlant à l'apocalypse, mais il est intimement convaincu que sa vigie portera ses fruits un jour ou l'autre. Si j'autorise ce Campus Driver à me déposer, je lui donnerai raison. Et s'il me voit descendre d'une caisse alors que je l'oblige à marcher depuis des lustres, nul doute qu'il tapera un scandale. Ce chauffeur doit déjà me trouver bizarre, si Warren entre dans l'équation, je suis foutue. Non pas que je donne de l'importance à son estime, mais j'aime autant en rester là.

— Ça roule.

D'ailleurs, à ce propos...

— Avant que tu partes... j'entame en mordant l'intérieur de ma joue. Si tu pouvais rester discret sur ce qu'on a fait ce soir.

J'agite mes mains devant moi, comme pour englober cette situation peu ordinaire. Il les suit des yeux sans broncher jusqu'à ce que je les enfouisse dans mes poches.

— C'est la première fois qu'une fille me dit un truc pareil ! il s'exclame tout à coup. Tu me brises le cœur, Juliet.

— Arrête de prononcer mon prénom comme ça !

Il m'énervé. J'ai besoin qu'il me rassure sur sa discrétion, pas qu'il prenne cet air léger !

— Je suis sérieuse ! Garde ça pour toi, s'te plaît.

Il me scrute un moment avant d'acquiescer.

— J’vois pas bien à qui j’pourrais le raconter, en même temps. Personne ne me croira.

Ses yeux bordés de cils noirs et fournis lui donnent un air difficile à traduire. Impossible de dire s’il me taquine ou s’il est sérieux.

Il fait le tour de sa voiture, ouvre sa portière et, quand je crois qu’il va s’asseoir, il braque son regard sur moi.

— Pour ce que ça vaut, remonte à cheval sans attendre.

— Hiha, je marmonne en hochant la tête.

Il n’est pas le premier à me prodiguer ce conseil, et c’est toujours aussi agaçant, qui plus est lorsque ça vient d’un inconnu crispant. Comme si j’appréciais de vivre avec ce blocage qui me gâche la vie.

— Bonne soirée, je reprends pour clore cet incroyable moment.

Il regarde droit devant lui, revient sur moi et tape deux coups sur son toit. Sans attendre qu’il ajoute quoi que ce soit, je me mets à marcher d’un pas faussement naturel. Je suis sûre qu’il m’observe encore et j’ai horreur de ça. Adopter une démarche naturelle lorsque quelqu’un vous suit des yeux relève de l’exploit. Trébucher serait le clou du spectacle.

— Bonne soirée à toi aussi, Crocsy !

Il a lancé ça par sa fenêtre en me dépassant avec son carrosse *old school*. Je ne sais pas s’il aperçoit mon doigt d’honneur dans le rétro, mais je me persuade que oui.

Dès que la carrosserie orange a disparu au bout de la rue, j’avance encore de quelques pas avant de prendre conscience que j’ai réussi. Je suis montée dans une voiture, qui a roulé plusieurs kilomètres. Certes, je suis en sueur et mon cœur a palpité si vite que j’ai l’impression d’avoir couru un marathon, mais ce que je retiens, c’est que j’ai réussi.

Heureuse d’avoir relevé ce défi, je lance enfin de la musique et remonte l’avenue. Ce soir, Miami me semble un peu moins étranger. Laisser Portland derrière moi était nécessaire, mais j’ai emporté bien trop de bagages pour reprendre une vie normale.

Je regrette de ne pas avoir agi différemment, d'avoir gardé sous silence ce qui me hante, mais je ne peux plus revenir en arrière. Personne ne comprendrait, et remuer un passé enterré n'apporterait rien de bon.

J'augmente le volume dans mes oreilles pour enrayer ces pensées néfastes.

En poussant la porte de la maison, je jette un coup d'œil derrière moi, habitée par le sentiment d'être observée. La rue est vide — Warren doit être mort d'ennui — mais dans le coin de mon champ de vision, il me semble voir l'arrière d'une voiture orange disparaître. Les effets secondaires du stress me font imaginer n'importe quoi.

— C'est qui ? hurle Warren depuis le salon.

— C'est moi.

— T'étais où, Juice ? il m'interroge alors que je m'assieds dans le fauteuil en face de lui.

— Avec Tory.

— Vous faisiez quoi ?

C'est une vraie commère, qu'est-ce que je disais ? J'exclus qu'il soit au courant des détails de ce que j'entreprends, comme n'importe quel autre membre de ma famille.

— Je l'ai accompagnée à son club d'herboristes.

— C'est un nom de code pour des cultivateurs de marijuana ?

— Bien sûr que non, idiot.

— Depuis quand tu t'intéresses à ça ?

— J'élargis l'éventail de mes possibles. Adule-moi pour ça, merci.

— Je préférerais que tu ouvres la portière d'une caisse. Ou ton chemisier devant quelqu'un. Le reste ne te servira à rien.

— T'es sérieux ? je pouffe en secouant la tête.

— Pas vraiment, mais j'attends toujours tes explications sur ton rencard avorté.

— J'étais pas prête, c'est tout. J'ai compris que je devais soigner une chose après l'autre et que rencontrer quelqu'un n'arrivait pas en pole position.

— Ça veut dire qu'on va enfin aller à la fac en bagnole ?

Derrière son air taquin, je lis son soutien profond. Je culpabilise toujours qu'il ne soit pas au courant de tout, mais je me console en me disant que je le préserve de ce qui me lacère de l'intérieur.

— Tu as mangé ? je change de sujet.

— Évidemment que non ! Les parents vont rentrer tard, Sonny et Dana sont déjà partis en soirée, je me sens abandonné. Je t'attendais pour que tu nous fasses des sandwiches.

— Bon sang, je t'ai beaucoup trop materné quand on était gosses, je déclare en rigolant tout en m'éloignant vers la cuisine.

Je sors tout ce qu'il faut, prépare deux assiettes et reviens dans le salon. Je n'ai aucun appétit mais je mange en écoutant Warren me raconter les dernières frasques d'Isha et leurs grands projets dès qu'ils seront réunis en septembre prochain.

C'est dommage, l'angoisse est déjà de retour et ne m'a laissé aucun répit après ma petite victoire de ce soir. Je suis fatiguée d'avancer vers le bout d'un tunnel qui ne fait que s'allonger.

— On se mate un film ? me propose Warren une fois le repas fini.

— Non merci, j'ai des cours à relire pour demain.

— La Juliette mauvaise élève me manque aussi, il ronchonne en prenant la télécommande.

Cette Juliette-là, les conséquences de ses actes ont été terribles et indélébiles. Je refuse de lui ressembler mais je n'ai toujours pas trouvé qui être à la place. Même s'il n'en a pas conscience, chaque fois que Warren évoque celle que j'étais à Portland, je suis encore plus désorientée.

Je prends une douche rapide et m'allonge sur mon lit. Les mains croisées sur mon ventre, je scrute la fissure qui traverse le plafond. Elle me

fait penser à la mienne, celle, invisible, à laquelle je pourrais finir par m'habituer si elle ne s'agrandissait pas millimètre après millimètre. À ce rythme, un jour, tout s'écroulera. Ne voulant pas m'effondrer, je suis prête à partir en quête de tout ce qui pourrait la colmater. Comme ce tour en voiture ce soir qu'il va falloir renouveler. J'ai un tas de choses à exorciser.

Sur l'oreiller voisin, mon portable vibre et affiche un message de Tory.

TORY : Comment tu te sens ? Sur une échelle de 1 à 10, tu me détestes à quel point ?

JULIET : Disons un petit 3. Pour la potion qui m'a fait idolâtrer une maudite boîte aux lettres.

TORY : Je me suis pris un savon par le club d'herboristes... Il ne faut JAMAIS mélanger deux plantes dont je tairai le nom ici (au cas où des hackers traîneraient dans le coin). Sache que j'ai brûlé mes notes sur ce philtre dont l'humanité doit être préservée.

JULIET : Magnifique. Et je vais bien, je crois. C'était moins insurmontable que prévu.

TORY : Alors on poursuit la mission ?

JULIET : La nuit me portera conseil, mais autant battre le fer tant qu'il est chaud.

TORY : J'adore lire ça ! Bon, je dois me concentrer, le grand maître des herbes me regarde de travers. Kiss !

J'aime me dire que le destin a mis sur ma route une copine comme elle pour une bonne raison. Indéfinissable, hors de contrôle et investie d'une mission amicale pour me sortir de mes retranchements. Je ne sais pas si je serais capable de lui rendre la pareille. *Plus personne ne doit jamais avoir besoin de moi.*

Mon portable toujours en main, je cherche l'application Campus Drivers sur le *store* et l'installe. Pendant qu'elle charge, je repense au chauffeur de ce soir qui, même s'il a failli me rouler dessus avec son skate de plouc, s'est montré patient et prévenant.

— Tu vas vraiment faire ça ? je me demande à moi-même en ouvrant l'appli.

Je surfe sur l'interface, fais défiler les profils des cinq conducteurs et m'arrête plus longuement sur celui de Rafael Torres. Je ne me vois pas retenter l'expérience avec l'un de ses coéquipiers. Il y a bien cette Amy, mais elle a l'air impressionnante. Rafael a l'avantage de savoir à qui il a affaire et moi aussi.

— Allez Juliet, clique...

Comme avec mon inscription à la Love Machine, le doute me submerge, et je me trouve ridicule. Je balance le téléphone au bout de mon lit et reprends ma contemplation de la fissure. *Elle n'est pas plus longue qu'il y a cinq minutes ?*

— Rhaaa !

Je frappe des poings et des pieds contre mon matelas, attirant l'attention de Patch qui passe justement la porte de ma chambre. Il s'arrête et me toise avec intérêt avant de venir poser son museau sur ma couette.

— Aboie une fois pour oui, deux fois pour non, je le missionne en dernier recours.

Son silence insolent n'arrange pas mon dilemme, jusqu'à ce qu'il largue un son s'approchant d'un « Wow... » narquois.

— Est-ce que tu te paies ma tête, chien galeux ? J'espère que tu es sûr de toi, mon vieux. Ce « oui » que tu as choisi peut avoir de grandes conséquences... Mais soit, allons-y.

Je reprends mon téléphone et crée mon profil.

— Pour le pseudo... je réfléchis à voix haute, qu'est-ce que tu dis de *@Julietaroulettes* ? Non, trop long. *@Julietisback* ? Moche.

Après de longues minutes à tergiverser, je prends une autre direction.

— Oublions le Juliet, je repars à zéro.

OceanofPDF.com

13

Rafael

Aujourd'hui, le réveil est compliqué. Une tasse de café dans une main, je passe une paume sur mon visage en serrant fort les paupières. Je suis du genre à sauter dans un jean à la dernière minute, mais ce matin, nous sommes tous en visio pour le point hebdomadaire entre Campus Drivers. Sur l'écran d'ordinateur que nous partageons avec Luke, les quatre boss et notre team floridienne échangent sur la manière dont s'est déroulée la semaine dernière.

— Dernier point à l'ordre du jour : les retombées du partenariat avec la Love Machine, annonce Adam.

Merde, j'espérais y échapper, mais c'est mal le connaître.

— La Loose Machine, ouais... je marmonne.

— Désolé de te contredire, Raf, mais cette collaboration porte déjà ses fruits. On enregistre un pic d'inscri...

— Est-ce que c'est encore toi qui m'as piqué mon soutien-gorge ? crie soudain une voix dans les enceintes.

Facile de reconnaître le timbre de Carrie. Sur l'écran de Donovan, nous le voyons se retourner calmement vers sa copine hors champ, à coup sûr pour la prévenir que nous sommes tous connectés en direct.

— Lequel ?

Apparemment, non.

— Le bleu qui s'ouvre devant.

— Négatif, madame Wolinski. J'ai le violet. Celui avec des petits nœuds sur les tétons.

Pourquoi Lane, Amy, Lewis et Adam ne semblent absolument pas interloqués par cet échange lunaire ? Donovan porte les soutifs de sa nana ?

— Ne rentre pas dans le bureau ! il hurle tout à coup en plaquant sa paume sur la caméra.

— Pourquoi ?

— Je suis en visioconférence avec les baby drivers, exhibitionniste !

— Quoi ? Et c'est maintenant que tu me le dis ? Espèce de petit ami en carton ! Fin du *game*, le totem me revient, et t'es pas près d'en revoir la couleur.

— C'est quoi, ce totem ? questionne Luke en oubliant que tout le monde nous entend.

— Entre les Wolinski, c'est la bataille perpétuelle pour déterminer qui est le meilleur du couple, nous éclaire Lane. Celui qui gagne la manche remporte le totem.

— Est-ce que je peux avoir une vie privée ? crie Carrie dont la tête apparaît en gros plan sur nos écrans.

Je l'imagine sans mal avoir enfilé un peignoir puis donné un coup de pied dans le siège à roulettes de son mec pour prendre sa place devant la caméra.

— Recule, démon ! siffle Lewis en formant une croix avec ses doigts.

— Pourquoi Don te pique tes soutifs ? se risque Dallas.

— Pourquoi tes parents t'ont appelé Dallas ? elle réplique.

— Attention à ta réponse, c'est un piège, murmure Amy.

— Pour faire de ma vie un enfer ?

— Voilà !

— Ça me porte bonheur pendant les matchs ! explique le concerné en essayant de partager l'écran avec sa copine.

— Si l'équipe de base-ball entend parler de ça, je suis bon pour jouer en sous-vêtements jusqu'à ma mort... se lamente Luke.

— Je sens que ça va m'échapper, je ricane.

— Salut, les filles ! lance la nana d'Adam qui apparaît à son tour derrière lui.

— Oh ! Amelia, j'adore ta nouvelle coupe de cheveux ! la flatte Carrie en repoussant Don sans discrétion.

— Merci ! Au fait, c'est bon, je nous ai réservé le chalet pour le week-end prochain. Trop hâte de ce week-end entre filles !

Je louche sur l'heure, m'affale sur mon siège et compte les trous de punaise sur le mur de gauche. À ce rythme, on est partis pour quarante-cinq minutes de papotage.

— Je veux une chambre solo, balance Amy en croquant dans un donut. C'est non négociable.

— Personne n'a oublié, se marre Amelia. Où est Lois ? elle interroge ensuite Lane.

— Elle dort encore. Elle s'est couchée tard hier. Hope et Prudence ont découvert la magie des réseaux sociaux, et Lois leur a montré comment créer des vidéos... J'angoisse du résultat.

— Tu me donneras le nom de leur compte ? Elles me vendent du rêve, ces deux-là ! s'emballe Andy.

On a rencontré ces deux vieilles femmes lors de notre meeting d'initiation avant de les revoir à Thanksgiving. J'avoue qu'elles valent le détour. Je ne sais plus laquelle m'a pincé la fesse.

— Trêve de bavardage, on se remet au boulot, reprend Adam en plaquant sa main sur la joue de sa nana pour l'éloigner.

— Ouais, y'en a qui bossent sérieusement, ici ! braille Lewis. C'est une honte ! Allez-vous-en, les bonnes femmes, laissez les bonshommes

travailler.

— Amy, règle-lui son compte, déclarent Carrie et Amelia à l'unisson avant de disparaître.

— J'en étais aux retombées du partenariat avec la Love Machine, réamorce Adam. Je peux déjà vous dire que ça fonctionne hyper bien. Nos chiffres sont en nette progression, et la réputation de l'appli prend du galon. Vous jouez le jeu à fond, même toi, Raf.

— Ai-je seulement le choix ? je grince.

— C'est vrai que les courses sont plus nombreuses, valide Dallas. Quand ma mère me répétait que l'amour était une richesse, j'la prenais pas au sérieux, mais elle avait raison.

— D'ailleurs, à ce propos, j'vais devoir vous abandonner, j'annonce en reposant mon café pour choper ma veste sur le dossier de ma chaise. J'ai une course qui m'attend. Une nouvelle cliente. Les affaires fleurissent, effectivement.

— C'est grâce à la Love Machine ! argue Donovan.

— Rien à voir, c'est mon talent, je le contredis en vissant ma casquette sur ma tête. Parce que cette étudiante a précisément demandé que ce soit moi qui me charge de la transporter. Rafael Torres et personne d'autre.

— Joignons nos prières pour que ce soit une cannibale amoureuse de la cuisine cubaine.

— Merci, Hitman. Je lui souhaiterai bon appétit de ta part.

Je lâche un au revoir collectif et quitte ma chambre.

Sur le parking, je claque un baiser sur le capot de mon Alfa Romeo, saute derrière mon volant et me réveille en lançant le meilleur album de Linkin Park.

Les basses tambourinent à fond alors que je parcours les trois kilomètres me séparant du lieu de rendez-vous. Concentré sur la circulation et la musique, je ne prête pas attention au quartier.

Lorsque le GPS m'indique que j'arrive dans cent mètres, je longe le trottoir, mets le point mort et tourne la tête vers la maison en question pour découvrir... une fille accrochée au rebord de sa fenêtre, les jambes dans le vide. Durant deux secondes, je m'inquiète qu'elle soit en mauvaise posture, mais je me rends très vite compte qu'elle est en pleine exfiltration.

— Sans déconner, j'aurai tout vu...

Ma cliente serait-elle en train de s'échapper avant que son coup d'un soir ne se réveille ? C'est excitant, il se passe des choses folles dans ma vie de chauffeur depuis la rentrée !

Je rigole tout seul tandis qu'elle tend sa jambe pour atteindre la branche d'un arbre à proximité. Elle est drôlement agile.

Je me penche davantage pour m'offrir une meilleure vue et serre les fesses quand elle pose un deuxième pied sur la branche puis tangué pour trouver un équilibre. Elle se déplace ensuite sur celle du dessous, et j'applaudis dans ma caisse dès qu'elle atterrit sur le gazon, saine et sauve. Mais au bout de trois *claps*, le temps qu'il lui a fallu pour s'approcher un peu plus, mes mains se figent.

— C'est une blague ?

Je me frotte le visage, persuadé d'être victime d'une hallucination. Non, y'a aucun doute. @Springroll n'est autre que Juliet.

Je l'avais sortie de ma tête depuis notre course thérapeutique il y a deux jours et je n'aurais jamais cru qu'elle s'inscrive sur l'appli pour une réservation. Je serais flatté si elle n'était pas collée au mur de chez elle, le longeant en pas chassés.

Mais qu'est-ce qu'elle fout ? Je sais que c'est sa maison, je la reconnais maintenant que je suis attentif, puisque je l'ai suivie de loin quand elle a refusé que je la ramène à bon port.

Elle s'accroupit pour passer sous une fenêtre. Encore un peu et elle va me rejoindre en rampant. Elle part en courant vers la route avant de freiner des quatre fers dès qu'elle repère ma voiture non loin de son portail. Je suis

certain qu'elle articule un « bordel », ce qui est étonnant vu que je suis exactement là où elle a souhaité que je sois, et pile à l'heure, en prime. Elle se précipite vers ma vitre passager, s'y agrippe et baisse son visage pour que nos regards se rencontrent lorsque je fais descendre celle-ci.

— Salut, Ju...

— Putain, mais qu'est-ce que tu fiches ici ? elle chuchote sur un ton furieux.

OK...

— Tu as commandé un chauffeur, et je suis là, ponctuel et souriant... je réponds lentement.

— J'ai mis un commentaire sur l'appli pour que tu me récupères cent mètres plus loin ! Pars !

— Hein ? T'es bourrée ou quoi ?

— Pars avant qu'on te voie ici ! elle continue en jetant des coups d'œil vers sa baraque. Eh merde, elle jure au moment où la porte d'entrée s'ouvre.

— Qu'est-ce que tu fabriques dehors, Juice ?

Le gars qui se tient dans l'encadrement porte un tee-shirt *Retour vers le futur*, un caleçon gris et des chaussettes de tennis. Si c'est lui qu'elle a essayé de semer par la fenêtre, je valide à deux cents pour cent.

— T'es passée par la cheminée ou quoi ? J't'ai pas vue sortir.

— Warreen, elle lance d'une voix plus aiguë. Rafael, dégage de là et va m'attendre au prochain croisement, elle ajoute dans un murmure flippant.

— C'est qui dans la voiture ? enquête le fameux Warren en approchant.

— Personne ! Un touriste qui vient de...

— Cuba, je lui souffle en entrant dans son délire.

— Cuba ! Il parle très peu notre langue. Il s'est perdu, mais j'ai réussi à lui donner des indications pour qu'il S'EN AILLE, elle insiste en

m'envoyant une grimace par la vitre. Ciao l'amigo, hasta la vista la macarena, elle rajoute en remuant la main.

La mienne se pose devant ma bouche pour contenir un fou rire. Pourquoi tous les événements prennent-ils forcément une tournure impossible avec elle ?

— Tu pars déjà à la fac ? il s'étonne, tout en me dévisageant avec suspicion.

— J'ai promis à Tory un petit-déjeuner ensemble ce matin. Je suis super en retard !

— Hum hum, il lâche en me lorgnant encore.

J'ai très envie de prolonger cette mise en scène ubuesque mais je décide de privilégier la satisfaction client.

— *Gracias, señorita. Adiós.*

Juliet ne m'adresse pas un mot d'au revoir. Je reprends la route, tourne à la première à droite et me stationne à nouveau, devant un parc pour enfants. Je guette mon rétroviseur, dans lequel elle apparaît après de longues minutes d'attente. Au croisement, elle surveille ses arrières, emprunte la perpendiculaire où je patiente et pique un sprint. Elle ouvre ma portière à la volée et se jette à l'intérieur.

— Fonce !

Je m'exécute pendant qu'elle boucle sa ceinture. Au bout de trois secondes à peine, elle me frappe l'épaule du revers de la main.

— Ralentis ! C'était une façon de parler !

Je freine illico. L'aiguille de mon compteur redescend trop bas pour un véritable chauffeur. Je choisis de stationner en double file le temps d'éclaircir ses attentes.

— Donc quand tu dis « fonce », c'est seulement une façon de parler ?

— T'as déjà oublié à qui tu as affaire ?

— Oh que non ! Comment le pourrais-je ? Je tiens à t'informer que chacune de nos rencontres me rapproche un peu plus d'une cellule

capitonée.

— Sauf qu'à partir de maintenant, je vais te payer pour ça. Tu seras donc riche et...

— Bouclé à double tour dans une petite chambre blanche. Quand tu dis « à partir de maintenant », c'est aussi une façon de parler ?

— Pas cette fois, non.

— Merde, c'est compliqué de te suivre, Crocsy. Sois plus précise.

— J'ai longuement cogité dans mon lit...

— Tu penses à moi dans ton pieu ? Je suis honoré.

— Je pense à moi ! elle me détrompe vite. La conclusion, c'est que je dois poursuivre ce travail pour surmonter ma peur.

— C'est ce que je t'ai dit avant-hier. Ça me fait plaisir que tu appliques mes conseils comme si j'étais ton guide.

Elle m'adresse un regard noir qui me fait sourire.

— OK, plus sérieusement, tu comptes réserver des courses régulières pour reprendre confiance ?

— Oui, le matin ou le soir.

— Et tu ne veux que moi ? j'ajoute en jouant des sourcils.

— Je ne veux personne d'autre que toi au courant ! elle corrige. C'est déjà assez difficile de me livrer, hors de question que ton équipe au complet en ait vent.

Son profil à la fois affirmé et fragile est attendrissant. En intégrant les Campus Drivers, je n'aurais jamais cru devenir une espèce de psy automobile. Situation assez hilarante quand on me connaît. En tout cas, Lewis avait raison le jour où j'ai signé mon contrat et qu'il m'a dit : « Mec, je me dois de te mettre en garde : tu viens de foutre le doigt dans un engrenage qui va t'aspirer tout entier. »

14

Juliet

— Bon, je vais me réinsérer dans la circulation, OK ? il m'avertit en lorgnant sa montre. J'ai une autre cliente après toi.

— Pas de problème, j'articule avant d'inspirer profondément.

Tout va bien se pa...

— Cela dit, elle n'a réclamé aucune exclusivité avec moi, elle. Je devrais revoir le sens de mes priorités pour respecter mes fans.

Ce qu'il est lourd ! En quelques minutes, il est déjà en train de me faire regretter l'idée de faire appel à lui.

— Est-ce que cette montée de fierté va durer encore longtemps ? J'te signale au passage que c'est le hasard qui a jeté son dévolu sur toi. Pas moi.

— Le destin, Crocsy. Le destin.

Et sa façon de siffler les « s »... Une entorse des amygdales, ça existe ?

— Ferme-la et roule, je soupire.

— Tu vois, tu me supplies déjà.

Je lève les yeux au ciel, et il redémarre à une vitesse tout à fait adaptée.

Je connais l'itinéraire, c'est grosso modo celui que j'emprunte à pied chaque matin pour aller à la fac. C'est très court en voiture, mais même un

pas minuscule peut se révéler utile sur le long terme. En le répétant chaque jour, je pourrai envisager ensuite de viser plus loin. Voilà mon plan.

— Au fait, c'était ton mec en calbute ? s'intéresse soudain Rafael d'une voix anodine.

— Warren ?

— Pourquoi ? Y'avait d'autres mecs en calbute à l'intérieur ?

— Non ! Qu'est-ce qui te fait penser que c'est mon copain ?

— Au pif, que tu sortes par la fenêtre plutôt que par la porte et que tu me parles dans une langue inconnue avant de me sommer de déguerpir ?

Ouais, vu sous cet angle, ça a du sens...

Je me tends sur mon siège et m'agrippe au poignet de mon voisin lorsqu'une décapotable bifurque un peu trop vite et, surtout, trop près. Je relâche ma prise aussitôt qu'elle s'est éloignée en me morigénant. *Bon sang, cesse de t'accrocher à lui !*

— T'as besoin que je m'arrête encore ?

— Non, merci.

Je prends une énième inspiration, étire mes bras devant moi et me fais violence.

— Warren est mon frère jumeau, je reprends pour tenter de me concentrer sur autre chose. J'ai fait le mur parce que je n'ai pas envie qu'il soit au courant.

— T'as peur qu'il te mette la pression ?

— J'ai surtout la frousse qu'il squatte ta banquette arrière. Il se lamente depuis une éternité parce que je l'oblige à marcher jusqu'au campus. S'il découvre que j'y vais en voiture, le sol s'ouvrira sous mes pieds pour m'expédier direct dans les limbes.

— OK, je vois. Il ne va pas tiquer si tu disparaissais régulièrement le matin ?

— J'vais me débrouiller.

— Nous aurons donc des rendez-vous clandestins, chère Juliet ?

Le résumer comme ça est hyper bizarre.

— Dans mon Alfa Romeo. Si c'est pas un signe que je suis le chauffeur qu'il te faut, il déclare.

— Encore une rime. C'est une maladie chez toi ?

— Ton insolence causera ta pénitence, il déclame sur un timbre rauque.

Le campus se dresse à présent devant nous. Rafael pénètre dans le parking et range son bolide entre deux pick-up. Dès que le vrombissement du moteur disparaît, je me ramollis sur le siège en cuir.

— Verdict ? il s'enquiert en pivotant vers moi.

Je me pince l'arête du nez, presse mes tempes entre mes doigts et me tourne de manière à lui faire face.

— Ça va. J'ai encore le dos trempé, mais le reste de mon corps est moins suant qu'avant-hier.

Je lui cache que j'ai la nausée et que j'ai eu envie de pleurer deux fois.

— Je suis heureux de l'apprendre, il se marre en chopant sa casquette à l'arrière.

— Te fous pas de moi, c'est moins facile que ça en a l'air.

— Je ne me moque pas de toi, promis.

Étrangement, je le crois.

— Pas tout le temps, il précise. Seulement quand tu as le dos tourné.

— Quelle vie trépidante tu dois avoir, je le cingle.

Il arrime son regard au mien, et nous nous observons sans raison durant plusieurs longues secondes.

— Q... Quoi ? je bafouille.

— Toi, quoi ?

— Moi ? Rien ! C'est toi qui me scrutes.

— Pas du tout. Tu as commencé à me dévisager, et j'attendais en pensant que t'allais dire quelque chose.

— Ne renverse pas la situation. Je croyais que tu allais m'offrir un grand trait d'esprit, c'est pour ça que je patientais gentiment. Mais si t'as

rien à dire, alors la séance est terminée.

Je déboucle ma ceinture et sors de la voiture. L'air frais détend ma poitrine. Je plie et déplie mes genoux pour relaxer mes muscles.

— Tu prends vraiment le p'tit-déj avec la sorcière ou c'était un alibi ? me lance Rafael après être sorti à son tour.

— Un alibi. Je savais que Warren ne s'incrusterait pas en évoquant Tory. Il aurait eu trop peur qu'elle verse une potion dans son chocolat chaud.

— Comme je le comprends. Ma course suivante vient de s'annuler. Ça te dit un café pour établir les termes de nos entrevues secrètes ?

— C'est très aimable, mais j'ai l'impression de ne voir que toi depuis le début du semestre. Je suis donc forcée de décliner.

Il éclate de rire face à tant de sincérité.

— Qu'il en soit ainsi, mon petit, il conclut. Je suis un prodige en poésie depuis qu'on se connaît, quelle révélation !

— J'espère que ta langue sera ébouillantée par un café brûlant. Un *driver* muet, le rêve.

— Pas « un » mais « ton » driver, puisque tu m'as choisi parmi tous les candidats.

Il repousse ses cheveux en arrière d'un geste frimeur et pose sa casquette dessus.

— Je ne t'ai pas choisi volontairement ! Combien de fois je vais devoir te répéter que c'est le hasard ? Ravale ta suffisance.

— Quant à toi, garde ta hargne en stock pour nos prochains rendez-vous, c'est très distrayant.

Il m'envoie un baiser et prend le large en sifflotant. *Eh bien, je sens qu'on va bien s'amuser, tous les deux.*

La journée de cours passe vite, peut-être parce que je me sens plus légère de trois grammes depuis ce matin. J'ai voulu raconter à Tory mes progrès et la remercier pour son coup de pied aux fesses étonnement

efficace mais je ne l'ai pas vue, et elle n'a pas encore répondu à mes messages. Je ne suis pas inquiète. Même si on ne se connaît pas depuis longtemps, j'ai compris qu'elle a des phases solitaires, et ça ne me dérange pas. C'est sûrement pour ça qu'on s'est si vite liées d'amitié. On se ressemble sur pas mal de points au final, toutes les deux.

Tandis que je marche vers la sortie du campus pour rentrer chez moi, j'entends dans mon dos un bruit trop facilement identifiable. Celui des roulettes d'un skate qui parcourt le bitume granuleux.

Rafael me dépasse en zigzaguant, opère un demi-tour un peu plus loin et revient dans ma direction en me défiant avec sa planche.

— Re-bonjour, il chantonne en me tournant autour.

— Éloigne-toi avec ta Krooked, danger public.

— Tu t'y connais bien en marque de *board*, pour une nana qui fait une fixette obsessionnelle sur les skateurs. Comment ça se fait ?

— Je ne fais pas une fixette, je réplique avec diplomatie. Vous rentrez simplement dans la même case que tous les idiots de cette planète, je n'y suis pour rien.

Je lève les mains dans un signe de dépit assumé.

— J'croirais entendre ma cousine, il se marre en roulant doucement pour se maintenir à mon niveau. Je t'ai dit que j'étais un crack dans ma discipline ?

— Ah bon ? je fais mine de m'extasier. Dans ce cas-là, ça change tout ! Tu es donc le meilleur des idiots de skateurs ! Quel instant privilégié dans ma vie si fade !

— Y'a une raison particulière à ce rejet manifeste ou c'est gratuit ?

La rivalité entre le skate et le patin à roulettes, évidemment. Mais je ne tiens pas à lui confier que je *ride* aussi. Il a obtenu beaucoup trop d'infos sur moi ces derniers jours. Sans compter que la plupart de nos dialogues tournent déjà à l'affrontement. Pas besoin d'ajouter une tension supplémentaire.

— C'est gratuit, je réponds avec un grand sourire.

— Si je réussis à te décoincer en voiture, en échange, tu devras me regarder droit dans les yeux et me dire que je suis le skateur le plus incroyable que t'as jamais rencontré.

— D'accord.

Tu peux toujours courir, mec.

— Tu ne m'inspires pas confiance, il articule avec méfiance. J'te ramène chez toi, ou c'est encore trop pour aujourd'hui ?

— C'est pas...

Je m'interromps et ravale le « la peine » qui allait sortir spontanément.

— ...une mauvaise idée, je corrige en hochant vivement la tête.

— Ce n'est pas ce que tu allais dire.

— T'es télépathe, comme Tory ?

— Non, mais ton front est à dix centimètres de mes yeux, et j'ai lu dessus que tu comptais refuser.

— Voyez-vous ça ! Certains lisent dans les feuilles de thé, toi, dans les plis de mon front.

— C'est un nouveau don qui vient de se révéler à ton contact.

— J'allais accepter. Tu essaies de me faire changer d'avis ?

Il sort de sa poche un trousseau de clés et l'agite sous mon nez.

Nous avançons en silence jusqu'à la voiture puis je m'assieds sur le siège passager et boucle ma ceinture pendant qu'il fourre sa planche dans le coffre. Pendu à son rétro, un cœur en fourrure rouge ne colle absolument pas au personnage. J'ai encore les yeux rivés dessus lorsqu'il s'installe à sa place.

— Oh ! Putain ! il fulmine en le remarquant à son tour.

Il l'arrache et le balance à l'arrière comme s'il était couvert de crasse. Circonspecte, je le dévisage en clignant des paupières.

— J'ai eu une course avec la Love Machine entre midi et deux. J'suis obligé d'accrocher cette horreur en vue et j'ai zappé de l'enlever.

— Tu n’as pas besoin de te justifier, je réponds sur un ton moqueur.
Tous les goûts sont dans la nature, et je prône la tolérance.

Il me lâche une œillade blasée. J’affiche en retour un sourire de garce.

— En parlant de ça, vu que t’es aux premières loges, est-ce que la Love Machine tient ses promesses ? je m’enquiers avec curiosité.

— Pourquoi, tu comptes retenter bientôt ?

Je hausse les épaules.

— Aucune idée des résultats, je me contente de conduire en récitant l’alphabet à l’envers dans ma tête. C’est comme une longue absence salvatrice.

— Hum, je vois... L’amour est un concept trop *has been* pour ta coolitude.

— C’est dingue, j’ai l’impression que tu me connais depuis toujours ! il raille en bouclant sa ceinture à son tour. Trêve de futilités, je te dépose au même endroit que ce matin ?

— Oui, merci. Comment je fais pour te payer, du coup ?

— Celle-ci est pour moi.

— Pourquoi ?

— Ne prends pas cet air méfiant ! Rappelle-toi, je t’avais promis une course gratuite pour te remercier de ne pas avoir gerbé dans ma voiture. Et tu l’as noté toi-même, c’est pas comme si j’essayais de te draguer.

— Dommage, j’aurais adoré te mettre un râteau en bonne et due forme.

— J’ai changé d’avis, ça te fera dix dollars.

— C’est plus cher que ce matin.

— C’est le prix de l’exclusivité.

— On ne va pas encore avoir cette conversation. D’ailleurs, on peut ne pas parler du tout. T’en penses quoi ?

— C’est dommage, grâce à nos bavardages, tu t’es même pas rendu compte qu’on roulait.

La connexion qui se fait soudain dans mon cerveau déferle dans tout mon corps tel un raz-de-marée. Comme si je me réveillais en sursaut, une violente secousse m'agite, et c'est ma ceinture de sécurité qui m'empêche de partir en avant. Prise de court, je n'arrive plus à analyser ce qu'il se passe, la panique me prend d'assaut.

— Merde ! Du calme ! j'entends vaguement mon chauffeur s'affoler.

— Arrête-toi, s'il te plaît. Arrête-toi maintenant !

Il se déporte à droite tandis que je cache ma tête dans mes paumes en m'attendant à ressentir l'appel du vide et le fracas des tonneaux.

— Juliet, regarde-moi. Juliet ! Tout va bien, on est garés.

Je ferme les yeux tellement fort que je vois des petites étoiles sous mes paupières. Je sens une main se poser sur ma nuque, et la voix de Rafael est maintenant toute proche de mon oreille.

Dès que mes tympans arrêtent de siffler et que les bruits ambiants me parviennent normalement, j'expire et ouvre les yeux.

— Hey, relax, OK ?

En entendant ces mots, la colère me submerge.

— Relax ? je crache en m'énervant sur ma ceinture. Relax ? Putain, mais tu crois que j'ai un interrupteur sur lequel je peux appuyer pour me relaxer sur demande, bordel ? Tu crois qu'on s'amuse, que je... que tu...

— Désolé...

— Je finirai le trajet à pied, je le coupe sans l'écouter.

— Attends, on va reprendre la route tranquille et...

— Non. T'avais raison, j'allais refuser tout à l'heure et j'aurais dû m'y tenir.

Je farfouille à l'aveugle dans mon sac, attrape un billet froissé au fond de mon porte-monnaie et le jette dans le vide-poche.

— Pas moyen que tu paies, je t'ai dit que...

Je suis déjà sur le trottoir alors qu'il parle encore et je marche aussi vite que je le peux. Mon prénom résonne derrière moi, mais je n'ai pas envie

qu'il me suive. J'accélère sans me retourner.

OceanofPDF.com

Rafael

Quel con ! Une part de moi a envie de suivre Juliet pour la convaincre de remonter dans ma caisse, quand une autre comprend à sa démarche raide et rapide qu'elle a besoin d'être seule. À sa place, je détesterais qu'on me coure après, alors je ne quitte pas mon siège.

Non, mais quel abruti j'ai été ! J'ai parlé trop vite, en sous-estimant cette peur panique qui me dépasse. Elle a pété un câble à cause de moi, et si je n'accorde pas une grande importance aux inconnus, la fragilité de Juliet suite à son accident de voiture joue sur ma corde sensible. D'un côté, j'ai du mal à concevoir qu'elle puisse se mettre dans un état pareil quand on sait qu'il y a plusieurs millions d'accidents chaque année dans le pays. De l'autre, je n'ai aucun mal à imaginer les dégâts qu'ils peuvent causer et combien ça peut être difficile à surmonter. *Oh ! oui, je le sais.* Résultat des courses : je me sens merdeux de l'avoir mise dans cet état de panique. *J'pouvais pas la fermer et me contenter de rouler ?* C'est ce que je suis censé faire : conduire les étudiants de FIU en toute sécurité, les mettre à l'aise lorsqu'ils me confient cette responsabilité. Ce loupé monumental résonne comme un faux pas dans la mission que je me suis donnée en intégrant les Campus Drivers.

*
* *

Ce matin, je ne reçois aucune réservation de course de la part de Juliet. Tout comme hier. OK, elle n'a jamais évoqué un quelconque planning précis, mais vu les circonstances, ça m'aurait réconforté qu'elle me contacte. Malgré deux heures à bouffer de la rampe et des modules en tout genre avant-hier soir, impossible de me débarrasser de ce putain de malaise. Je déteste ça !

Il est maintenant 19 heures, autant dire qu'elle est déjà rentrée chez elle. Je n'ai aucun moyen de la joindre, et en même temps, ce n'est pas mon rôle de revenir vers elle. Je sais trop bien ce que ça fait de vouloir la paix dans des moments de faiblesse. Perso, j'enverrais chier quiconque essaierait de m'approcher.

— Tu t'entraînes pour un concours d'apnée ?

La voix de Luke me tire de mes pensées. Accompagné de Dallas et Andy, il remonte le petit chemin qui mène à la maison de ma tante Divina. C'est mercredi soir, notre rendez-vous hebdomadaire dans ma famille. J'ai été obligé d'imposer un jour fixe, sinon ils s'incrusterait tous les soirs et moi avec. Chez nous, les repas sont atypiques. Tous les Torres vivent dans cette rue et sont souvent les uns chez les autres. Ça fait donc du monde autour de la table. Même si je les aime, mes sept tantes et leur armée de filles sont déjà suffisamment envahissantes. Alors, partager tous mes dîners avec elles, c'est mort.

— On t'observe depuis une plombe, et tu as poussé dix-huit longs soupirs, il poursuit en s'arrêtant sur la marche que j'occupe. T'as un souci ?

— Non.

— Pourquoi tu poses la question, Luke ? demande Dallas. On sait tous que Rafael raconte jamais rien sur lui.

Son ton n'est pas réprobateur, juste factuel. Il a compris que c'était dans ma personnalité et il fait avec, comme le reste de la bande. Ils me prennent

comme je suis.

— Un jour, il finira par se livrer corps et âme ! scande mon coloc en levant les bras vers le ciel. D’ici là, je vouerai mon existence à lui poser cette question. Et une autre aussi. Vous voyez de quoi je parle ?

De ma jambe. Qui fait toujours naître la même interrogation. Je donne des versions différentes à tout le monde, mais s’ils connaissaient la vérité, ils seraient déçus. Juliet n’a pas repéré ma prothèse, et s’il y en a bien une qui ne doit pas savoir ce qu’il m’est arrivé, c’est elle. De toute façon, elle ne va sûrement plus réapparaître. *Fait chier, je l’avais sortie de ma tête pendant deux minutes.*

— Je me prépare juste psychologiquement à entrer en territoire cannibale, j’élude. Toutes les Torres pètent la forme, j’espère que vous êtes prêts.

— C’est le point culminant de ma semaine, mec ! sourit Andy. Les Anderson comptent à peine cinq membres, je kiffe venir ici !

— Fais comme chez toi, je l’invite d’un hochement de tête. J’té préviens, ma cousine Georgia a rameuté toute sa team, tu sais ce que ça implique.

— Que nous allons nous faire émasculer, il rétorque, habitué.

Lui et les autres ne se font pas prier pour entrer. J’entends d’ici les voix puissantes de mes tantes les accueillir avec chaleur. Même si j’aime râler, j’apprécie aussi ces moments avec des amis que je n’aurais pas cru adopter si vite et à qui j’apprends à faire confiance. Il reste encore un morceau de ma vie qu’ils ne connaissent pas, mais ça ne nous empêche pas de prendre du bon temps ensemble.

Une Dodge passe dans la rue, puis c’est au tour d’Amy et Lewis de me rejoindre sur le perron. Quand il ne joue pas avec les Heats, mon mentor se joint à nous, pour le plus grand plaisir de mes deux cousins fans de basket.

— Bonsoir, Grand Maître Incontesté, je l’accueille avec une révérence exagérée.

Il pivote vers sa copine et me pointe du doigt.

— Voilà, Hitman ! C'est ce que tu dois reproduire tous les soirs quand l'être incroyable que je suis rentre à la maison.

— Compte là-dessus.

— Tu n'as jamais fait ça quand t'étais ma stagiaire. Pourquoi tu ne me donnes pas ce que je mérite ? C'est une honte !

— Oh ! Mais je vais te donner ce que tu mérites, pas de problème.

Il saute en arrière par précaution, Amy n'a pas bougé d'un pouce.

— Alors quoi ? il s'étonne. Rien ? Pas de clé de bras ? Tu te sens pas bien ce soir ?

— J'ai pas dit à quel moment ça arriverait, elle articule avant de rentrer.

Il la suit des yeux et porte une main à son cœur.

— Ah ! L'amour rime avec vivre dangereusement pour toujours !

Il tend ensuite son poing vers moi, avant de quasiment coller son nez au mien sans prévenir.

— C'est quoi, cette sale tronche, Torres ? T'as la prothèse de travers ?

— Une grosse journée, rien de plus.

Il me renifle avant de foutre ses pouces sous mes yeux pour scruter mes globes oculaires. Inutile de le repousser sinon il ne lâchera pas le morceau.

— Toi, y'a une course qui t'est restée en travers ou je ne suis pas un expert en Campus Drivers, il m'analyse sans détour.

Derrière ses airs de clown, le gars est observateur.

— C'est pas impossible.

— Raconte à tonton Conley.

— C'est bon, t'inquiète.

— Raconte, il répète en plissant les yeux. Ne m'oblige pas à doubler tes courses avec la Love Machine pour délier ta langue.

— Va te faire foutre !

— D'accord.

Il tire son portable de sa poche arrière et pianote en fredonnant. Il l'approche ensuite de sa bouche pour enregistrer un mémo vocal.

— Salut les gars, juste pour vous prévenir, je suis avec Raf et...

Je lui arrache l'appareil des mains. Le morceau de vocal étant déjà parti dans sa conversation avec les autres boss, j'enregistre la suite à sa place en envoyant des éclairs mentaux à Lewis.

— ...et je vous passe le bonsoir. Bye.

Je jette son téléphone dans sa direction, et il le rattrape au vol comme le basketteur professionnel qu'il est.

— Mec, c'est le bonsoir le plus antipathique que j'ai jamais entendu. Et je sors avec Amy Hitman, je sais de quoi je parle ! Allez, je t'écoute, mon enfant. Livre-moi tes confessions les plus outrageuses, il récite en se frottant les mains.

Ce type n'est pas net, mais il a de l'expérience en tant que chauffeur et il s'est toujours montré disponible pour nous malgré son agenda de dingue. Juliet m'a fait promettre de tenir ma langue, mais il a peut-être déjà eu affaire à ce genre de problématique. Et puis il n'étudie pas sur le campus, aucune chance qu'il la croise.

— N'en parle pas aux autres, je débute en hochant la tête vers mon équipe qui discute dans le salon. Tu te rappelles pendant la visio de lundi, je vous ai dit qu'une nouvelle cliente m'avait booké.

Attentif, il acquiesce.

— Il se trouve qu'elle flippe grave en voiture et qu'elle m'a plus ou moins demandé de l'aider à combattre sa phobie.

— D'une façon conventionnelle ou sexuelle ?

— Hein ?

— Oublie. Vu ta figure de saint Chasteté, j'ai ma réponse.

— C'est la première fois qu'on me sort un truc pareil.

— Continue.

— Avant-hier, elle a paniqué à cause de moi et a fini le trajet à pied.

— À cause de toi ?

Je lui raconte vite fait ce qu'il a besoin de savoir.

— Ça me prend la tête, je poursuis en soupirant. J'arrête pas d'y penser. J'devrais m'en foutre, non ? Après tout, je ne suis pas censé gérer ce genre de délire. Je suis un Campus Driver, je conduis, et c'est tout.

— Celui qui croit qu'un Campus Driver ne fait que conduire les étudiants à travers le campus finira avec une couille plus molle que l'autre.

— Hum... OK. Mais encore ?

— J'te dis pas de te prendre pour son psy, y'a des limites à respecter. Mais si tu peux redonner un minimum confiance à cette fille en la faisant monter dans ta voiture, alors, franchement, t'auras réussi l'expérience. C'est aussi ça être un *driver*.

Je m'imprègne de ce qu'il me dit tout en me rendant compte de la portée de mon activité.

— D'ailleurs, ça implique également la Love Machine, il renchérit.

— Abuse pas.

— Qu'est-ce que vous manigancez, tous les deux ? nous questionne Amy en nous dévisageant tour à tour après s'être pointée.

— On discute, rien de plus, je rétorque.

— Han, han, elle contre. Je viens de voir passer une lueur de génie dans le regard de Conley, et c'est suffisamment rare pour être inquiétant. Parle.

— Hey ! Je suis un génie incompris, Firebird !

— Je vais vous poser la question une seule fois, elle continue. Et vous avez intérêt d'y répondre honnêtement, sinon j'utiliserai la force. Qu'est-ce que vous complotez ?

— Raf me soutirait un conseil, admet Lewis.

— T'es suicidaire ou quoi ? elle me demande.

Lewis l'attrape par les épaules et tente de faire diversion en l'embrassant.

— Laisse-nous tranquilles, Hitman. Est-ce que je te traque pour savoir quels conseils vous partagez avec les filles ?

J'admire sa bravoure face à l'attitude assassine de sa copine.

— J'aimerais bien te voir essayer, elle le prévient, tout sourire.

Ils se défient du regard, et c'est mon boss qui craque le premier.

— OK, il voulait un avis d'expert sur un truc de mec, contente ?

— Un avis sur quoi ? intervient Dallas.

— Oh bon sang ! On peut jamais être tranquille, c'est pas possible, je marmonne en rabattant la visière de ma casquette devant mon visage.

— Jamais, confirme Lewis en rigolant. Et c'est ce qui fait notre force.

— Vous parlez de quoi ? interroge Andy qui nous rejoint.

Dans l'angle du salon, je repère Lucia avec deux plateaux remplis de nourriture.

— Le dîner est servi ! j'annonce pour détourner leur attention.

Comme je m'y attendais, la troupe entière fonce vers la table immense. En fin de file, Lewis s'immobilise et revient sur ses pas.

— La fille, est-ce que tu l'as rencontrée dans une cage d'escalier ?

— Euh, non...

— Est-ce qu'elle lit des bouquins ?

— Aucune idée...

— Tu l'as déjà vue attraper un mec par le col de son tee-shirt ?

— Mais de quoi tu parles ?

— Quoi qu'il arrive, Raf, si cette nana se met à te faire boire des smoothies, qu'elle te rend accro au lait ou qu'elle t'embarque dans des *runs* illégaux, prends ta caisse et rapplique illico chez moi.

— C'est quoi, ces conneries ?

Il m'envoie un clin d'œil flippant et court jusqu'à la table. Si ses dernières paroles n'ont ni queue ni tête, le reste de la conversation me donne matière à réfléchir.

16

Rafael

Depuis une bonne demi-heure, mon réveil s'anime toutes les cinq minutes pour me tirer du lit. Ma jambe m'a lancé une partie de la nuit, et comme chaque fois qu'il abuse de plats cubains, Luke a ronflé aussi fort qu'un ours. Tout est réuni pour me pousser à sécher les deux premières heures de cours. J'appuie à nouveau sur l'alarme pour la faire taire définitivement et me cale confortablement sur mon oreiller, bien décidé à pioncer.

Sur le point de me rendormir, un nouveau bruit retentit. À la différence que celui-ci agit sur moi comme un seau d'eau froide. C'est la courte sonnerie dédiée aux notifications des Campus Drivers, qui m'indique la réservation d'une course en attente de validation. Sauf que le téléphone de Luke n'a pas bipé, ce qui signifie que la personne derrière son écran m'a choisi moi.

Je repousse ma couette et saute sur mon portable. J'y vois trouble et j'insulte chacun de mes doigts avant d'enfin réussir à accéder à l'application. Lorsque je découvre qui est l'étudiante qui a demandé une course, toute trace de flemme s'évapore, et un soulagement surprenant la remplace.

Juliet, alias @Springroll. Elle refait surface après deux jours sans se manifester. Durant ce laps de temps, elle a continué à prendre de la place dans mon cerveau. J'avoue que les trajets hors du commun avec elle ont eu de quoi me laisser un souvenir cuisant.

Je me dépêche de me préparer, me balance de l'eau sur le visage, cache mes cheveux toujours trop longs sous une casquette et dévale l'escalier de la résidence.

Une fois en voiture, il me faut moins de dix minutes pour arriver dans son quartier.

Je me gare à l'endroit de la dernière fois et, curieux de voir si elle va encore choisir la même technique pour sortir de chez elle, je marche jusqu'à sa baraque et me poste en face, derrière un arbre.

Après quelques secondes d'attente, son rideau bouge, sa fenêtre s'ouvre doucement, et là voilà qui escalade la rambarde de son minuscule balcon. Avec sa salopette en jean et ses baskets compensées, on dirait une gamine en pleine crise d'adolescence. Manque de pot pour elle, au même instant, la porte d'entrée s'ouvre sur son frère. *Mauvais timing !* Il parle au téléphone, elle se fige, les bras tendus et le corps dans le vide. Bordel, j'espère qu'il va vite se barrer sans lever les yeux vers la façade.

Je réfléchis à toute vitesse pour trouver un moyen de faire diversion au cas où. Et si je poussais un cri d'animal agonisant ? *Non, mais t'es pas sérieux, mec ?*

Heureusement pour ma dignité, il se tire sans rien remarquer. Dès que je le vois disparaître au bout de la rue, je sors de ma cachette et m'approche de la barrière qui borde le jardin.

— C'est bon, il est parti ! je chuchote assez fort pour que Juliet m'entende.

Surprise par ma voix, l'une de ses mains lâche prise. Elle se rattrape avant que je ne fasse une crise cardiaque et se propulse vers la branche. Si elle a peur en voiture, elle ne flippe pas dans les airs. Le vertige ne semble

pas l'atteindre. En deux temps trois mouvements, elle se réceptionne sur la pelouse et m'envoie un regard accusateur.

— T'inquiète, il ne m'a pas vu. J'étais caché derrière un arbre.

— Et c'est censé me rassurer que tu me mates comme ça ? elle rétorque d'une voix basse et crispée.

— C'est pas c'que tu crois. Je voulais juste voir si t'allais recommencer ta descente en rappel digne d'Indiana Jones.

— Retourne sur le trottoir d'en face ! elle râle. Warren oublie souvent quelque chose, y'a de grandes chances qu'il revienne. Je suis déjà étonnée qu'il t'ait pas encore reconnu sur le campus, alors s'il t'aperçoit ici une deuxième fois, je serai cramée.

À reculons, les mains levées en signe de reddition, je traverse la route dans le sens inverse en rigolant. Je ne devrais plus être surpris avec elle, ce qui me rassure dans une certaine mesure : je la retrouve telle qu'elle était il y a trois jours. Chacun sur un trottoir, nous partons vers ma caisse.

— C'est une belle journée, tu ne trouves pas ? je lui lance sans la regarder.

— Merveilleuse ! elle ironise. J'ai failli m'écraser au sol comme une crêpe sous les yeux d'un skateur planqué derrière un palmier.

Du bon côté de la route, j'atteins mon Alfa le premier et m'engouffre à l'intérieur. Je me penche pour attraper la poignée de la portière passager, l'actionne et pousse un coup pour qu'elle s'ouvre en grand. Juliet s'arrête devant, scanne les alentours du regard avant de s'asseoir rapidement à côté de moi. Elle enfonce davantage son bonnet sur sa tête en mordant sa lèvre.

— J'ai l'impression de vivre une relation secrète, je ricane en mettant le contact.

Alors que la carlingue vibre, je me mets de biais pour appréhender le niveau de stress de ma « patiente ». Les doigts agrippés à ses genoux, elle respire par le nez. *Bon, on recommence tout depuis le début, apparemment.*

— Je suis content de te revoir, j'ai cru que t'avais jeté l'éponge.

— Content ?

— OK, n'allons pas jusque-là. Mais c'est cool que tu reprennes. Deux jours entiers sans ta présence chaleureuse, j'me suis presque ennuyé.

— Ouais... En parlant de ça, je tenais à m'excuser de t'avoir crié dessus. J'ai manqué d'attention, j'ai eu peur et...

Elle cherche ses mots en triturant ses mains. Je sens qu'elle est à la fois honteuse et déçue.

— T'es de retour, non ? Donc tu t'accroches, c'est le principal. D'ailleurs, je suis désolé moi aussi, j'aurais pas dû agir aussi maladroitement lundi. On est quittes.

Ses épaules s'agitent, je crois d'abord qu'elle pleure, mais c'est tout l'inverse. Contre toute attente, elle est prise d'un fou rire nerveux.

— Tu craques ou quoi ?

— Pardon, elle souffle entre deux hoquets. Pardon, mais cette discussion est improbable. Maintenant qu'on s'est mutuellement présenté nos excuses, restons sur du classique, c'est moins perturbant.

— Du classique ?

— Toi le gars insupportable, et moi la fille qui t'envoie bouler.

— Tu inverses les rôles, c'est toi qui es insupportable !

— Voilà, c'est parfait.

J'écarquille les yeux et reprends ma place correctement. Dire que je me suis torturé pendant des jours pour ça. C'est à mon tour d'éclater de rire. Honnêtement, je suis mille fois plus à l'aise maintenant.

— On y va ?

Elle pianote sur ses genoux, jette un coup d'œil à droite, puis à gauche vers moi.

— Pourquoi tu fais ça ? elle demande d'une voix différente.

— Mettre les mains sur le volant ? Eh bien, c'est nettement plus pratique pour conduire en toute sécurité.

— Pas ça, idiot ! Pourquoi t'es aussi disposé à m'aider ? Avec toutes les courses qui occupent déjà tes journées...

— Je suis un Campus Driver, j'articule sur un ton fier. Et même si tu juges ma conduite en skate dangereuse, en bagnole, je mets un point d'honneur à ne prendre aucun risque. Du coup, on n'a qu'à se dire que tu es comme un stage de perfectionnement. Tout le monde y gagne, t'es pas d'accord ?

Elle semble sceptique durant quelques secondes, avant de hocher la tête. Qu'est-ce qui peut bien lui passer par l'esprit ? J'ai rarement rencontré une nana aussi peu démonstrative. Je brûle de lui demander plus de détails sur son accident, histoire de la décoder, mais ses confidences sur le sujet doivent venir d'elle et seulement si elle en a envie. Je serais bien gonflé de bafouer l'une de mes règles fondamentales.

— Est-ce que je te fais pitié ? elle reprend.

— Non, ça m'emmerde pour toi. Comme je te l'ai dit, ça donne aussi un nouvel aspect à mon activité de chauffeur. C'est clair que je pensais simplement trimballer les étudiants d'un point A à un point B, mais les big boss de l'appli nous avaient prévenus que ce serait une sacrée aventure. J'ai cru que c'était une façon de nous enrôler, mais ils disaient vrai.

— OK...

— Rassurée ?

— Oui. Découvrir que le soir où j'ai failli vomir sur ta banquette a donné du cachet à ton activité me remplit de joie.

Mon éclat de rire fait s'étirer les coins de sa bouche. Elle est plus à l'aise qu'il y a quelques minutes, je gagne du terrain.

— Prête, Crocsy ?

— Je déteste les surnoms.

— J'avais percuté.

— Et tu t'en cognes, elle réplique.

— J'aime que tu me comprennes déjà si bien.

— Au fait, mon frère est la vigie du quartier, alors c'est la dernière fois que tu te planques derrière un arbre pour me regarder sauter par la fenêtre.

— Oh non ! Ça allait devenir le meilleur moment de ma journée !

— Crois-moi, tu ne souhaites pas que Warren fasse partie de ta vie.

— Tu titilles ma curiosité...

Je m'arrête à un stop, elle se penche des deux côtés pour se rassurer. Je repars en maîtrisant mon accélération et manie mon volant avec souplesse. Encore un peu et je vais me croire de retour au jour où j'ai passé le permis.

— Mets la radio, si le cœur t'en dit.

Juliet tourne la molette jusqu'à ce qu'une chanson d'Elvis Presley résonne dans l'habitacle. Je fredonne sur la voix du King, et ce sont les seules paroles que je prononce le reste du trajet.

Une fois garé sur le parking de la fac, je pioche un chewing-gum dans mon vide-poche et en propose un à Juliet.

— Merci. Tu seras dispo vers 17 heures ? elle m'interroge en repositionnant son bonnet.

— Pas aujourd'hui. Je suis booké sur la Love Machine jusqu'à tard ce soir. Mais je peux t'emmener faire un petit tour entre midi et deux à la place. On pourrait changer d'itinéraire...

— Déjà ?

— On n'ira pas loin et on s'arrêtera à tout moment, ça te va ?

— D'accord, elle concède.

— File-moi ton numéro, je t'appelle dès que mon TP¹ est fini.

Elle me le dicte, et je lui envoie un texto dans la foulée. Un superbe GIF de chimpanzé pendu à sa branche. J'en reçois immédiatement un de sa part en retour, mettant en scène un skateur qui tombe dans un lac gelé.

— De charmantes conversations à venir, je pouffe.

— N'est-ce pas ? On se voit tout à l'heure.

Après un signe de la main, sa salopette zigzague entre les étudiants puis s'évapore.

Bon sang, je suis soulagé de l'avoir rattrapée en vol.

M'éloignant dans la direction opposée, je pénètre dans un amphi blindé, choisis un rang au milieu et me laisse tomber sur le premier siège disponible. Je sors de quoi prendre des notes et écoute mon prof de math spé se lancer dans une explication assommante. Je bâille trois fois et étends ma jambe avant de caler ma cheville bionique sur mon autre genou. Dans cette position, mon jean relevé découvre une partie de ma prothèse.

À ma gauche, une étudiante que je ne connais pas me jette des coups d'œil de biais. Je me tourne franchement vers elle avec un sourire digne d'une publicité sur la tronche.

— Salut, elle prononce en rougissant.

— Salut.

— C'est soporifique, hein ?

— C'est presque meurtrier d'être aussi chiant.

Elle cache un gloussement derrière sa main pendant que le prof baisse les lumières pour lancer un diaporama.

— Tu t'es fait quoi à la jambe ? je l'entends alors me chuchoter.

Nous y voilà ! Quelle surprise... Intérieurement, je lève les yeux au ciel. Les gens ne se rendent pas compte à quel point cette question est intrusive. Surtout quand c'est la première fois qu'on échange quatre mots.

— Oh ! Ça ? je réponds en tapant mon stylo contre ma prothèse. Une sale histoire, j'entame sur le ton de la confidence. Je faisais des longueurs dans la mer des Caraïbes, et une tortue géante m'a attaqué.

— C'est pas vrai ! elle murmure en ouvrant de grands yeux.

— Elle m'a bouffé le mollet, j'ai rien vu venir. Une minute plus tôt, je battais fièrement des jambes, et en une seconde... couic !

Complètement absorbée par mon récit, elle sursaute.

— Oh ! mon Dieu, mais c'est horrible !

— Chuuut ! siffle le prof en parcourant l'amphi du regard.

— Oui, traumatisant, je reprends.

Je bats des cils et pousse un profond soupir. Ma fausse confiance semble lui convenir, elle tape maintenant des SMS. Aucun doute qu'elle met en garde ses copines contre les tortues cannibales.

Lorsque le professeur coupe le rétroprojecteur et que les lumières reviennent, annonçant la fin du cours, je ramasse mes affaires et les balance dans mon sac à dos.

— Bonne journée ! j'envoie à ma voisine.

— À toi aussi. Et bon courage pour la suite.

Je me mords l'intérieur des joues, chope la lanière de mon sac et traverse l'amphi. *Bon courage, mon cul ! Je fais tout ce que je veux.*

J'enchaîne avec trois autres cours et recouvre ma liberté pour une pause déjeuner bien méritée. J'ai prévu d'emmener Crocsy dans un endroit qu'elle va haïr, et il me tarde de voir sa tête quand on sera arrivés. J'ai tout prémédité.

J'ouvre ma conversation virtuelle avec Juliet et y colle un nouveau GIF. Du tac au tac, je reçois celui d'une fille qui s'impatiente en plein soleil. Moi qui déteste parler au téléphone, cette façon de communiquer me convient totalement.

1. Travaux Pratiques.

17

Juliet

Ayant encore une petite demi-heure devant moi avant de retrouver Rafael, j'en profite pour rejoindre Tory qui est installée près de la fontaine. Le SMS mystérieux qu'elle m'a écrit tout à l'heure pique ma curiosité. Tout est possible avec elle quand elle envoie un « Jupiter revient en Poisson ».

— Salut, je déclare en posant mon sac à côté d'elle. Ça va ?

— J'ai matché ! elle couine avant d'entamer une danse gênante.

Il me faut plusieurs secondes pour comprendre de quoi elle parle.

— J'te jure, j'ai cru que ça n'arriverait jamais, elle poursuit. Jupiter ! Elle scande en pointant le ciel avec ses deux index.

— T'es inscrite sur la Love Machine depuis quoi, un peu plus de deux semaines ?

— Je ne suis pas patiente, elle réplique comme si ça valait tous les arguments plausibles.

— Raconte, c'est qui ?

— Il s'appelle Cédric, il est dans l'équipe de foot et il aime les cocktails, si c'est pas un signe !

— Pourquoi ? T'as une passion pour ça, toi aussi ?

— Non, mais potions ou cocktails, qui voit la différence ?

Probablement tout le monde sauf elle !

— J'ai rendez-vous avec lui demain soir et quand je me suis tiré les cartes ce matin, je suis tombée sur le chameau doré.

— C'est vachement plus sympa que le rat pendu, je note.

— C'est signe d'un amour qui a traversé les âges et qui revient, elle m'explique. Bon, faut se méfier des interprétations, mais y'a de grandes chances pour que Cédric soit investi d'une âme prédestinée à la mienne depuis des siècles.

— Waouh ! C'est... long.

Elle fait claquer sa langue contre son palais avant de s'étendre dans l'herbe puis étire ses bras au-dessus de sa tête en fermant les yeux.

— J'ai hâte d'être demain, j'ai besoin de renouveau dans ma vie. Je m'ennuie. Un truc inédit me fera le plus grand bien. Bon, j'ai besoin d'une mise à jour. T'as disparu ces derniers jours. Aurais-tu trouvé quelqu'un qui occupe tout ton temps ?

— Oui, mais pas pour le genre d'activités auxquelles tu penses, je la préviens.

— Oh ! Nul.

— Te plains pas, c'est de ta faute.

— Pourquoi ?

Je lui raconte ma décision de réserver des courses régulières avec Rafael en espérant ne pas revivre un nouvel épisode de panique.

— Je savais que tu le reverrais ! elle déclare en tapotant sa narine. Et je suis contente que tu sois réconciliée avec les voitures.

— J'irais pas encore jusque-là mais je suis plutôt fière de moi.

— Ça signifie que tu vas bientôt pouvoir trouver ton Cédric ?

— On verra... Je ne suis pas plus convaincue que ça. La Love Machine et moi, ça a mal démarré.

Avec le recul, ce premier rencard était une hérésie. J'ai une montagne de pas à faire avant d'envisager pouvoir m'ouvrir à quelqu'un

amoureusement parlant.

— On verra, oui, elle prononce avec un sourire énigmatique en touchant à nouveau sa narine.

— Quoi ? Encore une prémonition ?

— Le rat pendu, Juliet, elle clame avec ferveur.

Au même moment, mon téléphone posé entre nous s'anime, et l'écran affiche une notification.

— Skateurk ? demande Tory en lisant le nom entré dans mon répertoire.

— C'est Rafael, je dois y aller.

— Entraîne-toi bien !

— Tiens-moi au courant pour Cédric.

— Compte sur moi !

Arrivée au point de rendez-vous la première, j'attends mon chauffeur assise sur le rebord du trottoir, sous les 22 °C de cette journée de janvier. La différence avec Portland est flagrante. Là-bas, la température doit tout juste atteindre un 8 °C glacial. J'aime prendre conscience de ces petites choses si distinctes. Ça me facilite la tâche pour modeler une nouvelle moi et dire adieu à celle du passé.

Rafael ne devrait plus tarder. Je scrute de tous les côtés pour m'assurer que Warren n'est pas à proximité. Son département est de l'autre côté du campus, mais mieux vaut rester sur ses gardes.

— Je suis là !

Je reconnais la voix de Rafael avant de le voir. Il déverrouille les portes de sa voiture, et nous nous asseyons à l'intérieur dans une parfaite synchronisation. Je me sens encore honteuse de lui avoir crié dessus lundi, même s'il ne m'en tient pas rigueur. L'espace d'une minute, j'ai failli tout abandonner mais, finalement, je me suis servie de ce deuxième fiasco pour persévérer.

— Des bagels à emporter, ça te va ? il propose.

— Très bien.

— Nickel, je me suis déjà arrêté les acheter sur le chemin, ils sont dans mon sac à dos.

C'est sympa de sa part. Surprenant, aussi. Je souffle un merci gêné avant de revenir sur une tonalité classique.

— Je regrette de ne pas avoir répondu que j'en ai horreur rien que pour t'emmerder.

— J'avoue que ça m'a déçu, il déplore. Allez, on bouge, il me prévient.

Un coup de clignotant plus tard, il s'insère derrière un bus.

— On va rouler longtemps ?

— Tu prévois de compter les secondes dans ta tête ?

— Non, mais c'est moins stressant quand j'ai une indication temporelle.

— Vu que ce bus va me pourrir la vie, tablons sur huit minutes.

Je ne suis toujours pas débarrassée de ce poids dans ma poitrine mais je me réjouis de ne plus être aussi tendue qu'auparavant. Je ne crois pas être un jour complètement à l'aise dans un véhicule mais je ne suis plus pétrifiée, et c'est déjà énorme. *Ne pas s'emballer, Juliet, et r...*

— T'es dans quel cursus, déjà ?

La voix de Rafael s'invite dans mon monologue interne.

— En première année de journalisme. Et toi ?

— Deuxième année de math.

— De math ? je répète, horrifiée.

— Quoi ?

— Qui a envie d'étudier ça, sans déconner ?

— Ben... moi, entre autres.

— C'est la matière la plus angoissante qui puisse exister. Je déteste les maths. Je les vomis, je les renie, je les maudis !

— Carrément ? Comment s'appelait le vilain prof qui t'a traumatisée ?

— Mademoiselle Maudino. Elle avait une petite blouse blanche, des petites chaussures vernies, un petit chignon et, surtout, un tout petit sens de l'humour.

Rien que d'y repenser, j'en ai des frissons.

— C'est con, je commençais à te trouver des qualités, mais prendre une *major* en mathématiques, c'est rédhibitoire, je poursuis.

— Quelles qualités ? il s'intéresse d'une voix mielleuse.

— C'était une formule de politesse.

— Ne me sous-estime pas, Crocsy. Aujourd'hui, tu m'accompagnes déjeuner au *skatepark*, demain, on posera des équations en buvant une bière.

— Jamais de la... Attends, quoi ? je percute tout à coup. Tu m'emmènes manger où ?

— Ici.

Du regard, je suis la direction de son index. Je devrais être ravie qu'on soit déjà arrivés, mais...

— Espèce de manipulateur ! Tu as parlé d'une course entre midi et deux, je croyais qu'on mangerait dans ta voiture.

— Ça va pas, non ? Personne ne mange dans ma voiture, c'est très mal élevé.

— Tu m'as tendu un piège.

— Je n'avais aucune idée derrière la tête, il ment ouvertement. Je viens très souvent traîner ici quand j'ai pas de course le midi. Ça n'a rien à voir avec mon plan pour te faire changer d'avis sur les skateurs.

— Oui, bien sûr, une étrange coïncidence.

Cette fois encore, je tais mes propres habitudes. C'est d'autant plus facile que je n'ai jamais mis les pieds dans ce spot-là, caché entre quatre petits immeubles.

— C'est l'occasion d'apprendre à se connaître, il reprend en me balançant un regard fourbe. Tu désires ma présence tous les jours, il faut qu'on brise la glace pour que ça se passe bien.

— C'est autre chose que je souhaite briser, étonnamment...

— Amy Hitman, sors de ce corps innocent ! il clame avec ferveur.

— Qui ?

— C'est une Campus Driver qui pense très souvent à briser des crânes. Heureusement pour toi, tu n'auras pas affaire à elle de sitôt puisque tu me veux moi.

Je ravale une réponse cinglante et la remplace par un sourire qui laisse transparaître l'agonie que je lui souhaite. Il se gare près de la grille, s'empare de son sac et m'envoie un clin d'œil en saisissant sa planche derrière mon siège.

Après que nous sommes entrés, il salue trois types qui fument une cigarette au bord du *pool* et s'installe dans le coin opposé, sur un muret tagué.

— Donne-moi cinq minutes, j'ai besoin de me dégourdir les jambes, il me lance.

— Je t'en file même cinquante, je raille en m'asseyant.

Je déballe l'un des bagels, Rafael saute sur sa *board* et rejoint ses trois congénères.

Dès sa première descente, je suis soufflée par son niveau. OK, c'est pénible de le reconnaître, mais il gère. *Sauf qu'il compte être prof de math !*

Il me lorgne à chacune de ses figures, mais je garde volontairement un masque impassible pour endiguer sa frime. Je ne réagis que lorsqu'il se casse la gueule.

— Ça doit faire mal ! je commente justement alors qu'il loupe son *drop*¹.

— Étouffe-toi avec ton bagel !

— C'est le tien que je mange, il est délicieux.

Il place un ultime trick puis se laisse tomber à côté de moi. Il débouche sa bouteille d'eau et boit une grande rasade avant de récupérer son sandwich. Lorsqu'il replie ses jambes pour poser ses bras sur ses genoux, son pantalon remonte au-dessus de ses chevilles. *Tiens, il a une prothèse ?* Je détourne les yeux avant qu'il ne me surprenne en train de le scruter et

déporte mon attention sur mes chaussures. Je ne savais pas qu'on pouvait skater comme ça, c'est dingue.

— À quoi tu penses, Crocsy ?

— T'en fais depuis combien de temps ? je m'intéresse en avisant sa planche.

— Une dizaine d'années.

Alors que je mate à nouveau sa jambe, je sens son regard sur mon front. S'il recommence à décrypter je ne sais quoi dessus, je lui balance un coup de boule.

Devant nous, les trois mêmes garçons enchaînent les modules. Je suis encore estomaquée par le *level* de Rafael, bien au-dessus du leur. Et cette prothèse le rend d'autant plus valeureux à mes yeux.

— Je peux te poser une question ?

Je désigne sa cheville avec mon bagel avant de mordre dedans. Il me toise d'une drôle de manière puis hoche la tête.

— Ça m'intrigue depuis tout à l'heure...

— Vas-y.

— Est-ce que c'est une prothèse conçue spécialement pour le skate ?

Sa bouteille d'eau s'immobilise avant d'arriver à sa bouche, et son air pensif me met subitement mal à l'aise. *Merde, ma question est déplacée ?*

— J'ai dit un truc qui fallait pas ?

— Pas du tout. C'est juste que j'ai pas l'habitude qu'on me pose cette question.

— Laisse tomber ! Tu tires une tronche bizarre, oublie. J'étais curieuse, c'est tout.

— C'est ma tronche quand je me concentre, j'te signale.

— Ah ! Je comprends mieux pourquoi ça m'inquiète.

Il me fiche un coup d'épaule, et j'en perds presque mon déjeuner des mains.

— Je réfléchis comment t'expliquer ça simplement.

— C'est si gentil de veiller à ne pas utiliser de mots trop compliqués à assimiler par mon pauvre esprit.

— Je m'adapte, il me faut.

— Monsieur est trop bon.

Il remonte son pantalon et s'arrête au-dessous du genou, là où commence son appareillage.

— Pour t'épargner les détails techniques, ce genre de modèle a une bonne accroche et un pied dynamique. C'est pas la meilleure prothèse, mais c'est la plus chère que je pouvais me payer, et elle est top pour le skate. Je retrouve presque toutes les sensations que j'avais avant.

Donc il pratiquait déjà avant... Sa force de caractère est épatante, je me sens tellement à la ramasse à côté.

— Elle convient également à d'autres sports, il poursuit. Par exemple, si je me cognais très fort le crâne et que je me mettais à vouloir faire du roller, elle fonctionnerait aussi.

— T'as pas le gabarit pour le roller.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Mon instinct.

Il s'essuie les mains sur une serviette en papier et remet son jean en place.

— T'as envie d'une petite initiation ?

— Non, merci.

— C'est vrai que c'est impressionnant, surtout après ma démonstration stupéfiante.

— C'est pas trop handicapant ?

Il fronce les sourcils.

— De quoi ?

— De vivre avec cette prétention écrasante !

Une lueur fugace traverse ses prunelles.

— Je suis venu au monde avec des capacités hors du commun, j’ai appris à vivre avec.

Je suis sur le point de répliquer quand une silhouette se dresse devant nous.

— Ça va, cousin ? lui lance Rafael.

— Jay m’a dit que tu bouffais avec une fille, répond ce dernier en désignant l’un des mecs derrière lui. Je tenais à me présenter, je m’appelle Felix.

Je serre la main qu’il me tend tandis qu’il me sourit avec malice.

— Et moi Juliet, ravie de te rencontrer.

— Ravie ? tique mon voisin en me dévisageant. Tu m’as jamais dit un truc pareil à moi.

— Je suis incapable de mentir, je fais mine de m’excuser.

— Cette ingratitude, ça me dégoûte.

— C’est ta petite copine ? coupe Felix, très intrigué.

— Chacun sa commère de la famille, grogne Rafael en levant les yeux au ciel. Toi, t’as Warren, moi, j’ai Felix.

— J’suis pas sa petite amie, je précise à toutes fins utiles.

— Ouais, elle me paie pour lui tenir compagnie.

— Oh ! Mais ferme-la !

— D’accord... articule Felix en plissant les paupières. J’veis vous laisser profiter de ce moment atypico-romantique. Par contre, Raf, j’té rappelle que t’as une grosse compétition dans trois mois, alors ne sois pas déconcentré par une jolie fille.

— Je vais faire de mon mieux, ricane le chauffeur comme si l’effort demandé frôlait le zéro.

Felix s’éloigne pour rejoindre les autres en se retournant deux fois vers nous. Rafael a raison, il a tout d’un Warren en puissance.

— Une grosse compétition ? je répète.

— Ouais, à Tampa. Y’aura des pros et des amateurs. C’est le plus gros événement pour les gars comme moi, qui veulent se faire repérer par les grands noms de la discipline.

— T’as envie de devenir professionnel ?

— Disons que ça fait partie des objectifs que je me suis fixés quand ce truc a remplacé mon mollet.

Je lis entre les lignes que son handicap alimente sa soif de se dépasser. J’admire sa manière de réagir. J’aimerais être aussi forte mentalement et j’ai soudain très envie qu’il réussisse.

— Tu peux me rendre un service ? il s’enquiert tout à coup.

Oh ! Pitié, non ! Cette phrase déclenche toutes mes alarmes internes. Je déteste quand on pose cette question comme ça. Dire oui sans savoir de quoi il s’agit, ou dire non et culpabiliser de me sentir égoïste ? Si j’ai décidé de ne plus m’engager dans aucune relation, c’est justement pour éviter ça. C’est extrême, et stérile sur la durée, raison pour laquelle je me remue en ce début d’année. Me voilà donc face à un premier exercice ardu. J’ai spontanément envie de refuser, mais Rafael a accepté de m’aider, lui, et...

— Zen ! il me coupe dans mes pensées. Je comptais juste te demander de me filmer quelques minutes pour mon Instagram, pas de mettre un de tes organes en gage. Recommence à respirer, t’es toute bleue.

— Oh ! D’accord, oui, bien sûr.

Il ouvre son sac à dos, en extrait une perche et un stabilisateur et me fourre le tout dans les mains.

— Tiens, Madame la future journaliste.

— T’es bien équipé !

— Merci, on me le dit souvent, il susurre sur un ton débordant de sous-entendus.

— C’est simplement pour alimenter tes stories ? je reviens sur le sujet.

— Non, j’ai envie de monter une vidéo un peu plus longue pour attirer l’attention avant la compète et augmenter mes chances de séduire des

sponsors.

— Ah oui ! C'est du sérieux.

Il recoiffe correctement ses cheveux sous son couvre-chef, refait ses lacets et reprend la parole.

— Pour info, je n'ai pas de meilleur profil, je suis génial sous tous les angles.

— J'ai subitement très envie que tu te vautres et que tu te prennes le rail entre les jambes. Ça devrait faire dégonfler pas mal de choses chez toi.

1. Figure en skateboard.

18

Juliet

Rafael mime une croix avec ses index pour repousser mes paroles maudites puis lance sa planche sur le sol. Je fixe mon téléphone sur la perche et démarre l'enregistrement.

J'ai toujours adoré les montages vidéo, même si je n'en fais plus depuis que je vis à Miami. Je capture un paquet de figures canons et quelques chutes ridicules qui me permettent de le chambrer sans retenue. J'arpente le *skatepark* d'un bout à l'autre pour varier les angles de vue et regrette presque de ne pas avoir mes patins aux pieds pour me faciliter la tâche. Ce spot est pas mal, ça me donne envie de revenir avec Fran et Rosetta.

— T'as filmé ce half-cab¹ monstrueux ? il me crie.

— Oui !

J'ai vu un paquet de skateurs en action, la maîtrise de Raf est déconcertante, surtout quand on connaît sa particularité. Il est souple sur ses appuis, alors que je suis tendue pour deux. C'est la première personne que je vois *rider* avec une prothèse, et je m'attends à ce qu'elle se décroche à chaque saut qu'il opère.

— Pourquoi tu grimaces, Crocsy ?

— C'est solide, ton machin ? J'arrête pas de penser au moment où ta planche va me passer sous le nez avec une demi-jambe en plastique posée dessus, le reste de ton corps un mètre plus loin.

— Quelle imagination débordante !

— Merci.

— Sois pas inquiète, elle est bien accrochée.

— Qui t'a dit que j'étais inquiète ? J'ai souvent ce genre de fantasme mettant en scène un skateur démembré.

— Il faut que tu m'expliques d'où te vient cette aversion, il s'intéresse en descendant de son joujou.

Il reprend sa bouteille et boit sans me quitter des yeux. Je pourrais lui dire la vérité, lui avouer que je prends mon pied avec deux fois plus de roulettes que lui. Mais le patin, c'est mon petit jardin secret, ici.

Il se poste devant moi, met une pichenette à sa visière pour qu'elle remonte un peu et m'inspecte.

— D'abord les profs de math, puis les skateurs... il énumère avec lenteur. Une affreuse déduction germe dans mon esprit. Est-ce que je suis à l'origine de tout ça ? Parce que, merde ! Tu exècres mon être tout entier, quand on y regarde de plus près.

— Tu souffres ?

— Comme si tu venais de marcher sur ce pied avec un talon aiguille.

Il désigne celui qui, caché sous sa Vans bordeaux, ne ressent rien.

— Allez, montre-moi si tu es une bonne camerawoman.

Je positionne mon portable entre nous et fais rapidement défiler les vidéos.

— T'étais pas obligée de faire un gros plan sur mes gamelles.

— C'est pour que tu progresses en les visionnant, je contre avec une fausse candeur.

— Quel altruisme ! Plus sérieusement, t'as géré, Crocsy. Ça fera un montage final terrible.

Je suis d'accord avec lui. Ça ferait aussi un bon reportage. Cette pensée anodine prend soudain une direction inattendue. *Non, je ne peux pas faire ça, ce serait presque devenir une paria...* Mais en même temps, j'ai de la matière, lui a besoin d'une vitrine pour ses réseaux sociaux, alors...

— Tu peux me rendre un service ? je reprends volontairement ses mots.

— Tout dépend si c'est dans mes cordes, il répond en souriant.

— En fait, c'est pas un service. Plutôt un échange de bons procédés...

— Je t'écoute.

— Je dois monter une interview filmée pour l'un de mes cours. Tu serais OK pour devenir mon sujet ?

— Pardon ? il s'exclame. Ai-je bien entendu ? Tu te rappelles que je roule sur une Krooked ?

— Prends pas cet air condescendant ! L'unique raison qui me pousse à te choisir tient en un mot : retard. J'aurais dû commencer à bosser dessus avant les vacances de Noël. Fin janvier approche, et le seul truc que j'ai écrit à l'heure où je te parle, c'est « Interview » en haut d'une feuille à petits carreaux. J'ai beau l'avoir souligné en violet avec ma règle, le constat est identique. Je suis à la bourre et je n'ai aucun sujet.

— C'est à rendre quand ?

— Fin mars.

— Pourquoi tu demandes pas à Tory ? T'aurais de la matière pour filer des frissons.

— Parce qu'elle a refusé.

— T'as pas d'autres potes à la fac ? il se renseigne.

— Non, c'est la seule.

— Je suis touché ! il frime en faisant semblant de dépoussiérer ses épaules.

— Calme tes ardeurs, ça fait de toi mon choix par défaut, pas mon ami.

— Mais que tu es vilaine, Crocsy !

J'admets que ma façon de lui répondre était extrême, mais mes craintes l'ont emporté.

— Je suis pas fan de l'idée de me faire de nouveaux amis, c'est tout.

Pas tant que je ne serai pas sûre de moi.

— J'avais compris, il déclare en se marrant. Et j'suis pareil, alors sans rancune. En somme, si je disais oui, ça ferait de moi ta roue de secours...

— Ouais.

— Ton airbag de sécurité ?

— Si ça te fait plaisir.

— Ta carte routière pour retrouver ton chemin ? il persiste.

— T'es lourd ! Oublie cette histoire, ta grosse tête va tripler de volume si je t'interviewe. Je vais plutôt proposer à Felix.

Rafael plisse le nez et joue avec la visière de sa casquette.

— Mon cœur balance. D'un côté, j'ai envie de te pousser dans la gueule du loup ; de l'autre, j'ai une conscience qui me souffle de te préserver de cet animal.

Comme s'il avait compris qu'on parlait de lui, son cousin nous sourit avant de s'élancer sur sa planche... les fesses à l'air.

— Je retire ce que j'ai dit, je m'étouffe en cachant mon visage dans ma capuche.

— Ça consiste en quoi, ton devoir ?

— Grosso modo : des séquences d'interview entrecoupées de quelques vidéos.

— Et j'ai un droit de regard sur le résultat ?

— T'as peur que je dévoile tous les secrets que je t'aurai extorqués ?

— Ne me vois-tu pas trembler ? Tu peux déjà noter dans ton cahier que je ne suis pas quelqu'un de très bavard. Bonne chance pour délier ma langue.

Bienvenue au club.

— Je pourrais monter mon rendu sous forme de courts épisodes. Comme ça, tu les publies au fur et à mesure en amont de ta compétition pour faire grimper ton audience. Et le dernier se passerait à Tampa en guise de conclusion.

Ses yeux s'agitent de droite à gauche tandis qu'il réfléchit à ma proposition.

— Je suis conquis par cette putain de bonne idée, Crocsy !

— Cool !

— Tu as conscience de ce que ça signifie, n'est-ce pas ?

— Que je vais devoir manger d'autres bagels en ta compagnie ?

— C'est clair qu'on va bouffer une tonne de bagels ensemble. Mais c'est pas tout.

— Que je vais devoir me farcir tous les spots de la ville pour diversifier les décors ?

— Bien vu, j'y avais pas pensé.

— Merde, c'est quoi, alors ?

— Tu devras m'accompagner en voiture à Tampa pour immortaliser mes exploits.

Mes yeux s'écarquillent spontanément.

— C'est ton idée, Crocsy, il susurre, ravi de m'avoir prise à mon propre jeu.

Tampa ? Impossible, c'est beaucoup trop loin.

— Tu divagues, j'me sens pas encore prête pour un long trajet. Ça représente quoi ? Quatre heures de route ?

— Plus ou moins, ouais. Mais on pourra faire des pauses.

— Toi qui vénères les maths, j'ai un problème à t'énoncer : Rafael part de Miami à 9 h 12. Il y a quatre heures de route jusqu'à Tampa. Sachant qu'il devra s'arrêter dix minutes toutes les dix minutes, à quelle heure Rafael arrivera-t-il à Tampa ?

Il ferme les yeux, compte sur ses doigts et les rouvre beaucoup trop vite.

— 17 h 02. Ça représente vingt-trois pauses de dix minutes, donc trois heures cinquante de plus sur la durée initiale.

— Non, mais... comment tu peux calculer ça si rapidement ?

— Et encore, il faut ajouter une pause déjeuner, puisque manger dans ma voiture constitue un délit. Donc je table sur 17 h 30.

Note à moi-même : à compter de ce jour, je hais encore plus les maths.

— On a trois mois devant nous pour faire de toi la copilote la plus sereine de Floride, il reprend. Ce sera ton examen final ! Grâce à ton idée de génie, me voilà avec trois fois plus de motivation pour que tu arrêtes de flipper en bagnole.

— Il me tarde de voir ça...

J'admire son ambition. Même si j'avoue que sa façon d'aborder le skate malgré son handicap est inspirante et rassurante. S'il a pu remonter sur sa planche, je peux réussir à remonter en voiture à peu près sereinement, non ? Après tout, ça me donne un objectif. Et peut-être que Raf parviendra à me dispenser un peu de sa technique qui semble porter ses fruits.

— C'est l'heure de retourner sur le campus, il change de sujet en consultant son téléphone.

— Déjà ?

Je vérifie l'heure sur ma montre et hallucine qu'il soit si tard.

— Moi non plus, je ne vois pas les minutes passer quand je suis avec toi, Crocsy.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire.

— Mais tu l'as pensé très fort.

— Quittons cet endroit malfamé, je conclus.

Nous remballons nos affaires et remontons en voiture sans attendre.

— Comment tu veux fonctionner pour les vidéos ? il me demande en s'attachant.

— Il faut construire une trame, choisir les spots où aller, les sujets que tu veux aborder et la façon de les découper.

— Je vais réfléchir de mon côté, toi du tien, et on tranche ensemble. Si t'es dispo, on peut se donner rendez-vous après-demain vers 14 h 30 ? Le samedi matin, je suis en service sur le campus et le soir avec la Love Machine, mais ça nous laissera quelques heures entre les deux pour organiser nos idées.

— Ça me va. Ensuite, une fois qu'on aura tourné tout ce qu'il nous faut, je ferai le montage et tu pourras diffuser.

— Je préfère qu'on le fasse ensemble. On forme une équipe, maintenant. On travaillera main dans la main à chaque étape de cette création, avançant dans la même di...

— J'ai compris ! N'en rajoute pas, sinon j'arrête mes études.

— Tu me résistes encore, mais bientôt tu m'enverras des textos tous les soirs.

— Je coupe mon portable à 21 heures.

— Puis tu parleras de moi partout.

— À qui ? J'ai pas d'amis en dehors de Tory, et t'as pas envie d'occuper ses pensées.

— Et, bouquet final... il persiste et signe en se foutant royalement de mes paroles. Tu seras ma plus grande fan à Tampa, agitant une banderole aux yeux de tous.

— On se connaît depuis moins de trois semaines. T'as pas l'impression d'aller un peu vite en besogne ?

— Je suis lucide, Juliet.

Là encore, sa façon de prononcer mon prénom comme s'il le faisait depuis deux décennies ne colle pas à la réalité. On vient à peine de se rencontrer, dans des circonstances absurdes qui plus est !

— Je viendrai à Tampa juste pour le plaisir mesquin d'encourager tout le monde sauf toi.

— J'ai vu comment tu me regardais tout à l'heure, tu es déjà fan de moi.
Relax, il plaisante.

— Je peux démarrer ? il me sonde, une main sur la clé.

Son ton a changé, il a repris sa casquette de chauffeur attentionné. Mis à part ses railleries incessantes et ses passions discutables, il est très cool avec moi, alors que rien ne l’y oblige. Aussi improbable que ça puisse paraître, il est de bonne compagnie, et si nos rencontres peuvent en prime m’octroyer une bonne note, pourquoi m’en priver ?

— Au fait... merci, Rafael. Je te suis reconnaissante de m’aider.

— T’es bizarre, il articule après plusieurs secondes passées à me décrypter.

— Comment ça ?

— C’est étrange quand t’es sympa, ça me met mal à l’aise.

Il tire sur le col de son pull pour illustrer sa gêne.

— Tu préfères quand je t’envoie chier ?

— Je m’y suis habitué, maintenant. Alors, oui, s’il te plaît.

Je lève mon majeur en même temps qu’un sourcil.

— Ouf, les éléments sont enfin réalignés.

Je lève le deuxième puis me détourne vers la vitre. J’ai fait l’effort de me montrer reconnaissante, et il s’en fiche. Très bien, au moins, je suis tranquille avec ma conscience de ce côté-là.

1. Figure en skateboard.

19

Rafael

Je traverse le campus sur ma planche pour gagner du temps. Je déteste en effet être à la bourre. Devant la bibliothèque, j'accroche ma *board* à mon sac à dos et entre dans le bâtiment. Mes semelles couinent sur le sol, et j'écope d'une œillade outrée de la femme assise derrière le comptoir d'accueil. Elle tend son stylo vers le panneau exigeant le silence. Je me fige et pointe du doigt ma prothèse apparente.

— Il faut que je mette de l'huile, je chuchote en tordant ma bouche.

Elle baisse les yeux vers ce que je lui montre et se décompose. Je suis un enfoiré, mais ça me fait marrer à chaque fois.

Je me remets en marche en contrôlant mes pas et cherche Crocsy du regard dans la grande salle. Il y a du monde, mais je la repère presque tout de suite. Assise à une table près de la fenêtre, elle ne m'a pas encore vu. Son attention rivée à l'extérieur, le menton posé dans sa paume, elle est plongée dans ses pensées.

Mes pas ralentissent sans raison, je m'arrête au milieu de la bibliothèque et m'appuie contre une étagère pour l'observer un instant. À première vue, c'est une fille lambda, qui se fond dans la masse. Mais il émane d'elle une complexité que je perçois maintenant que je la connais un

peu. Très peu, à vrai dire. Pourtant, je l'aime bien. Mais j'aime encore plus sa froideur amicale très... rafraîchissante. Ce projet de reportage tombe à pic. D'un côté, ça m'aide à décompresser ; et de l'autre, ça me booste pour la compétition à venir. Sans compter que je peux filer un coup de main à Crocsy pour son devoir et son souci de voiture.

Je quitte mon poste d'observation et avance vers elle.

— Désolé pour le retard, je lance en tirant une chaise.

Elle sursaute et cligne des yeux. Je ne sais pas où son esprit était parti, mais loin d'ici.

— Je suis tombé sur un client bavard, j'ai failli déclencher le bouton d'urgence de l'application pour que l'un de mes potes me vienne en aide.

— Ça existe vraiment ?

— Bien sûr ! Si on a un pépin, il suffit d'appuyer sur une icône, et ça lance un SOS.

— C'est une bonne idée.

— Maintenant qu'on s'entend bien, je peux t'avouer quelque chose. J'ai hésité à l'actionner quand Tory a réservé cette première course et que tu braillais sur le trottoir.

— Je chantais !

— Ah ! Parce que tu le faisais consciemment ?

— Non ! Enfin si, mais... C'était de la sorcellerie, ce truc, je ne veux plus jamais en parler.

Elle aligne ses stylos et croise ses mains.

— T'as déjà commencé à noter des choses, je remarque en pointant le cahier devant elle.

— J'ai ébauché la ligne directrice et les éléments qui me sont venus à l'esprit.

— Super, montre !

Je me penche et retourne son cahier dans le bon sens de lecture avant de survoler les premières questions qu'elle a rédigées en hochant la tête. Je ne

le laisse pas transparaître, mais Juliet ne pose jamais celles auxquelles je m'attends. Comme pendant ce déjeuner, jeudi, où elle s'est montrée curieuse sur ma prothèse uniquement au travers du skate. Elle ne m'a pas interrogé sur ce qui m'était arrivé et, maintenant encore, elle ne le mentionne nulle part sur cette feuille.

— C'est pas mal, je commente en lui rendant son travail. Je commence à avoir une petite idée de ce que ça pourrait donner et ça me plaît assez.

— C'est un premier jet. Je me dis que le reste viendra aujourd'hui, puis sur le vif. Qu'est-ce que tu aimerais dire sur toi ?

— J'ai pas envie de m'épancher sur des détails qui ne regardent personne, je la prévient quand même.

Elle hoche la tête, comprenant parfaitement ce que ça sous-entend. Je n'arrive pas encore à deviner si elle retient sa curiosité ou si ça lui passe complètement au-dessus.

— Commençons depuis le début, elle entame en enlevant le bouchon de son stylo.

— La première fois que je suis monté sur un skate, j'avais neuf ans.

— Moi aussi, j'avais...

Elle s'interrompt, pince les lèvres, récupère son cahier et reprend :

— Moi aussi, j'avais pensé à parler de ça. Tu as des films de toi à cette époque ? Ce serait cool d'intégrer de vieilles bandes.

Je suis persuadé que ce n'est pas ce qu'elle comptait dire mais je laisse couler.

— Je jetterai un coup d'œil chez moi mercredi prochain. D'ailleurs, autant que tu le saches tout de suite, certaines parties de ce reportage pourraient t'obliger à t'immerger dans ma famille.

— Pourquoi ça sonne comme une mise en garde ?

— Parce que c'est l'une des familles de Little Havana qui compte le plus de membres. J'espère que t'as très envie d'avoir une bonne note pour ce devoir, car il te coûtera sûrement un peu de ton âme.

— Une vraie journaliste ne recule devant aucune menace, elle argue.

— Sois prudente avec tes certitudes tant que tu n’as pas rencontré les Torres.

— Les Monroe sont peut-être peu nombreux, mais je suis sûre qu’ils sont de bons concurrents.

— Tu veux parier ?

— Combien t’es prêt à mettre ? elle me défie.

— Cent billets ?

— Ton assurance va te coûter cher, le skateur.

— C’est ce qu’on verra.

— Continuons. Petit Rafael commence le skate à neuf ans... Et ensuite ?

J’hésite pendant quelques secondes.

— Il adore ça mais ne vise pas une carrière pro pour autant. Il s’éclate avec ses cousins et leurs potes, ils *rident* ensemble sur tout ce qui leur passe sous la roue et se font ramener quelques fois à la maison par les flics. À seize ans, ce truc lui pousse sous le genou, et le skate devient son moteur pour ne pas partir en couilles.

Je reprends mon souffle, Juliet est concentrée sur mes mots, qu’elle note rapidement. Elle lorgne sa feuille quelques secondes puis relève la tête vers moi. Je me prépare à recevoir sa question. Celle que tout le monde pose. C’est certain.

— Ça devient ton moteur OK, et... ?

Ou pas. Son attitude me fait perdre le fil.

— Depuis ça, je m’entraîne énormément. C’est ma façon de garder un cap et d’être convaincu chaque jour que je peux faire autant de choses qu’avant. Rester le même.

Cette dernière phrase me met mal à l’aise.

— On n’est pas forcés de présenter ça comme ça, je corrige en passant une main dans mes cheveux.

— J’ai compris. Le plus important pour toi est de mettre en avant ta passion pour le skate, pas tes traumatismes perso.

— Quelque chose comme ça, ouais.

— Comment sont les mentalités dans cette discipline ? Est-ce que les skateurs sont du genre tolérants ?

— Je croyais que tu avais ton avis sur la question, je la taquine en lui filant un coup de pied sous la table.

— Je m’efforce d’être impartiale. Et j’imagine que ce ne serait pas très vendeur de sous-entendre que vous n’êtes tous que de gros idiots arrogants.

— Crocsy... Chacune de nos rencontres me fixe un nouvel objectif. File-moi ton cahier.

Je le récupère, pique un stylo et note dans la marge. « Changer Juliet. »

— Me changer ? elle lit en penchant la tête. Rien que ça ? C’est plus un objectif, là, c’est la mission d’une vie.

— J’ai pas la prétention de te modifier tout entière, y’aurait trop de boulot pour dompter ton mauvais caractère. J’ai seulement l’intention de venir à bout de ton rejet du skate, je chuchote.

— Bon courage, elle me provoque, souriante.

Elle tire à son tour sur son cahier.

— Réponds à ma question au lieu de t’éparpiller. Comment est le monde du skate ?

— Plutôt ouvert. Je mentirais en te disant que j’ai pas croisé quelques connards. Il y en a, comme partout. Mais j’ai jamais ressenti de différence quand je skate. C’est sûrement pour ça que je m’y sens aussi bien.

Durant plusieurs minutes, elle écrit, rature, griffonne des flèches, des astérisques et toutes sortes de symboles qu’elle seule comprend. Quand elle semble satisfaite, elle arrache la feuille et recopie tout au propre.

— T’en penses quoi ? elle me demande en me renvoyant son cahier.

Elle est douée.

— C’est nickel. Bon travail.

— Merci, Rafael.

— Tu peux m'appeler Raf, je réplique naturellement.

— Non, merci.

J'arque un sourcil, mais elle regarde ailleurs.

— T'as répertorié les lieux comme prévu ? elle revient à la charge après une minute d'absence.

— Ouais.

J'ouvre la fermeture Éclair de mon sac à dos et en tire une feuille pliée en quatre. Je la défroisse avant de la lui tendre. Elle l'attrape entre le pouce et l'index et la fait flotter entre nous.

— Très soigneux comme garçon.

— Arrête, j'ai préparé ça avec beaucoup d'engagement ! En rouge, ce sont les *skateparks* classiques ; en bleu, les endroits stylés de Miami, et en vert, d'autres spots un peu plus éloignés...

— Éloignés ?

— Moins que Tampa, je rétorque. *Step by step*, j'articule en me frottant les mains.

J'ai bien l'intention de l'embarquer avec moi là-bas. J'étais sérieux en disant que c'était l'un de mes objectifs. Ce sera la ligne d'arrivée. Je ne peux pas le lui dire, mais elle représente à elle seule ce pour quoi j'ai intégré les Campus Drivers.

— T'as choisi le vert parce que c'est la couleur de l'espoir ?

— T'es perspicace.

— T'es surtout tellement prévisible.

Elle lit ce que j'ai préparé en mordillant l'ongle de son index. Je prends conscience que je la dévisage quand ses yeux migrent plusieurs fois vers moi.

— Il y a beaucoup d'endroits que je ne connais pas, elle murmure.

— Depuis combien de temps tu vis à Miami ?

— Un an et demi.

N'importe qui préciserait où elle vivait avant, mais pas elle.

— Et tu es originaire d'où ? je l'interroge donc.

— De Portland.

On avance un peu.

— Se déplacer à pied limite forcément tes possibilités pour découvrir la ville.

Je prenais déjà à cœur ma mission de la décoincer en voiture mais je vais pouvoir faire d'une pierre deux coups en l'emmenant dans des coins de Miami qu'elle n'a jamais vus.

— Heureusement que j'ai un chauffeur particulier, alors. Est-ce qu'il y a une remise après plusieurs courses ? Genre neuf courses achetées, la dixième offerte ?

— Tu m'as pris pour un pizzaïolo ?

— Radin.

— Gratteuse.

— Skateur.

— C'est pas une insulte ! j'éclate de rire.

— Chhhuuuttt ! s'agace quelqu'un.

— Bon, maintenant qu'on a posé tout ça, essayons de faire un planning, elle reprend en parlant tout doucement. T'es dispo quand, toi ?

— On tourne pas mal avec les Campus Drivers, mais j'ai forcément un dimanche sur deux et mon mercredi soir de fixe. Pour le reste, ça peut changer d'une semaine à l'autre.

— OK.

— Et toi ? Des contraintes particulières ?

— En dehors de mes heures de cours, aucune, donc je pourrai m'adapter à ton emploi du temps.

— Ça serait peut-être sympa de filmer à différentes heures de la journée, t'en penses quoi ?

— Je suis d'accord, ce sera moins rébarbatif.

— Rébarbatif, carrément ?

— Pardon, j'avais dit im-par-tiale, elle prononce en passant une main devant son visage comme pour se recentrer. Une petite rechute.

Sur une feuille vierge, nous notons nos plages libres en commun la semaine prochaine, et elle me donne carte blanche pour choisir les lieux de tournage tant qu'ils ne sont pas trop éloignés.

— On a fini, elle décrète en s'étirant.

Je lorgne l'heure sur mon portable. Nous avons bossé plus rapidement que ce que je pensais.

— J'ai le temps de te ramener, si tu veux. Gratuitement, j'ajoute. Vois ça comme un supplément œuf sur ta pizza.

— J'accepte cette offre charitable.

Elle réunit ses affaires dans son sac, puis nous nous levons et traversons la bibliothèque. Elle marque une pause à mi-chemin.

— C'est toi qui couines comme ça ?

— Oui, ça arrive chaque fois que je suis content, je réponds.

— Si tu ajoutes que tu remues la queue, je rentre à pied.

— Dis donc, Crocsy, en voilà des manières ! Qu'est-ce que c'est que ces sous-entendus !

— Rappelle-moi ce qui m'a pris de te proposer ce reportage... elle demande pour la forme.

Elle rabat sa capuche sur sa tête et ouvre la marche vers la sortie.

20

Rafael

Il s'est écoulé dix jours depuis que nous avons calé un semblant de plan d'attaque avec Juliet à la bibliothèque. Et cette nouvelle semaine est d'un ennui mortel. Tout comme le cours auquel j'assiste en ce moment même.

On est mercredi. La dernière fois que j'ai vu Juliet, c'était vendredi. Et après plusieurs jours sans la conduire, mes trajets classiques me paraissent insipides. Je ne pensais pas dire ça au départ, mais les courses avec elle sont les plus divertissantes. Pourtant, pas plus tard que tout à l'heure, je me suis fait draguer par une jolie cliente de dernière année qui m'a laissé son numéro. Bien sûr que je vais la rappeler, mais c'est devenu presque ennuyant en comparaison d'une Juliet imprévisible. Quand je pars la chercher, je me demande toujours ce qu'il va se passer.

En conclusion, je suis maso. Alors, je profite d'une pause entre deux cours pour lui envoyer un SMS.

RAFAEL : Toujours pas de résa ce matin, j'espère que tu n'as pas jeté l'éponge. Ou pire, jeté ton dévolu en douce sur mes coéquipiers. Les pauvres, ils n'ont pas les épaules pour te gérer.

Elle me répond immédiatement.

JULIET : T'es dépendant ou quoi ?

RAFAEL : Je suis seulement pragmatique (et vénal). Tu m'avais promis des courses tous les jours, je comptais sur ton argent pour m'offrir une prothèse qui parle.

JULIET : Mon frère me guette, je l'ai vu prendre des notes dans son petit cahier de commérages. Il me scrutait chaque fois. Il doit commencer à se douter de quelque chose.

RAFAEL : Un truc de jumeau ?

JULIET : Nan, j'ai toujours eu l'intime conviction que la NASA avait installé une puce dans son cerveau. J'espère que les ondes du Wi-Fi la feront cramer.

Quand elle fait preuve de cette légèreté, j'ai du mal à comprendre l'ampleur de son blocage automobile. Pourtant, la virée à Tampa semble encore loin d'être gagnée.

RAFAEL : Pourquoi tu lui racontes toujours pas ?

JULIET : J'attends encore un peu, je connais la bête. Il va vouloir monter dans ta voiture matin, midi et soir. Il sera comme une sangsue collée à tes fesses, qui aspirera ton âme.

RAFAEL : Ça doublerait mon bénéfice. Je devrais tout lui balancer !

JULIET : L'appât du gain, c'est moche. Mais je suis de bonne humeur aujourd'hui, alors je passerai outre.

RAFAEL : Comment ça se fait ?

JULIET : Y'a pas de raison à la bonne humeur ! Seulement à la mauvaise.

RAFAEL : Hum... C'est louche.

JULIET : Tu n'es pas réceptif, je vais choisir un autre chauffeur pour aujourd'hui.

RAFAEL : Ce sont mes amis, je les préviendrai de se fournir en petits sacs à vomi.

JULIET : Chien de la casse.

Je m'apprête à lui envoyer un GIF, mais le temps de sélectionner le plus adapté, je reçois une demande de réservation de sa part sur l'application, avec un départ à midi pour la ramener chez elle. *Pas trop tôt !*

RAFAEL : Attends-moi à côté des terrains de tennis, je suis garé au P10.

Elle ne me répond pas, elle a dû retourner en cours, elle aussi.

À l'heure du déjeuner, je quitte la salle et file en direction du parking où mon Alfa Romeo est garée. À mi-chemin, je tombe sur Luke et me sens contraint de m'arrêter. Son front est couvert de noir, son pull aussi, et il a l'air excédé.

— T’as ramoné une cheminée ou quoi ? j’envoie pour l’achever.

— C’est pas le moment, il grogne.

— ¿*Qué pasa?*

— C’est Tory, elle a décidé de faire de ma vie un enfer depuis hier.

La copine de Crocsy ?

— Tu connais Tory, toi aussi ? je m’étonne. Quelle imprudence !

— Qui ça ? J’té parle de ma bagnole. Suis un peu !

Ah ! oui, Tory, le petit nom donné par Luke à sa Ford Torino. Au temps pour moi.

— T’as besoin que je jette un coup d’œil ?

— J’m suis débrouillé. Lewis m’a conseillé par téléphone, et c’est rentré dans l’ordre. Je trace me changer et j’enchaîne avec ma course suivante.

— OK, pas de souci. À toute, vieux.

Je reprends mon chemin en m’activant, j’ai déjà presque dix minutes de retard. Juliet va finir par croire que je le fais exprès.

Une fois au point de rendez-vous, je tourne sur moi-même pour la localiser et la repère sur le trottoir d’en face, assise sur un banc, avec son bonnet et ses lunettes de soleil. Concentrée sur le cahier qu’elle tient entre ses mains, elle ne me voit pas arriver. J’accélère, prends de l’élan et me jette sur le banc pour que mes fesses me fassent glisser jusqu’à elle.

— Salut, Juliet ! je lance en rebondissant contre son épaule.

Mauvais timing, je n’avais pas vu qu’elle était en train de boire et d’écrire en même temps. Elle sursaute, et la secousse fait déraiser son stylo sur la page, tirant un long trait noir sur ses notes. Pire, elle renverse la moitié de son gobelet sur son sweat beige, qui s’auréole immédiatement de marron foncé.

— Merde, désolé !

Ses yeux écarquillés me balancent des éclairs plus vite que ses lèvres n’arrivent à formuler la moindre phrase.

— Non, tu, mais... Je ne... Mais... Mais...

Elle ferme les paupières et prend une profonde inspiration pour se canaliser.

— Toi aussi, tu m’as manqué, je déclare avec un grand sourire en m’éloignant de quelques centimètres, au cas où.

— Mon pull est foutu, elle marmonne en tamponnant une serviette dessus.

— J’en ai un autre dans la voiture, prends le mien.

Je me débarrasse de mon sweat et le lui tends. Elle pose ses affaires à côté d’elle et retire le sien en se dandinant sur place. Je mords dans ma lèvre en découvrant son tee-shirt blanc, sali lui aussi par son café.

— Génial ! elle râle en s’en rendant compte. On dirait que j’ai eu une montée de lait.

— De café au lait, je précise. Je peux prendre une photo pour mon boss Donovan ? Le lait, ça le passionne.

— Tu voudrais envoyer une photo de mes seins à ton boss ?

— À aucun moment j’ai parlé de ta poitrine. Tu cherches à me faire passer un message, Crocsy ?

Ses prunelles assassines me transpercent.

— Je vais marcher sur ta gorge.

Je bute sur ses mots avant d’éclater de rire.

— Tu faisais quoi ? j’essaie de changer de sujet tandis qu’elle enfile mon pull.

— Hormis t’attendre depuis douze minutes ?

— Je te sens impatiente, c’est mignon.

Elle prend son stylo comme une arme et mime un coup de poignard vers mon cœur.

— Où s’est envolée la bonne humeur dont tu t’es vantée dans ton texto ? C’est de la publicité mensongère, tu m’as tendu un piège. J’aurais refusé la course, si j’avais su.

— Apparemment, elle s'évapore à ton contact, elle rétorque en battant des cils. Allons-y. Je meurs de faim et j'ai caché une part de tarte aux pommes dans ma chambre. Je l'entends d'ici susurrer mon prénom d'une voix sucrée.

Elle quitte le banc sans attendre et part devant.

— Je suis garé là-bas ! je crie en désignant la direction opposée.

Elle change de trajectoire, et nous atteignons ma voiture sans nouvelle embûche. Le cliquetis de sa ceinture et le ronronnement du moteur ne suffisent pas à couvrir le gargouillis de son estomac.

— Manger, elle articule en réponse à mon regard amusé.

— Avant ça, pour récompenser ton attente de douze minutes, j'ai une surprise pour toi.

L'idée vient de s'imposer à moi, et elle me plaît beaucoup.

Je quitte mon stationnement et m'engage dans le trafic.

— Est-ce que ça se mange ?

— Non.

— Dommage, j'ai faim, et rien d'autre ne m'intéresse. Ramène-moi chez moi comme prévu.

— Tu es merveilleusement agréable aujourd'hui. Une raison particulière à tant de sympathie ?

— Tout allait bien ce matin, mais cette dernière heure de cours était nulle, mon prof d'expression écrite fait beaucoup trop de bruit quand il boit, la fille qui était assise à côté de moi s'est mouchée et...

— T'es énervée parce qu'un être humain s'est mouché ?

— Oui, ça me dégoûte.

— Mais t'aurais voulu qu'elle fasse quoi ? je me marre. Qu'elle passe cinquante-cinq minutes à renifler ?

— Non. Que son nez se bouche et qu'elle s'étouffe.

— C'est plutôt radical.

— Oh ! Et un abruti m’a fait renverser mon café au lait sur moi pour clôturer cette matinée. Ça te semble suffisant comme arguments ?

— Oui.

— Merci de ta compréhension.

— Mais la surprise tient toujours, alors cesse de me mater de travers et regarde la route, qui n’est pas celle pour rentrer chez toi. Ta tarte aux pommes attendra le goûter.

Elle tourne la tête d’un côté puis de l’autre et tente de résoudre l’énigme de notre destination.

— Je suis flatté, tu ne te rebelles même pas. Je craignais que ta disparition de ces derniers jours te fasse régresser, mais j’ai pu clairement t’emmener n’importe où, maintenant. J’applaudis ta progression. Bientôt Tampaaa !

À cette mention, elle tord sa bouche et plisse le front. En presque quatre semaines de thérapie automobile, c’est la première fois qu’elle n’est pas scotchée au pare-brise avec la nécessité de connaître la durée de l’expédition. Un sourire discret étire d’ailleurs ses lèvres, comme si elle se faisait la même réflexion.

— Je t’ai vu sourire, je frime en pianotant sur mon volant.

— C’était une grimace. J’ai subi un spasme de l’utérus, on dirait que mes règles vont arriver avec deux jours d’avance.

— Menteuse. Une menteuse écœurante, par-dessus le marché. Je t’interdis de me confier des trucs pareils, putain !

— Quand est-ce que tu vas me dire où tu m’emmènes ?

— Dès que j’aurai exorcisé les images que tu viens de faire naître dans mon esprit.

Tandis que je me lance dans une litanie de prières inventées de toutes pièces, elle continue à observer les alentours.

Nous longeons le bord de mer quand je daigne enfin reprendre la parole.

— Allez, j'te file un mini indice. On va légèrement modifier l'exercice, histoire de casser la routine de nos rencontres clandestines.

— C'est-à-dire ?

— Tu me fais confiance ?

— Bien sûr que non, elle rétorque sans gêne. Le dernier changement dans la feuille de route m'a obligée à te regarder skater pendant trois quarts d'heure.

— T'as dit que le bagel était délicieux.

— Pourquoi tu parles de nourriture alors que je viens de te dire que je crevais la dalle ?

— Ronge ton frein, Crocsy, y'a largement de quoi te caler là où je t'emmène.

— Je déteste ne pas savoir où je vais, elle souffle sur un ton moins serein.

Bon, ses réflexes reviennent déjà.

— T'inquiète, au prochain croisement, on est arrivés.

J'emprunte la voie qui tourne à gauche et, face à nous, se dresse à présent un énorme parc d'attractions.

— Oui, oui, c'est bien là, je l'informe en lisant la surprise sur son profil.

— Quel est le lien avec notre arrangement ?

— Tu vas voir...

Je stationne mon Alfa Romeo et nous commençons par commander deux hamburgers au premier snack que nous croisons. La faim influe clairement sur le tempérament de Juliet qui n'est déjà pas commode en temps normal.

— Tu te sens mieux ? je raille alors qu'elle avale sa dernière frite. Le démon en toi est nourri ?

— Un mini donut et il sera calmé.

Je me laisse tenter moi aussi, avant de lancer enfin mon plan.

— Debout, Crocsy, l'heure est venue.

Elle reste assise, méfiante.

— Je ne saisis pas ce qui se passe, elle m'explique en jouant avec la manche trop longue de mon pull. Qu'est-ce qu'on fait là, hors de ta voiture ?

Du Juliet tout craché, malgré le peu de recul que j'ai sur elle. Heureusement que je ne suis pas susceptible.

— Zen ! Ne va rien imaginer, l'asociale ! On ne sort pas du cadre de ta désensibilisation, c'est promis.

— OK...

— On va y aller mollo, viens par ici.

Sans réfléchir, je passe un bras sur ses épaules pour la guider. En retour, elle me fiche un coup de coude dans les côtes. Le message est clair. Je me décale en rigolant. C'est agréable de nouer une pseudo-relation sans ambiguïté, dans laquelle personne n'attend rien de l'autre.

Tandis qu'on déambule entre les nombreux visiteurs, son regard flâne sur les stands.

— Je n'ai pas remis les pieds dans un parc d'attractions depuis des années, elle commente. J'avais oublié l'atmosphère qui s'en dégage. Ces gens qui se marrent, crient leur joie ou leur frustration en mangeant des cochonneries aux couleurs inquiétantes.

— Et voilà, on y est, je chuchote à son oreille, impatient d'être témoin de sa réaction.

Elle quitte des yeux le type qui essaie de battre un record de tractions pour les poser sur...

— Tu rigoles ? elle répond en levant la tête vers moi.

— Pas encore, mais je sens que ça ne va pas tarder.

21

Juliet

Il y a cinq minutes, je m'inquiétais de me retrouver dans ce parc avec Rafael. Comme deux potes. Maintenant, la source de mon inquiétude — pour ne pas dire sidération — est tout autre. Devant nous s'étend une large piste d'autos-tamponneuses.

— C'est ça, ta brillante idée ?

— Affirmatif.

— Que des voitures miniatures me foncent dessus ?

— C'est la piste pour enfants, Juliet.

J'avais remarqué. Mais quand même !

— C'est un excellent moyen de travailler ton appréhension, il continue en m'obligeant à avancer vers la caisse.

— Qui est l'idiot qui a décrété ça ?

— C'est moi ! Mais tu as choisi le plus grand idiot du campus comme chauffeur personnel, tout est donc de ta faute.

— Le hasard ! je martèle pour la énième fois.

À l'intérieur de sa petite guérite, une femme aux cheveux noirs fume un énorme cigare.

— C'est réservé aux gosses, j'argue en le forçant à ralentir. On n'a pas le droit.

— Tu doutes de ma légendaire force de persuasion ?

— Elle n'arrive pas à la cheville de celle de Tory.

L'entendre rire me détend. Après tout, partie comme je le suis dans cette espèce de thérapie expérimentale, autant m'y jeter à corps perdu. Advienne que pourra.

— Vas-y, je l'encourage. J'ai hâte d'être témoin de la manière dont tu vas te faire refouler.

Il rit encore en arrivant devant la vitre en plastique. La femme derrière celle-ci lève la tête de son magazine, nous toise tour à tour et appuie sur le bouton vert, près de sa tasse de thé.

— ¿Qué haces aquí ¹? résonne sa voix dans un haut-parleur.

Je ne comprends pas un mot d'espagnol, mais son ton n'est pas très accueillant. Rafael pose un coude sur le comptoir pour se pencher davantage. Je n'ai aucune idée de ce qu'il balance en retour ni de ce qu'elle ajoute ensuite. Il parle forcément de moi, puisqu'il me pointe du doigt.

La caissière me détaille à plusieurs reprises, l'échange s'éternise. J'espère qu'il ne dépeint pas mon portrait pathétique. Je scrute rapidement derrière nous : une file d'enfants impatients me mate de travers.

Je me remets de face pour découvrir que la femme me dévisage intensément.

— ¡Hay que ser valiente para salir con ese imbécil! ²

— Elle ne parle pas espagnol, ricane Rafael en me tapotant sur la tête comme si ça faisait de moi une pauvre ignorante.

Son interlocutrice affiche une moue indéfinissable avant d'ouvrir la petite vitre qui nous sépare. Un nuage de fumée s'en échappe. Je suis persuadée qu'elle va nous envoyer bouler, mais pas du tout.

— Dix dollars, elle réclame avec un fort accent.

Merde, il n'avait pas tort, il se débrouille bien pour parvenir à ses fins.

— Tu prends l’argent de ton unique neveu ? il s’indigne alors.

— Attends, c’est ta tante ? je réagis.

— Non... il répond en grimaçant.

— Je croyais que tu étais doué en négociation, espèce de tricheur !

Il affiche une moue taquine en posant un billet dans la paume tendue de sa tante. Elle hoche la tête et nous fait signe de choisir un véhicule.

Rafael attrape ma main et m’entraîne sur le champ de bataille. J’inspecte les petites voitures.

— On ne rentrera jamais à deux là-dedans, je fais remarquer.

— L’idée c’est de prendre chacun la sienne, Juliet.

— Ah.

C’est stupide et irrationnel, mais l’appréhension me gagne. Ce n’est qu’une fichue auto-tamponneuse pour gamin, pourtant je crains ma réaction au premier choc. Je me rends bien compte qu’il n’y a aucune chance que je fasse une sortie de piste, mais mon esprit me renvoie de mauvaises sensations.

— Juliet ?

Rafael perçoit mon hésitation et prend les devants.

— Bon, OK, on partage. Mais juste pour le premier tour, il soupire en s’installant comme il peut.

Ses grandes jambes trouvent difficilement leur place dans l’espace réduit, et je culpabilise légèrement.

— Ce qu’il faut pas faire ! il râle en cherchant la meilleure position possible. Je suis à deux doigts de retirer ma prothèse pour gagner dix centimètres.

— Tu veux traumatiser ces pauvres gosses ?

Dès qu’il est calé, il repousse sa casquette en arrière et s’essuie le front.

— À ton tour de te faxer.

— Comment veux-tu que je rentre tout entière là-dedans ? je tique.

— Débrouille-toi, Crocsy. T'as insisté pour qu'on partage cette merde, alors tu vas poser ton petit cul ici d'une façon ou d'une autre.

— J'ai pas insisté ! J'ai même pas ouvert la bouche !

— Ton front ne ment jamais.

Il recommence avec ça !

Je passe une première jambe dans la voiturette puis pose une demi-fesse sur le siège en plastique et reste bloquée. Je force pour pousser mon copilote le plus à droite possible, enfonce mon coude dans son flanc et remue des hanches pour m'insérer millimètre par millimètre. Encastrée dans cette boîte de conserve, les genoux quasiment au niveau du menton, mon dos est collé contre le flanc de Rafael.

— Bon sang, j'te déteste, il grommelle.

— C'était ton idée, le skateur. Assume.

— Non, mes idées sont toujours très simples. C'est toi qui as cette incroyable faculté à tout rendre imprévisible.

— N'importe quoi.

— Si ça peut te rassurer, y'a peu de chance qu'on dépasse les deux kilomètres heure. J'suis même pas certain qu'on bouge tout court.

Une sonnerie stridente retentit, indiquant aux conducteurs de se tenir prêts à enfoncer la pédale. *Allez, Juliet, ça va aller.*

Malgré l'inconfort cuisant du contexte, la compagnie très rapprochée de Rafael me donne du courage. Je m'arrime au volant et plisse les yeux, comme si je jouais mon destin.

— T'es flippante ! commente celui qui conduit habituellement. Pourquoi tu prends cet air de kamikaze ?

— J'analyse le danger, je murmure en scannant la piste.

— Quel danger ? L'âge moyen des gosses autour de nous dépasse à peine les six ans.

— Ne te fie pas à leur innocence apparente. Regarde le petit garçon là-bas, celui avec des lunettes et un chapeau de cow-boy. Il a le vice dans les

iris.

— Tu te mets à faire des rimes toi aussi, tu t'en rends compte ?

— Oh ! Tais-toi ! J'te dis qu'il prémédite une attaque contre moi.

— En fourrant son doigt au fond de son nez ?

— Mon grand-père m'a toujours dit de me méfier des conducteurs qui portent un chapeau et des lunettes. Je le prenais à la légère mais je comprends enfin qu'il avait raison.

— Tu dérailles complètement.

— Il me scrute.

— Et ça te paraît bizarre ? Tu te rends compte de quoi on a l'air, là tout de suite ?

Je n'ai pas l'occasion de lui répondre, la deuxième sonnerie lance les hostilités. Une quinzaine de véhicules se mettent en mouvement. Les premiers chocs retentissent et résonnent dans ma poitrine. Je contracte les fesses, mais elles sont tellement endolories par l'étau dans lequel je les ai fourrées que je ne sens plus rien.

— Lance-toi ! s'impatiente Raf. Fais gaffe, ça arrive fort sur ta g...

Boum. La collision m'arrache un croassement et fait blanchir mes phalanges sur le volant.

Boum. Boum. Boum. La même auto-tamponneuse enchaîne les attaques, je sens presque ma nuque grincer quand je tourne la tête vers mon agresseur.

— Ah ! J'le savais ! je crie en reconnaissant le petit garçon. Qu'est-ce que je t'avais dit ? j'envoie à mon siamois.

— Avance ! il m'ordonne tandis que ce morveux persiste à nous rentrer dedans sans s'arrêter. Magne-toi, sinon je vais me le faire !

Crispée comme jamais, je réussis à bouger le bout de mon pied pour lancer la machine.

Beaucoup trop lourds, on progresse laborieusement.

Devenus une cible de choix pour une armée de gosses vicieux, on se prend des rafales de tous les côtés. Rafael jure dans sa barbe, adresse des regards noirs à la ronde, mais force est d'admettre que nous avons perdu toute dignité en nous emboîtant dans une voiturette pour enfant. Nous accaparons l'attention des chauffards en couche-culotte.

— Allez-vous-en, progénitures du diable ! je braille.

— C'est pas normal que ça dure si longtemps ! s'agace Rafael en matant la cabane vitrée dans laquelle officie sa tante. La garce, j'aurais dû m'en douter !

Alors que nous sommes encore ballottés par les collisions à répétition, je déporte mon regard vers elle. Debout, son cigare dans la bouche, elle apprécie le spectacle. Son neveu lui hurle une flopée de mots en espagnol, et si la situation ne s'y prête carrément pas, l'entendre s'énerver dans une autre langue me déclenche un fou rire nerveux.

— T'es sérieuse ?

Incapable de me calmer, je n'arrive pas à répondre à Rafael. Dépit, il se renfrogne et prend son mal en patience. Mais même en pleurant de rire, j'y vois assez clair pour déceler son sourire contenu.

Le gong de fin résonne et le calme revient.

— Sors de là, s'agace le Campus Driver en tirant sur le col de son pull. J'vais crever.

Quand je parviens enfin à m'extraire de cette machine du diable, je ne sens plus mes jambes. Je tends les mains à Rafael pour l'aider à se relever, il accepte et tague lui aussi lorsqu'il se remet debout. Le gamin avec son chapeau de cow-boy nous passe à côté. Je feule comme un chat en croisant son regard.

— Le respect est mort, je soupire alors qu'il mime un pistolet avec ses doigts pour me tirer dessus.

— Barrons-nous d'ici. Je suis traumatisé, gémit mon compagnon.

Une fois revenue dans l'allée principale de la fête foraine, je prends conscience que je tiens toujours la main de Rafael dans la mienne et la lâche spontanément.

— Le parking est de l'autre côté, non ? je lui lance tandis qu'il progresse dans le mauvais sens.

— Qui a dit qu'on rentrait déjà ? J'en ai pas fini avec toi, c'était juste l'échauffement.

Il se place dans mon dos et cache mes yeux sous ses paumes pour me faire avancer jusqu'où il souhaite.

Lorsque la lumière réapparaît, je plisse les paupières.

— Non, je siffle illico en remarquant ce qui se dresse devant moi.

Deux fois plus vaste que celle que nous venons de quitter, la piste pour adultes me nargue.

— C'est moi qui conduis, si tu veux, propose Rafael comme si de rien n'était.

— Vas-y tout seul. Promis, je suis prête à t'encourager derrière la barrière. Je crierai ton nom.

— C'est très tentant, il susurre en jouant des sourcils, mais en public, quand même... Je suis un jeune homme réservé.

— J'y crois pas une seconde.

— On s'est pas échauffés pour rien, Crocsy. Allez, viens !

Sans me donner le choix, il m'attrape par la taille, bloque mon dos contre son torse en m'encerclant avec ses bras et me force à avancer. Je lui écrase le pied de toutes mes forces.

— J'ai rien senti, il se marre.

Bien sûr, j'ai écrasé le faux !

— Hey, Raf, qu'est-ce que tu fous là ?

Alors que je suis toujours plaquée contre lui, il nous fait tourner sur la droite, vers la voix qui vient de l'interpeller.

— Oh ! Dallas ! T'es pas en service ? il s'étonne.

— Nope, je suis venu avec Lewis et Amy.

À son côté, un couple avance dans notre direction, main dans la main. Ils me lancent un bonjour, auquel je réponds par un « hello » coincé. *Si Rafael voulait bien me lâcher...* J'ai déjà vu le visage de deux d'entre eux sur l'appli des Campus Drivers, je sais qu'il s'agit de ses collègues.

— Amy ? s'étonne Rafael. Amy Hitman dans un parc d'attra...

— Ben alors, on prévient pas, les copains ? l'interrompt quelqu'un.

Raf nous fait pivoter d'un quart de tour, et nous nous retrouvons cette fois face à deux grands types. Eux aussi nous dévisagent avec curiosité. *Super, la team au grand complet !* Alors que Raf m'étreint toujours sans souhait apparent de me relâcher. Je remue pour qu'il saisisse le message, mais il se contente de claquer sa langue contre son palais.

— Amy dans un parc d'attractions ? hallucine à son tour l'un des nouveaux arrivants.

— Conley m'a promis du tir à la carabine, annonce la seule fille du groupe sur un ton un peu flippant. Avec des cibles vivantes, elle précise en insistant sur le dernier mot. Je suis donc contente de tomber sur vous tous...

— Euh, j'étais pas au courant de ça, boss ! s'inquiète Dallas en cherchant le soutien de ses amis.

Boss ? Ce mec est leur patron ? Il me dit quelque chose, même si je ne pense pas qu'il soit un étudiant de FIU.

— Tu m'as vendu une course-poursuite en auto-tamponneuse ! se plaint Dallas. Je refuse de voir Amy avec une carabine entre les mains. Elle me terrifie déjà sans ça.

C'est vrai qu'elle dégage quelque chose d'impressionnant.

— C'était la seule façon de la traîner ici, il fait mine de chuchoter en désignant les autos-tamponneuses. Je compte bien lui mettre la raclée et, pour ça, je devais la prendre par surprise.

Il ouvre les bras vers sa petite amie avant de crier :

— Surprise !

— T'es un homme mort, elle assène en retour.

-
1. Qu'est-ce que tu fais ici ?
 2. Il faut être courageuse pour sortir avec cet imbécile !

OceanofPDF.com

22

Juliet

Les iris d’Amy ressemblent à deux canons de revolvers braqués sur son mec. Je comprends mieux la mise en garde de Rafael le jour où il m’a parlé d’elle.

— Tu me la joues à l’envers, Conley ? Pour commencer, J’ai hâte que tu mordes la poussière. La suite de ma vengeance arrivera plus tard.

— Arrête, chérie. Tu vas effrayer notre invitée.

Il m’envoie un clin d’œil avant de se présenter.

— Lewis Conley, champion de NBA et créateur des Campus Drivers, il récite en prenant une voix de monarque.

— Moi, c’est Amy Hitman, embraille sa copine. Et n’écoute pas ce frimeur. Il va bientôt quitter ce monde, de toute façon. Ignore aussi Dallas, tant que tu y es.

— Tu louperais quelque chose ! se vante ce dernier en me souriant.

— Salut, je m’appelle Anderson, mais Andy suffira, se présente un autre en me tendant sa main.

Mes bras sont bloqués par ceux de Rafael. Je force donc pour me libérer.

— Je suis Juliet, je réponds, sans réussir à me défaire de sa prise.

— Juliet ? tique Lewis sans raison. Juliet comme... Juliet ? T'as entendu, Firebird ? Elle a dit Juliet.

— Si tu prononces son prénom une cinquième fois, je t'arrache la langue, réplique celle-ci.

Elle partage mes pensées ! Il nous détaille en remuant la bouche et reprend.

— Je croyais que c'était une tradition réservée à l'Ohio, mais...

— Oh ! hoquette sa petite amie en ayant l'air de comprendre où il veut en venir.

Ils échangent un regard indéchiffrable, comme s'ils communiquaient par télépathie. Lewis hoche la tête en jouant des sourcils.

— Moi, c'est Luke, ajoute le dernier de la bande après s'être raclé la gorge. Est-ce que tout va bien ?

— Tu demandes ça parce que je suis retenue contre ma volonté ?

— Attends, je vais te sortir de là, annonce Amy en faisant craquer sa nuque. J'ai de la frustration à libérer.

Rafael recule et se résout enfin à me libérer.

— Qu'est-ce que vous faites là, tous les deux ? questionne Dallas.

— Elle a promis de monter dans l'une de ces autos-tamponneuses, je veille juste à ce qu'elle respecte ses engagements, leur explique Raf.

— J'ai rien promis du tout ! je le contredis.

Mon poing cogne son abdomen, sans grandes conséquences.

— C'est la première fois que je te vois. Vous vous connaissez depuis longtemps avec Raf ? s'intéresse Andy.

— Non, c'est récent. Mais j'ai souvent l'impression que ça fait une éternité.

— C'est trop mignon !

— J'dis ça parce que je n'en peux déjà plus, je le corrige avec un sourire narquois.

Il lance une œillade amusée à Rafael, qui me cogne doucement l'épaule.

— Bon, on se la fait, cette session d'auto-tamponneuse ? intervient Amy. Je meurs d'envie de foncer dans des êtres humains, à défaut de leur tirer dessus.

— On compte qui emboutit le plus de fois la caisse de l'autre, s'enhardit Dallas. *Let's go* pour la *battle* de Campus Drivers !

— Nickel, ça me disqualifie direct ! je saute sur l'opportunité.

J'amorce une exfiltration en m'éloignant, mais Dallas attrape le bas de mon pull et me tire en arrière.

— Pas du tout, il réplique en secouant la tête. Tu participes aussi. T'es la nana de mon pote, c'est comme si t'étais des nôtres. Même si tu vas perdre. C'est la beauté du jeu.

— Je ne suis pas sa nana, je réfute.

— Ah bon ? Tu portes son pull et t'étais lovée contre lui. Au temps pour moi si j'ai mal interprété.

— Je n'étais pas lovée. Et j'ai son pull parce que cet idiot a renversé mon café au lait sur moi tout à l'heure ! je me défends en rougissant.

Je m'apprête à le relever pour prouver mes dires, mais la main de Rafael tape sur mon bras.

— C'est bon, ils te croient.

— J'ai toujours un doute, moi, susurre Luke.

— Et tu finiras ta vie avec, siffle mon chauffeur attitré.

— Si vous n'êtes pas ensemble, rebondit Dallas, c'est encore mieux ! Tu seras donc le trophée du vainqueur !

— Je te demande pardon ?

Rafael et moi avons parlé en même temps, avec une intonation identique. Outrée.

— Celui qui remporte la partie t'invite à dîner, il poursuit sans gêne. J'espère que tu aimes la cuisine congolaise, c'est mon péché mignon. Tu pourras même goûter dans mon assiette. Je te tendrai ma fourchette avec classe et générosité.

Dans quel monde j'ai atterri ?

— C'est moi ou Dallas croit qu'il va gagner ? Rafael interpelle ses amis.

— Je t'emmènerai manger français, me promet alors Andy en entrant dans le jeu.

— J'ai une table réservée en permanence à mon nom chez un Japonais, se vante Luke. Parce que je suis un champion de base-ball adulé.

Non, mais j'hallucine ! Ils se prennent pour qui à penser pouvoir me gager ?

— Bordel, mais fermez-la, grogne Rafael en se frottant le visage.

— Fais-moi confiance, me rassure Amy, ils n'ont aucune chance de gagner contre moi, surtout maintenant qu'ils m'ont énervée. Tu échapperas à cette bande de trouduc.

— Je compte sur toi, je me surprends à lui répondre.

Lewis se penche à son oreille pour lui chuchoter quelque chose qui la fait grimacer, mais la voix tonitruante de Dallas capte mon attention.

— Je déclare les Hunger Games¹ officiellement ouverts ! il scande si fort que tout le monde nous observe.

En moins de temps qu'il n'en faut pour regretter cette décision, je me retrouve seule au volant d'une auto-tamponneuse rose. Les amplis crachent une musique assourdissante et les lumières multicolores zèbrent l'arène. Non, mais qu'est-ce que je fiche ici ? C'est sûr qu'ils vont ne faire qu'une bouchée de moi.

— J'assure tes arrières, me lance Raf.

Dans une voiturette jaune, une main sur le volant en totale détente, on dirait qu'il a fait ça toute sa vie. *Logique, c'est un Campus Driver, imbécile.*

— Méfie-toi de Dallas, ce mec est une petite garce sournoise, il précise.

— Je t'ai entendu, connard ! braille le concerné.

L'alarme signalant la mise en route de l'attraction perce mes tympans. Je stocke le plus d'air possible dans ma bouche quand les véhicules

s'élancent.

— Missile en approche ! hurle Dallas en fonçant droit sur moi.

Alors que je suis encore immobile, ma semelle enfonce la pédale dans un réflexe de survie.

— Braque à gauche ! me crie Rafael en me frôlant à fond.

Je m'exécute et le perds de vue, mais je perçois le fracas qu'il a provoqué et son rire satisfait.

Mon cœur commence à s'habituer à l'atmosphère ambiante. Mes mains sont encore raides, moites et douloureuses, mais ma nuque a gagné en souplesse. La chance est de mon côté, je réussis à esquiver toutes les attaques, largement épaulée par Amy et Rafael.

— Attention, Crocsy !

Ne sachant pas où se situe mon protecteur, je pile d'un coup sec et me prépare à une collision. Dieu merci, mon freinage me sort de la trajectoire d'un Luke décidé à attenter à ma vie. Le karma se charge de lui, il se prend une bombe jaune en plein sur le côté. Occupée à me satisfaire de cette image, je ne vois pas arriver Andy. Le choc arrière expulse presque mon cœur de ma poitrine.

— Ça va ? s'inquiète Rafael en roulant jusqu'à moi.

Non, mais je me convaincs du contraire.

— Oui, oui, je réponds, essoufflée.

— Nickel, tu gères. J'y retourne, j'ai une victoire à remporter.

Il agrippe le volant à deux mains et repart sur le champ de bataille.

J'aperçois soudain une ouverture sur ma droite, une voie royale vers Andy. C'est ma chance de repousser mes limites et de me venger. Sans cogiter inutilement, je serre les dents et accélère. Quelques centièmes de secondes avant le choc, il tourne la tête dans ma direction et écarquille les yeux.

— Vengeance ! je hurle comme une démente.

À partir de là, je grappille des points en prenant les chauffeurs en traître. À l'exception de Rafael, qui mérite ma clémence, même si ça me démange de lui foncer dessus.

Lorsque le gong sonne la fin de l'affrontement général, je suis la première étonnée de mon état d'esprit. J'ai le cœur qui bat beaucoup trop vite, je meurs de chaud sous le pull trois fois trop grand de Rafael, mais je me sens bien.

Mes pieds ayant retrouvé le sol et mon cerveau un semblant de lucidité, je me demande subitement qui a gagné. Ils ont tous eu l'air très sérieux avec cette histoire d'invitation à dîner. Je supplie le destin que ce soit Amy. Ou Rafael. Avec lui, aucun risque que le gain arrive sur le tapis.

— Qui est le vainqueur ? je lui chuchote.

Il recule comme si je l'avais mordu.

— Comment oses-tu poser la question ? T'as pas vu ma performance ?

— Désolée, quand je stresse, je louche.

— Raf, t'étais chaud aujourd'hui ! le félicite Lewis. T'as de la concurrence, Hitman. C'est pas trop dur de ne plus être la pilote de la bande ?

— Je vais bouffer tes reins, Conley.

Un hoquet surpris m'échappe. Lewis me lance une moue habituée.

— T'inquiète pas pour moi, Juliet, la colère lui donne toujours des pulsions cannibales, mais j'aime qu'elle mange mon corps.

— Tant mieux... je réponds en retroussant le nez.

— On se fait une revanche ! ordonne Dallas. J'étais pas échauffé.

Pendant qu'ils débattent des résultats et des tactiques houleuses de certains, j'observe la façon dont ils se comportent les uns avec les autres. Ils forment une belle bande. Soudée. J'ai l'impression d'avoir marché sur une mine de solitude tout à coup. J'ai été comme eux à une époque avant de prendre un virage à quatre-vingt-dix degrés. À quel moment ai-je suivi la mauvaise direction ?

Oppressée, je m'écarte légèrement du groupe, et mon regard se pose sur la petite voiture rose que je conduisais il y a quelques minutes. Elle est maintenant occupée par une fille de mon âge qui rit aux éclats. Cette espèce d'euphorie que je ressentais prend une autre tournure, quand j'y réfléchis. *Tu te réjouis d'être parvenue à faire un tour d'auto-tamponneuse sans perdre tes moyens ?* Je me rends compte du ridicule de ce que j'ai pris pour un pas en avant. Je me déteste d'être devenue aussi pathétique.

Je sens une boule de sanglots remonter dans ma gorge et me contiens de toutes mes forces pour lui barrer le passage. Fondre en larmes devant Rafael et ses amis est inconcevable, alors je bloque ma respiration et plaque un sourire crispé sur mes lèvres pour les empêcher de trembler. J'ai besoin de rentrer chez moi.

Je profite d'un coup d'œil de mon chauffeur pour lui faire signe que j'aimerais partir. Il hoche la tête.

— Je dois ramener mon trophée chez elle, on se voit plus tard.

— Bye, Juliet. On se revoit bientôt pour ma revanche, me lance Dallas. Je voulais t'en mettre plein la vue, je suis pas près de digérer cette défaite, mais je me rattraperai.

— Il pense encore pouvoir gagner, se moque Rafael. Allez, on trace, Crocsy.

Je traverse le parc comme si j'étais poursuivie par un ours et m'assieds enfin sur le siège dans sa voiture, à bout de souffle. Intérieurement, je tourne sur le même disque négatif.

— Alors, comment t'as trouvé mon exercice du jour ? me questionne Rafael sur un ton naïf et enjoué.

— Cool, je souffle en déglutissant.

Je dois le remercier, c'est la moindre des choses, mais ma mâchoire est figée pour contenir ce qui pousse dans ma poitrine. Je suis au bord de l'implosion, pour une attraction de rien du tout.

— Cache ta...

Un tout petit sanglot nerveux m'échappe, Rafael s'interrompt aussitôt.
Eh merde.

— Tu pleures ?

— Non, j'ai le hoquet.

Le devinant qui me scrute, je contracte mes abdos, comme si ça pouvait bloquer quoi que ce soit. Évidemment, ça ne fonctionne pas. La larme qui roule sur ma joue brise ma façade.

— Merde, Juliet, pourquoi tu pleures ?

Il change de file précipitamment et se gare sur le parking d'un vieux bâtiment en travaux. Après avoir coupé le moteur, il se tourne complètement vers moi.

— Je t'ai fait peur en conduisant ?

— Pas du tout ! je m'agace. J'veux juste rentrer chez moi, s'te plaît.

— Qu'est-ce qui se passe ? il insiste sans relancer le moteur.

— J'me sens pas très bien, c'est tout.

Ma voix est altérée par une tempête d'émotions. J'étouffe, et il persiste à ne pas redémarrer, alors je détache ma ceinture et sors de la voiture sans crier gare. Je fais les cent pas pour essayer de me calmer, mais le répit ne vient pas. Tant pis pour l'image que je renvoie à Rafael. Après tout, il connaît la surface de mes faiblesses.

Deux mains m'attrapent par les épaules pour m'obliger à ne plus bouger. J'enfonce mon menton dans mon cou pour échapper à l'inspection du chauffeur.

— Hey, où est le problème ? il chuchote en me maintenant. Regarde-moi.

Je garde la tête baissée et les yeux fermés.

— Juliet, regarde-moi !

— Toi, regarde-moi ! j'explose soudain. Tu m'embarques dans un parc d'attractions comme une gamine de six ans, et je me félicite d'avoir fait un tour d'auto-tamponneuse ! C'est tellement stupide ! Je suis ridicule !

— Mais tu t’es amusée, il argue sans se démonter.

— Ça me dégoûte, je regrette d’avoir commencé cette fausse thérapie de merde. Ça ne fait que me jeter en pleine figure à quel point je suis nulle à chier. On arrête tout, je n’en peux plus, j’articule en fondant en larmes.

-
1. Référence aux jeux imaginés par Suzanne Collins dans sa série de romans *Hunger Games*.

OceanofPDF.com

23

Juliet

D'une flexion de coude, Rafael me ramène contre lui, passe un bras derrière mes épaules et pose sa paume contre ma tête. C'est bizarre, mais je suis trop lasse pour lui demander ce qui lui prend ou m'échapper.

— Tu as tort, je l'entends répéter deux fois. Et tu rêves si tu imagines une seconde que je t'autoriserai à abandonner.

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ?

— D'abord, j'ai pas envie que Tory m'envoie les cavaliers de l'Apocalypse. Ensuite...

Il prend une pause, suivie d'une grande inspiration.

— Ensuite, je connais cette impression de ne plus être capable de rien, de se réveiller un jour en ayant perdu une part de soi-même. De se sentir bancal, d'être obsédé par ses erreurs...

Entre les lignes, je saisis qu'il évoque sa jambe et je suis sidérée par la justesse de ses mots et l'écho qu'ils ont en moi. Pour la première fois depuis que j'ai aperçu sa prothèse, je nous découvre un point commun. Il comprend... Plus encore, ça instille du courage dans mes veines et calme le pic d'angoisse qui vient de me traverser.

— C'est vachement bien tout ce que tu fais, il continue. Si tu cales maintenant, ce sera plus difficile de redémarrer, et tu vas le regretter. C'est normal que tu te sois sentie mal, ça signifie que tu réagis.

Je renifle et hausse les épaules.

— T'as besoin que je te rafraîchisse la mémoire sur la Juliet du mois dernier qui a vomi dans les buissons d'un MacDonald's ? il me taquine.

— C'était un Taco Bell, je marmonne contre son pull.

Sa poitrine tressaute sous son rire, qui devient communicatif.

— Tu montes en voiture presque tous les jours, maintenant. Tu es trop dure avec toi-même et trop négative, Crocsy. Lâche prise.

— Tu ne me connais pas, je réponds en me reculant.

Je sens le souffle de son soupir sur mon visage. C'est vrai que je me suis améliorée ces dernières semaines, mais je n'arrive pas à me faire confiance sur la durée.

— Effectivement, il admet sur un ton jovial. Par contre, je connais une recette miraculeuse pour les coups de déprime.

— Une tarte aux pommes ? je bredouille en rivant mon regard au sien.

— Elle t'obsède, ma parole ! Non, sauter sur ma *board* et *riders* jusqu'à ce que je tombe de fatigue.

Moi aussi, Fran et Rosetta m'empêchent de ressasser trop longtemps. Avec mes Impala aux pieds, les mauvaises ondes se dissipent dans mon esprit.

— Bouge pas, je vais chercher quelque chose.

Raf court vers sa voiture, ouvre son coffre pour en extraire sa planche et revient vers moi avec le sourire du mec qui est enfin parvenu à ses fins.

— Monte, il décrète en la déposant à terre.

Dans n'importe quelle autre circonstance, je lui aurais ri au nez. Pourtant, face à sa détermination à me reconforter, je ne peux pas lui faire ça. Je le soûle autant que possible avec sa discipline par pure solidarité envers Fran, Rosetta et leur grande communauté à roulettes. Pour

aujourd'hui, je suis prête à faire une exception en considérant une planche de skate comme le cousin éloigné relou de la famille. On le tolère pendant un repas par an, et c'est largement suffisant.

J'essuie mes joues d'un revers de manche et pose un premier pied sur le grip¹.

— Je vois des petites étoiles danser devant mes yeux, s'émerveille Rafael. C'est un miracle ! Attends, il faut que je vérifie si ma jambe n'a pas repoussé.

— Tu pensais que j'allais dire non ? je fais semblant de m'étonner tandis qu'il tire sur son pantalon.

— Sans détour.

— Je commence à te cerner, Rafael Torres. Je m'économise de longues tentatives de persuasion de ta part. Autant te montrer tout de suite que ta Krooked et moi, on ne vivra jamais aucune histoire ensemble.

— Je suis têtu aussi, Crocsy.

Je pose mon second pied sur la planche et cherche mon équilibre en répartissant mon poids sur mes jambes. *Trahison, disgrâce*, j'entends le Roi Lion chanter dans ma tête.

— Je préfère te prévenir, la dernière fois que je suis montée sur un skate, je devais avoir onze ans et j'ai fini avec un bras dans le plâtre pendant cinq semaines.

— Tu flippes pas d'une nouvelle chute ?

Intérieurement, je ricane. S'il voyait ma façon de patiner, il ne poserait pas cette question.

— Non.

— Mais tu flippes d'un nouvel accident de voiture...

Ses mots me tombent sur l'estomac. Ce sont deux choses diamétralement différentes, mais je comprends que ça l'interpelle.

— Ça n'a aucun rapport.

— T'es certaine de ça ?

— Eh, oh ! La séance de psy s’est conclue il y a trois minutes.

— OK, OK. Donne-moi tes mains, c’est plus sûr.

Je pose mes paumes sur les siennes et enroule mes doigts autour de ses poignets. Je n’avais pas remarqué combien ses mains sont grandes.

Alors que je suis debout sur sa planche, face à lui, nous sommes à taille égale. Son regard au même niveau que le mien m’épingle quelques secondes.

— Je suis pas censée être dans l’autre sens ? je le questionne avec mordant.

— On va d’abord travailler ta stabilité. Gaine ton corps pour éviter que ton buste parte d’un côté et tes jambes de l’autre, il m’avise avec sérieux.

— Tu parles en connaissance de cause ?

— Ne commence pas, il rigole en s’approchant un peu plus de moi. En tout cas, je remarque que la magie opère déjà. Tes prunelles ont repris ce petit éclat de tueuse.

Il raffermi sa prise autour de mes poignets et fait légèrement osciller la planche de gauche à droite.

— Prête ?

— À me faire traîner sur cinquante mètres pour que tu me foutes la paix ensuite ? La réponse est oui.

— Qui sait ? Peut-être que tu vas y prendre goût ?

— Ne me dis pas que tu nourris de grandes ambitions pour moi...

— J’ai deux objectifs en tête pour toi, depuis que je te connais : te faire aimer le skate et les maths.

Ses paroles me font l’effet d’un coup de bélier sur mes remparts.

— Pourquoi ?

Qu’est-ce qui le pousse à être aussi investi avec moi ? Je repose les pieds au sol et tire sur mes bras pour qu’il me relâche.

— Ouh là... J’ai prononcé les deux mots maudits dans la même phrase, c’est ça ?

— Pourquoi tu fais ça ?

— Sois plus claire, je comprends pas.

— Est-ce que tu agis de la même manière avec tous les étudiants qui montent dans ta voiture ?

— Non, pour l'unique raison qu'à ce jour, tu es la seule à me mettre dans cette situation.

— Mais je ne t'en demande pas autant...

— C'est quoi, ton problème, Juliet ? Explique-moi ce qui te pousse à te méfier des gens à ce point ? C'est si inconcevable qu'on puisse juste vouloir être sympa avec toi ?

— Je n'ai pas envie que ces gens dont tu parles puissent penser qu'on est amis.

Voilà, c'est dit.

— Développe encore, je capte toujours pas.

— Je ne veux pas d'amis. Pas pour l'instant, en tout cas.

— Et Tory ?

— Tory et son sixième sens aiguisé ont perçu mes limites. Elle a compris que je suis en phase de test avec elle.

— Personne n'a envie d'être solitaire à ce point. Qui t'a trahie pour que ton jugement soit aussi tranché ?

Moi. Owen n'était qu'un dommage collatéral. Ce ne sont pas des autres dont je me méfie, mais de moi.

— Je refuse que l'on compte sur moi, je déclare pour la première fois à voix haute. Quand tu noues un lien avec quelqu'un, tu prends le risque de devenir sa béquille, et je m'en sens pas capable.

Ce ne sont pas des paroles en l'air. Peu importe que Rafael ne comprenne pas, il me faut du temps pour être certaine de ne pas retomber dans mes travers. D'ailleurs, sans surprise, il me jauge étrangement.

— Tu as le droit de penser que ça fait de moi une égoïste, mais franchement, je ne suis pas apte à proposer mieux à l'heure actuelle.

— Ce n'est pas ce que je pense. Mais je m'interroge sur ton inscription à la Love Machine. Tu ne veux pas de potes, mais un petit copain, ça passe ?

— J'ai jamais dit que je cherchais l'homme de ma vie ! j'objecte, pleine de certitudes.

— Et t'es pas non plus forcée de chercher les meilleurs amis, il contre.

— La Love Machine était une idée de ma sœur... C'est une manière comme une autre de mettre en application mes nouveaux principes.

— Donc ces pauvres étudiants sont tes cobayes ? il résume avec un effroi feint. Quels sont les nouveaux principes dont tu parles ?

— Traîner avec quelqu'un sans être investie.

C'est trop dangereux.

— Prendre du bon temps sans occuper une place trop importante dans la vie de l'autre, je continue. Dire seulement ce qu'on a envie de dire, s'octroyer le droit de ne pas répondre, être quelqu'un qui pourrait disparaître à tout instant sans que l'autre en soit blessé.

— D'accord, je comprends mieux...

— Pourquoi tu me dévisages comme ça ? je remarque en reportant mon regard sur lui.

— Tu as devant toi le candidat parfait. Je suis un mec indépendant, qui ne veut compter sur personne et déteste se sentir piégé par les principes courants de l'amitié. On peut donc affirmer que ça fait de nous deux les meilleurs amis qui peuvent coexister.

Je fronce les sourcils et baisse les yeux pour répéter mentalement ce qu'il vient d'énoncer.

— Je n'envisage pas une seconde de compter sur toi, et tu ne feras rien pour que ça arrive, il précise. Je t'ai attendue toute ma vie, il conclut en battant des cils. Dans mes bras, *sista* !

— Attends une minute... Je rêve ou t'es en train de décider tout seul qu'on est amis, toi et moi ?

— Absolument. Félicitations, tu accèdes à un nouveau module de ta formation.

Ce culot !

— Je deviens officiellement ton rat de laboratoire.

Mon rat...

— Ça ne fonctionne pas comme ça !

— Ah bon ? T'es une experte, tout à coup ?

Non, mais... Je ne m'attendais pas à ce qu'il réagisse de la sorte.

— Enfin, pourquoi diable veux-tu être ami avec moi ? Chauffeur, ça te suffit pas ?

Il remonte ses manches et lève son pouce.

— Premièrement, tu me divertis d'une façon inédite. Et c'est important d'avoir des potes distrayants.

— Ravie de l'apprendre ! J'ai trouvé ma place dans ce monde grâce à toi.

Il déplie à présent son index.

— Deuxièmement, tu me filmes, donc je me livre. Et je suis un garçon qui a besoin de repères sociaux. On ne se livre qu'à ses amis.

— T'as surtout besoin de médicaments, je rétorque pour la forme.

— Troisièmement, on a signé un contrat tacite sans date de fin, et je ne baisse jamais les bras avant d'avoir atteint mon objectif.

— J'ai seulement réservé des courses, je t'ai pas vendu mon âme !

— Quatrièmement, il hausse le ton en même temps que son majeur, tu as éveillé mon instinct de compétiteur en me mettant ce râteau amical. Alors, j'vais pas te lâcher jusqu'à ce que tu deviennes la sœur dont j'ai jamais voulu.

Non, mais il est malade !

— Je ne serai pas ton apprentie amie, je martèle. Tu pratiques le skate et les mathématiques, en plus. J'ai des standards, moi !

— Sois pas si farouche, Crocsy. Ça ne te déplaît pas de me côtoyer, tu prends beaucoup trop de plaisir à me dégommer. Rends-toi à l'évidence, on est déjà copains, tous les deux. Les bases sont posées.

Non, on n'est pas... Pour être tout à fait honnête, sa compagnie n'est pas désagréable. C'est simple de le fréquenter, même s'il kiffe les racines carrées.

— Profite de cette chance qui s'offre à toi, je coche toutes les cases pour être ton maître d'apprentissage, il renchérit. Les principes dont tu parles, je les utilise depuis des années.

Il coche des cases, c'est vrai...

1. Partie adhésive située sur le dessus du skateboard.

24

Rafael

Je dois être bien atteint pour me lancer dans ce défi amical avec Juliet.

— À bien y réfléchir, c'est vrai... elle acquiesce. Grâce à ça, j'aurai un chauffeur qui, au nom de notre amitié, ne va plus me facturer mes trajets. C'est enrichissant, l'amitié, t'as raison.

— Tu rêves ! je déclare en me marrant.

— Un petit rabais, au moins ? On ne gagne pas de thune sur le dos de ses potes.

— J'ai un moignon à nourrir, Juliet.

— Jouer la carte de l'infirmité, c'est moche, Rafifou.

Je marque un temps d'arrêt et cille.

— Rafifou ? Tu te fous de ma gueule ?

— Il te faut un surnom, maintenant que tu t'es autoproclamé mon BFF¹. Estime-toi chanceux, tu m'appelles Crocsy à cause de mes Crocs, j'aurais pu choisir quelque chose en rapport avec ton skate. Genre skatophile, elle lance avec un rictus. Skato, ça sonne bien !

— Remonte sur ma *board*, je vais te pousser très fort.

— C'est comme ça que tu traites tes potes ? elle raille en tapant deux coups sur sa poitrine.

— Tout le monde m'appelle déjà Raf, pourquoi tu veux inventer un truc merdique ?

— Je suis déçue, j'croisais que tu m'avais élevée un rang au-dessus de ces gens.

— OK, je vois clair dans ton jeu. Tu essaies de me faire changer d'avis.

— Pas du tout, Rafifou. Je suis comblée de joie d'avoir un nouvel ami. Compte sur moi pour être la meilleure des potes possibles, elle raille en me toisant avec un petit air triomphant.

— Tu viens de dire que personne ne devait compter sur toi...

— Je sais, elle assène en souriant. Je m'assurais que tu avais enregistré ce critère.

Si nous avons un passé et des blessures différentes, j'ai compris pourquoi elle a craqué de cette façon. Perdre la moitié de ma jambe à 16 ans m'a d'abord fait sombrer. J'étais persuadé que rien ne serait jamais plus comme avant, que je venais de gâcher le reste de ma vie. Je ne voyais que mes limites et finissais par mépriser chacun de mes progrès. J'ai dépassé tout ça aujourd'hui, mais ça ne m'empêche pas de me reconnaître dans certains comportements de Juliet, même si je ne réussis pas à appréhender comment un simple accident de voiture sans conséquences visibles a pu la blesser aussi profondément. Il y a forcément autre chose, quelque chose qu'elle ne m'a pas dit, mais ça ne me regarde pas.

— Avoue que tu rêves au théorème de Pythagore.

La voix de Juliet, qui a repris du poil de la bête, sectionne le fil de mes pensées. *Merde, depuis combien de temps j'ai les yeux dans le vague ?*

— Ça fait plusieurs minutes que tu cogites en silence. Grâce à la bonne influence de mon amitié, tu es en train de te dire que ce truc ne te servira jamais à rien dans la vie, n'est-ce pas ?

— Pas du tout.

— Pendant que tu étais occupé à rompre spirituellement avec les mathématiques, j'ai repensé au reportage. Crois-en ma grande expérience,

nous devons mentir sur ton cursus.

— Mentir ? Ça va à l'encontre des principes du journalisme, non ?

— Mais dans quel monde tu vis, Rafou ?

— Toujours pas, je grince en entendant ce surnom.

— J'ai retiré une syllabe. Tu n'es jamais satisfait, c'est épuisant.

— Retires-en encore une.

— OK, va pour Ra. Rrraaa, elle gargouille en gonflant ses narines.

Rrraaa, Rrraaa... elle répète en boucle en variant la position de sa bouche.

Elle est insupportable ! J'attrape ses lèvres entre trois doigts pour les maintenir fermées.

— Continue sur le reportage et laisse mon prénom en paix. Remonte sur cette planche par la même occasion, j'en ai pas fini avec toi.

Je lâche ma prise et lui offre mes mains pour qu'elle s'y agrippe. Avant de s'en saisir, elle s'essuie la bouche avec sa manche puis repose ses deux pieds sur le grip. Une Crocsy presque docile. Une Crocsy sur un skate. *Un petit pas pour l'homme, un grand pas pour l'humanité.*

— Je ne mentirai pas sur mon cursus, je reprends en la baladant sur ma planche comme une gamine de cinq ans. Tu dois garder tes préjugés à distance, ton prof te l'a pas dit ?

— Il l'a peut-être suggéré entre deux diapositives... Mais je lui demanderai son avis sur les maths, c'est un cas particulier.

— Rien ne viendra entacher l'incroyable portrait que ce reportage va dessiner de moi.

— Il n'a pas vocation à faire gonfler tes chevilles, elle me tacle avec ironie. Garde les pieds sur terre.

— Une vanne sur ma jambe ?

— Sans le faire exprès ! elle rigole. D'ailleurs, une précision à ce sujet : tu te considères comment vis-à-vis de ça ? Le même qu'avant ou différent ?

Malgré son discours percutant sur sa vision de l'amitié, je surveille encore chacune de ses mimiques quand elle parle, pour évaluer ce qui

pourrait se cacher derrière ses paroles. Je cherche ce qui transparaît chez beaucoup de monde, ces faux-semblants lorsqu'ils camouflent leur curiosité maladive sous de jolies questions dégoulinantes d'empathie. Je suis devenu un as pour les détecter, et chez Juliet... que dalle. Il n'y a rien de détourné en elle, ses requêtes sont franches, presque naïves. Elle se débrouille mieux qu'elle croit avec ses nouveaux principes.

— T'es pas obligé de répondre.

— Ça me donne ce p'tit truc en plus, je lance avec sincérité.

J'en ai fait ma force pour me dépasser.

— C'est-à-dire ?

— Ça me rend mystérieux ? je propose sur un ton badin.

— Mystérieux ? Tu crois que ça réveille un fantasme sur les pirates ?

— Tu veux voir mon crochet ? je rétorque du tac au tac.

— Te faire bouffer tout entier par un alligator serait un spectacle nettement plus excitant. Et désolée de remettre ça sur le tapis, mais un futur prof de math ne sera jamais qualifié de « mystérieux ». Jamais.

Elle a voulu lâcher mes mains pour mimer des guillemets, résultat : elle perd l'équilibre. Je la rattrape in extremis.

— Contemple la grandeur de mon âme : j'aurais pu te laisser t'éclater le crâne par terre sans sourciller.

— Je suis ta nouvelle meilleure amie, Rrraaa. Tu ne ferais pas ça !

Elle en profite pour loucher sur ma montre. La pause déjeuner est largement terminée à cette heure-ci.

— T'as pas cours cet aprèm ?

— Si, l'histoire des mathéma...

— Ne finis pas cette phrase ! elle se lamente en fermant les yeux. Je suis fière que tu loupes une telle abomination pour moi. Finalement, c'est moi qui vais exercer une bonne influence sur toi.

— En grim pant sur ma planche, tu m'aides à étudier les probabilités malgré toi.

Elle me tire la langue, et je loupe effectivement ce cours, puis les deux suivants. Sans cesser de la faire rouler d'un bout à l'autre du parking, nous échangeons pour le reportage. Elle s'intéresse à la façon dont je m'entraîne, aux modèles qui m'inspirent, et nous déblayons tout ce que le skateboard apporte à ma vie.

Embarqué par le cadre de cette pseudo-interview informelle, je lui livre ce dont j'ai envie, avec une facilité déconcertante. Derrière sa langue souvent bien acérée, elle dégage quelque chose de doux et une liberté que je ne trouve pas chez mes coéquipiers.

Nous finissons par abandonner ma planche pour nous installer sur deux cubes de béton, et je me lance dans une longue explication sur la création des Campus Drivers, il y a quatre ans. Je lui parle de Lane, Donovan, Adam et Lewis, elle m'écoute en hochant la tête et en posant plein de questions sur l'application.

— Je n'avais pas saisi que t'étais aussi passionné de vieilles voitures, elle pointe en jetant des graviers le plus loin possible.

— J'aime le *old school*.

— Et les maths... elle soupire en secouant la tête avant de la relever vers le ciel. La nuit va bientôt tomber, elle note tout à coup.

Je n'ai pas vu le temps passer.

— Il faut que je rentre, tu peux me ramener ou t'as des courses prévues ?

— Je travaille jamais le mercredi soir. En voiture, Crocsy.

Je l'escorte jusqu'à mon bolide et lui ouvre la portière.

— Que me vaut cet honneur ? elle s'étonne. C'est mon nouveau traitement de faveur ?

— Hum... non. Tu avais les mains moites sur mon skate, j'évite des traces sur ma carrosserie.

— Tu plaisantes ?

— Peut-être.

Elle prend place en marmonnant tandis que je me retiens de rire pour ne pas gâcher l'effet.

— Quel est ton programme pour la soirée ? j'embraie en m'attachant.

— En dehors de manger ma tarte aux pommes ?

— Étant donné que tu la mentionnes pour la treizième fois, je me doute que tu vas la savourer. Ça devrait donc t'occuper un long moment.

— Absolument. Et toi ?

— Le mercredi soir, c'est sacré chez les Torres. Repas de famille, avec les amis de chacun en prime. Tu veux venir ?

— Chez toi ?

— Ouais.

— Dans ta famille ?

— Y'aura les autres chauffeurs que t'as déjà rencontrés, mes tantes, mon cousin, mes cousines et leurs copines... Certaines détestent aussi les skateurs. Tu serais là-bas comme chez toi. Tu peux même apporter ta part de tarte pour le dessert.

Mon invitation est des plus sérieuses, je suis certain que ça lui ferait du bien de voir du monde.

— On est amis, maintenant. Tu m'as donné ton accord, c'est un passage obligé.

— C'est gentil mais ne compte pas sur moi, je préfère rentrer. J'ai envie d'être seule avec ma tarte aux pommes.

— Tu la privilégies à moi, c'est désolant.

— L'avantage, c'est qu'elle est silencieuse, et qu'à la fin de notre tête-à-tête, je peux la manger. Ce qui n'est pas ton cas.

— Plein de filles me dévorent souvent, pourtant, je susurre. Et elles ne s'en plaignent pas.

— Sûrement à cause de l'acidité de ton arrogance qui leur brûle la bouche et les empêche de parler.

— Tu dis ça parce que tu ne m'as jamais goûté, Crocsy.

— Aucun doute que je passe à côté d'un grand moment de gastronomie.

— Plutôt intense, ouais.

Elle lève les yeux au ciel.

— C'est quand la prochaine session de tournage ? elle change de sujet en mordillant le cordon de son pull.

— Dimanche aprèm à North Trail.

— Ah ! Oui, j'aime cet endroit ! elle confirme en formant un cadre avec ses doigts comme une réalisatrice inspirée.

1. Best Friend Forever.

OceanofPDF.com

25

Juliet

Pour la deuxième fois aujourd'hui, je suis vouée à marcher. La faute à Warren qui, après m'avoir traquée ce matin, vient de me sauter dessus à la fin de mon dernier cours. Littéralement.

— Je suis là, sœur adorée de mon cœur !

— Décolle-toi de moi, tu m'étouffes, je baragouine en remuant entre ses bras.

— C'est la fin de journée ! Embrasse ma joie communicative, espèce de vieille aigrie.

— Accueillez mon offrande, je vous donne mon frère, je psalmodie à qui voudra bien de lui.

— T'allais rentrer à la maison ?

Il se montre suspicieux depuis dix jours. Son intuition est ultra développée, ma parole. On dirait qu'il a senti le changement qui s'est opéré en moi après que Rafael m'a poussée à accepter notre amitié. Depuis, je dois redoubler de vigilance pour échapper à mon jumeau. Sauf aujourd'hui, c'est un échec cuisant.

— Évidemment, où veux-tu que j'aille ?

Ce n'est pas un mensonge, Rafael devait me ramener chez moi. Il doit m'attendre près de la fontaine, il faut que je le prévienne. Je pousse mon frère pour qu'il s'éloigne, commence à marcher et tape un texto rapide à mon chauffeur pour lui annoncer que j'annule la course.

JULIET : On annule la mission. Je répète, on annule la mission.

SKATEURK : Vaisseau ennemi en approche ? Besoin d'une diversion ?

JULIET : La collision a déjà eu lieu, l'ennemi m'a eue. Ce fut un honneur de servir à tes côtés.

Il répond par un GIF qui déclenche mon rire. *Merde !*

— Qui te fait rire comme une dinde grippée ? enquête Warren illico.

— Personne ! je rétorque trop vite.

Je me fous un coup de poêle mental. *Erreur suprême !* Autant dire que les radars de mon jumeau sont immédiatement en alerte maximale. *Une faute de débutante !* Il fallait simplement que je lâche « un ami », mais le prononcer à voix haute est encore bizarre.

— C'est mon bonhomme de reportage, je m'empresse de corriger.

— Ton bonhomme ?

— Mon binôme !

— Un reportage sur quoi ?

— Le roller, je réponds spontanément.

Il faudrait que je lui raconte ce que j'ai entrepris, mais n'avoir de comptes à rendre à personne est comme un coussin confortable que je n'ai pas le cœur à quitter. Rafael ne me pose jamais de questions, lui. C'est grâce à ça que ça fonctionne entre nous. Il est en effet l'ami parfait pour moi. Je ne regrette pas d'être tombée sur lui.

— Et la Love Machine ?

Je trébuche sur un objet inexistant et me rattrape au bras de mon frère.

— OK, j'ai compris, il se fout de moi sans me lâcher. Si tu continues de te défiler, c'est moi qui vais t'organiser des rencards. C'est ce que tu veux, Juice ? Qu'on en arrive à ce stade ?

Il en est capable.

— J'y retourne très bientôt. Dès que j'ai fini mon projet noté, hop ! Je m'y remets.

J'ai abandonné cette idée de Love Machine depuis que j'ai entamé mon traitement automobile, mais je ne perds pas de vue qu'il sera nécessaire pour moi de reprendre. Ça ira mieux à ce moment-là, j'aurai les fesses moins serrées en voiture, j'aurai fait des progrès relationnels grâce à Rafael... je serai donc fin prête pour tenter un rencard sans traumatiser le moindre buisson ou qui que ce soit d'autre. *Du moins, j'espère.*

— Comment va Isha ? je lance pour me sortir de ce bourbier.

— Sa console est enfin réparée. Dès que j'arrive à la maison, tu me prépares un sandwich, et je passe la nuit à le dégommer.

Warren bondit en avant, mimant un fusil à pompe avec ses mains et sa bouche, ce qui fait sursauter deux étudiants.

— Fais-le toi-même, assisté.

— Tu trouves pas que j'ai maigri depuis que tu me négliges ? il geint en aspirant ses joues.

— Tu as la peau sur les os, je concède avec ironie.

— Tu es différente, ces temps-ci... J'étais là lors de la création de ton être, Juice. Tu me caches quelque chose...

— La seule chose que je cache, c'est de la tarte. Sinon, tu ne m'en laisses jamais.

— Hum...

— Tu pars toujours passer les vacances de printemps chez Isha ?

— Évidemment !

Cher Isha, tu es insupportable mais tu me sauves la mise un nombre incalculable de fois !

Mon frère me liste tout ce que son meilleur ami et lui ont prévu pour rattraper ces longues et ennuyantes semaines de séparation. Je subis son monologue sans broncher jusque chez nous, où il fonce dans sa chambre sans attendre.

Mon père prépare déjà le repas quand je pénètre seule dans la cuisine.

— Comment s’est passée ta journée, mon petit oiseau ?

Je suis vraiment bien lotie niveau sobriquets.

— Papa, ce surnom m’angoisse, et cette bouillasse aussi, j’ajoute en pointant du doigt ce qu’il concocte. Pourquoi tu te donnes tant de mal ? Tu n’as plus besoin de nous prouver que tu es le pire cuisinier de cette famille.

— C’est une recette cubaine que mon collègue de travail m’a conseillée. Cubaine ? C’est contagieux, décidément.

— Il aurait dû te la cuisiner, je rigole en me servant un verre d’eau.

— Il m’a assuré qu’elle était inratable.

— Soit il a menti, soit il vient d’être embauché et ignore à qui il se frotte. S’il avait goûté tes sablés à Noël, il n’aurait jamais osé t’affirmer que tu pouvais y arriver seul. Logique, tu me diras, puisqu’il serait probablement mort étouffé, le pauvre.

— Juliet Monroe, tu n’es plus mon enfant préféré.

— Ça me blesse profondément, papa. Voilà, tu m’as coupé l’appétit ! je rétorque en faisant trembler mon menton.

— T’as l’air en forme, aujourd’hui. Je suis heureux de voir ça.

C’est vrai que je me sens plus apaisée que d’habitude.

Alors que Russel Monroe me sonde de ses prunelles paternelles, je déchiffre facilement ce qui se cache derrière ses mots. Comme le reste de ma famille, il a été témoin de mon naufrage après mon réveil à l’hôpital il y a deux ans. *Et encore, s’il savait...*

Pour barrer la route à de sombres pensées, je lui tire la langue et m'assieds sur le plan de travail.

— T'as bonne mine, il renchérit. La Floride te va bien.

— N'essaie pas de m'amadouer pour que je mange cette chose sans me pincer le nez.

— C'est un repas pour ta mère, ça tombe bien.

— Et nous ? Tu as quatre enfants à nourrir, j'te rappelle !

— Je vous ai donné un double à chacun, alors comptez les uns sur les autres.

— Tu m'as donné Warren ! Qu'est-ce que tu veux que je fasse de ça ?

— Les mystères de la nature, mon petit oiseau.

Dans l'entrée, j'entends la porte s'ouvrir et les talons de ma mère claquer contre le carrelage.

— C'est quoi cette odeur ? elle nous interroge depuis le vestibule.

— Fuis ! je crie. Fu... Aïe ! Papa !

— Qu'est-ce qui se passe ? s'inquiète ma mère en se joignant à nous.

— Il m'a embroché la cuisse avec une fourchette !

— C'était ça ou le couteau que je tiens dans l'autre main, il se justifie.

J'ai l'espoir que ma mère me défende, mais ses yeux sont attirés par ce que son mari cuisine.

— Oh ! Tu prépares à manger ? elle se réjouit en se collant à son bras.

— J'comprends que tu poses la question, je réponds avant mon père. À première vue, le doute est permis.

Je saute sur mes pieds avant de recevoir un deuxième coup de fourchette.

— Un dîner en tête à tête, il annonce avec fierté.

— Hum ! Ça a l'air délicieux !

Je lève les yeux au ciel en me dirigeant vers l'escalier.

— C'est l'amour ou la vieillesse qui fait perdre la vue et l'odorat ? je raille.

— Trouve-toi une occupation pour ce soir, ma chérie. Ton père et moi allons naviguer entre le salon et la baignoire.

— Oh mon Dieu ! C'est encore plus écœurant que cette pseudo-recette cubaine.

— *Buenas tardes*, chantonne mon père en agitant sa fichue fourchette pour m'inviter à déguerpir.

Je grimpe à l'étage, pousse la porte de Warren et le trouve devant sa console, une manette en main et un casque vissé sur les oreilles.

— Va à gauche, Isha. À gauche ! Non, ça, c'est la droite, abruti ! Tu te fous de ma gueule ? La gauche est la même pour tous les États, ne me raconte pas n'importe quoi sous prétexte qu'on vit sur deux côtes opposées !

Alerte rouge ! Le duo infernal est en pleine opération commando, double raison de quitter cette maison quelques heures. Entraide gémellaire oblige, je lui lance le premier truc qui me passe sous la main, à savoir une chaussette en boule.

— Quoi ?

— Papa et Maman vont jouer au docteur ce soir, alors dépêche-toi de te commander quelque chose à manger et ne ressors plus de ta chambre avant l'aube.

À fond dans son jeu, il lève un pouce et recommence à se disputer avec son meilleur ami.

Sony et Dana ne sont pas encore rentrés, je leur laisse avoir la surprise à leur retour.

Je file dans ma chambre, passe une tenue confortable et me poste à ma fenêtre pour réfléchir à un éventuel programme. Ce n'est pas comme si j'avais une longue liste d'amis à contacter pour improviser une soirée.

Tory, qui a à nouveau disparu de la circulation depuis quelques jours, ne doit pas avoir envie d'interactions humaines. L'espace d'une seconde,

l'image de Rafael flotte dans mon esprit, mais il est certainement en pleine course pour la Love Machine, à se décomposer sur son siège.

J'ai bien une autre idée qui me trotte dans la tête, et après l'avoir mise de côté ces dernières semaines, il est peut-être temps de me lancer ce nouveau défi. Mon père a vu juste, je suis en forme aujourd'hui. Autant rentabiliser cette confiance à l'origine indéterminée.

OceanofPDF.com

26

Juliet

Mue par cet élan de confiance, je m'allonge à plat ventre pour attraper Fran et Rosetta sous mon lit et enfile mes Impala iridescents en bloquant toute pensée parasite qui pourrait s'infiltrer dans mon esprit. Je scratche mes protections aux genoux, coudes et poignets, puis adresse à mon reflet dans le miroir une moue encourageante et deux pouces dressés.

Je descends dans la cuisine me préparer des sandwichs puis crie un « bonne soirée, ne faites rien qui pourrait me dégoûter ! » à mes parents. Je claque ensuite la porte d'entrée, saute les quatre marches du perron et glisse jusqu'au trottoir devant chez moi.

Je localise ma prochaine destination sur mon GPS et clipse mon casque.
Fonce sans te retourner, Juliet.

Sorti de nulle part, mon chien se matérialise à ma droite et me fait sursauter.

— Hey, Patch ! J'ai failli t'oublier, mon vieux.

Il lâche un bref aboiement sourd. Je suis capable de décrypter sans mal son « petite garce sans cœur » rancunier.

— Désolée, je me suis décidée sur un coup de tête. Ne me mate pas comme ça ! On y va ?

Il s'assied en me scrutant, bâille, se remet sur ses quatre pattes puis s'éloigne vers la maison. Il se retourne après une poignée de secondes, pour vérifier que je ne loupe pas sa sortie de scène théâtrale. *Bon sang, ce chien est une drama queen.*

— Joue pas les susceptibles ! je lui lance pendant qu'il monte les marches.

Il parcourt le perron et s'installe dans son panier sous la fenêtre de la cuisine.

— Tant pis pour toi, vieux râleur.

En glissant sur un patin après l'autre, je prends de la vitesse, traverse deux quartiers et débouche sur le bord de mer. Je longe la plage sur plusieurs kilomètres tandis que le vent qui souffle dans mon dos me fait gagner du temps et ménage mes efforts. Je vais avoir besoin de toute mon énergie pour braver les limites que je me suis imposées en arrivant à Miami. Cela dit, je remonte en voiture et j'ai une sorte de nouvel ami, alors le chemin semble tout tracé pour que je m'en tire ce soir.

— Nous y voilà, je chuchote en enfouissant mes mains moites dans la poche ventrale de mon pull.

Au-dessus de ma tête, sur une large planche en bois, les mots « LOT 11 » sont gravés en lettres capitales. Je me mords les doigts de ne pas avoir tiré Patch par les poils pour qu'il m'accompagne. Sa présence m'aurait permis d'avoir quelqu'un sur qui compter si jamais je regrette ce que je m'appête à faire.

Depuis que j'ai rencontré Georgia il y a plus d'un mois, j'ai souvent hésité à répondre à son invitation. Je n'ai pas sauté le pas immédiatement, me trouvant mille excuses pour retourner à mon spot habituel. Je n'étais pas prête. Mais ce soir, j'ai envie de tester. Pour voir... Comme avec mon inscription à la Love Machine. D'accord, elle s'est conclue par un échec, mais les patins ne m'ont jamais fait défaut. C'est le moment de voir jusqu'où je peux corriger la trajectoire que j'ai adoptée depuis des mois et

qui ne me mène nulle part. J’y arrive avec Rafael, je peux peut-être doubler la mise.

J’ai à peine poussé la grille que je suis déjà repérée.

— Pincez-moi, je rêve ! s’exclame une voix depuis le sommet d’une rampe.

Je reconnais Georgia à ses nombreuses tresses épaisses. Elle s’élance sans appréhension, saute par-dessus une pyramide et dérape devant moi.

— Je savais que tu te pointerais !

— Ah oui ?

— Non, en fait, j’étais sûre de t’avoir foutu la trouille à jamais, elle chuchote. Mais je me vante partout d’avoir hérité du sixième sens légendaire de ma mère, alors je dois conserver ma réputation devant mes potes, tu comprends ?

Elle désigne les personnes qui occupent le *skatepark* en me gratifiant d’un clin d’œil. *Merde, elles sont nombreuses !*

— Les filles, c’est Juliet ! elle clame. La nana que j’ai espionnée dans ce vieux *park* de tueur en série !

Des têtes se tournent dans ma direction, des roulettes crissent sur le béton, et je me retrouve très vite encerclée par un grand nombre de casques de toutes les couleurs. *Très nombreuses.*

— Faut absolument que tu leur montres comment tu *rides* !

— Sans vouloir te foutre la pression, Georgia nous a largement vanté tes figures, précise celle au casque violet.

— Zéro pression, c’est clair, je bafouille.

— Je m’appelle Elie, elle se présente. Avec le casque jaune, c’est Betty ; le bleu, c’est Sam ; le rose, Penelope ; le vert, Chloé ; l’orange, Yasmine ; le doré...

Je perds le fil mais hoche la tête poliment. Elles sont au moins une dizaine autour de moi, jamais je ne vais mémoriser qui est qui. Ça me

rappelle mon arrivée dans mon nouveau lycée après avoir quitté Portland.
Oh bon sang ! Qu'est-ce qui m'a pris de venir ici ?

— Tes patins sont hyper cool ! me complimente Sam, ou Chloé, ou qui qu'elle soit.

— Merci.

J'avais l'habitude de rouler avec quelques patineuses à Portland, mais il n'y avait pas cette atmosphère de groupe soudé, facilement palpable. Je ne me sens pas à l'aise. La nouvelle moi ne souhaite plus faire partie d'une bande, parce que ça implique de créer des liens et de compter les uns sur les autres. Je m'interdis de retomber là-dedans. Hors de question de reproduire les mêmes erreurs.

Mon cœur bat vite, je viens à peine d'arriver et je suis déjà en train de stresser.

— Suis-moi, m'invite Georgia. J vais te montrer pourquoi le Lot 11 surpasse mille fois ton vieux spot défoncé.

Un petit effort, Juliet.

À une vitesse de croisière, je roule à côté d'elle et l'écoute me présenter l'étendue des possibilités offertes par cet endroit.

Petit à petit, je me calme grâce au pouvoir des roulettes.

Ce spot est en effet incroyable. Je détaille tout ce que je vois, anticipant déjà comment en exploiter chaque centimètre. Étant donné qu'il est dans la liste de Rafael, j'envisage ce qu'on pourra filmer ici quand on reviendra ensemble. D'ailleurs, il va falloir que je lui avoue mon passe-temps favori. Je n'en peux plus de l'accompagner dans des *parks* sans jamais pouvoir les tester. Je n'ai pas encore osé, mais ça figure dans ma *to-do list* de névrosée de l'amitié.

— Vas-y, prends tes marques, conclut Georgia en tapant dans ses mains.

Elle file au bord du *bowl* et le dévale sans crainte, m'offrant un espace de découverte en solo. Elle ne me connaît pas, pourtant elle a flairé mon caractère fuyant et respecte mes limites. Il ne m'en faut pas davantage pour

m'élancer et oublier tout ce qui me pollue l'esprit depuis que ce ravin s'est ouvert sous moi il y a deux ans.

— Je comprends pourquoi Georgia nous a parlé de toi pendant des semaines ! lance l'une des filles alors que je reviens vers mon sac pour me désaltérer.

Elie, si je ne me trompe pas. Chacune des patineuses est venue se mêler à mes exercices. Au bout d'une heure, je commence à les différencier.

— D'où tu sors ? hallucine Sam. C'est pas humain de patiner comme ça sans se briser la nuque.

— Je suis d'accord, c'était cosmique ! renchérit Betty.

Je sais que je me débrouille bien après une décennie à m'entraîner presque tous les jours, mais les compliments me gênent toujours. Je n'arrive pas à les accueillir avec un simple merci. Vu tous les défauts que j'accumule en parallèle, ça sonne faux.

— Je me ramasse plein de fois aussi, je bredouille. J'ai eu de la chance, ce soir. Y'a des jours où je passe plus de temps à plat ventre que debout sur mes patins.

— T'es un monstre à roulettes, c'est tout, assure Georgia.

— Et t'es dans notre *team*, maintenant ! se réjouit Penelope. Il te faut un casque d'une nouvelle couleur, je vais le commander en rentrant. Je vote pour argenté !

Ouh là ! On se calme !

— Grave, c'est une trop bonne idée ! valide Chloé.

— Allez-y mollo, les filles, tempère Georgia. Vous allez la faire fuir.

Elle pose son bras sur mon épaule dans un geste qui se veut rassurant.

— Te fais pas de bile, je les empêcherai de t'inviter à leurs soirées pyjama.

— Merci, je ris doucement en me soustrayant à son contact. Ce spot est très cool, en tout cas. C'est vrai qu'à côté du mien, c'est le jour et la nuit.

— Enfin tu recouvres la raison. Ça signifie que tu vas revenir ?

J'en ai envie. J'aime l'ambiance ici et l'esprit de ce groupe de filles. C'est motivant de passer du temps avec des gens qui ont le même centre d'intérêt que moi. Tant qu'elles ne m'en demandent pas plus, je suis prête à les revoir.

— Oui, je reviendrai sûrement la semaine prochaine.

Je préfère malgré tout ne pas trop m'avancer. Je ne suis pas à l'abri d'un coup de mou.

— Génial ! elles scandent toutes en partageant des regards complices.

— Mais le casque argenté, c'est un non définitif.

On dirait qu'elles maîtrisent un lien télépathique et qu'elles échangent une même pensée qui m'échappe. Je perçois dans un murmure le mot « *jammer* », mais je ne vois pas ce qu'il signifie. Georgia lâche un « chut » et me tend un sachet de chips dans lequel je pioche.

— Ça te dirait de venir manger chez moi, la semaine prochaine ? C'est la tradition dans ma famille. On ramène tous nos potes pour une bonne grosse bouffe le mercredi soir. C'est tranquille.

Son invitation me prend de court. Ma bouche répond spontanément.

— Le mercredi, j'ai un cours de salsa.

Mais qu'est-ce que je raconte ?

— Sérieux ? J'adore la salsa ! On était faites pour se rencontrer ! C'est où ?

— À Miami.

— Oui, ça, je m'en doutais un peu, elle se marre. Ça tombe à pic, ça faisait un moment que j'avais envie de m'y remettre. T'es inscrite dans quelle école ?

— Sals'Academy ? je tente du bout des lèvres.

— Jamais entendu parler.

— Bon, OK, j'ai menti, je n'apprends pas la salsa ! je débite d'une seule traite.

Elle arbore un rictus diabolique.

— J’le savais. J’ai le nez pour ça.

— Désolée, j’ai paniqué.

— À cause d’une invitation à dîner ?

— Ouais...

— On dévore pas nos convives, hein !

— Peut-être une prochaine fois...

— Tu résistes, elle rigole sans se formaliser. D’accord, pas de repas mercredi, mais je compte sur toi pour m’apprendre ta pirouette. J’ai jamais réussi à la rentrer.

Elle enfle son sweat et rabat la capuche sur sa tête.

— Tu vois, Juliet, mon unique but est de te drainer de ton savoir, pas de te forcer à être mon amie.

Son ton est rieur et tolérant. Comme je le pensais, elle voit clair dans mon jeu, ce qui facilite les choses.

J’inspire profondément et acquiesce. Après tout, je me suis éclatée ce soir et je ne prends pas beaucoup de risques à venir m’amuser ici une fois par semaine. Ça faisait longtemps que je ne m’étais pas sentie aussi détendue.

Je m’apprête à repartir patiner quand mon cerveau connecte tout à coup deux informations.

— Attends, tu dis que tu manges en famille les mercredis soir en ramenant toutes tes copines ? je récite en me remémorant l’invitation de Rafael.

Elle n’est quand même pas...

— *¡Holà, chicas!* crie soudain une voix depuis la grille.

— Eh merde... soupire Georgia en portant son regard vers l’entrée. J’ai encore moins de chance de te convaincre, maintenant.

Rafael

Après une journée épuisante à noter des petits « x » et « y » un peu partout sur mes cahiers et un faux plan de Crocsy, je viens de redéposer les deux derniers étudiants de ma soirée de travaux amoureux forcés pour la Love Machine. Je roule à présent vers un quartier de Miami que je connais bien. J’y vais régulièrement pour skater avec Felix, et enquiquiner ma cousine et ses copines. C’est le plan de ce soir.

À quatre bornes de l’arrivée, la sonnerie de mon téléphone retentit. C’est Lane.

— Salut, mec, je lance en décrochant.

— T’es en service ?

— Je viens de finir, c’est Amy et Dallas qui se tapent la nocturne ce soir. Tout va bien ?

— Ouais ! Je t’appelle pour savoir si tu serais dispo le 27 février à 18 h 30 pour récupérer Lois à l’aéroport. Tu te souviens qu’on profite du *Spring Break* pour tous se rejoindre à Miami fêter l’anniversaire d’Adam et Lewis ?

— Bien sûr, je te rappelle que ça se passe chez moi.

— Ouais, j’suis con. T’es certain que tes tantes sont toujours partantes ?

— Mec, elles sont amoureuses de vous, elles n’attendent que ça. Mais je capte pas cette histoire d’aéroport. Vous deviez pas venir en bagnole ?

— Si, mais Lois a pas envie de se taper le trajet en voiture. Madame veut prendre l’avion avec sa copine Becca.

— C’est un motif de représailles chez les Campus Drivers, ça, non ?

— J’te le fais pas dire ! Je trouverai une façon de me venger. Du coup, c’est une surprise pour Lewis ; et ma copine veut pas non plus prévenir Amy.

— Hitman aime les surprises ?

— À mon avis, non ! il se marre. Perso, j’arriverai le 28 avec Carter, son chien, Jeff et ma Camaro, dans le respect des traditions.

Ça fera une sacrée concentration de chauffeurs au mètre carré.

— C’est bon pour moi.

— Je peux prendre un taxi ! je reconnais la voix de sa nana crier derrière.

— J’ai bien entendu ? j’articule. Un taxi ? Un ta-xi ?

— J’ai renversé un smoothie sur son pouf en laine violette, explique Lane comme si ça représentait une excuse valable. Double bourde dont je paie les conséquences. Tu montes déjà dans un avion, Lois ! Tu ne prendras pas en plus un putain de taxi ! il crie à son tour tandis qu’elle insiste. Ce n’était qu’un misérable jus de fruits sur un pouf, ça ne mérite pas autant de haine !

— J’irai la chercher, mon pote, compte sur moi.

— Merci. Quoi de neuf de ton côté ? Ça roule avec la Love Machine ?

— Ça hante mon esprit jour et nuit, mais j’avoue que ça paie foutrement bien.

— Je compatis, Raf. J’aimerais pas être à ta place ! J’dois raccrocher, Hope et Prudence viennent d’arriver.

— Passe-leur le bonjour. Bye, Lane.

J’arrive aux abords du Lot 11 en même temps que Felix.

— T’es prêt à affronter ces petites emmerdeuses à roulettes ? il lance en claquant ses paumes l’une contre l’autre.

— J’suis chaud.

En poussant la grille de l’entrée ma planche sous le bras, j’aperçois ma cousine Georgia avec sa meute de copines.

— ¡Holà, chicas! braille Felix.

Je connais chacune d’entre elles depuis un moment, sans compter que Georgia les invite à tous nos repas du mercredi. Pas plus tard qu’hier, elles nous emmerdaient, les gars et moi. *La suprématie féminine chez les Torres, ce fléau.*

Penelope est la première à me remarquer, elle m’adresse un large sourire en secouant la main. Elle me court après depuis un bail. Même si elle sait qu’il ne se passera jamais rien entre nous, elle n’a pas l’air de m’en tenir rigueur. Derrière elle, Elie, Sam et Chloé me saluent à leur tour.

Une fille avec un casque noir est assise un peu en retrait. Je ne la vois que de dos, mais ça doit être une nouvelle recrue parce qu’elle ne m’évoque rien.

— J’té préviens, tu sais pas ce qui t’attend, m’accueille Georgia avec amour.

— Tu dis ça chaque fois.

— Vous ferez pas le poids, ce soir. On a une invitée spéciale.

Elle se tourne vers l’inconnue et la hèle avec un air de prédateur.

— Juliet, approche !

Je relève le nez et souris en entendant ce prénom. Crocsy me poursuit même quand elle n’est pas là. La fameuse invitée se met debout, pivote vers moi et...

— Ju... Juliet ? je bafouille en clignant des yeux.

Perchée sur des patins, elle remonte le zip de son sweat et fourre ses mains dans sa poche ventrale. Qu’est-ce qu’elle fiche au milieu de cette

bande... sur des patins ? Je ne sais pas ce qui me sidère le plus entre ces deux éléments.

— Surprise, elle croasse en arborant un rictus tendu.

Je ferme un œil après l'autre pour vérifier que ma vision ne se modifie pas. Non, c'est bien Juliet, visiblement tout aussi surprise que je sois là. Bordel, je la prends en flagrant délit à se fourvoyer avec l'ennemi !

— Hey ! Mais t'es la fille du *skatepark* ! la reconnaît Felix.

— Tu cherches à creuser davantage le fossé qui te sépare du skate et donc de moi en chaussant ces choses ? je l'attaque illico.

— Tu connais Juliet ? s'étonne Georgia.

— On est dans la même fac, je lui réponds. Et toi ?

— Je l'ai croisée un soir et je lui ai gentiment proposé de se joindre à nous.

Soudain, je relie Crocsy avec la brigade multicolore menée par ma racoleuse de cousine. *Oh ! Malheur !*

— Putain, Georgia ! Me dis pas que t'as recommencé à vouloir initier au patin de pauvres filles inconscientes ?

— Tu parles de Juliet, là ? elle rigole.

— Tu parles de moi, là ? se révolte la concernée.

— De qui d'autre ?

— Va mourir !

— Je connais trop bien cette énergumène de Georgia, je rétorque, insensible à leurs regards noirs. Elle cherche à agrandir sa meute de louves sanguinaires. C'est un putain de gourou à roulettes. Ne la laisse pas t'ensorceler, Crocsy.

— Un surnom ? gazouille ma cousine en coinçant l'une de ses tresses entre son nez et sa lèvre supérieure. Tu t'es cogné dans une rampe, Raf ?

Juliet lui adresse un regard perplexe, surprise que nous nous connaissions si bien.

— Raf est mon cousin, l'éclaire Georgia d'une voix résignée.

— Ton cousin, évidemment...

— On doit subir sa famille, pas le choix. Je ne savais pas que c'était un pote à toi. Tu es au courant qu'il pratique le skate ? elle souffle avec dégoût.

— Ouais... et les maths, aussi. Je m'efforce d'être tolérante. Les amis sur mesure n'existent pas, et j'ai la flemme de m'en refaire un autre, alors tant pis.

Elle me désigne comme son ami en public. Quelle évolution, si on exclut son ton dédaigneux !

— Voilà, Georgia t'influence déjà ! Sa mère est une *bruja*, c'est dans son ADN.

— Une quoi ?

— Une sorcière, traduit Felix.

— Oh ! J'ai l'habitude, mon amie Tory en est une aussi.

— J'adore cette nana, souligne ma cousine. C'est notre copine à nous aussi maintenant, Raf, désolée.

Elle remue ses doigts avec arrogance dans une invitation à lâcher l'affaire. J'adresse une œillade perplexe à Juliet en articulant un « copine » moqueur. Connaissant Crocsy de mieux en mieux, ma cousine s'est emballée.

— J'ai décroché la pole position à la sueur de mon front, j'oppose. Et parce que je suis ton ami, je vais te sortir de là, t'aider à retirer ces rollers et te raccompagner en lieu sûr, je lance à Juliet après avoir posé ma planche au sol en lui tendant la main.

Elle tend la sienne, s'arrête avant d'atteindre ma paume, la retourne et dresse son majeur.

— Et si tu allais te faire voir, Ra ? elle chantonne en faisant danser son doigt.

— Ouhhh ! souffle Felix, mi-choqué, mi-hilare.

— Traîtresse ! T'es montée sur mon skate ! Je nourrissais l'espoir de ta rédemption et j'te retrouve à essayer le patin à roulettes. Quel affront !

— « Essayer » ? chuchote Sam.

— Il vient de dire « essayer » ? renchérit Chloé.

Sans raison apparente, le gang entier éclate de rire. Juliet, quant à elle, me dévisage avec du défi plein les yeux. Elle envoie un message télépathique à ses nouvelles copines avant de revenir sur moi.

— Je peaufine mes théories et repousse mes limites, elle déclare en haussant les épaules.

— Ce sont plus des limites, là, je raille. Remets tes chaussures, j'ai pas envie de te conduire aux urgences. Tu vas étaler du sang sur mes sièges, et c'est un cauchemar à nettoyer. Georgia et son escouade diabolique sont trop dangereuses pour toi. Elles me font presque aussi peur qu'Amy Hitman, c'est dire !

— Juliet est pas mauvaise, argue Penelope en donnant un coup de coude à Betty. Pour une débutante, elle ajoute en insistant sur ce mot.

Un nouveau rire collectif résonne autour de moi. Je suis en minorité mais je n'abandonnerai pas Juliet dans leurs filets.

— Montre à Raf ce que je t'ai « appris », l'encourage ma cousine en mimant des guillemets.

— D'accord !

— T'es sûre de toi, Crocsy ? Elle t'a donné combien de leçons ?

— C'est la première, ce soir.

Oh ! Seigneur !

— Elle a du potentiel, me lance Sam. Allez, Juliet, montre-lui, on trépigne !

Elles se comportent toutes très bizarrement. Ce sont des filles accueillantes, mais pour une première rencontre, je les trouve très à l'aise avec elle. OK, Crocsy est attachante quand on dépasse son drôle de caractère, et c'est bien, ça signifie qu'elle s'ouvre davantage. C'est improbable aussi, vu son blocage avec les gens... Je ressens une pointe de

fierté en me disant que c'est un peu grâce à moi si elle évolue, ainsi qu'un léger pincement dans la poitrine à l'idée de la partager avec ma cousine.

Ce groupe est le meilleur sur lequel elle pouvait tomber. Mais sans patins ! Je les connais, de fil en aiguille, elles vont l'enrôler dans leur championnat de roller derby, et Juliet va se casser chaque os les uns après les autres.

— Bon, c'est parti, elle murmure en vérifiant que son casque est assez serré.

Elle me lorgne, consciente que j'oscille entre la crainte qu'elle se brise les deux jambes et l'envie de rire. Dans le fond, je crains seulement qu'elle se fasse mal, et ça me perturbe assez pour ne pas insister davantage. Tandis qu'elle remue les jambes d'avant en arrière en levant les bras à la perpendiculaire, je parie mentalement pour une chute sur le cul.

— Arrête tes conneries, je m'entends marmonner, sur le qui-vive.

Elle est plus flippée de se faire un ami que de se briser la colonne vertébrale. Cette fille va me rendre fou.

— T'as peut-être raison, j'suis plus si certaine que ce soit une bonne idée, elle se tracasse en déglutissant. C'est pas très stable, ces trucs.

— Parfait, on s'en va ! Je connais une centaine d'autres choses à tester pour dépasser tes limites sans outrepasser celles de la mort.

— Attends, j'essaie seulement de faire quelques pas. Juste pour la gloire.

— OK, mais donne-moi la main, tu m'angoisses, je souffle.

Elle jette un coup d'œil par-dessus son épaule, vers le *bowl* déserté qui plonge sur plusieurs mètres. Il ne manquerait plus qu'elle parte en arrière sans pouvoir s'en empêcher. Elle patine maladroitement, balance ses bras dans tous les sens en prononçant des « oh ! » et des « ah ! » à chaque mouvement. *Bon sang, c'est mal barré !*

Je me tourne vers Georgia et lui adresse un regard noir.

— T'es une prédatrice, je lui assène.

— Dis, Felix, tu l'as déjà vu aussi protecteur ? elle me cherche en jouant avec l'une de ses nattes.

Mon cousin ouvre la bouche puis se fige en nous scrutant tour à tour.

— Pas question de participer à ça, se défaisse mon seul allié. Je vais skater tout là-bas, dans un autre État. Oubliez-moi.

— Il allait être d'accord avec moi, elle décrète.

— Un matin, tu vas te réveiller avec toutes tes tresses coupées à ras.

Ma menace ne l'atteint pas, elle dresse son majeur dans ma direction en mimant un baiser avant d'ouvrir sa bouche en grand.

— Oh ! Non, Juliet ! Prends garde à toi ! Tu es trop proche du bord !

Son ton surjoué devrait me mettre la puce à l'oreille, mais je n'y prête pas attention. Inquiet, je fais volte-face, et mes yeux s'écarquillent de frayeur. Juliet part à reculons, se rapprochant de plus en plus du rebord du *bowl*.

— Juliet, freine, tu vas...

La fin de ma phrase reste bloquée dans ma gorge lorsque ses patins s'inclinent et qu'elle dévale la paroi sans me quitter des yeux. Mon cœur cogne un coup fort dans ma poitrine, et un rideau noir me rend aveugle quelques secondes.

— Bordel de merde ! je beugle en sautant en avant.

28

Rafael

J'imagine déjà Juliet allongée au fond du *bowl*, à l'agonie, mais la réalité est tout autre.

— C'est quoi ce délire ? je m'étrangle.

Avec un talent hors norme, elle glisse d'un bout à l'autre en multipliant le genre de sauts qu'on ne voit que dans les films de science-fiction. Derrière moi, les filles retiennent leur souffle dès qu'elle se propulse dans les airs et relâchent des « chaud » à chaque réception.

— Euh... Est-ce que c'est réel ? j'entends Felix chuchoter.

J'ai un doute, moi aussi. J'hallucine. Qui est cette fille ? Je pensais la connaître, je m'étais figuré une nana fragile malgré son caractère piquant, mais je me rends compte maintenant à quel point j'avais tort.

Lorsqu'elle cale le centre de ses patins sur le rail qui borde le *bowl* et glisse dessus avec une assurance indescriptible en m'offrant un sourire provocant, je ne sais définitivement plus quoi penser. C'est une autre Juliet, ou plutôt sa face cachée. Avec qui je traîne ces dernières semaines, nom d'un chien ?

— J'attends tes excuses, cousin, j'entends la voix de Georgia me murmurer.

— Va te faire voir.

— Au cas où tu te poserais la question, elle patinait déjà comme ça avant de me rencontrer.

— Elle est bien meilleure que toi, ça ne m’a même pas effleuré l’esprit que tu y sois pour quoi que ce soit. Par contre, j’té préviens, n’envisage même pas de la recruter dans ton équipe de derby.

— Ça ne m’avait même pas effleuré l’esprit, elle reprend mes mots en battant des cils.

— Georgia...

— Relax, je lui en ai pas encore parlé. C’est un petit chat sauvage, cette Juliet. T’as pas idée du temps qu’elle a mis à accepter ma proposition de venir patiner ici.

— Oh ! si, j’imagine très bien.

— Avant d’en arriver là, j’attends qu’elle vienne manger à la maison mercredi soir.

— Elle a dit oui ? j’hallucine en me tournant vers Georgia.

— Elle a refusé l’invitation juste avant que tu te pointes, elle rigole. Dommage, j’aurais pu te rejeter la faute dessus si t’avais débarqué deux minutes plus tôt. Quoiqu’elle est vraiment plus détendue depuis que t’es là...

Ma bouche esquisse un sourire discret.

— Bref, j’arriverai à la convaincre.

J’espère bien y parvenir avant elle.

— Elle a l’air cool derrière son attitude fermée à double tour, elle ajoute en la suivant des yeux.

Elle a surtout l’air nettement plus que ce que je croyais, et ça remue quelque chose en moi.

— Ouais... Ben j’té souhaite bien du courage pour la séduire !

— La séduire ? elle minaude.

— Façon de parler.

— Comment vous êtes devenus amis, tous les deux ?

— Par l’appli des Campus Drivers, je résume très sommairement.

— Hum...

— Quoi ?

— Vous êtes seulement amis ou vous vous tripotez un peu ?

— J’croyais que tu supportais pas ce genre de sous-entendus ? C’est pas toi qui clames haut et fort qu’une fille et un garçon ont le droit d’être potes sans que les gens insinuent qu’il y a forcément un truc entre eux ?

— Waouh ! Raf, je suis sidérée que ton petit cerveau asséché ait intégré ça ! Mais tu ne nies pas.

— C’est platonique.

— Et ça te va ? Elle est super mignonne, elle a du style... D’habitude, il t’en faut pas plus pour...

La question ne s’est pas posée. Je me suis focalisé sur ma mission, et le cadre de notre relation ne s’est jamais prêté à ce genre d’idées. Cependant, alors que mes yeux sont pris en otage par le show de Juliet et que je découvre une part d’elle que je n’imaginais pas, mes certitudes vacillent une seconde. La suivante, je reprends mes esprits. Ce qui m’attire subitement, c’est de comprendre qui elle est.

— Apparemment, t’es pas sûr, ajoute Georgia qui attend toujours ma réponse.

— C’était quoi, la question ?

— Tu te comportes différemment avec elle.

— J’ai mes raisons. On a une sorte d’accord fraternel, tous les deux. Bref, lâche l’affaire.

Ma cousine se contente de me sourire avec suffisance avant de retourner vers ses copines. Crocsy revient justement et freine avec style face à moi. Elle repousse une mèche de cheveux qui s’est échappée de son casque et reprend son souffle. Là encore, je ne la reconnais pas.

— Salut... elle balance comme si elle comprenait elle aussi que je rencontre cette Juliet-là pour la première fois.

Je reste hagard une poignée de secondes.

— T'as une double identité ou quoi ? Étudiante phobique la journée et *rideuse* des Enfers la nuit ?

— J'ai oublié ma cape dans ma chambre.

— Pourquoi tu m'as caché ça ?

— Je te l'ai pas caché. Tout de suite les grands mots ! Toi et moi, on est officiellement en premier semestre d'amitié depuis dix jours, elle m'oppose en croisant les bras sur sa poitrine. Et j'te rappelle que t'étais OK pour qu'on se raconte seulement ce qu'on a envie de se raconter.

Je n'ai pas oublié, pourtant, face à cette Juliet qui semble arriver tout droit d'une autre dimension, ma curiosité s'éveille. *Ressaisis-toi, idiot !*

— Bordel, c'est pour ça que tu détestes les skateurs ! je percute tout à coup. Comment j'ai pu ne pas y penser alors que Georgia m'embrouille chaque fois que je monte sur ma planche ?

Je désigne ses pompes, plutôt stylées maintenant que j'y prête plus attention. D'un rose iridescent, avec des roulettes marbrées.

— Je te présente Fran et Rosetta, elle déclare en les agitant l'une après l'autre.

— Fran et Rosetta ? C'est...

— Sois prudent avec tes mots, elle m'avertit. Elles sont connues pour se jeter à la gorge de ceux qui leur manquent de respect. Surtout les propriétaires de Krooked.

Depuis notre première rencontre — l'épisode du vomi ne comptant pas —, je suis passé complètement à côté de cette partie d'elle. C'est grisant. Elle est encore plus intéressante que ce que j'avais envisagé.

— Tu comprends maintenant pourquoi je ne me rangerai jamais de ton côté, elle déclame avec conviction.

— Quelle déception...

— Est-ce que ça entache notre amitié ?

— Tu rêves ! Est-ce que tu essaies encore de te débarrasser de moi ? C'est trop tard, je vais pas lâcher l'affaire maintenant que j'ai mis la main sur la pote parfaite... Mais t'as tout manigancé, en fait ! je monte d'un ton. T'as attendu qu'on soit amis pour me dévoiler ta vraie nature.

J'ai beau me raccrocher à mes réactions habituelles et opter pour l'humour, cette découverte ébranle les fondations de notre relation telles que je les avais imbriquées.

— Oui, bien sûr... J'ai façonné ce plan depuis des semaines, histoire que tu sois trop attaché à moi pour fuir à cause de mon loisir secret. C'est pas du tout abusif à ce stade, elle glousse en secouant la tête.

Un raclement de gorge me rappelle que nous ne sommes pas seuls dans ce *park*. Je tourne légèrement le visage sur ma droite. Georgia et ses copines se sont approchées à nouveau et nous observent comme deux extraterrestres.

— J'ai la recette de Raf ? s'enquiert ma cousine.

— Quelle recette ?

— Pour que tu sois plus à l'aise avec lui qu'avec nous, elle feint de se vexer.

— Oh ! Ça ? C'est de la charité, Georgia, je t'assure. Il me fait peine avec son tibia en plastique.

— Oh merde ! souffle ma cousine en pinçant ses lèvres avant d'exploser de rire.

— Elle ment. Elle est à l'aise avec moi parce qu'elle a besoin d'un chauffeur, je réplique.

Je devine que Crocsy se tend en m'entendant dire ça mais je lui jette un coup d'œil rassurant.

— Vous êtes pas cinq à rouler ?

— Si, mais je suis le seul à la supporter.

— C'est bon ? Monte sur ta Krooked et viens te mesurer à moi, le skateur ! siffle Crocsy en patinant sur place. Voyons qui de nous deux est le plus *rider*.

Je file chercher ma planche, abandonnée plus loin, et saute dessus. Je frôle Juliet à toute vitesse et plonge dans le *bowl* à mon tour. Ce qui se passe ensuite est ultra cool. Avec une synchronisation époustouflante, on *ride* tantôt côte à côte, tantôt face à face, et jamais je ne m'inquiète de la percuter. Entre nous, ça roule parfaitement. Après un moment, je fais une pause et sors mon téléphone de mon sac pour la filmer.

— Regarde ça, Rafifou, elle me crie depuis le haut du half-pipe¹.

Elle fait un arbre droit, le maintient une poignée de secondes avant de pivoter sur ses mains pour se retourner et retomber dans la pente, qu'elle dévale en croisant ses pieds à toute allure.

Elle est incroyable. Elle ne montre aucune crainte, brave les modules les uns après les autres et rentre même un saut périlleux vrillé. *Putain, je suis désorienté comme jamais*.

— Un misty-flip², carrément ! je m'incline quand elle se rapproche de moi. Je l'ai filmé, mate ça.

Je tourne l'écran vers elle.

— J'ai pris tellement de gamelles avant de réussir à le placer correctement, elle précise.

— T'es un putain d'ovni, Crocsy. J'en reviens toujours pas que tu sois la même fille que celle qui flippe en bagnole.

Nos yeux se rencontrent, et elle plisse le nez.

— Tu te rends compte que ce que tu fais avec tes patins est trois fois plus dangereux que de monter dans une Alfa Romeo Montreal de 1971 ?

— J'ai le contrôle sur mes patins, elle oppose. C'est différent.

Je vois. C'est ça, en fait, le fond du problème. Mettre son destin entre les mains de quelqu'un. Pour le coup, c'est totalement en accord avec sa

personnalité, et ça attise ma volonté de devenir ce chauffeur avec qui elle se sentira bien.

— Ce que je veux dire, c'est que tu es assez courageuse pour dépasser ta peur en voiture. Tu vas y arriver, j'en suis sûr. T'as le meilleur *driver* pour ça, en prime.

— Crâneur. Mais j'admets que tu es rassurant.

— Et patient.

— Et patient, elle acquiesce.

— Et drôle.

— J'dirais un brin divertissant.

Tout sourire, elle repart à l'assaut du *bowl*, et je me lance à sa suite.

Lorsque nous arrêtons de nous défier d'un module à l'autre, le Lot 11 est désert.

— J'ai même pas vu qu'ils étaient tous partis, lâche Juliet en se laissant tomber à terre.

— Moi non plus. J'avais pas remarqué qu'il était déjà 23 heures non plus, j'ajoute en regardant ma montre.

— J'ai ramené des sandwiches au poulet, t'en veux un ?

— Carrément, j'ai la dalle, merci.

Elle se débarrasse de son casque, m'envoie un sachet et débouche sa bouteille d'eau.

— Où t'as appris à patiner comme ça ?

— À Portland. Mes parents avaient offert des patins à roulettes à ma sœur, mais ça l'a jamais intéressée, et ils sont restés au sous-sol une éternité. Quand j'ai eu les pieds assez grands pour les enfiler, je ne les ai plus quittés. Des heures, des mois, des années à rouler, elle m'explique avec simplicité. J'aime ça.

Moi aussi, j'aime ça.

— Ça me vide la tête et ça m'occupe, elle poursuit en mordant dans son pain de mie.

Je profite de ce qu'elle regarde ailleurs pour la détailler. Avec ses patins, ses grandes chaussettes de tennis, son pantacourt en jean troué au genou et son sweat *oversize*, elle a de l'allure.

— Le skate est le meilleur moyen que j'ai trouvé pour me faire zapper un million de trucs, je confesse à mon tour. Ça m'a vachement aidé pendant ma rééducation, en me donnant un objectif à atteindre. J voulais réussir à remonter sur ma *board*, comme si rien n'avait changé.

Juliet hoche la tête, attentive et silencieuse. Pour la première fois, je suis gêné de lui parler de ça sans approfondir. Pourtant, ça ne devrait pas me poser problème après toutes ces années à fonctionner ainsi. Pas d'obligations, pas de confidences, pas d'attentes... Mais celle qui mange son sandwich à un mètre de moi vient d'ouvrir une trappe remplie de questions dont j'ai envie de l'inonder.

D'une pensée à une autre, je dérive sur celle qu'elle ne m'a jamais posée. C'est complètement débile parce que je ne lui répondrais pas, ou pas la vérité, mais ça me gonfle qu'elle ne me demande pas ce qui m'est arrivé. *Tout le monde le fait !* Mais venant d'elle, c'est comme si elle refusait de rentrer dans mon espace et... *Merde*. C'est pas normal que ça me dérange autant. Je croque brutalement dans mon sandwich, conscient que c'est forcément mon ego qui parle. Je m'étais figuré maîtriser la situation, mais Juliet m'a volé le flambeau. Il est là, le problème.

— Honnêtement, je ne pensais pas qu'on pouvait aussi bien skater avec une prothèse, elle concède du bout des lèvres. C'est con, je sais. Ça doit te gaver qu'on ait ce genre de préjugés.

— J'y croyais pas non plus au départ. J'en ai chié, je me suis blessé plus d'une fois, mais ça valait le coup de m'accrocher. Je suis ton pote le plus têt, t'en as déjà fait les frais.

— T'es mon seul pote, elle rit. Tory joue dans une autre catégorie, alors t'as obligatoirement la palme pour tout.

— Elle l'admet enfin sans grimacer ! je m'extasie.

Intérieurement, c'est moi qui grimace pour une horrible raison. J'aime être son seul pote. Rien que le fait que Georgia ait découvert avant moi la passion de Crocsy me tape sur les nerfs.

— T'aurais fini par me le dire ? je la questionne, la bouche pleine, en désignant ses patins.

— Sûrement, oui, elle répond en comprenant très bien à quoi je fais allusion. T'accompagner dans des *parks* sans pouvoir les tester, c'était dur !

— Pourquoi tu me l'as pas dit tout de suite ?

— Le roller, c'est ma *safe place*... Mon chez-moi. Mon moi tout court, en fait. Autoriser quelqu'un à entrer là-dedans n'est pas évident.

Je suis à la fois vexé et en accord avec ses explications. Dans le fond, j'agis à l'identique avec mes amis sur d'autres sujets, mais quand c'est moi qui le fais, ça paraît différent. Je croyais un peu trop naïvement que notre accord amical la pousserait à me dévoiler ce genre de détails. Le roller, c'est une brouille. *Enfin, pas tant que ça, vu ce que ça provoque chez moi.*

— Est-ce que tu as toujours été comme ça ? je lui demande encore.

— C'est-à-dire ?

— Solitaire.

Elle passe sa langue sur ses dents, lorgne son repas comme si je venais de lui couper l'appétit puis arrime ses prunelles aux miennes.

— Tu dis ça comme si c'était grave.

— Non, mais c'est dommage.

— Parce que tu crois que se faire des potes sans réellement s'imprégner d'une amitié, c'est pas demeurer quelqu'un de solitaire ?

Elle a raison et elle ne cille même pas en déballant ça. Moi, par contre, cette conclusion me brûle l'estomac. *Putain, qu'est-ce que j'ai, ce soir ?* On dirait que Juliet a patiné sur ma cervelle avec ses roulettes infernales.

— Tu dis ça comme si c'était grave, je reprends ses mots volontairement.

— Pas du tout. Toi et moi, on sait que c'est mieux comme ça.

Dans l'immédiat, plus tellement. Ma soif de la percer à jour devient prégnante, et je n'aime pas ça.

— Mais à Portland, j'avais quelques amis. T'es rassuré ?

— Pas vraiment. Maintenant, je m'inquiète de ce qu'ils ont bien pu te faire pour que tu tires un trait aussi épais là-dessus.

— Ils ne m'ont rien fait, c'est moi qui...

Elle se tait, renifle deux fois et hausse les épaules.

— ...ne veux plus qu'on ait besoin de toi, j'me souviens, je termine à sa place. Qu'est-ce qui s'est passé de si terrible pour que tu en arrives à cette résolution ?

J'ai déjà une petite idée de la réponse, sans pour autant capter le lien.

— Est-ce que ça aussi, c'est lié à ton accident de voiture ?

Je prends un gros risque en la mitraillant ainsi mais je dois étouffer le foyer qu'elle a attisé. Qui ne tente rien n'a rien. Sa bouche remue, se pince, s'ouvre, se referme. *Allez, Crocsy, parle-moi.* Elle ramène son mollet contre l'intérieur de sa cuisse et actionne l'une des roulettes de son patin avec son index.

— J'aurais pu mourir, ce soir-là.

Plusieurs aiguilles me piquent la peau, et je me frotte la poitrine dans un geste incontrôlé. Comme souvent, son esprit vagabonde quelque part. Elle ne se rend même pas compte de toutes ces fois où elle s'égare dans ses pensées. À mesure que j'en suis le spectateur, ma curiosité grandit encore.

— J'ai juste décidé d'en tirer quelques leçons.

Moi aussi, j'ai tiré des leçons de mon accident, mais les siennes sont si excessives. La seule explication plausible serait qu'elle conduisait et que tout le monde n'est pas sorti en vie de sa voiture.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé dans cette bagnole ?

Elle braque des iris sévères sur moi.

— Qu'est-ce qui est arrivé à ta jambe ? elle rétorque en arquant un sourcil.

Balle au centre. Je lève les mains entre nous en signe de reddition.

— OK, OK, Crocsy ! J'me suis laissé emporter, ne pars pas en courant.

Ou plutôt, en roulant.

— T'arriverais même pas à me rattraper, le skateur.

Bombe désamorcée.

— Tu veux miser là-dessus ? Je te prends en un contre un tout de suite.

— Pas ce soir, il est temps de rentrer.

— Petite joueuse.

— Tu peux me ramener ? elle me demande en balayant les miettes sur ses cuisses.

Fin de la parenthèse, *exit* la *rideuse* sans limites, la Crocsy que je fréquente depuis janvier a repris possession de ce corps. Mais une autre existe quelque part, une qui respire la liberté et qui n'a pas peur d'un salto aérien. *Une qui a besoin d'un ami étrangement motivé à lui foutre un coup de pied aux fesses.* Maintenant que j'en ai eu un aperçu, il me tarde de la revoir. J'avais déjà envie qu'elle dépasse ses angoisses, mais à présent plus encore. Même si dans un lointain recoin de mon esprit, j'ai le pressentiment d'ouvrir une boîte de Pandore.

1. Type de module que l'on trouve dans les *skateparks*.

2. Figure en skateboard.

29

Juliet

Il est affreusement tôt pour que je me retrouve hors de chez moi, les bras enroulés autour de mes flancs, à marcher rapidement dans la fraîcheur de février.

Il fait encore nuit, j'ai donc pu sortir par la grande porte. Aucune chance que Warren soit debout à une heure si matinale un dimanche.

Je remonte la bretelle de mon sac à dos, dans lequel Fran et Rosetta sont rangées, en inspirant et expirant. J'ai beau avoir été percée à jour jeudi soir au Lot 11 et avoir passé un excellent moment à *rider* avec Rafael, je suis fébrile à l'idée de réitérer aujourd'hui.

Pour une raison inconnue, qu'il soit au courant de ma passion me rend presque timide. J'ai accepté les clauses de cette amitié particulière avec le sentiment d'en maîtriser la direction, mais quelque chose me souffle que le seul qui tient la route dans cette histoire, c'est Raf. Il est tellement plus sûr de lui que moi, et il commence à connaître un peu trop de trucs sur moi. J'ai peur qu'il pousse la Juliet du passé à réémerger, et ça m'oblige à combattre un paquet de petits soldats intérieurs qui montent la garde devant la forteresse dans laquelle j'ai choisi de m'installer. Surtout quand, au détour d'une conversation, il évoque mon accident. En étant amie avec lui,

j'oscille entre le confort d'avoir une vie plus agréable et la crainte de tout faire foirer.

Comme pour couvrir mes pensées, le bruit d'un moteur vrombit au bout de la rue. Je tourne la tête et aperçois la voiture orange devenue aussi familière que son chauffeur.

Raf se gare à l'endroit habituel. Je le rejoins, ouvre la portière et m'assieds sur le siège passager.

— Bien dormi ? il m'accueille d'une voix plus calme que d'habitude.
Ses cheveux sont désordonnés, il a l'air crevé.

— Vu la marque d'oreiller qui traverse ta joue, ma réponse sera la même que la tienne : pas suffisamment.

— Hier soir, c'était mon tour de faire la sortie des bars pour ramener les étudiants à bon port. Et ensuite, j'ai mis un temps fou à trouver le sommeil.

Il est bizarre ce matin ou c'est moi qui suis mal réveillée ?

— Y'a un souci ? je me renseigne.

Il tourne la tête vers moi, me regarde deux secondes, avant de baisser les yeux.

— Tu m'as plongé dans une réalité alternative, Crocsy. Maintenant, chaque fois que je ferme les paupières, je te revois faire tes pirouettes surnaturelles tout en me demandant quel affreux talent tu caches encore.

— Aucun, c'est le seul et unique, je ris.

— Et j'en reviens toujours pas que tu sois pote avec ma cousine ! il s'exclame alors en quittant le bord du trottoir.

— Pote, pote... C'est seulement la deuxième fois que je la voyais, et tu me connais.

Il me jette une œillade furtive et se tape le front.

— Bien sûr ! Où avais-je la tête ? Il faut au moins quatorze rencontres avant que Juliet n'accepte de signer une charte d'amitié.

— J'ai encore rien signé avec toi, donc...

— Ttt-ttt-ttt, toi et moi, c'est différent. On est liés par le pacte sacré du « on se fout la paix mutuellement ». T'as déjà oublié ?

— Non, je m'en souviens parfaitement.

J'aime ce concept, c'est d'ailleurs grâce à lui qu'il m'a eue. Pourtant, là, alors qu'il l'énonce de sa voix encore rauque et endormie, ça sonne un peu tristement. Comme une résignation qui devrait m'enchanter. Pas me procurer le sentiment d'être clouée sur son siège telle une poupée inanimée.

— Par contre, j'te préviens, Crocsy, il y a une règle indéfectible : t'as pas intérêt à accepter l'invitation de Georgia à venir manger chez nous un mercredi sans avoir accepté la mienne avant.

— C'est promis, je pouffe.

Il y tient, décidément ! Pour l'instant, nous ne nous sommes vus qu'en tête à tête. Les deux seules exceptions, soit les moments que nous avons passés au parc d'attractions et au Lot 11, étaient le fruit du hasard. Accepter d'entrer dans son cercle m'effraie encore. Je me le suis interdit quand... j'ai provoqué cet accident. *C'est ma faute si Owen...* Je ne supporterai pas de commettre la même erreur une deuxième fois, mais je ne peux pas non plus rester isolée indéfiniment. Monter dans la voiture de Rafael, le considérer comme plus qu'un simple chauffeur, il y a un but derrière tout ça, et si je l'oublie, je m'oublie aussi.

— J'ai pris une Thermos de café, il m'indique en manœuvrant pour se garer.

— Et moi des cookies. C'est ma mère qui les a confectionnés, et mon père n'a pas participé. On ne risque pas de mourir prématurément.

— Par curiosité, tu as écopé des gènes de qui ? J'te demande ça dans le cas où tu m'offrirais un truc à bouffer un de ces quatre.

— Pour la cuisine, ceux de ma mère, et pour le reste...

— OK, on peut donc estimer que j'connais déjà M'sieur Monroe.

Je m'apprête à lui poser des questions sur ses parents, mais il reprend la parole.

— Au fait, comment tu te sens en voiture ? il s'enquiert sur un timbre étrange en pianotant sur son volant.

— Hum. Mieux...

Beaucoup mieux, même.

— Tu te sens en confiance quand je conduis ?

— Euh... oui. Pourquoi tu me demandes ça aujourd'hui ?

— Parfois, je flippe d'oublier pourquoi tu t'assieds presque tous les jours dans ma bagnole. Je m'assure juste que je respecte ce que tu attends de moi.

À vrai dire, je l'oublie aussi, la plupart du temps.

— Te tords pas le cerveau, Rrraaa, ta conduite est parfaite, je le rassure avec sincérité. Et on se voit pas pour ça, ce matin. Enfin, pas tout à fait. Enfin si, mais...

Ses doigts cessent de tapoter son volant, et il relâche un long sifflement.

— Youhou ! Ce qu'il a pas fallu manigancer pour que tu clames ma perfection ! Encore un peu et je laissais couler une petite larme pour te pousser à l'admettre.

— Tu te paies ma tête ? j'articule, prise de court.

— Non, j'opère juste un récap matinal avec la version upgradée de ma copine Crocsy, il réplique avec un clin d'œil. Y'a vraiment pas une autre surprise à ton propos que tu gardes dans ta poche ?

Une bonne, non...

— Tu en connais déjà beaucoup trop sur moi, je marmonne.

— Chouette ! C'est allé super vite entre nous, je suis trop fort.

— Quel tocard !

Il se gare, coupe le moteur et se tourne entièrement vers moi. Sans un son, sa bouche forme un mot.

— Non, j'articule sans bruit à mon tour.

Il recommence.

— Non, ça n'inclut pas que je vienne à Tampa avec toi, j'annonce à voix haute cette fois.

— D'accord.

Il sort de la voiture sans se départir de son rictus espiègle. Pendant qu'il ouvre son coffre pour récupérer son équipement, j'enfile mes meilleures amies et mes protections, le cœur battant. Puis je sors à mon tour, bascule mon sac sur mon dos et referme la portière. *Let's go.*

Je roule doucement jusqu'à l'arrière, où Rafael est occupé à sangler ses coudières.

— Une compétition de skate, ça implique un tas de skateurs réunis dans un périmètre réduit. Impossible à supporter ! j'en remets une couche.

Ses épaules tressautent sous l'effet d'un rire étouffé. OK, c'est quasiment mon seul argument pour me défilier.

— Tu as perdu toute crédibilité depuis que t'as grimpé sur ma Krooked, Crocsy. Admets que tu exagères. C'est pas grave, ça arrive à un tas de gens bien de se remettre en question et d'accepter leurs erreurs de jugement.

— J'étais faible psychologiquement et en hypoglycémie ce jour-là, je me justifie.

Je tourne sur moi-même et m'immobilise en posant une main sur ma hanche.

— Je n'ai pas changé d'avis sur tes congénères, j'argue.

— Oh ! Allez ! L'ambiance sera cool, et on aura même le temps de faire un tour en ville. Je suis sûr qu'ils font les meilleures tartes aux pommes des États-Unis, là-bas.

— Tu crois pouvoir m'amadouer avec une pâtisserie ?

— En général, avec les filles c'est ça ou un massage. Voire les deux, si elles sont particulièrement dures en affaire.

— Je suis un peu trop d'accord avec toi sur ce coup, j'adore qu'on me masse les pieds. Mais c'est toujours non. Je trouve que c'est un peu tôt pour

passer un week-end entier avec toi. Imagine que je sois insupportable et que tu décides de m'abandonner là-bas, je serais obligée de rentrer à pied.

— Il y a beaucoup trop de pieds dans cette conversation, tu cherches à me mettre mal à l'aise ?

— Oui, dès que j'en ai l'opportunité, je saute à pieds joints dedans. J'adore, j'y prends un pied d'enfer et j'espère que ça te fait une belle jambe.

Le coin de sa bouche se relève, marquant une fossette sur sa joue.

— Tu t'inquiètes pour que dalle, Crocsy. Je suis déjà au courant que t'es insupportable. Je t'invite à Tampa en toute connaissance de cause.

— Oh ! Une invitation ? Mais ça change tout si mes dépenses sont couvertes !

— N'exagère pas.

— Dommage, j'étais à cinq doigts de pied de flancher. Repose-moi la question quand tu accepteras de m'entretenir.

— Tu es avec moi, un dimanche matin, avant même que le soleil ne se lève, et tu m'as apporté des cookies. Si c'est pas le gage d'une amitié solide, ça...

— C'est pour obtenir une bonne note à un devoir important pour mes études. Et je n'ai jamais dit que je partagerais mes cookies.

Il referme le hayon de son coffre et se poste face à moi. Sans rien dire, ses doigts saisissent les lanières encore ouvertes de mon casque.

— J'aime te voir lutter contre l'évidence, il murmure en rivant ses yeux aux miens.

Cette phrase se faufile dans mes oreilles, s'insinue dans mon esprit et atteint une zone assoupie de mon cerveau. Si assoupie qu'elle doit forcément se cogner dans la table de nuit et se vautrer sur le tapis pour me pousser à donner un double sens à ces propos.

Clic. Le bruit du clip qui claque sous mon menton me ramène à la réalité.

— Allons-y, vilaine fille, sinon le soleil va se lever avant qu'on atteigne le point de vue et tu devras revenir demain matin.

— Le dernier arrivé a un gage ! je crie alors en l'abandonnant.

Je prends de la vitesse puis zigzague en étendant mes bras. J'adore ce que je ressens quand Fran et Rosetta me portent, et l'aube, qui pointe tout là-bas, me procure une paix agréable. Je dessine de grands « s » sur le sol. Un « s » comme sérénité, sourire et... satané skateur, qui me coupe la route et place un heelflip sans effort. Sans m'en rendre compte, je ralentis pour apprécier le spectacle. Raf est comme moi quand il monte sur sa planche. Ailleurs, mais plus présent que jamais.

— Prépare-toi pour ton gage, Crocsy ! il tonne avant de disparaître de ma vue.

— Merde !

Je fonce, mais l'écart est trop grand. Il est accoudé sur une table d'orientation quand je le rattrape.

— *Loser*, il fanfaronne en posant sa Thermos de café sur la table. Tu veux connaître ton gage maintenant ou tu préfères que ça soit une surprise ?

Pourquoi j'ai balancé cette histoire de gage, bon sang ?

— Maintenant, je marmonne en me débarrassant de mon sac à dos.

Je dispose la boîte pleine de cookies entre nous et fais signe à Rafael de me servir un café.

— Ça commence par « mer » et ça se termine par « credi soir ». Je choisis lequel, t'es coincée, fin de la partie, il annonce en me tendant un gobelet.

C'est ça, son gage ?

— Je m'attendais à Tampa.

— C'était tentant. Je serais content que tu viennes, parce que tes remarques sont toujours utiles et que se déplacer avec une journaliste, ça claque, mais pas question de te forcer à aller là-bas. Je préfère avoir le bonheur de te voir flancher toute seule.

Ce type me fatigue.

— Tu te rappelles quand j’avais dit que l’air de Miami avait le goût du pamplemousse ? je lui demande.

— C’est marqué au fer dans mon esprit.

— Tu trouves pas que l’atmosphère a subitement la saveur de ta défaite à venir ?

— Aucune idée, j’y ai jamais goûté, il argue avec cette assurance qu’il me sert bien trop souvent.

— Tu vas adorer.

— Crocsy... C’est toi qui vas adorer ce premier repas chez moi. Je viens d’avoir un flash, et ça y est, j’ai choisi la date de ta venue.

— C’est quand ?

— Pour qui tu me prends ? Si je te donne cette info, tu seras capable de construire la meilleure excuse possible pour y échapper. Je te le dirai deux heures avant.

— Je t’éviterai chaque mercredi jusqu’à la fin de ma vie, je réplique.

Je m’amuse beaucoup à lui tenir tête, ce serait dommage de lui avouer maintenant qu’une part de moi viendra presque avec plaisir.

Il avale une dernière gorgée de café en souriant au-dessus de son gobelet, déplie sa perche à selfie et me l’envoie. J’y fixe mon portable pour lancer cette troisième session de tournage.

On a déjà filmé plusieurs séquences. En y ajoutant celle-ci, nous aurons toute la matière nécessaire pour entamer le montage des épisodes. J’ai hâte de voir le résultat.

Rafael s’élance, je le suis aussitôt, et le mobilier urbain devient notre terrain de jeu. C’est tellement plus pratique de le filmer en roulant moi aussi ! Ça me demande d’être plus vigilante que d’habitude, mais la vidéo va dépoter.

Comme si nous roulions ensemble depuis des lustres, nos mouvements se coordonnent sans que nous devions communiquer. Ma timidité passée, ça

me fait un bien fou d'agir sans décortiquer chacune de mes actions, chacun de mes mots. Finalement, c'est la continuité de ce qui nous relie, Rafael et moi. C'est facile, ça roule tout seul, je n'ai pas besoin de parler ni de m'inquiéter qu'il appuie sur le mauvais détonateur. Et puis il apprécie cette Juliet remastérisée, donc mon expérimentation s'avère positive.

OceanofPDF.com

Rafael

Si ma nuit a été courte et agitée, je me sens dans une forme olympique depuis que j'ai mis les pieds sur ma *board*. Plus que ça, je suis très bon. Je ne sais pas si partager l'asphalte avec Juliet est un moteur, mais ma planche est comme reliée à mon cerveau. Je rentre toutes mes figures sans anicroche et je peux mettre mon pied à couper que Crocsy capture des scènes magistrales lorsque le soleil pointe à l'horizon. Même avec une perche dans la main droite, elle met K.-O. toutes les personnes que j'ai pu voir patiner.

Quand j'estime avoir tout donné, elle m'autorise à passer derrière la caméra pour immortaliser ses cascades improvisées. Puis nous prenons une pause pour admirer le spectacle offert par le paysage autour de nous. Épaule contre épaule, dans un silence apaisant, nous contemplons le soleil se lever.

On finit par remballer perche et téléphone pour profiter des dernières minutes de tranquillité avant que l'endroit ne se remplisse. Je lui prête un de mes AirPods et lance l'album d'un groupe qu'on aime tous les deux.

Au rythme de la musique, je fais le clown sur ma Krooked, et elle improvise des chorégraphies qui nous font mourir de rire. J'adore la simplicité de cette Juliet décontractée.

— Une petite dernière ! elle crie en sautant sur un banc inoccupé.

Elle glisse dessus et retombe après avoir tourné sur elle-même, en tapant dans la main que je lui tends.

— Pourquoi tu t’inscris pas à des compétes ? je la questionne, à bout de souffle tandis que nous repartons en direction du parking.

— Ça ne m’intéresse pas.

— Dommage, tu gagnerais haut la main.

— Justement, aucun suspens, elle feint de crâner.

Zéro vantardise chez elle, alors qu’elle pourrait se permettre de se la jouer vu son niveau.

— Tu m’autorises à poster la vidéo de toi sur mon Insta ?

Sans s’arrêter, elle se tourne face à moi et patine à reculons.

— Si tu veux, mais que vont penser tes petits copains skateurs de tes fréquentations ?

— Crois-moi, Crocsy, ils vont crever de jalousie. Tu te rends pas compte de ce que tu...

Ses roues arrière heurtent un obstacle, elle tente de retrouver l’équilibre comme elle peut mais se fait emporter par son élan. Instinctivement, je saute de ma planche et enroule mes doigts autour de son poignet. Malheureusement pour nous, elle m’entraîne dans sa chute. Son dos cogne contre le sol, et j’atterris à plat ventre sur elle. *Aoutch !*

— À quel endroit as-tu passé ton brevet de secourisme ? elle lâche, le souffle coupé. J’aurais pu m’en sortir indemne sans ton intervention écrasante. Maintenant, je ne sens plus rien. Enfin, si, je sens ton poids sur chacun de mes os.

— Alors c’est bon signe, je me marre à trois centimètres de son visage.

— Bouge de là.

Je tends mes bras pour décoller mon buste d’elle et prends un peu trop conscience de son corps en dessous du mien. Une attirance soudaine se diffuse en moi tandis que, confus, je maintiens la position quelques secondes pour la détailler. Je ne crois pas avoir déjà scruté Juliet d’aussi

près. Pas assez en tout cas pour remarquer ce petit grain de beauté au coin de son œil et celui sous sa pommette.

Lorsqu'elle remue légèrement, la friction de nos hanches fait contracter mes abdos. Ses cils papillonnent vite. Ses joues sont devenues écarlates et sa respiration rapide.

— Pourquoi tu tires cette tête flippée ? je l'interroge tout à coup.

Elle se racle la gorge et gigote. Je devrais me pousser mais je ne bouge pas.

— Parce que j'ai failli me faire écrabouiller par un mec nullissime pour sauver les demoiselles en détresse et que je t'avais jamais vu en si gros plan, elle ironise.

— Et tu aimes ce que tu vois ?

J'ai beau le formuler pour déconner, je me demande en réalité de quelle façon elle me perçoit. Elle n'a jamais laissé paraître la moindre attirance. *Moi non plus, cela dit.*

— Tes narines sont énormes sous cet angle, elle rétorque en louchant dessus. Si tu inspires, je vais être aspirée à l'intérieur.

Je roule sur le dos en éclatant de rire avant de vérifier ma jambe. C'est un réflexe après chaque chute, au cas où.

— Tu t'es fait mal ? elle s'inquiète en s'asseyant.

— Oui... je feins de souffrir.

— Merde, je suis désolée.

— Un bisou magique sur mon précieux moignon pour obtenir mon pardon ?

— Ta pire rime !

Elle retombe allongée en riant, pas même un peu outrée.

— Je ne suis pas une experte mais je suis sûre à quatre-vingt-dix-neuf pour cent qu'on n'embrasse pas le moignon des gens, Rafael.

— Personne n'a jamais accepté avec moi, en tout cas. Ça restera un fantasme inassouvi.

Elle replie ses bras derrière sa tête et mord sa lèvre.

— Tu enlèves ta prothèse quand tu couches avec une fille ?

Cette fois, c'est moi qui me redresse en ouvrant de grands yeux.

— Pardon, c'était indécent comme question.

Je ne trouve pas. Ce qui me surprend, c'est qu'elle pose celle-ci et non une autre.

— Crocsy qui évoque le cul ! Tu souffres d'un trauma crânien ? je raille.

Je tâte son cou, elle balaie ma main en tapant dessus.

— Abuse pas, tu me prends pour une coincée ou quoi ?

— Euh... oui. Tu creuses déjà un trou où te cacher quand il est question d'amitié, excuse-moi d'avoir du mal à t'imaginer retirer ta culotte devant quelqu'un.

— Ça remonte un peu, mais...

Elle s'interrompt et secoue la tête.

— Mais pourquoi je te parle de ça, sans déconner ? T'as raison, j'ai pris un sale coup au cerveau. Appelle une ambulance, mon pronostic mental est engagé.

— Nous voilà avec un nouveau sujet de conversation, je reprends en me frottant les mains.

— Désolée de casser tes plans, mais j'ai pas grand-chose à dire là-dessus. J'espère que t'as de quoi meubler ton monologue. D'ici là, relève-toi, Ra, on inquiète les passants en restant allongés au beau milieu de la voie, elle m'indique en se remettant debout.

Je reviens à la verticale et remonte sur ma planche en avançant à une vitesse de croisière.

— Au fait, la réponse est non, coquine. Je ne la retire pas parce que je préfère pouvoir me tirer vite fait après ma petite affaire.

— Quel sale type !

— Mais si toutefois je l’envisageais, ça dépendrait des positions. Par exemple...

— Je n’ai pas besoin de connaître la façon dont tu prendrais ton pied, elle me coupe.

— Joli, je m’esclaffe en évoquant son choix de mots. En tout cas, t’as beau dire que ça remonte un peu, tu te débrouilles bien avec ta langue. Tu dégaines plus vite que moi.

— Pourquoi est-ce que je t’ai lancé là-dessus ? J’ai mis le doigt dans un horrible engrenage, elle grince.

— Y’a d’autres endroits où t’aurais pu mettre ton doigt, te plains pas.

— Au fond de ta gorge, oui. Pour sectionner tes cordes vocales.

— Je ne pensais pas à ça.

— J’avais compris, elle articule en étouffant un rire.

Pendant que j’ouvre mon coffre pour y ranger ma *board*, je la mate à la dérobée en train d’enlever ses patins et ses protections. Difficile d’estimer comment notre drôle d’amitié va évoluer, mais tant que je suis bien accroché à ce grand volant que représente Juliet, je garde le cap.

*

* *

Les jours se succèdent sans que je m’en rende compte. Février touche déjà à sa fin, annonçant le *Spring Break* tant attendu. Entre les courses pour les Campus Drivers, Crocsy qui escalade son balcon presque tous les matins et le reportage qui prend forme, je suis bien occupé.

Avec Juliet, nous venons de passer trois longues heures à monter le deuxième épisode. Nous approchons de chez elle pour son retour au bercail habituel.

— C’est moi ou cette journée a défilé en un claquement de doigts ? elle me lance. Comment est-ce qu’il peut déjà être 17 heures ?

— Pourquoi tu prends cet air crispé en disant ça ? On est en vacances ! Tu devrais sautiller de joie en poussant de petits cris.

— J'ai une tête à sautiller en poussant des cris ? elle tique.

— Pas à première vue, mais je suis sûr que tu peux encore me surprendre. Et d'ici là, c'est très cool à imaginer. Qu'est-ce que t'as prévu pendant ce break ?

Elle tire sur sa lèvre en réfléchissant.

— Je ne sais pas trop. Warren va partir quelques jours à Portland chez son meilleur ami, et mes parents s'offrent une quatorzième lune de miel au Brésil. L'occasion rêvée d'avoir la paix. Je vais peut-être proposer à Tory de passer mater une série, je l'ai peu vue ces derniers temps.

— Je viendrai te tenir compagnie si tu t'ennuies. T'as pas des maths à réviser ?

— Quelle horreur.

— Les maths ou ma présence ?

— Les deux ! elle répond sur le ton de la plaisanterie. Et toi, ton programme ?

— Les courses, déjà. Andy et Dallas se barrent au Mexique, et les copines d'Amy viennent passer la semaine ici. Du coup, Luke et moi, on se chargera des étudiants à deux. À côté de ça, j'dois aider ma tante Livia à repeindre sa clôture, ma tante Divina à fixer de nouvelles étagères dans sa chambre, et un million de tâches imprévues vont certainement se rajouter au fur et à mesure.

— L'une d'elles est celle du parc d'attractions ?

— Non, ça, c'est Lucia.

— Mais t'as combien de tantes, exactement ?

— Sept.

— Ah oui ! Quand même ! T'as l'air hyper proche d'elles, c'est mignon. Moi, j'ai seulement un oncle qui vit dans une cahute perdue en Alaska avec son chien et son fusil.

— Ce sont elles qui m'ont élevé quand mes parents sont morts. J'étais bébé, je les considère comme mes mères.

Surprise par mes paroles, Juliet tourne vivement sa tête vers moi.

— Oh ! Je suis désolée.

Je la dévisage pour déterminer à quel moment elle va me demander comment ils sont décédés. Ses prunelles me sondent avec une intensité dont elle ne doit même pas se douter, mais elle ne prononce pas un mot. Est-ce qu'elle est naturellement comme ça ou c'est encore sa technique pour ne pas se lier à quiconque ? Ça devrait me satisfaire qu'elle ne se montre jamais intrusive, c'est ce que j'ai toujours trouvé insupportable chez les autres. Pourtant, avec Juliet, c'est le contraire. Elle m'oblige à adopter le rôle du plus bavard de notre duo. C'est le monde à l'envers.

— Ils étaient à bord d'un petit avion que pilotait mon père et ils se sont crashés, j'explique alors.

— C'est quoi ton astuce pour être aussi fort ? elle souffle.

— Je fais en sorte de dénicher le positif à peu près partout et j'essaie de ne pas me laisser parasiter par des choses contre lesquelles je suis impuissant.

— Ça a l'air facile quand tu le dis.

— Regarde, mes parents auraient pu mourir avant de me donner naissance, privant l'humanité d'un être extraordinaire.

— Ce genre de positif, OK, elle rit.

— Ou j'aurais pu n'avoir aucune famille pour s'occuper de moi. C'est pas compliqué, il suffit de placer le curseur au bon endroit.

Elle cogite sur mes mots en tirant encore sur sa lèvre.

— Toi par exemple, tu pourrais être morte dans cet accident de voiture, et te voilà sur mon siège, à profiter de la chance incommensurable de me côtoyer.

Elle pose des yeux amusés sur moi et enfonce ses doigts dans ma joue pour m'obliger à regarder la route.

— Tu as eu de la chance d'avoir une grande famille pour prendre soin de toi.

— Une immense famille, composée presque exclusivement de femelles, je fais exprès d'ajouter.

— Ça me démange de t'arracher un bras quand tu parles comme ça. Quoique, t'arracher la jambe me demanderait moins d'effort.

— Ça me fait beaucoup de peine quand tu m'attaques sur ma particularité physique.

— Tant mieux.

À l'approche de chez elle, Juliet attrape son sac à ses pieds pour se tenir prête à sauter de ma voiture comme une criminelle recherchée.

— J'ai hâte de poster ce nouvel épisode, je lui lance en tambourinant joyeusement sur mon volant. Vu l'engouement qu'a généré le premier, notre boulot va être de plus en plus récompensé.

— J'en ai parlé à mon prof, il a adoré le concept. Bon, j'ai eu droit à dix minutes de nostalgie sur l'époque où il skatait en Californie. J'ai simulé un profond intérêt, qu'il a gobé, mais la bonne note que je pressens me fera oublier ma malhonnêteté.

— Je suis fier que tu ne simules pas avec moi, bébé, je susurre.

— On avait convenu que tu ne dépasses pas quatre allusions sexuelles par jour, Ra, et c'est la sixième aujourd'hui. Trouve-toi une nana, ça devient inquiétant.

— La compétition et toi, vous monopolisez tout mon temps, je n'ai plus de place pour mes besoins primaires. Tu ne peux pas gagner sur tous les tableaux. Prends ton mal en patience.

— Arrête ton baratin, t'as bien vingt minutes à y consacrer.

— Vingt ? Je suis un garçon sensible, Crocsy. J'aime qu'on me câline.

— N'importe quoi, elle pouffe.

— T'inquiète, dès que tu seras guérie, je reprendrai du service !

Elle me jette trois petits coups d'œil et joue avec la babiole accrochée à sa fermeture Éclair en faisant des *poc poc* avec ses lèvres. Je l'observe à la dérobée et souris en devinant ce qu'elle s'apprête à faire. Encore.

— Je v...

— T'allais à nouveau me remercier ? je frémis pour l'énervé.

Et ça fonctionne.

— Pas du tout ! elle se défend sur le ton d'une fille prise en défaut.

Bien sûr que si. L'après-midi qu'on vient de passer ensemble est l'une des meilleures qu'on a pu partager. J'ai encore mal au ventre du fou rire provoqué par certaines vidéos qu'on a montées et je suis sûr et certain que Crocsy est sur la même longueur d'onde que moi.

— Je comptais te souhaiter une belle soirée de merde avec des couples dégoûtants qui sécréteront tellement d'hormones que tes banquettes seront toutes collantes.

La rue est déserte, je freine et immobilise ma voiture en plein milieu de la chaussée.

— C'est la pire chose que tu pouvais dire, j'exprime avec horreur. Je vais les frotter après chaque rencard, maintenant. Mon cuir va être tout élimé, et ce sera entièrement de ta faute !

— On ne lève pas le ton comme ça sur ses amis, Rafael.

— Tu es une peste.

— C'est toi qui m'as voulue, elle hausse les épaules.

— Je me demande encore quelle mouche m'a piqué ce jour-là.

À vrai dire, elle me pique tous les jours, comme une dose de rappel.

— Pour ta gouverne, je ne travaille pas ce soir. D'ailleurs, aucun des chauffeurs ne bosse.

— C'est possible, ça ? Comment ça se fait ?

— Primo, avec le début des vacances, plein d'étudiants ont quitté le campus. Deuzio, Lewis a décrété que cette journée était fériée chez les Campus Drivers. Tu noteras que j'ai fait une exception pour toi.

— Pourquoi fériée ?

— C'est son anniversaire et celui d'Adam. Enfin, ils sont nés le 29 février, mais d'après Conley, il n'est jamais trop tôt pour vénérer sa

venue au monde.

Je longe le trottoir devant sa maison et m'arrête au point de chute habituel.

— Profite bien de ta soirée de repos, alors. Ça devrait t'offrir plus de vingt minutes, elle ajoute avec une petite moue pleine de sous-entendus.

Elle s'apprête à ouvrir la portière tandis que je me réjouis de la bombe que je vais lancer dans 3, 2, 1...

— Oh ! Attends, j'ai failli zapper... j'entame en élargissant mon sourire carnassier.

Elle se retourne vers moi pour me dévisager. Ses sourcils se froncent lentement en découvrant l'air qui flotte sur ma tronche.

— Il est très exactement 17 h 58, je continue en désignant le tableau de bord.

— L'heure idéale pour un goûter, oui.

— Tiens-toi prête pour 19 h 58, vêtue de tes plus beaux habits.

— Qu'est-ce que tu...

Ses yeux s'écarquillent puis se referment aussitôt.

— Non.

— Si.

— Non, pas déjà !

— Et siii, j'exulte. L'heure a sonné de réclamer mon gage.

— Mais on est mardi !

Juliet

Je gigote sur mon siège comme s'il était recouvert de clous et tire sans relâche sur ma ceinture de sécurité. *Pourquoi j'ai mis cette robe ?* Je n'en reviens pas d'être dans cette situation, qui m'effraie autant qu'elle me rassure sur mon évolution. C'est fou tout ce qui a changé depuis début janvier. Je monte en voiture sans enfoncez mes ongles dans mes paumes, j'ai réussi à nouer des liens avec quelqu'un qui ne s'appuie pas sur moi pour la moindre chose. Et je m'apprête à passer la soirée avec ses amis et sa famille. *Bon, Raf est quand même gonflé d'avoir usé de son gage pour y parvenir.*

— T'as les fesses irritées pour remuer comme ça ? me questionne Rafael.

— Ce sont les tiennes qui vont l'être avec les coups que je vais te mettre.

Oui, je ne peux pas m'empêcher de jouer la fille revêche en toutes circonstances.

— Être menacé d'une fessée est terriblement excitant, Crocsy.

Je l'observe à la dérobée, prête à lui renvoyer une petite pique supplémentaire... qui bute derrière mes dents.

Avec sa chemise impeccable repliée sous les coudes, ses cheveux encore légèrement humides et son sourire en coin, il est séduisant. Vraiment séduisant.

Je visualise soudain sa taquinerie sous un angle affreusement réaliste. *Le stress te rend de plus en plus instable, ma pauvre.* Tout à coup, cette invitation prend presque des allures de rencard dans mon esprit. Nous ne sommes pas dans le contexte classique de nos rencontres, et je me mets à divaguer. *Ça ressemblerait à quoi de sortir avec Rafael ?* À bien y réfléchir, ce ne serait pas compliqué. Après tout, il est sympa, il connaît mes limites et les accepte parfaitement. Il est attirant, il...

— Pourquoi tu me mates comme ça ?

Je me rends compte que je le regarde encore.

— Tu t’imagines me mettre la fessée, il ajoute d’une voix traînante.

— Non, je me répétais que t’es un enfoiré, j’assène pour la quatrième fois depuis qu’il est revenu me chercher.

— Tu vas bien t’amuser, Crocsy.

Nous entrons dans le quartier de Little Havana où je viens pour la première fois. J’avais vu sur des photos que c’était un coin vivant et coloré de la ville, mais l’atmosphère est encore plus animée que dans mon imagination. Ma tension nerveuse se dissipe un peu.

— J’espère que t’as faim, reprend Rafael en remontant une longue rue bordée de bâtisses de toutes les couleurs. Y’aura assez de nourriture pour l’État entier.

— J’ai mangé une petite part de cheesecake, j’avoue du bout des lèvres.

— T’es sérieuse ?

— J’ai pas pu résister, Warren l’aurait dévorée sinon ! Et j’ai eu besoin d’une dose de sucre pour me relaxer.

— T’as aucune raison de stresser, j’t’assure. Tu connais déjà ma cousine, sa bande et les autres chauffeurs.

— Ouais, il ne reste que ta demi-douzaine de tantes et leurs autres filles, c'est pas si énorme, effectivement, je raille.

Rafael se gare derrière une longue file de voitures et coupe le contact.

— Vous avez invité tous les voisins ? je m'étonne en voyant un tas de personnes sortir des maisons autour et se diriger vers celle à la façade bleu clair.

— Nous sommes les voisins, il rit. Toute ma famille vit dans cette rue.

— Comment c'est possible ? Vous avez menacé les habitants pour qu'ils se tirent ?

— Les Torres sont installés à Miami depuis quatre-vingts piges. Ils se sont réunis ici petit à petit.

Le long du trottoir d'en face, une vieille voiture comme celle de Rafael termine son créneau, et trois mecs en sortent. Je ne les ai jamais vus, mais l'un d'eux porte un énorme cadeau. Ce qui me rappelle un détail auquel je n'avais pas prêté attention.

— Quand t'as dit que c'était un jour férié pour l'anniversaire de tes boss, t'aurais pu préciser qu'ils le fêtaient ce soir !

— Ah ! T'as déjà compris... Il va donc falloir que je te jette sur mon épaule pour te faire entrer de force.

— T'es un...

— Enfoiré, oui, je sais. Et j'adore te l'entendre dire. Ça me chatouille dans le ventre chaque fois.

— On sera combien exactement ?

— Suffisamment pour que tu sois pas obligée de parler à tout le monde.

— Tu... C'est une bonne réponse, je le félicite, moi-même estomaquée qu'il soit si pertinent.

Oh ! Oui, il serait vraiment très simple de sortir avec lui...

— Merci. Je suis un expert en ce qui te concerne. Toi et ton affreux caractère, vous n'avez plus aucun secret pour moi, Crocsy.

J'aimerais que ce soit le cas. Ça signifierait être débarrassée de ce mensonge qui pèse une tonne.

Je lâche un souffle pollué et repose mes yeux sur mon chauffeur. Il me contemple en silence, et je me surprends à l'observer aussi.

— Quoi ? il chuchote.

— Toi, quoi ? Tu me regardais le premier.

— Parce que c'était ton tour de parler.

L'espace d'un instant, je m'imagine tout lui déballer. La Juliet de Portland, Owen, sa voiture qui quitte la route... Mais à lui ou à un autre, ce n'est pas quelque chose que je pourrai avouer. Il apprécie la Juliet de Miami, celle que j'ai tant voulu forger pour oublier le passé. *S'il savait...*

— Allons-y, je balance en me détachant.

Les deux pieds bien ancrés au trottoir, je me prépare mentalement à ce qui va arriver.

— Suis-moi.

Je louche sur la main que me tend Rafael, essayant de déterminer si je dois littéralement la saisir ou si c'est juste sa façon de m'inviter à le suivre. J'arrête de cogiter et glisse mes doigts entre les siens. Il lorgne dessus un bref instant. Je me dis que j'ai effectivement mal interprété son geste, mais il m'entraîne vers sa maison sans me lâcher. Arrimée à lui, je me sens d'attaque.

Lorsque nous passons la porte d'entrée et pénétrons dans une immense pièce à vivre, la musique et le bruit des discussions couvrent toutes les inquiétudes que pourrait formuler mon cerveau sauvage.

— Pincez-moi ! braille une voix.

Quelqu'un attrape ma main libre et me fait opérer un demi-tour.

— Tu es venue, prononce une Georgia autant effarée que joyeuse.

— J'ai gagné, fanfaronne Rafael en me lâchant.

Il cale son coude sur mon épaule, et je remue mes doigts réchauffés par les siens.

— Ce n'est pas une vraie victoire, je précise en reprenant une attitude classique. Je lui devais un gage, il s'en est servi ce soir.

— Tricheur, le juge sa cousine.

— C'est le résultat qui compte, il rétorque. Juliet est là, et ce n'est pas grâce à toi.

— Va retrouver ta bande de potes douteux, Raf. Quant à toi, Juliet, viens avec moi. Je vais te présenter les Torres !

— C'est mon invitée, se rebiffe le chauffeur.

Georgia s'en contrefiche et me tire à sa suite. J'envoie à Rafael un regard d'appel à l'aide, auquel il répond par un haussement d'épaules. J'ajoute alors un doigt d'honneur rancunier qui le fait marrer. *Super, il m'abandonne déjà !*

Mue par une volonté de me présenter à la Terre entière, Georgia m'introduit auprès d'un nombre infini de personnes. Elles défilent si vite que je n'ai même pas le temps de mémoriser leurs prénoms. Je reconnais la femme des autos-tamponneuses, bien plus souriante que lors de notre première rencontre, et les filles du Lot 11.

Les tantes de Rafael sont plutôt faciles à identifier. Leur air de famille est frappant.

Quand je crois que toutes les présentations sont terminées, Georgia me pousse presque au milieu d'un groupe de nanas.

— Mesdames, je vous confie ce petit animal en cours de domestication, elle leur lance. Je dois aider ma mère à la cuisine, je reviens la chercher dans dix minutes. Si Rafael arrive avant moi, empêchez-le de la récupérer, elle est à moi !

Je ravale une grimace outrée mais lui adresse malgré tout des menaces mentales avant qu'elle ne s'échappe. *Super...*

— Bonsoir ! Je m'appelle Lois, et toi ? démarre une petite brune.

— Salut, Juliet. Enfin, non : c'est moi, Juliet. J'avais dire : salut, je suis Juliet.

La fille la plus à l'aise de l'assemblée, c'est clair.

— J'avais compris, elle me sourit. Je te présente Carrie, Becca et Amelia.

— Salut ! elles prononcent toutes les trois en même temps.

Lois, Carrie, Becca, Amelia. Lois, Carrie, Becca, Amelia...

Je me répète leurs prénoms pour tenter d'en mémoriser au moins quatre ce soir.

— T'es arrivée avec Raf, non ? T'es sa copine ? me demande Becca.

— C'est l'enquêtrice de la bande, me souffle Carrie sans discrétion. Te sens pas forcée de lui répondre, même si elle est coriace et presque impossible à ignorer. J'en sais quelque chose !

— D'accord... Et la réponse est non, j'suis pas sa copine. Il m'a obligée à être son amie, par contre. Et à venir ici, aussi.

En le disant, je prends conscience à quel point il est doué pour me corrompre.

— Ça me rappelle quelque chose, ironise Amelia en matant Carrie. Elle aussi m'a obligée à venir à l'anniversaire de son mec l'an dernier.

— Grâce à ça, elle a rencontré l'homme de sa vie, réplique cette dernière.

— On parle encore de moi par ici ? demande un type immense qui débarque et enserre la taille de Carrie par-derrière.

Il fourre son nez dans son énorme chignon blond et inspire en la collant davantage à lui. Ils sont mignons, tous les deux.

Un second mec se pointe à côté de Lois et entoure ses épaules de son bras.

— Non, Don. On parlait d'Adam.

— Putain, mais vous n'avez que lui à la bouche ! Lane, il faut qu'on se débarrasse de notre meilleur pote parfait, j'en peux plus qu'il soit au cœur

de toutes les conversations !

Ces prénoms m'éclairent sur qui ils sont. Avec Lewis, ils font partie des premiers chauffeurs dont Rafael m'a parlé. J'en déduis donc que ce groupe de filles est composé de leurs copines, devant qui j'ai clairement dit qu'on m'avait forcée à être ici. *Génial, meilleure introduction de soirée de toute ma vie.*

OceanofPDF.com

Juliet

— Crocsyyy !

Je sursaute en entendant ce surnom émaner d'une autre bouche que celle de Rafael. *Il est où, d'ailleurs ?* C'est Lewis qui vient de crier comme un animal en courant vers nous, accompagné d'un mec que je ne connais pas. *Plus on est de fous, plus on rit, hein ?*

— Comment ça va, Crocsyyy ? il en remet une couche en me cognant l'épaule comme un vieux pote.

— Je vois que tu as une nouvelle proie, pointe Lois. T'es insupportable à nous héler comme ça.

— Te tracasse pas, Loiiisss ! Tu seras toujours la première dans mon cœur.

Il fond sur elle pour l'étreindre, mais elle doit avoir l'habitude car elle esquive son attaque en un claquement de doigts, et le basketteur se retrouve à câliner Lane qui était derrière elle.

— Dégage, Conley.

— Personne ne me rend l'amour que je lui donne, se lamente ce dernier. C'est une honte.

Il tend son cou pour chercher quelque chose dans la pièce.

— Quelqu'un a vu Hitman ?

— Amy est dehors avec les amies de Georgia, lui répond Amelia. Elle leur montre comment briser des crânes, je crois.

— Ah... Je plains les Baby Drivers, alors...

Ses yeux reviennent sur moi, et le coin de ses lèvres se relève.

— Tu fais connaissance avec tes futures meilleures copines ?

— Euh...

— Moi, c'est Adam, me sauve celui avec qui il est arrivé. Ravi de te rencontrer.

La douceur de sa voix et de son sourire déclenche le mien en retour.

Quelqu'un se faufile dans mon dos, je reconnais Rafael sans avoir besoin de me retourner. *Pas trop tôt, lâcheur !* Sa présence agit comme un décontractant naturel, mon corps se détend aussitôt.

— J'ai entendu Conley hurler ton surnom, il rigole. Je suis venu te prêter main-forte quand j'ai vu dans quoi tu t'étais fourrée.

— C'est trop gentil à toi de te souvenir que tu m'as traînée ici, je murmure juste pour lui.

— Elle s'appelle Juliet, révèle alors Lewis à ses associés comme si c'était un mot magique ancestral. C'est une amie de Raf et de son Alfa Romeo.

En entendant cette information, ils échangent un regard impossible à traduire.

— Merde, lâche Lane dans un souffle étonné. Ici aussi ?

— Ouais, mon pote ! s'émerveille son acolyte en hochant la tête.

— Tu sais de quoi ils parlent ? je chuchote à l'attention de Rafael.

— Ils ont trop de délires bizarres, ignore-les.

Des voix plus fortes que les autres résonnent depuis l'entrée et trois nouvelles personnes se joignent à notre ronde. Tout ce monde, c'est suffocant.

— Te revoilà ! me lance en guise d'introduction l'un des chauffeurs de FIU dont le prénom m'échappe.

— Ce tee-shirt est affreux, Luke, commente Carrie en touchant ses lunettes.

— Merci, j'ai enfilé le plus vilain pour honorer la naissance de Lewis, comme tu me l'avais ordonné.

— Ma nana te donne des ordres à toi aussi ?

— Oh ! Oui, Don.

— La copine de Raf est de retour ! crie un autre en le poussant pour se caler contre mon épaule. Comment vas-tu, petit trophée perdu ? Je t'ai manqué ?

— Je ne me souviens même plus de ton prénom, je réponds en souriant.

— Dallas !

— Je suis heureuse de voir que la nouvelle génération de Campus Drivers n'est pas adulée par tout le monde, s'émerveille Carrie en me couvant d'un regard joyeux.

— C'est parce qu'elle n'est jamais montée dans ma Cadillac. Dès qu'elle s'y sera installée, elle sera folle de moi.

— Ouais, Dal, compte là-dessus, raille Rafael.

— Pourquoi tu veux pas la prêter ? On est comme une grande famille !

— Désolé, je la comble à moi tout seul, j'y peux rien.

Je cherche la meilleure répartie, mais Carrie me prend de vitesse.

— Je me demande encore comment les Campus Drivers toutes générations peuvent partager autant de caractéristiques en commun, elle déplore. C'est surnaturel, cette prédisposition à l'arrogance. C'est une tare, non ?

— Maintenant qu'on est tous là, c'est l'heure de s'affronter dans une partie de mimes ! hurle alors Lewis.

Des quoi ?

— Oh ! Pitié... gémit Amelia.

— Allez, venez ! C'est mon anniversaire, je suis le roi du monde, continue le responsable des chauffeurs de Miami en s'éloignant vers la baie vitrée.

— C'est aussi le tien, Adam. Pourquoi tu l'autorises à nous faire ça ? soupire Becca.

— Il est en manque depuis qu'on vit tous aux quatre coins du pays. J'peux pas lui refuser ça aujourd'hui.

Toute la troupe le suit à l'extérieur et s'installe dans plusieurs canapés de jardin. De mon côté, je n'ai pas bougé, c'est Rafael qui m'attrape par les épaules pour me pousser vers eux.

— J'te déteste, Ra.

— Je t'aime aussi, Crocsy.

Mon corps s'immobilise soudain, et celui de Rafael cogne dedans.

— J'vois que ton système est encore en mode défensif dès qu'on te témoigne de la sympathie.

De la sympathie, oui. Quoi d'autre ?

Je me remets en marche, sors à mon tour et m'assieds sur une chaise en plastique. Rafael s'approprie immédiatement celle à côté.

— Qui veut commencer ? se réjouit Lewis.

Certainement pas moi.

— Juliet et moi ! annonce Rafael en se penchant pour piocher un papier sur la petite table.

— Je suis nulle à ce jeu, choisis quelqu'un d'autre.

— T'inquiète, t'as rien à faire, je m'occupe de tout.

— Dans la version de Lewis, on suit pas la règle habituelle, explique Lois en riant. Raf va se servir de toi pour nous faire deviner ce qui est écrit sur son papier. Le premier qui trouve a gagné.

— Je suis le meilleur, se vante Lewis.

— Tant que t'es un peu souple, tout ira bien, me rassure Becca.

Ils se fichent de moi ?

— Elle a une bonne condition physique, confirme Rafael.

— Ah oui ? tique Dallas en arquant un sourcil. Comment tu le sais ?

— Je l’ai vue faire des trucs que t’imagines même pas, mec.

— En patins à roulettes ! je précise en frappant cet abruti de futur prof de math. Montre-moi ce que tu dois mimer, que cette épreuve se termine vite !

— Non ! C’est plus drôle quand t’en sais rien toi non plus, m’indique Donovan.

— T’avais ingéré quoi quand t’as inventé cette saloperie ? j’envoie à son concepteur.

— Je suis Lewis Conley, il se contente de répondre.

D’où sortent ces gens ?

Alors que je cherche un soutien parmi les filles, Carrie lève son verre vers moi en signe d’encouragement.

— Courage, Juliet, je compatis. J’ai vécu une scène presque similaire y’a un an et demi.

— Et c’était quoi, le truc que t’as dû mimer malgré toi ?

— Une planche à repasser.

Je fronce les sourcils en essayant de visualiser, mais c’est trop effrayant.

Je suis encore en train d’y songer quand deux paumes se posent sur mes flancs et me font reculer de plusieurs pas. Mon dos bute contre une chemise à l’odeur familière, et ma respiration s’arrête instantanément. Tout le monde m’observe, à l’affût du mime à venir, et je camoufle tant bien que mal les sensations que Rafael provoque en moi. La chaleur me monte au visage, je mords l’intérieur de mes joues en suivant des yeux ces mains qui remontent vers mes épaules, redescendent le long de mes bras puis repartent sur mes hanches.

— Je peux savoir ce que tu fais ? je le questionne en me balançant d’un pied sur l’autre.

— Je réfléchis à la meilleure position.

Bonté divine.

Il quitte mon dos et se dresse maintenant face à moi. Je croise ses iris concentrés et ne parviens plus à m'en détacher, tandis qu'il recommence à me toucher un peu partout. Rien de déplacé, pourtant, des nœuds se forment aux trois endroits stratégiques de mon anatomie. *Est-ce que Tory a ensorcelé la robe que je porte ?* Ça expliquerait cette soudaine attirance que je ressens pour ce foutu skateur.

— Dis donc, Raf, t'en profiterais pas pour la peloter ? envoie Andy. Je te trouve drôlement lent.

Le visage de mon chauffeur particulier remplit tout mon champ de vision. Il est impassible, à l'exception de ses lèvres qui esquissent un sourire presque impossible à discerner.

— Tu sais que je ne me déconcentre jamais quand je veux gagner, il répond en captant mon regard.

Il le maintient. Ma bouche s'ouvre pour relâcher l'air que je retiens depuis trop longtemps, et lorsque ses prunelles se posent sur mes lèvres, c'est à mon tour de regarder les siennes. Et de paniquer.

— Bon, c'est trop long. Montre-moi ce que t'as tiré ! je conclus en sautant en arrière.

Je chope le papier qu'il a délaissé sur sa chaise et m'y reprends à deux fois pour vérifier que j'ai correctement lu. *Comment est-ce qu'il est censé...*

— Pas moyen que tu fasses mine de m'enfoncer du pain de mie je ne sais où ! je me récrie sans pouvoir me retenir.

— Un grille-pain ! braille aussitôt Lewis.

Rafael frappe sa cuisse avec sa paume en fermant les yeux.

— Bravo, Crocsy.

— Ça ne compte pas ! contre Adam.

— C'est pas du jeu ! renchérit Donovan.

— J'avoue qu'un grille-pain, c'était chaud à mimer, commente Lois.

— J'ai plein d'idées, moi, susurre Lane.

Je profite du fait qu'elle toise son mec en ricanant, attirant tous les regards sur eux, pour mettre de la distance entre Rafael et moi. Je déteste ce jeu.

— Ah oui ? Désolée, mais après avoir lu la dernière scène que t'as écrite, j'émets de sérieux doutes sur tes capacités de démonstration, ricane Lois.

— Ce coup de poignard ! il frémit.

— Une scène de quoi ? je demande en me tournant complètement vers elle.

Dans cette position, Rafael, qui m'a rejointe pour s'asseoir à nouveau à côté de moi, est hors de ma vue.

— Il est plongé dans l'écriture d'un scénario, elle commence à m'expliquer.

— Ah oui ? Pour quel genre de film ?

— Du porno, elle lâche d'une voix tranquille.

Hein ?

— Il y a des scénaristes pour ça ? je m'étonne.

— Dans les dents, Laney ! elle jubile avec un air de peste.

— Vous n'y connaissez rien, il contre.

— Tu parles, j'en connais plus que ce que je voudrais, depuis tout ce temps... elle raille.

— Et moi donc ! s'exclame Becca. Mon mec est son co-auteur. D'ailleurs, où est Carter ?

— Là-bas, la renseigne Amelia. Avec Amy, regarde. Elle l'utilise comme cobaye pour montrer aux copines de Georgia où frapper si on veut faire vraiment mal.

— Oh ! J'adore tellement Amy, constate Amelia.

— Bref, il bosse un scénar, et l'une des scènes est incompréhensible, reprend Lois. Mais cette tête de pioche persiste à se voiler la face.

— Une scène de quoi ? demande Luke.

— À ton avis ? C'est pas comme si les acteurs faisaient autre chose que se tripoter.

— C'est faux ! s'immisce Andy. Y'a forcément une mise en situation avant.

— Comme quoi ? Une panne de machine à laver ? ricane Becca.

— Merci, mec, heureusement que t'es là pour relever le niveau, soupire Lane en levant les yeux au ciel.

— Lane, y'a qu'une seule chose qui se relève dans tes films... commente Carrie avant de jeter trois M&M's dans sa bouche. Et c'est pas le niveau.

Si je mets de côté ce principe de mimes absolument horrifique, leurs bavardages improbables sont les plus divertissants auxquels j'ai pu assister.

C'était pas si terrible de venir, tout compte fait. Même si voir Andy se servir de Dallas pour nous faire deviner une balade à vélo va certainement me coûter quelques séances de psychothérapie.

33

Juliet

Lorsque Lewis remporte ce jeu de mimes, je tire parti d'une démonstration de mauvais joueurs entre lui et les autres chauffeurs pour m'éclipser. Je meurs de soif.

Je rejoins la table à l'intérieur, qui fait office de bar, pour me servir à boire, et profite d'être seule pour établir un bilan de cette soirée qui ne m'a pas réservé les surprises auxquelles je m'attendais.

Je me sens épiée avant d'être soudain encerclée. *Bon sang, quelques minutes de répit, est-ce trop demander ?* Je tourne d'abord ma tête puis le reste de mon corps jusqu'à être face à Georgia et sa mère. Posé sur les mains de cette dernière, un plateau déborde de ce qui ressemble à des petits beignets enrobés de sucre glace.

— Vous a...

— Choisis celui que tu veux ! s'exclame Divina, si je me souviens bien de son prénom, manquant de me faire lâcher mon verre.

Alertée par sa façon de me scruter comme si elle fomentait un complot, je garde la main rivée à ma boisson et lance un regard perplexe à Georgia, mais le visage de celle-ci reflète le même air conspirateur que sa génitrice. *Bon sang ! Qu'est-ce qu'elles manigancent ?*

— Peut-être plus tard, je réponds poliment.

— ¡*Vamos, Julieta!* m'encourage la plus âgée. C'est juste un petit *buñuelo* ! Il ne t'arrivera rien de mal !

— Bizarrement, quand vous dites ça, je suis prise d'un doute. Y'a quoi à l'intérieur ?

— De très bonnes choses.

Notre trio attire l'attention de Yamisel, Gloria et deux tantes de Rafael dont j'ai oublié le prénom. Je cherche auprès d'elles un soutien et n'obtiens qu'un sourire satisfait. Je me hausse sur la pointe des pieds pour essayer d'établir un contact visuel avec Rafael mais je n'aperçois que son dos. M'a-t-il amenée ici pour me donner en pâture à ses amis et sa famille, histoire d'avoir la paix ?

— C'est la tradition pour les nouvelles personnes qui entrent dans la *familia* !

— Doucement, *Mamá* ¹, rigole Georgia en lui faisant les gros yeux.

Sur ce, Carrie se pointe parmi nous et pique un beignet sans hésiter. Elle le fourre dans sa bouche sans pression, et je l'observe comme si elle allait tomber raide dans la seconde.

— Wouah ! C'est de la bombe, cette petite chose pleine de sucre ! elle s'émerveille en prenant un deuxième gâteau.

Le plateau continue à remuer sous mon nez. Rassurée, je finis par céder et en choisis un. Je le détaille sous tous les angles puis balaie les alentours jusqu'à apercevoir Rafael qui arrive à grandes enjambées vers moi.

— Qu'est-ce qu'il se trame, ici ? Pourquoi vous êtes toutes autour de Juliet comme des charognes ?

Il fronce les sourcils, ses yeux passent sur chaque membre de sa famille puis s'immobilisent sur le plateau. Ce que je lis alors sur sa figure est tout sauf rassurant. Je me félicite de ne pas avoir croqué dans la pomme empoisonnée avant qu'il n'arrive.

— Oh ! C'est pas vrai ! il grogne en les matant de travers. Qu'est-ce qu'on avait dit à propos de ces saloperies ?

Sa réaction m'inquiète. Ses tantes et leurs filles ont l'air gentilles et inoffensives, mais...

— De quoi tu parles ? je le questionne, perdue.

— N'en choisis aucun, c'est un traquenard.

— Tu arrives trop tard, cousin.

Il pose ses iris sur Georgia puis sur le beignet que je tiens entre deux doigts et jure en espagnol.

— J'peux pas t'abandonner deux minutes sans que tu fasses n'importe quoi ?

Non, mais je rêve !

— Eh ! Pardon d'accepter à manger dans une fête à laquelle tu m'as invitée ! Tu souhaites que je meure de faim, peut-être ? Parce que si c'est ça, dis-le tout de suite !

— J'te signale que tu as mangé une part de cheese-cake avant de venir.

— Et en plus, tu me balances ! D'abord, elle était minuscule, et c'était y'a genre plus d'une heure ! Tu crois que mon corps ne nécessite qu'un cheesecake riquiqui pour survivre ? La réponse est non, Torres.

— La faim ne coupe pas tes réparties, à ce que je vois. Tu devrais arrêter de manger combien de temps pour ne plus être en mesure de surenchérir à chaque échange ?

J'ouvre la bouche, prête à poursuivre, mais l'une de ses tantes prend la parole.

— C'est toujours comme ça entre eux ? elle interroge Georgia sur un ton très intéressé.

— Je crois, mais c'est seulement la deuxième fois que je les côtoie ensemble.

— Oui, il est toujours aussi chiant, je confirme.

— Tu sais, Juliet, la partie de Raf qui contenait sa sympathie, c'était sa jambe, envoie Georgia en soupirant. Du coup, pour toi comme pour nous, il faut composer avec ce qu'il reste.

— À ton tour, maintenant, le presse alors sa tante en lui fourrant le plateau sous le nez.

Il recule d'un pas en secouant la tête en signe évident de refus.

— Allez ! Vous êtes trop mignons tous les deux quand vous vous affrontez, prends un *buñuelo*.

— C'est mort.

— De quoi tu as peur ?

Il me scrute un quart de seconde, comme si j'étais l'objet de toutes ses craintes. *Sympa !*

— De que dalle, j'ai pas envie de jouer à ton jeu stupide.

Quel jeu ?

— Oh ! Très bien.

Elle se décale d'un pas et cherche quelque chose derrière moi.

— ¡Alejandro, ven acá! ² elle crie en agitant son bras.

— Tu te fous de moi ? s'énerve Rafael.

Je n'ai aucune idée de ce qui se passe et j'ai soudain très envie de jeter ce beignet par terre et de prendre la fuite. Parce que je comprends qu'en acceptant cette pâtisserie, j'ai amorcé une bombe.

— Tu dis toi-même que c'est un jeu stupide, reprend Divina avec malice. Alejandro aime bien s'amuser, lui.

— Repose-le, Crocsy.

— J'aime beaucoup Juliet, argumente sa tante.

— Tu la connais depuis une heure !

— Et alors ? Je suis quelqu'un d'attachant ! je réplique, piquée.

Le coup d'œil désabusé de Raf me donne envie d'enfoncer mon talon dans son visage.

— Je veux savoir si nos ancêtres partagent mon ressenti, insiste sa tante.

Mais de quoi elle parle ?

— Avec Alejandro ? rétorque Rafael.

— Peut-être.

— Quelqu'un peut éclairer ma lanterne, s'il vous plaît ?

— Je t'aime beaucoup, Juliet, elle répète avec douceur.

— Euh... Merci.

Mais encore ?

— Je sens que tu...

— Repose ce *buñuelo*, martèle Rafael sans la laisser finir.

— ¡*Dios mío, estás loco*³! crie Divina en faisant de drôles de gestes avec ses mains. Si elle le repose, ce sera terrible ! Un affront aux esprits !

Dans quoi je me suis embarquée ? J'aurais dû ramener Tory avec moi, elle se serait sentie en phase avec la bizarrerie ambiante.

— Prends-en un ! elle rabâche à Rafael.

Cette fois, c'est Becca qui passe par là et attrape un beignet entre deux longs ongles dorés. Elle émet un gémissement satisfait en le mangeant et repart déjà. Encore vivante. *Bon, mettons fin à tout ça, que je puisse me resservir à boire !*

— Non, Cro...

Je pousse la pâtisserie au fond de ma bouche avec mon majeur, mâche et... mes yeux s'écrouillent avant de se remplir de larmes. *Bordel !* J'ai la gorge en feu comme si je venais de croquer dans un piment enrobé de sucre. Je tousse une première fois, puis une seconde. Difficile de rester digne quand l'équivalent d'un incendie carbonise le moindre recoin de ma trachée.

— Merveilleux, râle Rafael en se frottant les yeux.

— C'est quoi, ce délire ? je croasse. J'ai les joues brûlantes et la langue gonflée, j'essaie de déclarer.

— Oui ! s'exclament les femmes Torres face à moi tout en sautillant sur place.

— Elle a choisi le *rosquilla mágica*⁴ ! annonce Divina.

— Comment ça « *mágica* » ? je peine à prononcer.

Qu'est-ce qu'elles m'ont fait avaler, nom d'un chien ? C'est au tour de ma trachée d'agoniser.

— Parmi tous les beignets du plateau, il n'y en a que deux qui sont pimentés, m'explique enfin Georgia. Tu as pioché le premier, si Raf prend le deuxième, ça signifie que vous êtes des âmes sœurs.

— Des âmes s...

Je porte mon gobelet à ma bouche et avale une grande rasade en espérant que ça apaise l'inflammation, mais également pour m'empêcher de lui jeter au visage. *Et aussi pour cacher mon émotion.*

— Tu te moques de moi, Georgia ? Je viens de perdre mes papilles pour toujours dans l'unique but de savoir si ce skateur m'est destiné ? Je croyais qu'on était du même côté !

— C'était son idée, elle se défend en désignant sa mère.

— Ça n'était plus arrivé depuis 2004, trouve utile de m'indiquer la fautive. Je suis tout excitée !

Elle m'adresse un sourire satisfait et reporte son attention sur Rafael. Tous les regards convergent à présent vers lui, qui tire une tronche de trois kilomètres. *OK, c'est une tradition tirée par les cheveux, mais il pourrait au moins fournir un effort pour ne pas montrer à tout le monde combien ça l'emmerde ! Et il aurait pu me prévenir !*

— Et ça n'arrivera pas cette année non plus. C'est mort.

— Ben alors, t'as peur que le destin t'oblige à me supporter pour le restant de ton existence ? je siffle avec une soudaine susceptibilité.

Son rictus m'horripile un peu plus.

— Je te jure, Ra, je vais te faire payer ce coup bas toute ta vie, âme sœur ou pas. Je ne sens plus ma bouche !

— Je t'ai dit mille fois de ne pas y toucher.

— T'aurais pu préciser pourquoi.

Je tousse encore, persuadée que mes amygdales sont devenues deux morceaux de chair carbonisée.

— Rafael, tu vas choisir un *buñuelo*, persiste sa tante.

— Bon sang ! Bouffe-le, qu'on en finisse ! je m'agace en le fusillant du regard. C'est à ce point humiliant pour toi de prendre ce risque ?

Ma dernière phrase me brûle plus que le piment, mais elle semble faire mouche.

— Putain, vous me le paierez... il grogne en levant sa main au-dessus du plateau.

Il approche deux doigts d'un *buñuelo*, l'immobilise à un centimètre du glaçage sucré, lorgne sa famille avec méfiance puis en choisit finalement un autre en soufflant.

Sans le vouloir, je retiens ma respiration et le scrute avidement. Il enfonce le beignet tout entier dans sa bouche et mâche en soutenant le regard de Divina. Sa paupière tressaute une fois et... il l'avale sans la moindre réaction.

Le soufflé retombe. Une déception incompréhensible me prend au dépourvu. Ceci uniquement car j'aurais jubilé qu'il pioche le pimenté, pour le plaisir de le voir s'étouffer et se tordre de douleur à mes pieds. *Quoi d'autre ?*

Il me dévisage quelques secondes en déglutissant avant de s'adresser à sa tante, clairement déçue.

— C'est bon ? On peut passer à autre chose ?

Elle plisse les paupières en psalmodiant en espagnol avant de disparaître avec son plateau piégé. Je n'ai pas lâché Rafael des yeux à cause d'un vilain doute qui me titille. Ses joues ont un peu rougi, ses globes oculaires ont aussi l'air plus brillants que tout à l'heure. Je fabule ou il...

— Pas trop déçue de ne pas être mon âme sœur, Crocsy ? il balance en claquant sa paume sur mon front.

Je repousse sa main avec humeur. Ce qui vient de se passer additionné à mes soupçons tenaces me trouble et génère un sentiment désagréable en moi. Je me demande ce qui lui déplaît autant chez moi pour qu'il joue une telle comédie. Quand bien même il aurait effectivement choisi le machina mágica je sais pas quoi, je ne lui aurais pas sauté au cou ! Ça nous aurait fait rire, je l'aurais taclé sur sa passion pour les chiffres incompatible avec mes goûts et... *Bref.*

— Georgia, où est la salle de bains, s'il te plaît ? je questionne en me faisant de l'air avec ma main. Je dois me rafraîchir et noyer mon chagrin que ton cousin ne soit pas l' élu de mon cœur sous le robinet du lavabo.

— Je t'accompagne, propose l'autre idiot.

— Certainement pas ! Je ne me ferai escorter que par mon promis par les dieux.

J'ai tenté l'ironie, mais le résultat se rapproche plus d'une attaque acide qui fait plisser son front.

— La porte jaune au fond de ce couloir, rigole Georgia.

— Merci.

Je file me rincer la bouche, soulagée que l'effet se soit déjà un peu dissipé. Je me passerais volontiers de l'eau sur le visage pour remettre mes idées en place, mais mon mascara n'est pas *waterproof*.

Je reste plus longtemps que nécessaire dans la pièce, ressassant la même question : pourquoi la réaction de Rafael me crispe-t-elle autant ? Je ne suis même pas certaine qu'il ait menti, mais le résultat est le même. Je suis contrariée de ne pas l'avoir vu cracher du feu, et ce n'est pas le genre d'émotion que je m'attendais à ressentir ce soir. Ma propre réaction me crispe encore plus que la sienne. *Oh ! Fait chier, il ne me manquait plus que ça !*

En reprenant la direction du salon, j'ai l'envie irrépressible de rentrer chez moi pour abrutir mon cerveau défaillant devant un film d'horreur. C'est louche si je demande à mon chauffeur de me ramener maintenant ?

Au bout du couloir, je tombe nez à nez avec Lewis, qui me sourit comme si j'avais grandi avec lui.

— Ça va, Juliet ? T'as une drôle de tête.

— Oui, oui, ça va. C'est ma tête quand j'essaie d'être sociable. J'ai l'espoir de modeler une vraie *poker face* à force d'entraînements.

— Ah ! D'accord, il déclare en se marrant. C'est pas Raf qui va pouvoir t'aider là-dessus, il a été coulé dans le même moule que Lane. Un vrai ours. Heureusement qu'il est bon chauffeur. D'ailleurs, comment se passent tes courses avec lui ?

Comment est-ce qu'il sait que je monte en voiture avec lui ? Est-ce qu'il le voit sur l'appli ? Ou alors Rafael lui a dit qu'on s'était connus par ce biais, comme il a pu le faire avec sa cousine ?

— Hum, très bien...

— Génial ! C'est courageux à toi d'affronter ta peur en voiture. Je suis fier de toi et fier que les Campus Drivers aient aussi cette casquette-là.

À la seconde où il prononce cette phrase, je me décompose. *Il est au courant !* Mon rythme cardiaque s'emballe, et mon mouvement de recul l'inquiète tout à coup.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— T'es pas censé savoir ça. J'avais été très claire avec Rafael. Mais pas suffisamment, apparemment.

Mon ton est glacial malgré la chaleur qui règne encore dans ma bouche. Lewis comprend qu'il vient de commettre une grosse erreur.

— Merci de me prévenir qu'entre chauffeurs, vous bavez sur tout le monde. C'est bon à savoir.

Je suis en colère et déçue. Difficile de dire si l'un de ces deux sentiments est plus fort que l'autre. J'avais confiance en Rafael, je n'aurais jamais cru qu'il évoque ça avec qui que ce soit. Décidément, je vais de surprise en surprise à son égard, ce soir.

Qui d'autre est au parfum, ici ? Qui me prend pour une pauvre angoissée du volant ?

— Attends ! Du calme. On ne bave sur personne. Et je suis le seul à qui il en a parlé. Il était contrarié quand tu as paniqué dans sa bagnole. J'ai insisté pour qu'il m'explique parce que j'ai de l'expérience dans ce domaine. Il était vraiment mal, ce soir-là, il s'est confié pour savoir comment t'aider.

J'entends ce qu'il me dit mais je reste bloquée sur sa façon de me scruter. Comme si j'étais une petite fille fragile sur le point de se morceler. Derrière lui, Rafael apparaît et s'immobilise lorsque ses yeux s'arrêtent sur mon visage. Je ne sais pas à quoi je ressemble mais je suis prête à parier que mes émotions turbulentes se lisent sur mon front.

-
1. Maman.
 2. Viens ici !
 3. Mon Dieu, tu es fou !
 4. Beignet magique.

Rafael

Je profite du tour que fait Juliet dans la salle de bains du rez-de-chaussée pour m'échapper vers celle qui est à l'étage. Je monte les marches aussi vite que possible, défonce presque la porte avant de la claquer derrière moi. Une fois seul, je libère la quinte de toux que je garde prisonnière depuis plusieurs minutes.

— ¡*Buñuelos de mierda*¹! je feule en m'aspergeant la tronche d'eau fraîche.

Je ne sais pas comment j'ai réussi à cacher à tout le monde l'apocalypse buccale dont je suis victime ni comment j'ai pu parler sans que ma langue gonflée n'attire l'attention. *Quoique je me demande si Juliet n'a pas décelé un indice sur mon visage.*

La porte des Enfers s'est ouverte dans ma bouche, des flammes lèchent mon œsophage. Je savais que cette tradition familiale perchée était un piège dangereux mais je découvre que c'est une attaque chimique.

J'ai dû souffrir en silence pour empêcher mes tantes de se lancer dans les préparatifs de mon mariage dès ce soir. Juliet se serait liquéfiée dans la seconde. Elle est déjà sur le qui-vive en amitié, alors si on y ajoute une telle superstition *made in* Torres, je la perds dans la seconde.

Comment j'ai pu naïvement la laisser sans surveillance dans cette maison ? J'aurais dû me méfier de la lueur qui s'est allumée dans les prunelles de mes tantes quand j'ai mentionné la venue de Juliet ce soir. Hormis mes potes chauffeurs, je n'ai jamais ramené qui que ce soit ici, surtout pas une fille, mais je ne pouvais pas leur expliquer que c'était un exercice pour ramollir la carapace de Crocsy.

Je parie que ma cousine a fait monter la mayonnaise, alors si elles savaient que j'ai pioché le *rosquilla mágica*, aucun doute qu'elles auraient toutes sauté sur mon âme sœur.

J'avais une chance sur cinquante de tirer ce foutu truc ! Même si je me moque de ce délire depuis deux décennies... je l'ai choisi.

Je croise mon regard dans le miroir, et ce que j'y lis me fout la chair de poule.

— Arrête ça direct, connard.

Les effets secondaires du piment me grillent les neurones, parce que je me mets à envisager la possibilité que Crocsy soit...

— Va boire une bière, tu divagues.

Il n'est pas question de ça avec Juliet. C'est tout juste si on sait être amis, elle et moi.

Je quitte ma planque et opère un crochet par la cuisine pour me prendre à boire. À partir de maintenant, je ne lâche pas Juliet d'une semelle jusqu'à ce que je la redépose chez elle. Je ne perds pas de vue mon idée de faire céder ses résistances amicales, et pour l'instant, on ne peut pas dire que ma prestation soit magistrale. *Je crois que l'épisode du grille-pain l'a achevée.*

Je l'aperçois dans le couloir, en pleine discussion avec Conley. De là où je me trouve, j'ai une vue directe sur son visage timide. La différence frappante dans son attitude quand elle n'est qu'avec moi ravive la chaleur dans mon estomac. *C'est le piment, mec.*

L'air qui se plaque soudain sur sa figure m'est totalement inconnu. Elle est en colère. Et lorsqu'elle me repère, me voir n'améliore visiblement pas

son humeur.

— Qu'est-ce qu'il y a ? je m'inquiète en m'approchant à grands pas.

Elle mord l'intérieur de ses joues en respirant fort par le nez. Elle ne m'a jamais regardé de cette façon. Je déteste le sentiment horrible que ça diffuse en moi.

— Tout va bien, Raf.

Je devrais être ravi qu'elle utilise enfin mon prénom raccourci, si elle ne l'avait pas craché.

— Lewis était en train de me demander comment se déroulait ma thérapie automobile.

Mes iris passent d'elle à mon boss emmerdé, et je jure tout bas. J'avais promis de n'en parler à personne. Elle est furieuse.

— Je vais prendre l'air, j'ai un coup de chaud, elle articule en faisant volte-face.

Je commence à la suivre, mais Lewis m'attrape le bras.

— Désolé, Torres.

— Comment t'as su que Juliet était la fille dont je t'avais parlé ?

— Une intuition de Campus Driver, il répond sur un timbre presque mystique. J voulais juste savoir comment elle allait, j'ai pas percuté que ça te mettrait dans la merde.

— Je m'en doute.

— Quand je l'ai vue blêmir, je lui ai dit que j'étais le seul au courant et pourquoi tu m'en avais parlé.

— J'suis pas sûr que ce soit suffisant...

— Tu conduis une Alfa Romeo, tout ira bien, il conclut, confiant. Rattrape-la.

Je hoche la tête et emprunte le même chemin que Juliet.

Je n'en veux pas à Conley. Le soir où je lui ai confié la peur de Crocsy, je n'avais pas anticipé qu'on deviendrait aussi proches ensuite, elle et moi.

Je pensais presque ne plus jamais la revoir, vu la façon dont elle s'était échappée de ma caisse. J'aurais dû la prévenir qu'il était au courant.

Je sors dans le jardin et scanne les alentours du regard à sa recherche. À l'angle de la rue, je la vois disparaître derrière la maison de Veronica.

— Juliet, attends !

Ma prothèse n'est pas faite pour courir. Je marche aussi vite que possible en espérant que Juliet ne se soit pas lancée dans une course pour me semer. Il y a peu de moments où je me sens handicapé par la perte de ma jambe, mais là, j'aimerais pouvoir sprinter comme avant, et ce constat est difficile à encaisser.

Je contourne la clôture de ma tante et suis soulagé de repérer Crocsy plus loin devant moi.

— Ralentis, s'il te plaît ! je la hèle en grimaçant.

— Va te faire foutre ! elle crie sans se retourner.

— C'est douloureux pour moi de marcher aussi vite, attends-moi.

L'admettre à voix haute l'est encore plus, je ne dévoile jamais mes faiblesses. Une décharge désagréable traverse mon genou, m'obligeant à m'arrêter et à lâcher un grognement rauque. Entre mes entraînements et les sessions avec Juliet, je force plus que d'habitude en ce moment, et la réalité me rattrape. J'ai déjà horreur de ça en temps normal, mais là, c'est pire.

J'abandonne ma poursuite et m'assieds au bord du trottoir en contenant une expiration crispée. J'étends ma jambe et jette un coup d'œil à ma droite, certain que la rue est à présent déserte. Mais contre toute attente, Juliet s'est immobilisée plusieurs mètres plus loin et m'observe en parlant toute seule.

— Reviens, s'te plaît, le voisinage craint ici.

— J'croisais qu'il n'y avait que des membres de ta famille, elle rétorque sans bouger.

— Ben ouais, justement.

Je remonte mon jean pour masser la zone sensible. Mes grands projets pour cette soirée sont tombés à l'eau, et je vais en prime passer une nuit de

merde.

J'entends des bruits de pas se rapprocher, puis Crocsy s'installe dans la même position que moi en laissant deux bons mètres entre nous. Au moins, elle ne s'est pas tirée.

— Tu t'es réellement fait mal ou c'est une stratégie pour que je revienne sur mes pas ?

Je lui lâche une œillade blasée.

— En réalité, le jour où tu as vomi dans les buissons d'un Burger King, je me suis moi-même scié la jambe pour que tu remontes dans ma voiture.

— C'était un Taco Bell.

— Mes stratégies sont d'une finesse sans nom.

— Comme ta parole, elle me tacle, acide.

— Écoute, je suis désolé d'en avoir parlé à Conley. Ta réaction m'a pris au dépourvu cette fois où tu as paniqué à cause de moi. Ça m'a mis dans le mal vis-à-vis de mon rôle de Campus Driver, et j'ai eu besoin que Lewis m'aide. Je lui ai pas précisé que c'était toi, il l'a compris tout seul. Et je t'avoue que je pensais pas qu'on deviendrait ami, toi et moi.

— Tu m'avais promis de le garder pour toi.

Sa voix a changé d'intonation. Elle est déçue, et ça me retourne le bide.

— Je sais.

— Je croyais que t'avais compris ce que ça représentait pour moi.

— À ce moment-là, on se connaissait à peine. Et sans vouloir te rejeter la faute dessus, tu ne m'as jamais expliqué ce que ça représente vraiment pour toi depuis. Tu as évoqué un accident. Pour être honnête, je ne saisis toujours pas ce qui doit tellement rester secret là-dedans.

M'entendre dire ça me fout face à mes propres incohérences, mais je les recouvre d'un joli tapis. Si Juliet se décidait à me demander comment cette prothèse est apparue au bout de mon genou, je n'arriverais pas à lui avouer la vérité.

Elle se sent en sécurité quand elle monte dans ma caisse. C'est pour quelqu'un comme elle que je suis devenu Campus Driver. Si elle découvrait qu'on m'a amputé après un accident de voiture que j'ai moi-même causé, elle n'aurait plus confiance en moi. Je n'ai blessé que moi cette nuit-là, mais elle ne me verrait plus de la même manière, et je perdrais toutes mes chances de l'atteindre. Alors, oui, j'ai mes non-dits moi aussi, mais ceux de Juliet sont plus complexes, et leurs conséquences méritent que j'y fasse attention.

— J'ai mes raisons, elle reprend d'une voix rauque. Je dois déjà supporter le poids de mon propre jugement, je n'ai pas envie de devoir justifier mes réactions à qui que ce soit. Tu sais que je ne me suis pas levée un matin en ayant subitement la trouille de monter dans une voiture. Toi plus que les autres, tu aurais pu respecter ça.

— Je l'ai fait ! Je voulais t'aider du mieux possible. T'as pas le droit de me dire un truc pareil, sérieux.

Même si son discours pourrait être le mien presque mot pour mot.

Elle reste pensive quelques secondes puis replie ses genoux et y enfouit son visage. Même si cette barrière qu'elle dresse constamment devant elle me soûle, je ne veux pas qu'elle m'en veuille, ni perdre cette étrange relation que nous avons nouée.

Comme pour me narguer, le piment se réveille sur ma langue, que je fais claquer contre mon palais.

Je me décale jusqu'à être collé à elle, passe mon bras sur ses épaules et la serre contre moi.

— Je suis désolé, je murmure dans ses cheveux. Je te promets que c'était pour t'aider. Et Lewis ne dira rien aux autres. Des semaines se sont écoulées depuis, tu vois bien que ça ne change rien que mon boss soit au courant. Pas moyen que ça devienne un prétexte pour te dérober. Tu sais que j'te laisserai pas faire, j'ajoute en frottant mon poing sur le haut de son crâne. Je suis le meilleur des pires amis. Tu l'as dit toi-même, ce serait con

de devoir t'en faire un nouveau alors que j'ai toutes les qualités que tu recherches réunies dans ce corps de rêve.

— Ce ne sont pas du tout mes mots, je l'entends marmonner.

— Ça ne change rien, je répète pour la convaincre.

Et me convaincre moi que je la considère exactement de la même façon qu'au début.

Elle relève la tête et détaille chaque centimètre de mon visage avec un soin particulier.

— Je suis ton ami, je prononce pour nous deux.

Elle pousse un énième soupir et, contre toute attente, blottit sa joue contre ma poitrine. *Est-ce que c'est du dépit ou du lâcher-prise ?*

J'ouvre la bouche pour avaler de l'air et contraindre mon cœur à réduire sa fréquence.

— D'accord, elle souffle.

Compte tenu de son fonctionnement si particulier, son calme et sa résignation me rendent incertain. Finalement, j'aurais préféré qu'elle me fasse un scandale plutôt que ce silence troublant.

— Ça y est ? je chuchote.

— Quoi ?

— On a déjà fait la paix ?

— Oui.

— C'était le clash le plus ennuyeux au monde, Crocsy. Tu es censée être ma pote divertissante.

Je la cherche, dans tous les sens du terme, sans parvenir à l'hameçonner comme d'habitude.

— À quoi bon t'en vouloir plus de cinq minutes ? J'ai compris pourquoi tu n'as pas tenu ta langue. Je ne suis pas aussi ingrate avec mes amis.

Son ton a changé sur ce dernier mot, mais dans sa position, je ne vois pas son visage.

— Même si l'envie de te mordre m'habite encore un peu, elle ajoute.

— Mords-moi le mollet, si tu veux, je propose en désignant celui qui ne craint rien.

Elle pose son index sur ma prothèse découverte et y dessine des triangles de plus en plus grands. Physiquement, je ne ressens rien, évidemment, mais le muscle de ma cuisse se contracte. Cette fille est un casse-tête qui défie toutes les normes. On vient plus ou moins de traverser notre première dispute, et pourtant, elle n'a jamais été aussi tactile. Elle me rend fou.

— Tu te sens capable de me ramener chez moi ou tu as trop mal ?

— Déjà ?

— Il est presque minuit, elle contre en rivant ses yeux aux miens.

— Presque comme... vingt-trois heures, je vérifie sur ma montre. Je t'ai rien vu manger, en plus, je tente de la convaincre de rester.

— J'ai le *buñuelo* sur l'estomac.

Difficile de déterminer si c'est du premier ou du second degré. *C'est Crocsy, c'est forcément du premier degré.* Sans compter que je la rejoins sur ce point. Ce piment de la mort m'a troué le bide.

— T'as vraiment plus l'habitude des soirées.

— Je trouve que je me suis bien débrouillée.

— Tu aurais été le grille-pain le plus à l'aise du coin, je valide en pouffant.

— Je ne veux plus jamais jouer à ça, elle frémit.

Personnellement, j'en garde un bon souvenir.

— Allons-y, je conclus sans chercher à la convaincre.

C'est déjà énorme qu'elle soit venue.

Mes clés sont dans ma poche, nous rejoignons donc ma voiture sans repasser par la maison et prenons la direction de chez elle. Je suis dégoûté par ce fiasco final mais chamboulé par le reste. La tempête semble s'être calmée dans les prunelles de Juliet, mais un drôle de pressentiment refuse de me quitter. Je regrette de m'être vendu comme l'ami parfait qui

n'attacherait pas d'importance à sa façon d'être et ne poserait pas de question. *Ça doit venir d'elle, mec !*

Non loin du parc pour enfants où je redépose toujours Juliet, je m'arrête à un stop, repasse la première quand la voie est libre et suis sur le point de passer la seconde au moment où un individu jaillit d'un buisson pour atterrir devant ma caisse. *C'est quoi, ce bordel ?*

Juliet pousse un cri d'effroi, j'enfonce la pédale de frein et tends mon bras contre la poitrine de ma voisine dans un réflexe protecteur. Mon Alfa s'immobilise pile devant ce cinglé, qui pose sur mon capot un objet improbable. *Est-ce que c'est le marteau de Thor ?*

Je n'ai vu ce type qu'une seule fois mais je le reconnais. *Eh merde ! Le sort s'acharne. Cette soirée continue à dérailler.*

— J'le savais ! il hurle en nous fixant du regard.

Contre ma main encore sous le cou de Juliet, je sens les battements rageurs de son cœur, mêlés aux soubresauts de sa respiration chaotique.

— De mieux en mieux, je crois l'entendre grommeler.

— Ça va ?

— Warren, elle articule avec un mélange de férocité et de terreur.

— Pourquoi est-ce qu'il a posé le marteau de Thor sur mon capot ? je me sens obligé de l'interroger.

— Warren... elle se contente de grogner.

— Pendant que je me les gèle en marchant, tu te fais conduire ! se révolte son frère jumeau derrière le pare-brise. Je vais déchaîner la foudre sur toi, espèce de sale petite traîtresse de Loki ! Ma propre sœur ! Ma sœur jumelle qui se joue de moi !

— Il est né comme ça ? je demande à ma voisine.

— Et il va mourir comme ça, elle réplique sur un ton lugubre. Détache ma ceinture, s'il te plaît, Rafael. J'ai un fratricide à perpétrer à mains nues.

J'accède à sa requête, et en deux temps, trois mouvements, elle est dehors.

— Non, mais t’es complètement malade ! elle lui crie dessus.

Elle ouvre la bouche pour poursuivre mais se laisse tomber assise par terre. La tête entre ses genoux, elle cherche de l’air, bouleversée. En une seconde, j’ai la main sur ma poignée pour la rejoindre, mais je ravale mon réflexe in extremis et choisis de lui foutre la paix. Derrière mon volant, je reste un simple spectateur.

— Espèce de connard, je l’entends maugréer par ma fenêtre entrouverte.

— Tu m’insultes parce que je t’ai percée à jour avec ta double vie. Affabulatrice !

— Je t’insulte parce que tu t’es jeté devant la voiture que j’occupais, triple débile ! Tu pouvais pas m’attendre sur le pas de la porte comme un être humain normal, quitte à me lancer un seau de javel à la figure ? Non ! Monsieur s’est dit qu’il allait faire irruption avec son marteau naze devant la putain de voiture dans laquelle je réussis enfin à monter sans vomir au bout de cent mètres !

Elle a beau être assise et sa tête atteindre tout juste la cuisse de son frère, son aura de colère surplombe entièrement son jumeau. Il serre son poing en se rendant certainement compte de ce qu’il a fait.

J’en profite pour scruter leur profil similaire. Hormis des traits plus masculins pour Warren et quelques centimètres en moins chez Juliet, ils se ressemblent énormément.

— OK, Juice. J’avoue, j’ai déconné. J’suis désolé. Viens là.

Il passe ses bras derrière les coudes de sa sœur et la tire vers lui. Dès qu’elle est assez proche, elle attrape le marteau toujours posé sur ma carrosserie et le lui enfonce si fort dans l’estomac qu’il tombe sur le cul.

Warren : 0 — Juliet : 1.

1. Beignet de merde !

Juliet

Je passe par toutes les émotions ce soir. Balancer un coup de marteau dans le ventre de mon jumeau ne suffit pas à calmer mon poulx, mais au moins, je retrouve mes fonctions motrices. J'ai failli faire une crise cardiaque à cause de cet abruti. Warren dans toute sa splendeur ! Qui bondit comme un diable au beau milieu de la route avec un énorme marteau en plastique ? Il aurait pu être renversé ou obliger Rafael à envoyer sa voiture dans le décor.

Je me doutais que mon frère finirait par me griller, mais pas en agissant de cette façon inconsciente. Je devrais pourtant connaître son mode de fonctionnement, après vingt ans à me le coltiner. Jamais dans la demi-mesure. *Dire que mon père voudrait que je le remercie pour ce partenaire de choc !*

— Tu m'as fait mal, il gémit en se massant l'estomac.

— Bien fait pour toi.

Alors qu'il tend une paume vers moi pour que je l'aide à se relever, je lui mets le vent de sa vie et repars vers la voiture de Rafael. Je me rassieds à ma place, pose ce foutu marteau entre mes cuisses et tire d'un coup sec sur ma ceinture en respirant fort par le nez.

— Bon... entame mon chauffeur en se frottant les mains. Fin de ta double vie. Au moins, t'auras plus à escalader ton balcon pour sortir de chez toi.

— Tais-toi et démarre avant qu'il ne monte à bord.

Trop tard. Le bruit de la portière arrière qui s'ouvre est suivi d'un couinement du revêtement en cuir quand Warren se glisse dessus.

— Descends, j'ordonne sans me retourner. Tout de suite.

— J'ai des difficultés à me mouvoir depuis que tu m'as frappé. J'ai la rate fragile, la nuit est noire et inquiétante. Tu ne laisserais pas ton petit frère tout seul dans l'obscurité, qui plus est blessé ?

— Tiens donc, c'est moi l'aînée, tout à coup ?

— Quand j'ai besoin d'aide, oui. C'est le b.a.-ba.

— Y'a un bouton d'éjection dans ta bagnole ? j'interpelle Rafael.

— Nope. Par contre, sans vouloir m'immiscer dans vos histoires, je suis en plein milieu de la route, je vais devoir redémarrer.

Je le regarde comme s'il m'avait planté un couteau dans le dos.

— Très bien, ramène-nous à la maison. On est presque arrivés, de toute façon. Sache que je te déteste, aujourd'hui. Et ne te plains pas quand tu te rendras compte du fléau à qui tu permits de profiter d'une course ce soir, même de courte durée.

— C'est celui qui dit qui est, fanfaronne Warren.

J'adresse une œillade plutôt claire au Campus Driver lorsqu'il éclate de rire. Il referme la bouche aussi sec et remet les gaz.

— Tu ne prononces pas un mot et tu paieras cette course, je balance à mon frère.

Installé à l'arrière, une main sur chacun des sièges avant, je perçois son souffle crispant près de mon oreille. Cette soirée dégénère petit à petit. Quelle leçon suis-je censée en tirer ?

— Alors... entame mon frère en faisant claquer sa langue. C'est quoi, ce délire ?

— Warr...

— Ttt-Ttt ! Je m'adresse au conducteur, pas à toi, sale petite traîtresse. Je me suis excusé de t'avoir effrayée, mais ça n'annule pas le reste. Et rends-moi Mjöllnir¹, il ajoute en m'arrachant son stupide marteau en plastique des mains.

— OK, je vais tout te raconter, soupire Rafael. Voilà, la vérité, c'est que ta sœur et moi, on vit une idylle secrète passionnée et...

Non, mais...

J'attrape la première chose qui me passe sous la main et lui balance en pleine figure. En l'occurrence, ce cœur en fourrure rouge qu'il aime tant. Il cille, introduit son index dans la boucle et l'expose devant Warren sans quitter la route des yeux.

— Tu es témoin de tout cet amour qu'elle m'envoie, mec. Ce n'est pas moi qui l'invente.

— J'te crois, tu es tout à fait son genre. Ce petit côté *bad boy* bien élevé.

Oh ! Mon Dieu !

— Ça suffit, Warren.

— Ah oui ? minaude Rafael. Ta sœur semble si peu réceptive à mon charme que je m'étais fait une raison, mais tu penses que j'ai mes chances ?

— C'est certain !

— Arrêtez ça !

— La longueur des cheveux, je suis étonné, par contre. Mais c'est sûrement le changement de température entre Portland et Miami qui influe sur ses goûts.

— Ferme ta grande bouche, Warren !

— Je peux les raccourcir un peu, si c'est que ça.

— Ferme-la, toi aussi !

— Tu dois être un sacré séducteur pour la convaincre de monter en voiture avec toi.

Je bous sur mon siège, coincée avec les deux pires spécimens de la planète.

— Ce fut un chemin long et tortueux, soupire Rafael.

— Dernier avertissement, vous avez intérêt à vous taire tous les deux ou je ne réponds plus de rien ! j’explose sans crier gare. Tu sais quoi, Warren ? Fous-moi la paix ! Si j’ai envie de monter dans une voiture et me faire conduire à travers Miami telle une reine dans son carrosse, tu n’as rien à dire !

Je ferme les yeux, respire profondément tout en frappant mon front de ma paume plusieurs fois avant de reprendre plus calmement.

— Rafael est un Campus Driver, il m’aide à gérer mon angoisse en voiture.

Mon soudain changement d’humeur pousse les deux autres passagers à arquer un sourcil.

— Elle est incapable de s’énerver après moi plus de douze secondes, ricane Warren.

— C’était quand même douze très longues secondes, ironise Rafael.

— J’ai formaté mon cerveau pour qu’il la mette en *mute*.

— Sérieux ? Apprends-moi, ça m’intéresse grave !

— Non, mais ça va ? J’veus dérange pas ? je fulmine. Si vous continuez, j’en prends un pour taper sur l’autre.

— Tu vois, mec, là, j’ai rien entendu de ce qu’elle vient de dire, par exemple.

Mon frère n’a pas le temps de reculer avant que je l’atteigne. Ma main frappe sa tempe aussi fort que possible.

— Hey ! Pourquoi t’es aussi violente, aujourd’hui ? T’as faim ou quoi ?

La démence me guette si je reste une minute de plus dans cette voiture infernale. Heureusement, nous venons de tourner dans ma rue.

— Libérée, je grogne en détachant ma ceinture.

J'attrape mon sac sans douceur, ouvre la portière d'un mouvement brusque, et me tire sans un au revoir. Objectif : me ruer dans ma chambre et m'y enfermer jusqu'à demain matin.

— Bonne soirée, Crocsy !

Oh ! Non...

— Crocsy ? j'entends Warren s'étonner. Hum, intéressant...

De mieux en mieux. Maintenant qu'il sait que Rafael m'a filé un surnom, il ne me lâchera pas.

Je pousse la porte d'entrée et m'élance dans l'escalier. *Sauve qui peut.*

— Crocsy, hein ? répète mon jumeau depuis le bas des marches.

Je m'enferme à double tour dans ma chambre et enfle mes écouteurs avant de m'allonger sur mon lit. Tant pis pour l'hygiène, je prendrai ma douche demain. Pas question de croiser un seul membre de ma famille ce soir.

Je reste cloîtrée jusqu'à ce que j'ouvre les yeux, à 7 heures d'après ce qu'indique mon réveil. Je n'ai pas assez dormi mais je me sens sale. Vu l'heure, c'est le meilleur créneau pour accéder à la salle de bains sans risque.

Je colle mon oreille à la porte pour m'assurer que la voie est libre, tire tout doucement sur la poignée et fonce jusqu'à la salle de bains.

— Étape 1 : validée, je chuchote en me déshabillant.

Fraîchement douchée, ayant enfilé un pyjama propre, je prends les mêmes précautions avant de traverser le couloir à toute vitesse.

Gagné ! Je pousse la porte de ma chambre et...

Eh merde !

— Pitié ! J'étais prête psychologiquement et physiquement à replonger dans mon lit. Allez-vous-en.

Assis sur mon matelas, Warren, Dana et Sonny me scrutent de manière flippante. Nos deux aînés sont rarement à la maison, encore moins si tôt.

Quelle drôle de coïncidence ! Je suis sûre que Warren s'est forcément empressé de tout leur révéler.

Installés dans une position identique, ils ressemblent à un trio de tueurs à gages. J'aurais mieux fait de rester sale.

— Il vous a fallu combien de temps pour préméditer cette attaque groupée ? je soupire en prétextant le besoin immédiat de ranger mon étagère.

Je déplace chaque petit bibelot de quelques centimètres pour me donner contenance.

— Ce n'est pas toi qui poses les questions, déclare Sonny en utilisant un accent inconnu.

Il tend son doigt vers ma chaise de bureau, qu'ils ont positionné face à eux, avec une lampe orientée dessus. Le clan Monroe dans toute sa splendeur. La dernière fois qu'un tel scénario s'est produit, c'était Dana qui en était la cible. Et c'est nettement plus drôle quand ça arrive aux autres.

— Je suis innocente, je plaide en m'asseyant.

Inutile de me barrer, c'est dans nos gènes d'être bornés. Je suis même stupéfaite qu'ils aient attendu toute la nuit pour me tirer les vers du nez.

C'est Dana qui lance les hostilités.

— Tu te doutes du sujet qui nous réunit ce matin, n'est-ce pas ?

— Un cadeau commun pour l'anniversaire de mariage des parents ?

— Regardez-la, elle noie le poisson... chuchote Warren en me pointant avec sa baguette de Harry Potter.

Parfait, après Thor, il va endosser le rôle d'un agent du ministère de la Magie en plein interrogatoire d'un Mangemort. C'est le seul du quatuor à varier les mises en scène. *Achevez-moi.*

Je pose mes paumes à plat sur les accoudoirs et gonfle ma poitrine d'air.

— Depuis quand tu remotes en voiture ? demande Sonny en exhibant un carnet et un stylo.

— Depuis votre dernier guet-apens début janvier, où vous m’avez poussée à m’inscrire à la Love Machine.

— Mais je croyais que ça avait foiré, s’étonne ma sœur.

— La Love Machine, oui, puisque j’ai paniqué, comme on pouvait tous s’y attendre. Donc j’ai décidé de me concentrer sur ma peur en voiture et j’ai convenu d’un arrangement avec l’un des chauffeurs du campus...

— Il la surnomme Crocsy, me coupe Warren. Note-le dans le compte rendu, Sonny.

— Crocussy ? susurre Dana en jouant des sourcils. Il te plaît ?

— Arrête tout de suite de te faire des films. Il m’appelle comme ça parce que je suis allée à la fac avec mes Crocs une fois, et qu’il ne s’en est jamais remis.

— Tu as fait quoi ? elle s’écrie. Comment est-ce qu’on peut partager les mêmes ancêtres, Juice ?

— On s’éloigne du sujet, tranche Sonny. Reprenons au *deal* que tu as passé avec ce Rafael Torres, étudiant en deuxième année de mathématiques.

— Comment tu connais son nom et son cursus ?

— J’ai mes sources, il affirme avec un sourire.

— Vous êtes de grands malades.

— D’ailleurs, est-ce que tu sais pourquoi il porte une prothèse ?

— Non. J’té signale que c’est très déplacé de demander ça et je ne vois pas ce que ça peut foutre à qui que ce soit.

On a passé pas mal de temps ensemble avec Raf, et j’ai vu sa tête quand quelqu’un lui pose cette question. Ça le gonfle. Je suis sincère en disant que ça ne se fait pas, c’est à lui d’en parler s’il en a envie.

— Elle le protège... murmure Warren.

— Pas du tout. Et je ne plaisante pas là-dessus. Je suis OK pour vous expliquer ce qui me concerne, et ça s’arrête là.

Mon ton est ferme. Je n’aime pas que ma fratrie se comporte de cette façon, vis-à-vis de Rafael ou de n’importe qui. Les gens ont droit à leur

intimité. J'exècre ce genre de curiosité stérile.

— Juliet a raison, approuve Dana. Revenons-en à nos moutons. Pourquoi tu nous as rien dit ?

— Parce que rien ne m'y oblige ! je hausse le ton. C'est ma vie, et ce sont mes problèmes ! C'est important pour moi de m'en occuper sans avoir de comptes à vous rendre.

Durant de longues secondes, un silence pesant s'instaure entre nous. J'y suis allée fort.

— T'es dure ! se vexe Warren en fouettant l'air avec sa baguette. On est ta famille, on veille les uns sur les autres et, par-dessus tout, on a toujours été là pour toi quand ça n'allait pas ! Les parents et moi, on a déménagé pour toi quand Owen...

Je déglutis en le fixant droit dans les yeux.

— ...est décédé, termine Sonny à sa place. Faut arrêter de ne pas le dire à voix haute.

Pourtant, le taire m'est devenu primordial pour éviter d'implorer.

— Quand vous avez eu cet accident de voiture et que ton petit ami est mort, on s'est beaucoup inquiétés pour toi, Juliet. Et, soyons honnêtes, c'était encore le cas jusqu'à aujourd'hui, parce que tu n'allais pas mieux. Tu as perdu celui dont tu étais amoureuse. Ce n'est pas rien.

1. Marteau de Thor dans la mythologie nordique.

36

Juliet

Ce n'est pas rien... Mais ce n'est pas ça. La bile me brûle la gorge, de même que ce cri muselé que personne ne supporterait.

— Ça nous fait du bien de savoir que tu prends le taureau par les cornes pour remonter en voiture. Voilà pourquoi on a envie d'être au courant. Pas pour te traquer sur des résultats, mais pour être rassurés sur l'état de notre petite sœur.

Les larmes me montent aux yeux. Parce qu'ils ont mentionné Owen, et suite à ce que vient de dire Sonny.

Ma sœur me tire par les mains pour m'entraîner au milieu d'eux sur mon lit. Encerclée par le clan Monroe Junior, je sanglote sur l'épaule de Sonny pendant que Dana me caresse la tête, puis m'essuie le nez sur celle de Warren.

— Beurk, il marmonne.

Ils ont raison, dans le fond. Ils sont d'un soutien sans faille, et les tenir autant à l'écart n'était pas juste. J'ai choisi de généraliser ce comportement mais je commence à remettre en question cette stratégie de protection. Hier soir, déjà, lorsque j'étais assise sur le trottoir avec Rafael, un début de prise de conscience a germé en moi. J'ai peur de me livrer, parce qu'il y a des

détails que personne ne connaît et dont je ne pourrai jamais parler. Mais je dois apprendre à moins me renfermer. Et ça me semble un peu moins insurmontable depuis que Rafael est entré dans ma vie. Avec lui, j'arrive à me prouver pas mal de choses. Peut-être qu'il est temps de pousser légèrement plus loin.

J'ai besoin de mes Impala pour ordonner mes pensées.

— Maintenant que vous êtes au courant et attendris par mes pleurnicheries, je peux aller patiner ? je plaide en me remettant debout.

— Il y a un dernier point au programme, oppose Warren en secouant la tête. La Love Machine.

— Réessaie un rencard ! m'encourage Dana.

— Chaque chose en son temps. J'ai pas encore totalement digéré le fiasco du premier. Pour l'instant, je travaille le registre amical avec Rafael, et ça m'a déjà demandé un effort énorme.

Un effort qui porte ses fruits, mais une excuse qui ne sonne plus aussi juste à présent. Les émotions que j'ai ressenties hier n'entrent pas dans le registre amical. Seulement de mon côté, certes, mais est-ce que ce n'est pas le signe que je suis capable de tester un nouveau type de relation avec quelqu'un d'autre ?

— C'est bien que tu aies trouvé un ami à qui te confier, souligne ma sœur.

— Pourquoi tu sors pas avec lui, d'ailleurs ? me questionne Warren en se grattant la tempe avec le bout de sa baguette. Il t'aime bien, ce qui est déjà un miracle vu ton caractère. Et il conduit une voiture de dingue. Je le veux dans ma vie.

— Alors casse ta tirelire et réserve une course, je réplique.

— Ce sera gratuit si tu deviens sa petite amie.

Je lève les yeux au ciel et scrute mon plafond un moment. Vu la réaction de Raf avec ce satané beignet, inutile de l'envisager. Et si le

moindre doute subsistait, il a formellement réofficialisé notre amitié sur le trottoir.

— Je ne l'intéresse pas, je conclus.

— Donc t'y as pensé !

— Ce n'est pas ce que j'ai dit. Tout est clair entre nous, et ce serait idiot de mettre mes œufs dans le même panier, en plus.

— Alors tu vas te faire violence et recommencer à chercher un mec.

— Warren...

— Tu as fait le plus dur en combattant ta peur en voiture !

— Je ne suis pas encore guérie de tout.

— Je sais combien Owen et toi, vous étiez fusionnels, mais...

Ne réagis pas. Je crois que c'est le pire, dans toute cette histoire : les entendre dire combien Owen et moi formions un couple merveilleux. Rien que pour ça, je voudrais trouver quelqu'un qui le leur fasse oublier à tous.

— Ce serait bidon d'arrêter maintenant, renchérit Sonny.

— Combien de temps tu comptes stagner ? se lamente mon double. Jusqu'à ce que tu sois aigrie et flétrie par ta passivité ? T'es à l'université, bon sang ! Tout ça dure depuis trop longtemps, je veux retrouver ma sœur. Celle qui n'avait peur de rien, qui était entourée d'amis et qui flirtait avec les garçons.

Cette fille que j'étais m'a conduite dans cette impasse. Je ne la renie pas entièrement mais j'aspire à être quelqu'un de différent, et je crois que j'y arrive chaque jour davantage.

— Au début, j'étais compréhensif, puis je suis devenu inquiet, continue Warren. Chaque semaine qui a passé, tu t'es éteinte un peu plus et j'ai détesté ça. Je te rappelle qu'on est jumeaux, ça m'affecte !

— Je risque pas de l'oublier.

— Ce que tu me renvoies est trop négatif. Tu noircis mon âme, Juliet ! il assène d'un timbre exagéré.

— Ah oui, rien que ça ?

— S'te plaît ! Fais-moi plaisir et te dérobe pas maintenant alors que t'as clairement fait des progrès. Ce principe de rendez-vous est cool, j'ai un super feeling. Aie confiance, frangine. Je suis la voix de la raison, et tu le sais.

— Comme ce jour où tu m'as convaincue de...

— Ne remets pas cette histoire sur le tapis systématiquement ! il m'interrompt en me menaçant avec son bout de bois. J'y suis pour rien si tu t'es cassé la clavicule ! Ça ne faisait pas partie de mon plan, que tu aurais dû suivre à la lettre. Exactement comme maintenant.

— Faire des rencontres te fera du bien, Juice, reprend ma sœur sur un ton doux. Vois ça comme une manière de te dégourdir les jambes, pas de te faire mettre la bague au doigt. T'es même pas obligée d'accepter un deuxième rendez-vous !

C'est l'idée générale, ouais... Et l'échauffement que je suis depuis janvier touche peut-être bel et bien à sa fin.

Je baisse les yeux sur mon pantalon de pyjama et contemple l'un des cœurs imprimés dessus. Le vêtement est largement usé et délavé, mais je discerne toujours le motif. Je pourrais le jeter mais je le porte encore. C'est une drôle de métaphore, mais elle me donne un coup de jus. Après tout, j'étais persuadée d'être incapable de nouer une amitié, et me voilà avec Tory et Rafael dans ma vie. L'heure est venue d'assumer. Un nouvel itinéraire se dessine dans ma tête pour la Juliet de Miami. Et par-dessus tout, je veux qu'Owen disparaisse de l'esprit de ma famille. Si la Love Machine peut y contribuer, alors...

— Je suis d'accord pour réessayer.

*

* *

Après un mercredi à user la gomme de mes patins et la patience de Patch, me voilà de retour sur le campus. Je profite d'avoir du temps libre grâce aux vacances pour passer un moment avec Tory. Je n'ai pas voulu

réserver de course pour m'y rendre, j'ai préféré m'accorder trente minutes de marche pour objectiver mon retour sur la Love Machine.

Je repère Tory installée dans son coin fétiche, près de la fontaine, et accélère le pas pour la rejoindre. En ouvrant notre conversation hier sur mon téléphone, je me suis rendu compte qu'on n'avait plus discuté depuis un bail, alors je lui ai donné rendez-vous ici ce midi pour un pique-nique. J'ai une tonne de trucs à lui raconter, et pour une fois, ma langue ne se réfugie pas au fond de ma bouche.

Je pose mon sac et m'assieds en tailleur face à elle.

— Joyeux jeudi ! elle s'exclame comme si c'était un jour à fêter.

— Euh... Merci. Où t'étais passée ? Ça fait une éternité qu'on s'est pas vues, je démarre en ouvrant la fermeture Éclair de mon sac pour en sortir ce que j'ai apporté.

Elle frotte ses taches de rousseur du bout de son index en me scrutant.

— Je suis étonnée que tu l'aies remarqué, elle répond.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Parce que t'es la fille la plus amicalement insaisissable que je connaisse. Mais t'inquiète ! elle s'empresse d'ajouter comme si elle regrettait déjà de m'avoir sorti ça. J'le savais dès qu'on a mangé des raviolis chinois le jour d'Halloween, c'était pas un reproche. J'aime bien que tu sois comme une revenante qui n'apparaît que les mois impairs. Je déteste meubler les conversations régulières. Bon, j'admets quand même que tu m'as un peu manqué, mais je te pardonne.

— Si ça peut te rassurer, j'ai bossé là-dessus depuis la dernière fois qu'on s'est vues. D'ailleurs, je me suis fait un nouvel ami.

— Jalousie ! C'est le chauffeur ? elle lâche en farfouillant dans son sac.

— Comment tu le sais ?

— Un pressentiment, elle affirme en haussant les épaules. Même si vos premiers échanges n'auguraient pas une telle conclusion.

— C'est vrai, mais il n'est pas si terrible.

Ouais, c'est même vraiment génial de l'avoir comme pote...

— Ça signifie que tu te sens mieux dans une voiture ?

— Oui. Et c'est grâce à toi que je suis sortie de mon trou, je tenais à te remercier. Si tu n'avais pas orchestré cette première course avec Rafael, je n'aurais jamais sauté le pas.

Elle l'a fait sans me demander quoi que ce soit en retour. Cette pensée rassurante surgit chaque fois que je ressens de la reconnaissance envers quelqu'un. Tory n'attend rien de moi, il ne peut donc rien m'arriver en étant amie avec elle. Je suis capable de m'entourer sans retomber dans les réflexes que j'ai volontairement abandonnés depuis la mort d'Owen.

— Tout compte fait, cette petite potion n'était pas si dangereuse... elle chuchote en souriant.

— Tu t'emballes, j'ai failli me faufiler dans une boîte aux lettres. Et toi, quoi de neuf ?

Elle se perd dans ses pensées, et son visage d'ordinaire jovial pâlit légèrement. Ça ne dure que quelques secondes avant qu'elle ne secoue la tête et braque ses yeux animés sur moi.

— Tu te souviens de Cédric ? elle embraie d'une voix normale.

OK, j'ai dû rêver.

— Le sportif avec qui tu as matché sur la Love Machine ?

— Oui ! À vrai dire, je capte toujours pas comment mon profil peut coller à celui d'un sportif, mais bref, figure-toi qu'on a remis le couvert après notre petit tour avec un Campus Driver.

— C'était lequel ? je m'entends lui demander.

— Aucune idée.

— Et donc... Cédric. Tu l'as revu ?

— Oui, plusieurs fois, elle sourit avec malice. Il est sympa, et quand il me monte dessus, je vois des morts.

Elle fait mine de frissonner de plaisir, je pouffe.

— Il n'y a que toi qui peux sortir des trucs pareils, je rigole.

— Je pensais juste prendre du bon temps, mais finalement on se voit assez souvent. Il joue dans l'équipe de football américain, et devine quoi ?

— Tu comptes devenir *cheerleader* ?

— Non ! elle glousse. Figure-toi que depuis qu'on sort ensemble, son équipe n'a jamais gagné autant de matchs d'affilée. Cédric est persuadé que je lui porte chance, et ses coéquipiers y croient aussi. Résultat : y'a une rumeur qui commence à se répandre selon laquelle je serais un porte-bonheur. J'ai jamais reçu autant de mails sur mon site pour commander des gris-gris.

— T'es sérieuse ?

— Oui ! Même le type qui arpente la fac avec ses pancartes annonçant la fin du monde m'a demandé de jeter un sort à l'univers pour rétablir l'équilibre cosmique.

— Et tu lui as dit quoi ?

— J'ai tapoté son épaule en hochant la tête et j'ai perçu le soulagement dans ses iris. Bon, il braille encore dans les allées mais il le fait en souriant, maintenant. Tout ça pour dire que cette Love Machine m'a ouvert un nouvel horizon ! elle conclut en se dandinant sur place.

— Puisque tu en parles, hier, j'ai décidé de réinstaller l'application.

Je m'attendais à des applaudissements qui ne viennent pas. J'avais hâte d'entendre les encouragements de Tory fuser, mais elle me jauge comme si j'avais un slip sur la tête.

— Quoi ?

— Je croyais que t'allais sortir avec ton chauffeur.

Je m'étouffe avec mon soda.

— Pourquoi je ferais ça ?

— Je sais pas, à toi de me le dire, elle répond en plissant les yeux.

— Qu'est-ce que tu cherches à lire dans mon âme ?

— Je sais pas, à toi de me le dire, elle réitère.

— Je t’ai expliqué qu’on était potes. N’essaie pas de changer la donne pour rester ma seule amie.

Elle cache son ricanement peu convaincu derrière sa pomme. *Mon retour dans la Love Machine n’a rien à voir avec Rafael !*

— Bon, très bien... Qu’est-ce qui t’a fait prendre cette décision ?

Tout ce qui s’est déroulé mardi soir... Donc, d’accord, ça a un peu à voir avec lui, mais pas comme elle le sous-entend.

— Maintenant que je suis plus à l’aise en voiture et en amitié, je me sens prête à monter dans d’autres caisses et passer la seconde niveau relation. Les cours reprennent mardi prochain, ça me laisse le temps de peaufiner mon profil et de jeter un coup d’œil sur les étudiants inscrits.

Tory abandonne sa moue taquine et ouvre de grands yeux.

— Wow, qui êtes-vous ? Je te sens pleine d’énergie et de volonté, Juliet. La chenille devient papillon. Mon plexus palpite, ça prédit le jackpot !

Le jackpot, je ne sais pas, mais rien que le fait de revenir dans la partie est une victoire en soi. J’espère juste transformer l’essai et que cet élan de motivation ne va pas s’essouffler en cours de route. Ce qui me rassure, c’est que Rafael sera ravi de cette évolution et qu’il me filera un coup de pied aux fesses si besoin, comme il a déjà pu le faire. *Consciemment ou non.*

Rafael

Depuis que j'ai ramené Juliet chez elle après que son frère l'a percée à jour, je n'arrête pas de me demander comment ça s'est passé pour elle ensuite. J'espérais un petit débriefing par texto, des signaux de fumée ou un pigeon voyageur, mais que dalle... Est-ce qu'elle s'est remise à m'en vouloir d'avoir parlé d'elle à mon boss ?

Au fur et à mesure que le temps défile, ma frustration grandit, et je me surprends à vérifier mon portable beaucoup plus souvent qu'avant. On est seulement jeudi, mais j'ai l'impression de ne plus avoir vu Juliet depuis un bail. Qu'elle puisse me manquer m'énerve profondément, et je m'oblige donc à ne rien envoyer le premier.

— Crocsy, t'es une vraie plaie, tu le sais ? je marmonne en marchant jusqu'à ma voiture.

J'ouvre la portière et me laisse tomber sur mon siège en soufflant.

— Excuse-moi, tu aurais l'heure ? me demande un étudiant en s'arrêtant devant ma fenêtre.

— Jeudi.

Quasiment deux jours sans nouvelles, bordel !

— L'heure, pas le jour, il rit nerveusement.

— Oh ! 15 h 20.

— Merci, bonne journée !

Je scrute mon portable sur son socle et ouvre l'appli Campus Drivers. Les étudiants qui ne sont pas partis à Cancún pour le *Spring Break* sont tous sur la Love Machine, ma parole. Je vais enchaîner ma troisième course d'affilée pour des matchs. À croire que le printemps qui approche émoustille tout ce petit monde ! *Je t'en foutrais...*

Je valide la réservation pour annoncer mon arrivée dans quinze minutes avant de basculer sur ma conversation avec Crocsy. Trente-six heures, j'en ai ma claque.

RAFAEL : Si tu as fait semblant de ne plus être fâchée contre moi mais que tu l'es encore, je débarque chez toi en dévoilant à tes parents que tu m'as mis enceint.

Pas de réponse immédiate, je ronge mon frein. *Fierté foutue pour foutue...*

RAFAEL : Si ton silence n'a rien à voir avec ça et que ton frère t'a enfermée à la cave pour te punir de ton mensonge, tape 1.

RAFAEL : Si tout va bien et que tu es trop occupée à t'empiffrer de tarte aux pommes pour me répondre, tape 2.

JULIET : Si j'ai subi l'interrogatoire de mes trois frères et sœur, je tape quoi ?

Enfin !

RAFAEL : 3 ?

JULIET : OK, 3.

RAFAEL : Non, je veux dire, il y en a d'autres que Warren ?

JULIET : Eh oui... Une première paire de jumeaux.

Quoi ? Elle a mentionné sa sœur une fois, c'est vrai, mais pas l'existence d'un autre jumeau. *Est-ce qu'il est aussi perché que le sien ?* Ce n'est pas une info capitale, mais cette petite pièce de puzzle supplémentaire se rajoute au portrait de Juliet que je galère à façonner. Celui qui prend beaucoup de place dans mon esprit et dont les morceaux manquants m'obsèdent de plus en plus. Aucune date butoir n'a été fixée entre nous, mais j'agis comme si elle pouvait se volatiliser du jour au lendemain et me laisser au bord de la route avec mes questions. *Putain, mais pourquoi j'y accorde autant d'importance, sérieux ?*

RAFAEL : C'est dingue tout ce qu'il me reste encore à apprendre sur toi, cachottière ! Donc tout est bien qui finit bien, sinon ?

JULIET : Oui, oui.

RAFAEL : Ça veut dire que j'aurai plus besoin de te récupérer à cent mètres de chez toi, dorénavant ? Je pourrai même sonner à ta porte d'entrée ?

Je vois qu'elle est en train d'écrire sa réponse, mais le message tarde à apparaître, comme si elle hésitait, effaçait et recommençait. Sans raison, je me mets à craindre qu'elle modifie notre routine pour un motif qu'elle seule connaît.

JULIET : Je me tâte encore, je profite des vacances pour réfléchir.

Réfléchir à quoi ?

RAFAEL : Tu me mets au chômage technique pendant les vacances ? C'est une honte !

JULIET : J'ai la baraque pour moi toute seule jusqu'à lundi, ce qui est un miracle. J'ai une dizaine de séries en retard à mater, mes jambes à épiler, et je ne compte pas quitter ma chambre à moins que ce soit une question de vie ou de mort.

RAFAEL : Lâcheuse !

JULIET : T'en as pas marre de me voir ?

Non.

RAFAEL : Si, tu as raison. Ton absence me permettra d'afficher mon amour des équations au grand jour. C'est difficile de vivre cette idylle cachée.

JULIET : C'est mort, pas moyen que tu retombes dans tes vices. J'accepte de t'accorder quelques heures demain après-midi. Je serai seule. Viens si t'as pas de clients.

Désolé, Luke, tu devras gérer l'appli en solo.

RAFAEL : Tu m'invites chez toi ? C'est tellement amicalement magnifique, Crocsy.

JULIET : C'est strictement professionnel. On s'occupera du troisième épisode de mon reportage.

RAFAEL : Le dernier avant Tampaaa !

JULIET : Ce correspondant vient de vous bloquer.Cordialement.

RAFAEL : Je dois décoller pour aller chercher de nouveaux tourtereaux, de toute façon. Cordialement.

JULIET : Est-ce que ça donne de bons résultats, cette application de rencontre, au final ?

Pourquoi elle me demande ça ? J'aimerais lui répondre que non, que c'est tel que je l'avais annoncé — c'est-à-dire une grosse daube —, mais en réalité, Adam nous a communiqué des statistiques qui parlent d'elles-mêmes.

RAFAEL : Les gens s'aiment dans nos voitures...

JULIET : C'est toujours aussi dur à digérer, hein ?

RAFAEL : Tu n'imagines pas à quel point. Il faut que je reprenne la route. À demain, Crocsy (j'espère que tu as cette fameuse tarte aux pommes dont tu te vantes depuis des lustres).

Le GIF qu'elle m'envoie en réponse me fait rire, et je repars en mission de bien meilleure humeur. Même lorsque mes deux clients se roulent des pelles bruyantes sur ma banquette arrière, je garde la pêche. *OK, admettons*

que l'idée de les abandonner dans les Everglades me soit tout de même passée par la tête.

*
* *

Lorsque mon doigt s'enfonce dans la sonnette de chez Juliet à 14 h 09, j'éprouve une sensation bizarre de me retrouver là, devant sa porte, à découvert. Derrière le battant, j'entends des pas dévaler un escalier.

— Salut, elle lance en ouvrant en grand.

— Sa...

Sa tenue aspire la fin de ma phrase, et mon âme au passage.

— Bon sang, j'avais oublié qu'elles étaient aussi laides, je lâche en même temps qu'une grimace.

Elle baisse les yeux sur ses Crocs puis les relève en affichant un sourire satisfait.

— Si cette vision est trop difficile à supporter, je comprendrai que tu veuilles déjà repartir. Ça m'a fait plaisir de te voir sept secondes, bye.

— Bien tenté, Crocsy.

Je la bouscule légèrement pour rentrer et l'entends soupirer derrière moi. Sous ses airs bravaches, j'entrevois sa gêne de me voir pénétrer dans son espace privé. Je n'aurais loupé ça pour rien au monde.

— Où est-ce que je m'installe ?

— Au fond du jardin, elle m'indique, pleine d'ironie, en rouvrant la porte.

Comment cette sympathie personnifiée a pu me manquer ?

— Laisse-moi deviner, je suis ton premier ami à mettre les pieds ici ?

— Ouais...

— Je sens mes chevilles gonfler, ça se voit ? je lui demande en tirant sur les jambes de mon jean pour le faire remonter.

— Elles sont déjà énormes.

— Logique, il en faut pour porter un tel homme.

— Le salon, elle grogne en enfonçant ses paumes dans ma poitrine pour me pousser en arrière.

Je pénètre dans la pièce en rigolant, m'allonge de tout mon long sur le canapé et croise les bras derrière ma tête.

— T'inquiète pas, je sais me fondre dans le décor, tu me remarqueras à peine.

Elle s'attarde un bref moment sur mon tee-shirt qui s'est relevé avant de revenir sur mes yeux.

— Tu bois un truc ?

— De l'eau, ce sera parfait, merci.

Alors qu'elle quitte la pièce, j'en profite pour observer ce qui m'entoure. Sur l'un des murs, une immense photo de famille accapare mon attention. Juliet doit avoir sept ou huit ans dessus, et c'est la seule qui ferme les paupières et tire la langue. Elle était mignonne avec ses tresses.

— Bouge.

De retour avec deux bouteilles d'eau et un ordinateur portable sous le bras, elle fait un mouvement de tête en direction de mes jambes pour que je lui laisse de la place. *Elle est encore mignonne avec ses tresses.*

Elle s'assied en tailleur à côté de moi et pose son PC entre ses cuisses. Sans attendre, elle lance les nombreuses vidéos que nous avons en stock, et nous débattons sur la meilleure façon de les compiler une bonne partie de l'après-midi.

Juliet est vraiment douée, et même s'il n'est pas complètement finalisé, ce troisième épisode est clairement mon préféré.

— Le résultat est dingue ! Tu viens de me rendre fan de moi-même, c'est dire ton talent ! je la félicite en étendant mon bras sur le dossier du canapé.

— Tu parles, t'étais déjà fan de toi, j'ai rien à voir là-dedans.

— Quelle modestie, Crocsy !

— Je suis étonnée que tu connaisses ce mot, elle feint de s'effarer.

Mon bras est toujours derrière elle. Je le décale juste assez pour qu'il retombe sur ses épaules et approche mon visage du sien en plissant les yeux. Elle arque un sourcil.

— Qu'est-ce que tu fabriques ?

— J'attends que tu te mettes à m'idolâtrer.

— On dirait que tu vas me rouler une pelle.

Je mate instinctivement sa bouche.

— C'est une technique qui fonctionnerait ? je susurre en remuant mes lèvres.

— Si tu poses la question, c'est mauvais signe. Ça induit que tu n'es pas sûr de tes performances.

— N'importe quoi, c'est de l'humilité.

— Je suis étonnée que tu connaisses ce mot, elle répète sur le même ton que tout à l'heure. Et on n'embrasse pas ses potes sur la bouche.

— À quelle époque vivait la personne qui a décrété ça ?

Devant nous, sur la table basse, son portable émet deux bips qui coupent cet échange qui devenait intéressant. Je ne suis pas d'une nature curieuse, mais mes yeux se posent automatiquement sur l'écran par réflexe. Le bandeau d'une notification est affiché, et même si mon attention ne dure qu'une maigre seconde, cela suffit à mon cerveau pour déchiffrer l'expéditeur. *Attends, quoi ?*

Juliet se penche pour l'attraper, alors que l'écran est redevenu noir. Elle pousse un petit soupir en déverrouillant son mobile, tandis qu'une ribambelle de questions fuse dans mon esprit.

Je repose mon bras sur le dossier et m'y adosse en cogitant. Mais que fout Juliet de retour sur la Love Machine ? Quand on a évoqué sa théorie fumeuse des semaines en arrière, elle n'avait pas l'air de vouloir se relancer là-dedans de sitôt. Quand bien même, j'aurais cru qu'elle m'en parlerait avant.

— À quoi tu penses ? elle me demande.

— Pourquoi ?

— Tu tires une drôle de tête.

Est-ce qu'elle a eu des rencards entre-temps ? Dans une autre voiture que la mienne ? Luke m'en aurait parlé, non ? Dans un sens, ça devrait me faire plaisir si tel était le cas, ça voudrait dire qu'elle va mieux et c'est ce que j'espère pour elle, non ? *Si, bien sûr que si.* Alors, pourquoi ce sentiment qu'on a pénétré sur mon territoire est si pesant, tout à coup ?

— Eh, oh ?

— Tu t'es remise sur la Love Machine ?

Ce n'est pas ce que je comptais dire, pas comme ça et pas maintenant, mais je suis tellement désagréablement surpris que c'est sorti tout seul.

— Non, mais te gêne surtout pas et mate mon téléphone !

— Je travaille en fonction des sonneries de mon appli ! Mon cerveau est matrixé pour réagir dès qu'une notif retentit, j'ai pas fait exprès.

Son portable bipe à nouveau, je lorgne instinctivement dessus. *Putain, mec, arrête ça !* Elle me cogne le bras et fourre son smartphone sous un coussin.

— Pourquoi tu m'en as pas parlé ?

— Pourquoi ? J'aurais dû ? elle rétorque en fronçant les sourcils.

Elle se fout de moi ? *Zen, Raf.*

— Parce qu'entre potes, on peut se raconter ce genre de trucs. D'autant plus toi et moi. J'suis là pour te filer un coup de main en bagnole depuis le foirage monumental de ton premier rencard. C'est la moindre des choses de me tenir au courant de ce que tu entreprends.

J'ai débité tout ça sur un ton dur, à la hauteur du coup que ça m'a mis et que je n'ai pas vu venir. *La Love Machine, merde !*

Juliet se recule tout au bout du canapé et ramène ses genoux contre sa poitrine.

— La moindre des choses ? elle articule comme si je l'avais insultée.

— Tu sais très bien ce que je veux dire, ne prends pas ton air de chat sauvage qu'on essaie de domestiquer.

Je suis de mauvaise foi sur ce coup. J'admets que ma phrase est abusive. Si je continue sur ce terrain-là, Juliet va s'évaporer.

— J'ai réinstallé l'appli depuis deux jours ! elle se défend.

Bon, c'est récent.

— Laisse tomber, je me force à souffler. Finissons le montage. Je bosse ce soir et je dois repasser par ma chambre avant ça. Il va falloir que j'y aille bientôt.

Je prends sur moi pour calmer mes ardeurs et ne pas tout bousiller, mais c'est dur.

OceanofPDF.com

Rafael

Je reprends l'ordinateur pour me concentrer sur autre chose que cette Love Machine qui aura ma peau, mais Juliet s'agite sur le sofa en mâchonnant son ongle.

— Je te l'aurais dit. Je pensais pas que ça t'intéresserait autant, à vrai dire.

Je ferme les yeux en poussant un soupir bruyant.

— Tu m'as détaillé une foutue tarte aux pommes pendant une demi-journée. Ta jauge d'intérêt est bizarrement construite.

— Oh ! Ça va !

— Qu'est-ce qui s'est passé pour que tu te relances subitement là-dedans ?

Elle se racle la gorge en grattant le tissu du canapé.

— Mes frères et ma sœur m'ont persuadée de retenter ma chance.

Évidemment.

— Mais t'en as envie ?

Je la vois hésiter.

— Bien sûr.

Il lui a fallu quatre secondes pour répondre, c'est louche.

— T’es pas très convaincante.

— C’est un bon moyen de rencontrer des étudiants.

— Tu déconnes ? Aller à des fêtes, voilà un bon moyen de faire des rencontres.

— Je ne reçois pas d’invitation.

— On n’est pas à l’école primaire, Crocsy. Les gens ne vont pas t’envoyer un carton d’invitation pour leur anniversaire. Il suffit de jeter un coup d’œil sur les réseaux et de se pointer avec un pack de bières.

— J’ai pas l’âge pour acheter de l’alcool, elle contre pour avoir le dernier mot.

— T’as réponse à tout quand tu ne veux pas lâcher le morceau ?

— Tu vois, moi aussi, j’ai un don inné.

— Ou une malédiction, ouais. Et je te rappelle que je t’ai invitée à venir manger chez moi !

— Tu... C’est différent.

— Ah bon ?

— Je ne compte pas sortir avec l’une de tes tantes ni avec tes collègues chauffeurs.

— J’ai deux cousins ! je réplique sans réfléchir.

Elle lève les yeux au ciel en secouant la tête.

— T’en fais toute une histoire parce que t’as pris cette appli en grippe pour je ne sais quelle raison. J’ai seulement réactivé mon compte, en plus. Je n’ai accepté aucun des rendez-vous qu’on m’a proposés, pour l’instant.

— T’en as déjà reçu plusieurs ?

J’ai vraiment rien vu venir !

Mon intonation effarée la pique au vif.

— Qu’est-ce qu’il y a de si extraordinaire à ça ? elle rétorque vivement.

— Ce n’est pas...

— Apparemment, ça te semble impensable que je puisse attirer l’attention d’un étudiant. Mais figure-toi qu’en quarante-huit heures, j’ai

potentiellement quatre âmes sœurs !

...ce que je sous-entendais. Mais elle m'a coupé la parole avant que j'arrive au bout de ma phrase. *Quatre ?*

— Waouh ! La magie du *match* ! j'ironise. Si c'est un programme informatique qui te le dit, je meurs d'impatience de voir ça. C'est une occasion en or de te soûler avec mon aversion pour la Love Machine et de te donner mon avis en direct. J'adore de plus en plus être ton ami.

J'ai involontairement insisté sur les deux derniers mots. *Mais pourquoi je réagis de cette manière ?* Je me mets une gifle mentale pour arrêter de me comporter comme un abruti vexé.

— T'as pas intérêt à faire ça ! Ce n'est pas un jeu, Rafael... elle murmure d'une voix tendue.

— Je plaisantais, je me sens obligé de préciser.

Oui, je suis même mort de rire intérieurement.

— Tu n'as pas idée de...

Elle rattrape la fin de sa phrase et se tourne vers la fenêtre.

— De ? je tente sans grand espoir.

— Rien.

Bien sûr. Encore et toujours ce « rien » qui commence à me peser sur l'estomac.

— Je plaisantais, d'accord ? je me force à articuler de nouveau. Ça m'a surpris, c'est tout. Mais promis, je serai le chauffeur le plus inexistant de tes rencards. Tu ne te rendras même pas compte que je suis là.

— Ce ne sera peut-être pas toi au volant, si ? C'est pas aléatoire ?

Même pas en rêve.

— Je m'arrangerai avec les gars pour qu'ils redirigent tes courses sur moi.

Sa grimace me hérisse.

— Il va bien falloir que je monte dans d'autres voitures à un moment donné.

Même pas en rêve ! Cette pensée intempestive me surprend moi-même. Deuxième gifle mentale. À ce rythme, je vais en venir aux mains avec moi-même.

— Ils ne sont pas au courant de ta peur, je trouve ça risqué.

— Justement, j’ai bien réfléchi depuis mardi soir, et tu peux leur en parler, tout compte fait.

Je repose l’ordinateur si brusquement sur la table basse que Juliet tressaute.

— Quoi ? Mais pourquoi ?

C’est notre truc à tous les deux, qu’est-ce qui lui prend subitement ?

— T’avais raison, j’ai juste eu un accident qui m’a déclenché la peur de remonter en voiture. Rien qui nécessite que ce soit un tel secret.

Ses paroles ressemblent à une récitation apprise par cœur. Ce sont mes mots, mais sortis de leur contexte !

— On en reparlera, je dois filer.

Elle ouvre la bouche, mais je suis déjà debout et trace vers la porte d’entrée. Ma mauvaise humeur est de retour, démultipliée par un coefficient bien trop grand pour rester ici.

— Merci pour l’épisode, on le finira plus tard. On se voit à la rentrée, profite bien de ta tranquillité.

— T’es en colère contre moi à cause de ça ? elle me lance depuis l’encadrement.

Je m’immobilise sur la dernière marche du perron et me mords la langue.

— Non, pas du tout. Je suis à la bourre, rien de plus. C’est top pour toi. Et pour moi. Je suis officiellement le meilleur chauffeur du campus grâce à toi. Je vais pouvoir me vanter auprès de mes potes, maintenant, je suis refait.

— Oh ! Félicitations.

— Merci, je souffle en me retournant.

J'étire ma bouche en un sourire forcé, elle ne mérite pas que je me montre si désagréable.

— À mardi, Crocsy.

— Bye, Ra.

Elle disparaît à l'intérieur de chez elle, et mes lèvres redeviennent un trait crispé.

Une fois à bord de ma voiture, je scrute le pommeau du levier de vitesse en me rejouant cette conversation inattendue. Imaginer Juliet monter dans une autre caisse me gave, mais qu'elle utilise cette Love Machine... Hérésie !

Son brusque changement me fout sens dessus dessous. L'énigme qu'elle représente provoque chez moi des états d'âme qui ne me ressemblent pas. Merde, je prends trop à cœur la vie de cette fille, c'est en train de me jouer des tours. Dans quoi je me suis fourré avec elle ?

Je repars sur le campus en chopant une course au passage, histoire de me changer les idées. *En théorie*. Ma cliente est aussi une étudiante de première année, comme Juliet, à l'énorme différence près qu'elle me déballe un tiers de sa vie en six minutes après que j'ai prononcé un simple « ça roule ? ».

Quand je débarque dans ma chambre, j'espère la trouver vide, mais Luke est déjà rentré. Assis par terre, il regarde des vidéos sur son portable en buvant une boisson protéinée.

— Mate ce furoncle de la mort, Torres !

— J'te jure, Lucky, je souhaite jour et nuit qu'il t'en pousse un au milieu de la tronche. Ça te fera passer l'envie de visionner ces putains de vidéos dégueulasses.

— Ouh ! Pas content Rafael !

Il coupe son téléphone et le balance sur son lit.

— Tu m'as lâché tout l'aprèm et tu reviens d'une humeur de chien, t'abuses !

Je dépose mes affaires sur mon bureau et place mes paumes dessus en regardant par la fenêtre.

— Mauvaise journée ?

Je ne comprends pas Juliet. Ses actions n'ont pas de sens. Elle ne laisse aucun espace à personne dans sa vie, et la voilà qui se relance sur cette application de rencontre à la con. Pour quoi faire, putain ? Elle ne voit pas combien c'est incohérent de...

— Mauvaise journée ? insiste Luke en se calant à côté de moi.

— Ça va.

Le soupir de mon pote ramène mes yeux sur lui. Je me plains de Juliet mais je ne vaux pas mieux la plupart du temps.

— C'est juste Juliet qui... Elle me les brise ! Je te jure, Lucky, elle me rend cinglé.

— OK... J'étais pas prêt à t'entendre me répondre. Donne-moi dix secondes pour relancer mon processeur.

Il me tourne le dos, se frotte le visage, se file deux petites claques et se repositionne face à moi.

— Commence par poser le contexte. C'est quoi, votre délire, à tous les deux ? Vous flirtez ou un truc comme ça ?

— Rien à voir.

— Pardon, j'oubliais que Rafael Torres ne flirte pas avec les filles. T'as une armoire remplie de Post-it pour me rafraîchir la mémoire. D'ailleurs, j'en ai pas vu de nouveaux depuis un petit moment, t'as des problèmes d'érection ?

— Ferme-la, je marmonne en m'asseyant pour retirer ma prothèse. Je suis à fond ces derniers temps, j'ai juste pas de place dans mon agenda.

— Pathétique, il tousse. Continue, t'es de mauvais poil à cause d'elle parce que...

— Elle s'est inscrite sur la Love Machine !

— Oh ! C'est pour ça ? Pourquoi ça te soûle ?

— Parce que c’est de la merde !

— T’es jaloux ?

— Carrément pas, ça n’a aucun rapport.

À vrai dire, ce que je ressens se rapproche un peu de la jalousie, mais pas pour les raisons auxquelles il pense. Si elle ne me dévoile déjà pas grand-chose, qu’est-ce qu’elle veut raconter à ces abrutis d’étudiants célibataires ? Je suis sûr que la plupart cherchent seulement à coucher, en plus !

— Elle n’a rien à faire là-dedans, c’est tout. Ça ne lui ressemble pas.

— Donc vous êtes de simples amis ?

— Ouais...

— T’as pas l’air sûr.

— « Simple » n’est pas le terme le plus adapté. Elle est hyper fermée, c’est difficile de la cerner. Elle ne me parle de presque rien, c’est frustrant.

Luke se redresse en écarquillant les yeux.

— Aurais-tu rencontré ton alter ego ? il s’exclame.

Le *buñuelo* de Divina se met à flotter dans mon esprit, je le balaie en secouant la tête.

— Tu te rends compte que tu es exactement comme ça, toi aussi ? il insiste en pointant son doigt vers moi.

Bien sûr, c’est ce qui me plaisait chez elle au début. Mais à la longue, ça devient énervant de rester bloqué sur le pas de sa porte.

— Pas du tout.

Luke grimace en se bouchant le nez, attrape son déodorant qui traîne sur sa table de nuit et m’en vaporise dessus.

— Arrête !

— Tu pues la mauvaise foi, Torres ! Crois-moi, on se connaît depuis plusieurs mois, et neuf fois sur dix, je me dis que de nous deux, je suis le seul à te considérer comme mon ami. Demande à Dallas et Andy, je suis persuadé qu’ils seront d’accord avec moi.

J'ai conscience que je ne suis pas un mec très expansif, mais les propos de Luke me désarçonnent.

— J'ai ma façon de fonctionner, mais vous savez que j'vous considère comme mes potes, je souffle, mal à l'aise.

— C'est le plus beau jour de ma vie, il rigole. Maintenant que c'est avoué, tu vas me raconter comment t'as perdu ta jambe pour sceller notre amitié ?

Quel petit connard.

— D'accord...

— Vraiment ?

— Je pense que c'est le bon moment, oui.

Je mets ma tête entre mes mains et prends une longue inspiration.

— Alors voilà, j'étais en vacances en Thaïlande, j'ai voulu m'offrir une *fish pédicure*, et ça a mal tourné. Des petits poissons cannibales m'ont bouffé jusqu'au genou.

Je reçois sa balle de base-ball sur le front.

— T'es chiant, mec.

— Ça fait du bien de se confier, je raille.

— Si je suis ton raisonnement, Juliet aussi a sa manière de fonctionner. Alors j'espère que tu vas bien galérer avec elle. Tu le mérites, quand je vois comment tu me traites.

— C'est pas comparable. À vrai dire, c'est assez difficile de coller une étiquette sur la relation que j'ai avec elle. J'ai décrété qu'on était amis sans attaches, donc en théorie, je...

— Stop ! Des quoi ?

— Des amis sans attaches.

— Genre des *sex-friends* mais sans sexe ? il me coupe, sidéré. T'es con ou quoi ? Y'a vraiment que toi pour avoir une idée pareille, sérieux. Tu sais ce que Lewis dirait ? C'est une honte. Des *sex-friends* sans sexe, j'aurai tout entendu !

C'est quoi, cet exemple ? Ce parallèle génère une drôle d'idée dans mon esprit. Une idée complètement inappropriée. *Ça ressemblerait à quoi de coucher avec Juliet ?* Un enchaînement d'images s'affiche sur mon écran mental, dans lequel elle...

— La Terre à Torres ! crie Luke en mettant ses mains autour de sa bouche. T'es parti vers quelle planète ? Celle des « bonnes amies » ? il raille en mimant des guillemets.

Je cligne des yeux et secoue la tête.

— Je suis son chauffeur particulier parce qu'elle flippe en voiture.

J'ai débité cet aveu d'un seul coup, pour changer de sujet. Pendant une seconde, j'ai l'impression de la trahir, puis je me souviens qu'elle m'a autorisé à partager cette information pas plus tard que tout à l'heure.

— Elle a eu un accident il y a deux ans et elle n'était plus jamais remontée dans une caisse jusqu'à début janvier. Elle a tenté avec moi, le courant est passé, et depuis, je la conduis régulièrement pour qu'elle soigne sa peur.

Le dévoiler me tord les boyaux.

— Tu fais ça depuis presque deux mois et tu m'en parles maintenant ? il s'étonne.

— Elle m'avait demandé de rien di...

— Deux mois ! Merde, Raf, je suis ému de tes progrès ! Il t'en a fallu autant rien que pour me lâcher ton numéro de téléphone, c'est un pas de géant !

— Tout ça pour dire que je me sens responsable d'elle, et que la voir essayer de trouver un mec via la Love Machine aussi rapidement, c'est... n'importe quoi. Elle est pas prête.

Il croise les bras et me scrute.

— T'es sûr que c'est la raison de cette réaction pour le moins surprenante venant de toi ?

— Oui.

Pas moyen de lui avouer que je n'ai pas envie de la partager avec qui que ce soit.

— Je vais me doucher, ça va me détendre.

Aidé de mes béquilles, je claudique jusqu'à la salle de bains, me défais de mes fringues et me glisse sous l'eau. Je monte la température pour que la chaleur fasse disparaître mes tensions. Je dois me débarrasser de cette mauvaise énergie. Ce n'est pas moi, je ne suis pas comme ça, et Juliet a le droit de faire ce que bon lui semble.

— Une *sex-friend* sans sexe, j'entends Luke répéter d'une voix effarée derrière la porte.

Oh bon sang !

— Tu vas la fermer ? je crie.

— Avoue que ça te donne des idées ! il braille en retour. Franchement, vu ce que tu me décris de votre amitié, vous êtes plus à ça près. Et ça te détendrait !

Maintenant qu'il a épinglé ce mot dans mon esprit, mon idiot de cerveau y réfléchit. *Ça craint, putain !* L'envie de me rapprocher suffisamment de Juliet pour qu'elle s'ouvre davantage prend une tournure charnelle dont je devrais avoir honte.

— Baisse la température au max, me conseille Luke, comme s'il avait lu dans mes pensées.

L'eau soudain glacée ne résout pas tout. Quelque chose en moi est toujours en ébullition, mais c'est trop profond pour y accéder.

Rafael

Assis dans ma voiture, mon pied valide bat la mesure d'un tempo inexistant. Les trois derniers jours des vacances sont passés en un claquement de doigts. Nous voilà déjà mardi. Et que les choses soient claires, je déteste le mardi, à partir de maintenant. D'ailleurs, c'est le jour de la semaine qui ressemble le plus au mot « merde », ça aurait dû me mettre la puce à l'oreille durant toutes ces années.

Je lorgne la vieille horloge de mon tableau de bord en renâclant. Il est 17 h 49, et j'attends que Juliet se pointe. Ou peut-être que son rencard arrivera avant elle, qui sait ?

— Garde la pêche, Raf...

Mon amie sans attaches est bel et bien de retour sur la Love Machine. Il lui aura fallu un simple week-end pour définitivement sauter le pas. Je suppose que ses frères et sa sœur l'ont encore traquée avec ça.

Je ne comprends pas cette manie de pousser les gens à se mettre en couple. Ce n'est pas naturel, bordel. D'autant que je n' imagine pas une seconde Crocsy sortir avec quelqu'un. Elle est beaucoup trop compliquée.

Nous n'avons pas eu l'occasion d'en rediscuter, j'ai préféré me tenir loin d'elle ces jours-ci, histoire de ne pas me transformer en connard

désagréable. Lorsque Luke a reçu la notification de réservation en début d'après-midi, je n'ai même pas eu besoin de lui demander de me la transférer. Il l'a fait d'office, avec un petit SMS en prime.

LUCKY LUKE : Je t'ai rebasculé la résa de ta *sex-friend* sans sexe. J'espère que ça te fait plaisir de voir à quel point je suis le meilleur pote que t'as jamais eu !

Pour la énième fois, j'ouvre l'appli. C'est ma seule course, ce soir. Heureusement qu'une autre mission ne m'attend pas à la fin de celle-ci.

— *Dylonthebeach*, je lis à voix haute le pseudo du mec qui va, lui aussi, arriver d'une minute à l'autre.

Je n'adhère pas, c'est plus fort que moi. Quel genre de points communs peut-il avoir avec Crocsy pour qu'un algorithme les ait mis en relation ? Et qu'est-ce qu'elle va bien pouvoir lui dire en une heure, quand je vois le temps qu'il lui a fallu avec moi ?

— Je suis un Campus Driver, j'articule à voix haute.

Plus loin devant ma voiture, je reconnais justement Juliet qui remonte le trottoir. Il fait doux ce soir, mais elle a enroulé une écharpe en tissu autour de son cou et s'accroche aux deux bouts comme si elle s'obligeait à avancer.

Elle lève le nez du sol et tique une seconde en découvrant mon Alfa. À l'inverse des réservations classiques, les clients de la Love Machine ne savent pas qui de nous leur servira de chauffeur. Pour autant, elle n'affiche aucun étonnement. Au contraire, je suis presque sûr de l'avoir vu esquisser un sourire rassuré. J'aime qu'elle se sente en sécurité dans ma voiture, c'était mon objectif numéro 1 en intégrant cette équipe, ce que je me martèle à mesure qu'elle approche.

Allez, mec, ravale ta fierté et ta mauvaise humeur, sois cool. C'est Juliet.

— Salut, Crocsy ! je l'accueille avec un sourire tandis qu'elle s'assied à l'arrière.

Elle me scrute pour évaluer mon état d'esprit. Logique, vu la manière dont s'est conclue notre dernière entrevue.

— Salut, le skateur.

Je la trouve différente. Si je reconnais facilement son attitude stressée, elle s'est habillée de façon moins décontractée que d'habitude, a tiré un trait de crayon noir au coin de ses yeux et a mis du gloss sur ses lèvres. Elle est mignonne. Ce maquillage léger lui va bien, elle paraît moins fragile. Merde, elle est même carrément très jolie, et ce décalage me laisse perplexe. C'est définitif, je ne la trouve pas à sa place dans cette équation. Et pour un féru de math, ça devient un problème insoluble. Je me retiens de lui en faire la remarque, ce ne serait pas sympa dans un moment comme celui-là. Elle a le droit de tester cette fichue application. Pas question de la braquer. Je dois adopter une posture professionnelle. *Et amicale...*

— T'es bien silencieux, elle note en pressant ses lèvres entre elles.

— Je te l'ai dit vendredi : je serai sage comme une image, ce soir.

— Hum... J'ai besoin de le voir avant d'y croire.

— C'est quoi, le programme ?

— Rien qu'un verre au *Coffyz*, elle souffle comme s'il s'agissait d'une montagne à gravir. Ça suffira pour une première fois.

— C'est la deuxième.

— Non, celle du vomi ne compte pas, j'ai même pas échangé deux mots avec le type.

— En parlant de ça, j'ai choisi un nom de code, si t'es de nouveau victime d'une nausée foudroyante. Mieux vaut prévenir que vomir. Tu n'auras qu'à dire « Raf », et je mettrai un coup de volant.

— Raf ?

— Quoi, déjà ? Le moteur est même pas en marche !

— C'est une manœuvre pour que j'utilise ton diminutif comme les autres ?

— Pas du tout, je réponds avec une innocence feinte. Mais ton « Rrraaa » est trop risqué, c'est un appel à la gerbe.

— On peut parler d'autre chose, s'il te plaît ? Mieux, ne plus parler du tout.

On ne change pas une équipe qui gagne !

Je vérifie l'heure sur mon tableau de bord et tourne la tête des deux côtés pour voir si son rendez-vous est en approche. À l'arrière, j'entends le souffle bruyant de Juliet en boucle. Elle expire par la bouche en fermant les yeux. *À force, elle va me communiquer son stress !*

— Arrête de respirer aussi fort, je lui lance en la scrutant dans le rétro. Il va y avoir de la buée partout sur les vitres, et ton rencard va croire que tu veux rejouer la scène dans Titanic.

— Rappelle-moi pourquoi j'ai accepté de réitérer ces rencontres motorisées ! elle grommelle en tirant sur son écharpe.

— Aucune idée, puisque tu ne m'en as pas parlé ! Certainement pour te prouver quelque chose que toi seule trouves utile ?

— Tu ne m'aides pas, là.

— Je ne suis que le chauffeur, joli cœur.

— Pas les rimes. Pas maintenant.

— C'est donc OK pour plus tard ?

— Va te faire foutre, s'il te plaît.

— J'espère pour ce pauvre garçon que tu seras plus aimable avec lui qu'avec moi.

— J'ai dit « s'il te plaît ».

— Ravi de voir que ta mise en pratique sur moi porte ses fruits.

J'ai parlé sur un timbre légèrement désagréable qui nous surprend tous les deux. J'ignore le regard de Juliet dans le rétro pour me remobiliser.

Lorsque j’aperçois un étudiant arriver d’un pas assuré vers ma voiture, une pointe de déception me transperce. *Pas de lapin en vue, fait chier.*

— Il est là, j’annonce en donnant un coup de menton dans sa direction. Comment il s’appelle ?

— Dylan.

C’est vrai. Pseudo : Dylonthbeach... *Prodigieux.*

— Merde, qui porte encore des chemises à carreaux de nos jours ?

— Ne commence pas ! murmure Juliet comme si son rencard pouvait nous entendre.

À travers le pare-brise, il lève sa main en guise de salut avant d’ouvrir la portière passager. À l’avant. *Il est con ou quoi ?*

— Je suis désolé pour le retard, il s’excuse en s’asseyant à côté de moi.

Je le dévisage, perplexe, pendant qu’il boucle sa ceinture. *Qu’est-ce qu’il fout ? Sa place est derrière à côté de Juliet !*

— Dis-moi, Dylan, je débute en insistant sur son prénom de merde, tu es au courant que ce n’est pas avec moi que tu sors ce soir mais avec elle ? je lui signifie en désignant Crocsy avec mon pouce.

Il me regarde, lorgne la banquette arrière et semble seulement prendre conscience de son erreur.

— Quel imbécile ! il s’esclaffe en se détachant.

J’té le fais pas dire...

Il ressort aussi sec et contourne ma caisse en riant encore. Comme un plouc. Un gros plouc.

Je balance à Juliet un coup d’œil au sens plutôt limpide. Un mélange de « je te l’avais bien dit » et de « quand est-ce que tu vas revenir dans le droit chemin ? ».

— Dernière chance, Crocsy. Je peux encore démarrer en trombes avant qu’il n’entre.

— Non !

Sa réponse me gonfle plus que de raison. Je mets ce sentiment sur le compte de cette appli de rencontre qui me pompe l'air depuis le début.

— Bonsoir, tu dois être Juliet ? questionne cet idiot en ouvrant la bonne portière cette fois.

Qui veux-tu que ce soit ? C'est plié, je lui file un zéro direct.

— C'est ça. Salut, elle souffle en levant deux doigts.

— Désolé pour ma bourde, j'ai le trac.

La lourdeur...

— T'inquiète, moi aussi.

Il faut que j'arrête de la regarder dans mon rétro, son malaise évident me donne mal au ventre.

— Tu es très jolie, il poursuit.

— Merci, tu es très gentil, elle bafouille en jouant avec sa bague.

Gentil ? Ça ne m'aurait pas plu ! Un pouffement m'échappe, le rétro me renvoie un coup d'œil menaçant de la part de Crocsy. J'articule un « désolé » silencieux.

— Bienvenue dans la Love Machine ! je lâche avec un entrain édifiant. En route, direction le *Coffyz*.

Avec un détour en enfer.

Si mes précédentes courses pour cette appli m'ont très souvent nécrosé de l'intérieur, celle-ci me dérange encore davantage. Maintenant que je connais Juliet, la voir participer à cette mascarade me fait bouillir. Quel intérêt de se caser avec un Dylan à carreaux ?

J'étais sérieux quand je lui ai dit qu'elle cherchait à se prouver quelque chose. Le cerveau de cette fille est trop complexe pour qu'elle fasse ça sans une idée derrière la tête. Le souci demeure le même, c'est qu'elle ne me dévoile rien, et cette fois plus que les autres, ça me fait profondément chier.

Cela dit, elle ne confie pas grand-chose non plus à Dylan, en ce moment. Le pauvre tient à lui seul les rênes de leur discussion. Si je ne m'assurais pas que Juliet est toujours en vie en la scrutant dans le petit

miroir central, je pourrais croire qu'elle est tombée dans le coma. Hormis quelques sourires coincés, trois hochements de tête et six « c'est vrai », l'électrocardiogramme est plat. Honte à moi, mais ça me remplit de joie.

— Et voilà, on y est ! j'annonce en me stationnant devant le café.

— Super, merci ! On te retrouve ici dans une heure, c'est ça ?

— Tout à fait, Dylan. Mais si besoin, vous pouvez me biper plus tôt.

— J'suis certain qu'on n'aura pas assez de soixante minutes. Tout ira bien, il m'assure avec une bonne dose de confiance.

Mentalement, j'appuie sur un bouton de siège éjectable et l' imagine décoller vers l'infini et au-delà. *L'au-delà, plutôt.* En écho à mes pensées — ou presque — il quitte sa place et referme la portière derrière lui. Il me crispe.

— Tu veux toujours pas que je démarre en trombe et qu'on abandonne le bûcheron ici ? je chuchote à Juliet.

Encore assise dans ma voiture, elle reste pensive une poignée de secondes. La voir hésiter me rassure. *Allez, n'y va pas...*

— Ça ne se fait pas, elle déclare finalement.

— T'es pas contre l'idée, donc ?

— Une heure, c'est pas la mer à boire.

Difficile de dire lequel de nous deux elle essaie de convaincre.

— Bon rencard, alors, je largue avec dédain. Je reviens dans une heure tout pile.

Sous-entendu, démerde-toi avec Dylan.

Juliet quitte à son tour ma voiture. Quand la portière claque, je serre les dents. Je l'observe marcher vers le café puis y entrer, commander, s'installer à table, mettre un sucre dans sa boisson...

— Pars ! je m'ordonne à moi-même. Qu'est-ce que tu fous depuis cinq minutes ?

Je braque le volant à gauche et débouche entre les voitures.

Je roule sans but, relayant à d'autres chauffeurs les petites courses qui s'affichent sur l'écran de mon téléphone. En théorie, je pourrais valider une ou deux réservations pour occuper l'heure que j'ai devant moi, mais j'écarte rapidement cette possibilité.

Très vite, je reviens à mon point de départ et me gare à nouveau devant le café. Les baies vitrées me permettent d'apercevoir Juliet sans problème. Assise face à Dylan, un grand mug posé devant elle, je la vois hocher la tête tout en tournant sa cuillère. Ses lèvres ne bougent pas quand celles de son rencard n'en finissent plus de remuer. Dylan est à fond dans sa conversation et n'a pas l'air de capter la passivité de son interlocutrice. *Eh bien ! Pour un type qui avait le trac...*

Au bout d'un bon quart d'heure, il se lève et disparaît de ma vue, laissant Crocsy seule à la table. Je lutte contre mon envie d'aller m'asseoir à sa place en m'agrippant à mon volant. Juliet se masse les tempes, expire et parle toute seule. Son regard se porte sur la salle avant de se braquer sur la vitre pour observer l'extérieur. Elle semble pensive, presque triste. Je me demande bien ce qui lui traverse l'esprit.

Je me tâte à donner un léger coup de klaxon pour l'inviter à déguerpir, mais elle me remarque d'elle-même tout à coup. Ses yeux s'écarquillent puis s'étrécissent, et je devine sa bouche formuler des mots à mon intention. Elle pointe son doigt vers moi et bouge sa main de façon à me faire comprendre que j'ai intérêt à me tirer de là. En échange, je joue les idiots et lui envoie un petit coucou qui porte ses fruits. Elle se penche alors vers sa banquette, attrape son portable, et dans les trois secondes qui suivent, un message de sa part apparaît sur le mien.

JULIET : Tire-toi !

RAFAEL : T'inquiète, je t'attends, ça ne me gêne pas :)

JULIET : Dégage ! T'es flippant, à m'observer !

RAFAEL : Tu n'as pas ouvert la bouche. Pauvre Dylan, tu pourrais fournir un petit effort.

JULIET : Je ne te demande pas ton expertise, va-t'en !

RAFAEL : Il porte une chemise à carreaux, Crocsy. C'est inquiétant.

Les trois petits points signalant qu'elle écrit clignotent à l'écran. J'attends sa réponse mais ne reçois rien. Au moment où je relève le nez vers le café, Dylan a repris sa place et relancé son monologue. Je suis obnubilé par les lèvres de Juliet, tendu à l'idée qu'elle puisse se montrer plus bavarde avec lui qu'avec moi.

Pour calmer mon humeur et combattre ce sentiment insupportable, je lui envoie plusieurs SMS d'affilée, comme l'ami que je suis supposé être.

RAFAEL : Souris un peu.

RAFAEL : À sa tête, il vient de te raconter une blague, non ? Rigole, enfin !

RAFAEL : Parle-lui de moi si tu ne sais pas quoi dire. Je peux te donner des détails captivants.

RAFAEL : J'ai gagné un concours de calcul mental à l'école primaire.

RAFAEL : Un jour, j'ai mis le feu au rideau de ma tante Veronica avec une serviette en papier et un briquet.

RAFAEL : La première fois qu'une fille m'a embrassé, elle s'est étouffée avec mon chewing-gum à la mangue.

Je surveille les réactions de Crocsy à chaque message, je sais qu'elle lorgne discrètement son téléphone.

Son doigt pianote rapidement, et un GIF s'anime sur notre conversation. Celui d'une voiture qui explose. Tout de suite après, elle balance son smartphone dans son sac et porte la tasse à ses lèvres.

RAFAEL : T'es pas drôle. C'est d'un ennui mortel.

Sachant qu'elle ne répondra plus, j'allonge mon siège et lance une playlist rageuse dans l'habitacle. Mes yeux reviennent systématiquement sur ce foutu café où Juliet persiste à écouter sagement son nouvel ami. *Ah ! Non, l'ami, c'est moi. Lui, c'est...*

Elle n'est pas si effacée quand on discute tous les deux. Au contraire, elle ne se prive pas de me balancer des piques. C'est clair que le délire n'est pas le même. La séduction n'existe pas entre nous...

OceanofPDF.com

Juliet

Depuis que nous sommes en tête à tête dans ce café, je cache mon trouble derrière mon mug brûlant. J'ai les doigts en feu, mais il m'est beaucoup trop utile pour camoufler la moitié de mon visage. Sans lui, Dylan risquerait de remarquer mon manque d'entrain. J'ai beau me marteler l'esprit avec des encouragements, le cœur n'y est pas.

— Et toi, sinon ? Tu aimes faire quoi ?

Il est patient et gentil, ça devrait être facile de partager cette heure avec lui, mais je n'arrive pas à me détendre. J'ai l'impression de tout recommencer à zéro, la naïveté de l'adolescence en moins. *Et un Rafael Torres en plus !*

De l'autre côté de la vitre, dans sa voiture de collection qui attire l'attention des passants, je sais qu'il m'observe. J'ai enfoui mon portable au fond de mon sac pour ne pas être tentée de lire les messages qu'il m'envoie. Déjà que je ne suis pas très bavarde avec Dylan, je ne vais pas en plus pianoter des SMS sous son nez.

— Juliet ? T'es encore avec moi ?

Merde.

— Oui, oui. Pardon. Je réfléchissais par où commencer. Hum, j’aime faire du patin à roulettes.

— Une vraie fille de Miami, il sourit. T’as toujours vécu ici ?

Il passe déjà à la question suivante, ce qui m’arrange. Pas besoin de développer.

— Non, je suis arrivée pour mes études.

Ce n’est ni tout à fait vrai ni tout à fait faux.

— Et toi, tu vivais déjà en Floride ?

— Non, je viens d’Alabama.

Ce qui explique certainement sa fameuse chemise à carreaux. Avec les remarques de Rafael, elle m’obsède !

Du coin de l’œil, je vérifie si mon chauffeur est toujours à son poste. Et il l’est. C’est con mais ça me réconforte. Ça m’agace cependant aussi, parce que je sais d’avance qu’il va me dérouler son long discours anti Love Machine dès que mon rendez-vous sera terminé. Moi-même, en cet instant, je ne suis plus du tout sûre de la raison qui me pousse à retenter l’expérience.

Quoi qu’il en soit, Rafael ne me laisse pas tomber, et j’apprécie d’avoir quelqu’un sur qui m’appuyer, qui ne me demande rien en retour. Même si je ne lui avouerai jamais, sous peine que sa grosse tête n’explose de fierté.

— C’est joli, l’Alabama, je pense à commenter.

— T’y es déjà allée ?

— Non, mais j’ai reçu une carte postale une fois, avec un beau paysage.

Ma réplique fait rire Dylan. Il n’est pas exigeant comme garçon. Il a du charme, en plus, et il remplit ma tasse de thé dès que je la vide. *À cette vitesse, ma vessie va bientôt exploser.* Malheureusement, en moi, rien ne se passe. Rien de bon, en tout cas. Je n’ai eu aucun petit ami depuis Owen et je n’arrête pas de les comparer, puis de me comparer à la Juliet que j’étais. Si je continue comme ça, du sang va couler de mes narines.

J'essaie de visualiser ce que ça donnerait si je l'embrassais, si on couchait ensemble, et ça ne déclenche que des signaux négatifs en moi.

Sous prétexte de devoir aller aux toilettes, je gagne quelques minutes. À mon retour, je lui parle un peu de ce que j'étudie, et il prend la suite.

Lorsque trois coups de klaxon retentissent, Dylan et moi tournons la tête en même temps vers la route.

— Déjà ? il s'étonne en consultant sa montre.

— C'est passé vite, je rajoute par politesse.

— Si t'en as envie, j'ai pu lui dire de nous laisser une heure de plus. On pourrait grignoter quelque chose.

Surtout pas.

— C'est tentant, mais je suis obligée de rentrer. Mes parents ne sont pas là ce soir, et mon chien est seul à la maison. J'ai pas eu le temps de repasser par chez moi après les cours, il va avoir besoin de sortir.

— Oh ! Je comprends, j'adore les chiens ! C'est quelle race ?

— Un b...

Trois nouveaux coups de klaxon me coupent la parole. *J'en connais une qui s'impatiente.*

— J'ai cru qu'il est pressé, je souffle en nouant mon écharpe autour de mon cou.

Je quitte ma banquette, salue le serveur et sors du *Coffyz*. Chaque pas qui me rapproche de la voiture de Rafael accentue mon soulagement de voir ce rencard se terminer. C'est ridicule, j'avais choisi de venir ici.

Dylan me devance pour m'ouvrir la portière.

— Merci.

Le temps qu'il contourne l'Alfa Romeo pour ouvrir la sienne, Rafael se tourne vers moi.

— Félicitations.

Ses prunelles sont habitées d'une émotion étrangère.

— Je...

— Tu ne m’as pas répondu tout à l’heure, pour ton chien, déclare Dylan en réapparaissant à ma gauche

— Ah ! Oui. C’est un berger allemand. Il s’appelle Patch, il a neuf ans.

Rafael est encore tourné vers moi, il plisse le front comme si je venais de dévoiler une information extraordinaire sur mon compte.

— J’ai un berger allemand, moi aussi. C’est fou, la coïncidence ! s’émerveille mon voisin.

— Stupéfiant, commente le chauffeur en hochant la tête. Décidément, cette Love Machine me réserve toujours de belles surprises !

Je boucle ma ceinture en le regardant de travers.

Durant la dizaine de minutes nécessaires pour revenir sur le campus, j’écoute Dylan me narrer toutes les aventures mémorables qu’il a vécues avec son chien dans le fin fond de l’Alabama. Je desserre mon écharpe et imagine une petite seconde le bonheur que ce serait de l’étrangler avec pour qu’il se taise. Voilà, j’ai atteint ma limite pour aujourd’hui.

— Terminus ! s’exclame le Campus Driver avec autant de soulagement que moi.

— Tu repars par où ? me demande Dylan. Tu veux qu’on fasse la route ensemble ?

— C’est gentil...

— Oui, Dylan est définitivement le gars le plus gentil que j’ai eu dans ma caisse, ironise le chauffeur.

— ...mais Raf va me ramener chez moi, je termine. Tu sais, mon chien, tout ça, tout ça. Je dois me dépêcher.

— Raf ?

— C’est moi, intervient le concerné. Rafael. Mais mes amis m’appellent tous Raf, il précise en me balançant un clin d’œil satisfait.

Merde, ma langue a ripé.

— OK, ça marche ! Rentre bien alors, Juliet. On se contacte par téléphone pour se revoir, si le cœur t’en dit.

Je me contente d'un sourire qui n'engage à rien. C'est un type sympa, mais là, tout de suite, l'idée de le revoir ne m'effleure même pas.

Dès qu'il est parti, je compte jusqu'à cinq et sors aussi pour remonter aussitôt à l'avant. Je retrouve ma place et m'étire de tout mon long.

— Voilà une bonne chose de faite, je soupire en détendant ma nuque.

— Un berger allemand ? articule Rafael, un coude sur le volant.

— Quoi ?

— Tu lui as parlé de ton chien ?

— C'est un sujet comme un autre. Il voulait qu'on rallonge le rendez-vous, je lui ai dit que je devais sortir mon chien.

— Crocsy...

— Quoi encore ?

— C'est le râteau le plus gênant au monde.

— Il m'a cru !

— Alors il est gentil et stupide.

— Ne dis pas ça, il s'est montré serviable et...

— Gentil, oui. Tu lui as répété au moins cent fois.

Je vole un chewing-gum dans son vide-poche et retire mon écharpe.

— Je ne savais même pas que tu avais un clebs ! il reprend.

— Surveille tes mots, Patch n'est pas un clebs. C'est mon meilleur ami.

— Je suis donc en concurrence avec un animal ?

Ah ! Carrément ? Au cas où j'aurais oublié que Rafael est mon ami, le voilà qui promulgue une montée en grade.

— Pas du tout.

— Ouf. Je dirais même plus : wouf !

— Il est indétrônable.

La tête que tire Raf me fait rire. On dirait Patch quand je lui refuse son biscuit préféré.

— T'as faim ? il s'enquiert en tournant la clé dans le démarreur.

— J'en sais trop rien.

J'ai l'estomac noué. Je suis contente d'avoir été au bout de ce premier rendez-vous, mais je ne sais pas... quelque chose ne va pas. Enfin, si, je sais parfaitement ce qui cloche chez moi, mais je devrais être plus joyeuse. J'en ai marre de tourner en rond dans ce bocal.

— Un chinois, ça te dit ?

— Tu me proposes de dîner avec toi ?

— Pas du tout, je te propose de te fournir un homme de type asiatique avec qui passer la nuit. Évidemment que je te propose d'aller manger ! J'te rappelle que j'ai gagné cette partie d'auto-tamponneuse le mois dernier et que le gain était une bouffe avec toi.

— OK, va pour un chinois.

— Cool ! Ton rencard m'a donné envie de manger du riz.

— Ah bon ?

— Ouais, ton stress m'a tordu le bide, j'ai peur d'avoir la diarrhée, je préfère donc anticiper.

— T'es écœurant ! je commente. Mets la musique suffisamment fort pour effacer ces images de mon esprit.

Il s'exécute et m'autorise même à choisir le morceau.

— Bon, balance ton débrief sur cette heure passée en compagnie de Dylan.

— Je suis obligée ?

— Oui.

— J'ai adoré, il a ce petit quelque chose qui m'a tout émoustillée.

Raf quitte la route des yeux une seconde pour m'observer.

— Et la version non censurée donne quoi ?

— C'était... chiant, j'admets, blasée.

— Ouiii ! il crie en levant un poing par sa vitre ouverte.

Les passagers du véhicule à sa gauche lui jettent un coup d'œil curieux, ainsi que le petit groupe qui traverse sur le passage piéton juste devant nous.

— Chut ! Tout le monde nous regarde.

— J'm'en cogne, il rigole. Je suis trop joyeux pour le garder à l'intérieur.

— Joyeux de quoi ? Que mon rencard ait été ennuyeux ?

— Ouiii ! il recommence son manège. Dis-le encore !

— Tais-toi, Ra ! je siffle en le tapant sur la poitrine.

J'essaie de conserver mon sérieux, mais ses conneries parviennent à me faire éclater de rire.

— Tout à l'heure, tu as dit « Raf ». Il est trop tard pour enclencher la marche arrière.

— Parce que j'avais envie de vomir.

— T'es une menteuse.

— Et toi, un enfoiré. C'est mal élevé de se réjouir d'un rendez-vous raté.

— Non, je suis seulement clairvoyant. Un mec avec une chemise à carreaux, c'était couru d'avance.

— On ne juge pas les autres à leurs chemises.

— Mouais... Ça dépend quand même le style de chemise, il assure avec une mauvaise foi évidente. Répète après moi, Juliet : *Good bye, Loose Machiine !*

— N'exagère pas, c'est pas une raison pour abandonner.

— Crocsy...

— Tu m'as dit toi-même que les étudiants s'aiment dans vos voitures. Alors, j'attends de voir ce que donneront les prochains rendez-vous pour établir un constat.

— Donc tu vas recommencer...

— C'était pas si difficile, ce soir. T'es pas obligé d'être le chauffeur, si ce spectacle te cause des remontées acides.

— C'est le destin qui choisit, c'est un hasard que ce soit tombé sur moi aujourd'hui.

— Un hasard, vraiment ?

— Absolument.

Je pensais qu'il s'était arrangé avec ses acolytes pour récupérer ma réservation. Même s'il me mitraille de réflexions sur l'application qu'il a prise en grippe, j'apprécie qu'il soit là. J'ai du mal à imaginer un autre chauffeur que lui me conduire où que ce soit, mais je finirai par m'y faire.

Raf trouve une place inespérée et saisit ma main pour me faire traverser la route en courant, avant de pénétrer dans une impasse déserte où nous rentrons à peine, l'un à côté de l'autre.

— T'es déjà venu manger ici ? je m'inquiète en ralentissant face au restaurant dans lequel il compte manifestement m'emmener.

C'est presque sordide.

— On ne juge pas un resto à sa devanture, il me singe.

Lorsque nous entrons, une vieille femme nous accueille et désigne une table près d'un aquarium. Elle prend notre commande et nous ramène nos plats en un temps record.

— Ça sent super bon, je murmure en humant mon assiette. J'aurais jamais osé entrer ici, si t'avais pas été là.

— Est-ce que Patch aurait pu te faire découvrir un si bon plan ? Je ne crois pas, non !

Je lève les yeux au ciel et avale une cuillère de riz. J'avais faim finalement, et en bonus, je me régale.

— Je peux te parler franchement ? me demande Raf de but en blanc en reposant sa canette de soda.

— Parce que tu me preserves de ta franchise depuis notre rencontre ? Je ne crois pas, non ! je répète ses mots. Vas-y, éblouis-moi de sincérité.

— On se connaît depuis deux mois, on se voit plusieurs fois par semaine, et je suis l' élu.

— Oh ! Pitié ! Il recommence avec ça... je soupire.

— Je passe presque plus de temps avec toi qu’avec mes potes Campus Drivers, je me suis pris d’affection pour ta petite personne et...

Au moment où je m’étouffe avec mon riz cantonais, il est forcé de s’interrompre. Les grains montant et descendant le long de ma trachée, je me courbe en deux pour survivre.

— Ça va ? il s’inquiète.

Je lève une main, tousse, tousse et tousse encore jusqu’à ce que ça passe enfin. *Bon sang, j’ai vu le film de ma vie défiler devant mes yeux.*

— Ton corps est programmé pour s’autodétruire dès que quelqu’un te dit qu’il t’apprécie ? il lâche avec effarement.

— Ça ne m’étonnerait même pas, je crachote, les yeux humides.

— Heureusement que Dylan n’a pas eu un coup de foudre pour toi. S’il t’avait déclaré son amour, tu aurais fait une crise cardiaque. Imagine, il aurait recouvert ton visage mort de sa chemise à carreaux, quelle fin horrible !

— Une si charmante conversation... Tu devrais poursuivre sur ce que tu allais me dire, sauf si c’est aussi macabre.

— J’en étais où... Ah ! oui, je suis l’ élu ! Et... j’ai le sentiment d’être assis en face d’une inconnue, il assène.

Embarrassée par ce changement de ton, je gigote sur ma chaise. *Une inconnue, il exagère.* Je trouve au contraire qu’il connaît pas mal de choses sur moi. L’essentiel, en tout cas. Et ça suffit quand on partage ce genre d’amitié.

Le regard que nous échangeons est indéfinissable. C’est lui qui cligne des yeux le premier.

— Je ne savais même pas que tu avais un chien ! il s’exclame alors en reculant sur sa chaise. J’aurais dû le découvrir avant Dylan, je me sens trahi.

D’accord, c’est pour ça.

— Si ça peut te rassurer, Patch n'est pas non plus au courant de ton existence.

— C'est un chien.

— Il est plus intelligent que quatre-vingts pour cent des êtres humains. Et je l'ai dressé pour attaquer les skateurs, il est capable de les renifler dans un rayon de trois kilomètres. Je me suis inquiétée pour ton sort.

— Je peux amadouer ton chien, j'ai plutôt bien réussi avec sa maîtresse.

— Fais gaffe, moi, je ne mords pas.

— Bien sûr que si ! Pas littéralement, certes, mais tu mords souvent mon petit cul spirituel.

— J'ai l'image en tête, maintenant.

Après la fessée, la morsure. Génial.

— Qu'est-ce que tu lui as raconté d'autre ? il m'interroge en remuant ses nouilles avec le bout de ses baguettes.

— Rien que tu ne saches déjà.

— Tu lui as quand même pas dit que tu faisais du patin à roulettes ?

— Si.

— Au bout d'une heure ? il tique en ouvrant grand les yeux.

— Je me suis améliorée, hein ?

— Ouais, c'est prodigieux, il rétorque sur un ton plat. Quoi d'autre ?

Pourquoi est-ce qu'il insiste autant pour savoir ce que j'ai raconté à Dylan ?

— Tu as klaxonné avant que je lui dévoile ma couleur préférée.

— Sauvé par le gong, il marmonne avant d'enfoncer un ravioli dans sa bouche. C'est laquelle ?

— C'était ironique.

— OK, mais c'est laquelle ?

— Le jaune, mais le vert n'arrive pas loin derrière. Et toi ?

— Le noir, bien sûr.

— Évidemment, je pouffe. Skateur ténébreux, tout ça, tout ça.

— Ton plat préféré ?

À quoi il joue à s'intéresser à ça, tout d'un coup ?

— Celui que je suis en train de manger.

Son visage s'éclaire d'une lueur victorieuse.

— Ne suis-je pas le meilleur ? il frime.

— Pourquoi, c'est un concours ?

Ses sourcils retombent et son regard se durcit légèrement.

— Pas question que tes cobayes dépassent le maître. Je suis le rat en chef dans ton laboratoire.

— Vous jouez pas dans la même cour, eux et toi. On parle de rendez-vous, là.

— OK, alors on a qu'à dire que ce repas est un nouvel exercice. Un *date* blanc. J'ai jeté un coup d'œil à ta prestation avec Dylan et...

— Jeté un coup d'œil ? Non, t'as balancé tes deux yeux dans mon thé. Je les sentais m'observer à chaque gorgée.

— Et t'as été d'un ennui mortel, il achève.

— T'abuses ! Il a proposé qu'on se revoie, j'te signale.

— Il doit avoir très envie de mettre sa bûche dans ta cheminée.

Je louche sur le nem dans lequel j'allais croquer puis me mets à rire.

— Je ne sais pas si c'est une injure ou un compliment.

— Ni l'un ni l'autre, il chantonne avant de pointer sa baguette sur moi. Allez, Crocsy, au boulot.

— Par quoi je commence ?

— Par ta naissance, pardi. Je ne connais même pas la date de ton anniversaire.

Une partie de ping-pong s'enclenche. Nos films préférés, le dernier livre que nous ayons lu, notre plus grosse honte... C'est futile mais amusant. J'en oublie presque cette chose dont je ne parle pas.

Lorsque la vieille femme nous informe poliment qu'il serait temps qu'on se tire de son restaurant, je prends soudain conscience de la situation.

Rafael, ce dîner, cette conversation qui coule toute seule... C'est le genre de rencard que je voudrais en vrai.

OceanofPDF.com

Juliet

Ce soir, le nouveau candidat de la Love Machine se prénomme Clay, et je mise beaucoup sur lui. Depuis Dylan, j'ai renouvelé l'expérience deux fois. Avec Karim, puis Matthew.

Malgré quelques efforts — que je suis apparemment la seule à remarquer, vu les piques de mon chauffeur attitré — le premier n'a pas souhaité me revoir. Ce qui ne m'a pas brisé le cœur, même si on a passé un moment sympa. Quant au second, il m'a ordonné d'entrée de jeu si j'étais du genre « olé olé » avant même d'arriver au bowling, et c'est Rafael qui lui a demandé de répéter en s'immisçant dans la conversation comme un cobra agressif. *Strike*. Ça a jeté un froid entre Matthew et moi. Le « olé olé » s'est transformé en « bye-bye » immédiat, et j'ai fini la soirée à exploser des quilles avec... mon Campus Driver.

Mais ce soir, j'ai un bon feeling.

— C'est ce mec-là ? me questionne Rafael, à sa place habituelle derrière le volant.

C'est encore lui mon chauffeur aujourd'hui. Je me demande toujours si c'est vraiment le coup du hasard ou s'il a développé une addiction à me

tourmenter avec ses petites remarques narquoises. *Addiction partagée, soit dit en passant.*

Assise sur la banquette arrière, je colle mon nez à la vitre.

— Oui, c'est lui.

Voici donc ce Clay en chair et en os. Sur le trottoir opposé, il est au téléphone. Il repère la voiture et nous fait signe qu'il en a pour deux minutes. J'en profite pour le détailler. Il a une bonne tête, et j'aime bien son pull bleu. Sur le siège avant, le conducteur le fixe aussi du regard.

— Pourquoi tu souffles ? je lui envoie. T'es déçu qu'il soit venu ?

— N'importe quoi ! il se défend avec véhémence. C'était un souffle de satisfaction. Chaque fois que tu passes une heure avec l'un de ces étudiants, c'est potentiellement la dernière.

— Ma dernière heure ? J'adore que tu sois si macabre avec moi pendant mes rencards.

— Ta dernière course avec la Love Machine, imbécile.

Il poursuit son analyse en baragouinant. J'ai l'impression de côtoyer deux versions différentes de lui. Un Rafael drôle et détendu la majeure partie du temps et un Rafael grincheux dès qu'il s'agit de la Love Machine. Rendez-vous après rendez-vous, il camoufle de moins en moins son hostilité.

— Je souffle aussi parce que j'commence à me poser des questions sur toi, Crocsy.

— Encore ! J'ai déjà répondu à bon nombre d'entre elles, je trouve.

Je croise son regard inquisiteur dans le rétroviseur. Quand il me scrute de cette façon, mon cœur bat toujours un peu plus vite. Un mélange d'appréhension et de... *Bref.*

— Note-les sur un petit papier, on les réunira dans un chapeau pour les tirer lors d'une prochaine soirée.

— D'abord, la chemise à carreaux... il débute malgré tout.

— Faut que tu passes à autre chose, c'est une obsession !

— Les deux derniers...

— Boucle-la ! Je te rappelle que c'est toi qui as fait fuir Matthew.

— Celui-là a la forme d'un entonnoir, il affirme en jugeant Clay. Il porte des épaulettes ou quoi ? Personne n'est taillé comme ça. Il avale quelque chose qui modifie son ADN, c'est clair.

— Ne recommence pas.

— J'le sens pas.

— Tu dis ça chaque fois !

— C'est une remarque amicale, il se justifie en adoptant une moue innocente. Mais tu ne m'écoutes jamais.

— Tu les juges sur leur apparence, c'est nul. Moi, par exemple, la première fois qu'on s'est vus et que j'ai vomi devant ce Taco Bell, t'avais compris ce qui n'allait pas chez moi ?

— Lebron t'avait foutu la gerbe.

— Je suis sérieuse !

— Non, mais...

— Tu crois que les gens perçoivent toujours tes actions pour ce qu'elles signifient vraiment ?

Silencieux, il suit du doigt les coutures de son volant.

— OK, c'est bon, il se résigne à contrecœur. N'empêche que tu portais un gilet vert inoffensif, ce soir-là.

— Tu te souviens de mes fringues ? J'hallucine, t'es encore plus tordu que ce que je pensais, j'éclate de rire. Je devrais changer de chauffeur.

— Tu me trahirais sans remords ?

— Évidemment !

Non. Bien sûr que non. Même si j'ai envie d'enfoncer mon coude dans son estomac à chaque *speed dating*, je ne suis pas stupide. Il joue aussi un rôle dans mon évolution des derniers mois. Un rôle majeur. Avec lui, je mets en application mes règles de conduite pour mieux les déployer sur d'autres. Il est mon parachute de sécurité.

— T'es moins angoissée qu'au début, il souligne en se contorsionnant pour me voir. Tes petits cobayes t'apportent des résultats ?

— Tu sais très bien que le cobaye dans toute cette histoire, c'est toi.

— Ouais, j'me prends toute la merde avant eux, quel privilège !

— C'est une activité rémunérée, j'argue.

Son rire résonne dans l'habitacle mais meurt à la seconde où Clay ouvre la portière passager. La figure de Raf se pare alors d'un masque froid. Je fronce les sourcils sans le quitter des yeux, ce qu'il remarque dans le rétro. Il épingle mon regard quelques secondes avant de s'intéresser à un point devant lui. *OK...*

Clay se présente, moi aussi, et une discussion s'installe facilement entre nous tandis que notre chauffeur traverse la ville.

Je commence à être rodée, je gagne en confiance. Cette rencontre pourrait être parfaite si Rafael n'intervenait pas toutes les trois secondes dans nos échanges. Je ne sais pas à quoi il joue aujourd'hui mais, s'il continue, je le sors de sa caisse par les cheveux.

— Tu mates une série particulière en ce moment ? s'intéresse Clay.

— Non, ça fait un bail que je n'ai rien visionné.

— Tu...

— Tu devrais te faire celle sur les surfeurs, le coupe Raf.

C'est reparti !

— Euh, d'accord, merci...

Mon voisin de banquette se frotte les paupières, dérangé par ces intrusions intempestives dans nos échanges.

— Et toi ? je reprends.

— La miniserie sur Spo...

— Je posais la question à Clay ! j'interromps Raf en lui faisant les gros yeux dans le rétro.

Bon sang, il a bientôt fini ? Qu'est-ce qu'il lui arrive ?

— Vous voulez choisir la musique ? il propose alors.

— Non, c'est bon, mets n'importe quoi en aléatoire ! j'assène d'un ton tranchant.

— OK.

J'inspire, cherche un sujet à lancer et...

*Oh-oh-oh-oh-oh, oh-oh-oh-oh, oh-oh-oh. Caught in a bad romance*¹.

Mes yeux se ferment sur le visage de Clay avant de se braquer sur l'avant du véhicule. Dans le rétro intérieur, c'est maintenant la tronche de Rafael que je contemple. *Bad Romance* de Lady Gaga ? Sérieusement ? Je ne suis pas naïve au point de croire que c'est le hasard. *Petit fumier* ! Le reflet du chauffeur joue des sourcils, et histoire d'enfoncer le clou, il entame un playback exagéré. *Il se fout de ma gueule* ?

— Tu es sportive, non ? Clay essaie d'attirer mon attention.

Je m'oblige à quitter cet idiot de skateur des yeux pour les reposer sur mon *match*.

I want your love. Love, love, love, I want your love !

Zen, Juliet.

— Oui ! je réponds sur un timbre enjoué. Je pratique le patin à roulettes !

Du coin de l'œil, je repère Rafael perdre le fil de sa chanson en m'entendant faire cette confession à Clay. J'ai mis des semaines à lui parler de ça. Comme avec Dylan, il est scandalisé.

— Et toi ? je retourne la question à mon rencard en étendant mon bras sur le dossier de la banquette.

— La natation.

— Oh ! C'est pour ça que tu as de si larges épaules, je lance en tapotant celle qui est la plus proche de mon index.

Ça, c'est pour l'entonnoir !

Il me sourit et se racle la gorge. Ah ! non, il sourit, et Rafael se racle la gorge.

— J'adore nager, moi aussi, j'ajoute pour combler la conversation.

À vrai dire, je n'ai plus enfilé un maillot de bain depuis un bail mais je prends un malin plaisir à faire saigner les oreilles de mon ami. Aucun doute que je lui sers le genre de spectacle dont il a horreur, ce dont je jubile intérieurement.

— On est arrivés, annonce justement Raf d'une voix plate.

— À toute ! je balance en sortant immédiatement.

Il n'avait jamais agi comme ça, il m'a soûlée, et je compte bien mettre les points sur les « i » plus tard.

J'entre dans le cinéma sans me retourner et m'insère dans la file pour acheter nos places. À ma droite, Clay se tient très proche de moi.

— Il est bizarre, ce mec, non ?

— Qui ça ? je réponds en survolant ceux qui m'entourent.

— Le Campus Driver.

— Ah ! Je suis d'accord. Il est très très bizarre, je raille.

Nous payons chacun nos tickets, je m'achète le plus grand cornet de pop-corn sucré qui existe, et une fois dans la salle, Clay choisit la rangée du milieu. Il tapote le velours du siège à côté du sien, au cas où je ne saurais pas quoi faire de mes fesses.

Les lumières s'éteignent et les publicités ne sont même pas encore terminées qu'il pose son bras derrière ma nuque. *OK... Je n'aurais peut-être pas dû toucher son épaule comme je l'ai fait.*

J'approche une poignée de pop-corn de ma bouche au ralenti, perturbée. Il se décale davantage, et je devine son profil dévier vers le mien. Dès que j'ai fini de mâcher, son visage se positionne encore plus près. *Qu'est-ce qu'il...* Je me dépêche de replonger mes doigts dans le cornet, mais sa bouche se tend déjà vers la mienne.

— Ouh là ! je réagis en cachant mes lèvres sous ma main pleine.

Des pop-corn se collent à mon menton, je les ramène au plus vite sur ma langue.

— Détends-toi, il murmure.

Pardon ?

— Tu grilles pas mal d'étapes, je le réfrène en me penchant en arrière.

Il lâche un soupir frustré et hoche la tête. Il se repositionne face à l'écran, mais son bras est encore derrière ma nuque. Je gigote sur mon siège en avalant ma salive, je ne m'attendais pas à ce scénario.

Au bout d'un bon quart d'heure, alors que je commence à me relaxer, il revient à la charge en faisant descendre sa paume sur mon épaule. Il joue avec la manche de mon tee-shirt, et ses doigts sur ma peau me dérangent. Lorsque je lui lâche un regard agacé, ses mouvements cessent, mais il ne retire pas sa main. Il avait l'air cool dans la voiture, mais là, il perd des points.

— Je vais aux toilettes, je reviens, je précise avant de m'éclipser.

Je saute sur mes pieds sans me soucier de gêner les autres spectateurs, traverse la rangée à toute vitesse en provoquant des grognements sur mon passage.

Quand je pousse enfin la porte des toilettes, je suis en nage. Sous ses airs de petit poisson rouge, ce Clay cache bien son jeu. *Un putain de poulpe, ouais.*

Je passe de l'eau sur mes bras, jusqu'à l'endroit où il m'a touchée, et me sèche en frottant avec du papier. Je m'appuie contre les lavabos et sors mon téléphone de ma poche pour taper un message rapide à Rafael.

JULIET : T'es où ?

SKATEURK : Qu'est-ce qu'il y a ?

Sa réponse n'a pas tardé, je crois que je l'ai inquiété. *Merde, pourquoi je lui ai envoyé un texto ?* J'ai agi sans réfléchir, parce qu'un mec a simplement essayé de m'embrasser pendant un rendez-vous galant.

JULIET : Tout va bien, j'ai posé la question comme ça. Je suis dans les toilettes, la vision du sèche-mains m'a fait penser à toi. C'est tout.

Je raconte n'importe quoi, mais c'est le premier truc à m'être passé par la tête.

SKATEURK : Dis-moi ce qu'il y a !

JULIET : Rien ! Je retourne dans la salle, le film est super, à toute.

Je ne reçois aucun message en réponse.

Je me lave les mains une deuxième fois, avale un peu d'eau et attache mes cheveux. Mon reflet me renvoie une fille perplexe.

— C'est un rencard, Juliet, je me sermonne.

Est-ce que je devrais laisser Clay m'embrasser ? Peut-être que oui. Ce serait un bon moyen de passer à un autre genre d'exercice.

— C'est juste un baiser... je prononce à voix haute pour m'assurer que ça sonne juste.

Pas sûre que quoi que ce soit sonne juste dans les toilettes d'un ciné.

Je tire un chewing-gum de mon petit sac, quitte les W.-C. et repars en direction de la salle plongée dans le noir.

Je m'installe sur mon siège et inspire. *Juste un baiser...*

— T'as loupé la scène la plus importante du film, me chuchote Clay, beaucoup trop près de mon oreille.

Ma maigre volonté s'effrite déjà, et ma langue se réfugie aussi loin que possible dans ma bouche.

— C'est ça de vouloir se rafraîchir, il susurre avec une intonation collante.

Tout est collant chez ce mec, c'est insupportable.

— Ton haleine sent la menthe, je dois y voir une avance de ta part ?

Quoi ? Ma mâchoire se décroche face à tant d'indécence. On ne peut plus mâcher un foutu chewing-gum tranquillement, de nos jours ? *On abandonne la mission French kiss, ça ne le fera définitivement pas avec lui.*

— Pas du tout, je réplique avec un faux sourire.

— T'es sûre ? il insiste en se rapprochant à nouveau.

Son attitude mériterait une bonne gifle pour lui remettre les idées en place. Si j'en crois la Love Machine, je suis donc supposée être compatible avec ce rat d'égout ? C'est génial, je commence à penser que Rafael n'avait pas tort.

— Certaine.

Cette fois, je crois que le message est passé, car il m'offre enfin l'espace qu'il se doit. Du coin de l'œil, je le vois sortir son portable et pianoter sur l'écran. J'ai clairement cassé l'ambiance.

— J'vais pisser, il me lance après plusieurs minutes.

Je l'observe descendre les marches d'un pas rapide et disparaître derrière les portes battantes.

Au bout de dix minutes, il n'a toujours pas refait surface, et je parle toute seule en vérifiant l'heure sur mon téléphone.

— Il ne m'a quand même pas posé un...

— Lapin ? chuchote une voix.

Je me retourne et n'en crois pas mes yeux. Dans la rangée juste derrière moi, Rafael vient de poser ses coudes sur le siège que Clay occupait.

1. Coincé dans une mauvaise romance.

Rafael

Assis pile derrière Juliet, je me demande encore comment elle ne m'a pas remarqué en revenant des toilettes.

Lorsque j'ai reçu son texto, je me suis douté que quelque chose déconnait. Mon sang n'a fait qu'un tour, et il ne m'en a pas fallu davantage pour débouler dans la salle. *J'étais déjà à deux doigts de me pointer avant le début du film...*

À son retour, j'ai vite compris de quoi il s'agissait en voyant ce connard insister pour enfoncer sa grosse langue au fond de la bouche de Crocsy. *Je me demande aussi comment elle n'a pas perçu mon grognement primaire à ce moment-là.* J'ai dû me retenir aux accoudoirs pour ne pas enrouler mes mains autour du cou de son imbécile de *match* quand il s'est autant approché d'elle avec la lourdeur d'un camion-benne rempli d'ordures. Si Crocsy ne l'avait pas éconduit, j'aurais enfoncé mon pied dans sa joue. Heureusement pour nos avenir respectifs, il est parti aux chiottes depuis un moment, et je sais qu'il ne reviendra pas. De ma place, j'ai vu les textos qu'il a échangés avec une certaine Rosy. *Tocard.*

Maintenant que Juliet est seule, je retrouve mon calme. Ce gars m'a foutu les nerfs. Toute cette comédie me tape sur le système. Quand est-ce

que Crocsy va ouvrir les yeux sur cette Love Machine et lâcher le morceau ? Quand j'aurai bu de l'acide ?

Après un moment, elle commence à se douter de la disparition de son nageur. Je la vois regarder vers la sortie et l'entends chuchoter pour elle-même.

— Il ne m'a quand même pas posé un...

— Lapin ? je termine en m'accoudant au siège à côté d'elle.

C'était trop tentant.

Au ralenti, Juliet tourne la tête vers moi et me dévisage sans ciller, comme si ma présence était difficile à assimiler par son cerveau. Puis elle ferme les yeux, les rouvre, et je me mords la langue pour ne pas rire.

— À vrai dire, c'est plutôt un demi-lapin, j'ajoute. Un lapinou ?

— Qu'est-ce que tu fais là ? elle siffle.

— Je suis un grand cinéphile.

— Ne me dis pas que tu es assis derrière nous depuis le début ?

— Pour qui tu me prends ?

— Tu t'es matérialisé comme un esprit errant !

— J'étais dans les parages quand j'ai reçu ton SMS. Je me suis douté qu'un truc clochait alors j'ai rappliqué.

— Les parages ?

— Le Starbucks du ciné.

Elle secoue la tête, et j'escalade le siège pour retomber assis à côté d'elle.

— T'es un tel chevalier servant avec tous tes clients ?

— Taisez-vous ! s'emporte une femme devant nous.

Je pose mon bras sur les épaules de Juliet et m'appuie contre elle pour que ma bouche soit toute proche de son oreille. Quand je constate que, contrairement à ses réactions avec Clay, elle ne ressent aucune gêne et se cale même plus confortablement, mes dernières tensions s'envolent.

— Non, uniquement avec celles qui portent des Crocs. Et devine quoi, personne n'en porte à part toi.

Elle me pince la cuisse, mes dents claquent près de son lobe. C'est fou combien elle peut se montrer si proche et distante à la fois.

— Ne te plains pas, grâce à ça, j'ai pu voler à ton secours en un rien de temps, je frime tout bas.

— Étouffe-toi avec ta cape, Monsieur le Super-héros. Je l'ai envoyé chier toute seule ! elle contre en tournant la tête.

Si vivement qu'elle se retrouve à trois malheureux centimètres de ma joue, puis de ma bouche quand j'imité son mouvement. Elle baisse le regard sur mes lèvres, le remonte sur mes iris. Je suis le chemin inverse, et le temps se suspend quelques secondes.

Soudain, la même femme assise devant nous se retourne brusquement.

— Fermez-la ou tirez-vous.

Le sursaut de Juliet met un terme à ce drôle d'instant. Elle hoche la tête en s'excusant puis se mure dans le silence, tout comme moi. Elle m'envoie un coup d'œil de biais, je lui adresse un petit sourire en retour.

— On se casse ? je propose. Ce film est une daube.

— On se casse.

Nous traversons la rangée sous les protestations des spectateurs et sortons du cinéma.

Arrivée devant ma voiture, Juliet pose ses paumes sur le toit et grommelle en détenant sa nuque. Facile de deviner les conclusions qu'elle tire. *C'est pas faute de l'avoir prévenue.* Ça a beau être moche, intérieurement, je suis hyper content que ce quatrième rencard soit encore un échec.

— Tais-toi, elle me lance.

— Je n'ai pas prononcé un mot.

Elle m'envoie son regard qui tue avant d'abattre ses mains sur le toit.

— Qui se tire comme un voleur en plein milieu d'un rendez-vous, sans déconner ?

Là où je retiens un poing victorieux, elle est dépitée. Deux salles, deux ambiances.

— Ai-je besoin de t'apporter une réponse ?

Elle braque des iris incendiaires sur moi.

— Je te l'avais dit, Crocsy. Je le sentais pas, avec ses épaules.

— Et si c'était toi qui me portais malheur ?

— T'es sérieuse ?

— Ces rencards sont un désastre.

— Et c'est à cause de moi ? je m'esclaffe.

— Tes mauvaises pensées influent sur mon avenir sentimental.

— Je devrais demander à Tory de nettoyer mon âme, alors.

— Tu m'as dit que Luke était hyper chanceux, j'aurais peut-être moins de poisse avec lui.

Compte là-dessus.

— Tu veux parier cinquante billets ?

— Tu veux parier cinquante billets ? elle me singe sur un ton dédaigneux.

Je n'ai pas envie qu'elle se fasse conduire par l'un de mes coéquipiers. Même pas Amy.

— Bon, tu montes ou t'as l'intention de ronchonner sur le trottoir ?

Elle lâche un ultime soupir, ouvre sa portière et s'installe à sa place. J'en fais autant et en me remémorant soudain la première fois qu'elle est montée dans mon Alfa pour entamer sa désensibilisation à sa phobie automobile. À ce moment-là, il ne lui était pas venu à l'esprit que c'est à l'arrière qu'elle est censée s'asseoir. En y réfléchissant bien, je ne l'ai jamais vraiment considérée comme une cliente lambda.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? je lui demande en bouclant ma ceinture.

— Tu bosses pas ce soir ?

— Je n'accepte aucune autre réservation quand t'as un rencard.

— Pourquoi ?

— Parce que tout peut se produire avec toi ! je la taquine.

Et qu'on finit irrémédiablement par passer la soirée ensemble. Elle relève ses yeux vers moi et me détaille en tirant sur la peau de son cou.

— J'ai l'impression que tu ne fais que bosser, étudier et skater. Tu ne sors jamais avec personne sur ton temps libre ?

— Il m'arrive de prendre du bon temps avec des filles, si c'est ta question.

— Ah bon ? Quand ça ? elle tique, clairement surprise.

— C'est vrai qu'on passe pas mal de temps ensemble. Mais t'as conscience que, lorsque je te dépose chez toi le soir, je ne dors pas devant ta maison en attendant que le soleil se lève et que tu remontes dans ma voiture ? J'ai une vie, je rigole.

Enfin... Nettement moins diversifiée en ce moment, cela dit. Mon dernier Post-it date de quand ? Impossible de m'en souvenir. C'est étrange que je m'en rende compte seulement maintenant. Étrange aussi que Crocsy m'interroge là-dessus tout à coup. Commencerait-elle à s'intéresser aux autres sans s'inquiéter ?

— Bien sûr que je le sais, elle marmonne en fronçant les sourcils. Ça ne devrait pas m'étonner.

— Quand j'en rencontrerai une avec qui j'ai envie de plus, ça se fera naturellement. Je suis pas dans le même délire que toi à vouloir absolument forcer les choses.

— Forcer les choses ?

— Sois pas vexée, tu connais mon point de vue là-dessus.

— Pas vraiment... Je connais ton dégoût de la Love Machine, mais on n'a jamais parlé du reste.

— Parce qu'on a le droit ? je feins d'halluciner.

À vrai dire, je n'ai pas besoin de feindre beaucoup. Juliet ne réagit pas — ce qui est plutôt positif — alors j'enchaîne.

— Je ne crois déjà pas aux rencontres arrangées. Donc foutre ça entre les mains d'un programme informatique, ça me semble une hérésie. La preuve : où se trouve l'homme de ta vie en cet instant ?

Elle se renfrogne avant que sa figure ne s'éclaire.

— Attends, je viens d'avoir une révélation ! elle s'écrie soudain.

Un coup d'adrénaline fuse dans mes veines quand son index me désigne.

— Quoi ?

— En fait, t'es une petite fleur bleue, Torres, elle articule sur un ton mielleux. Tu veux que la princesse apparaisse devant ton cheval blanc, elle poursuit plus fort. Derrière tes airs de célibataire endurci se cache un cœur en fourrure rouge.

Elle décroche celui qui est pendu à mon rétro et le frotte contre sa joue comme s'il s'agissait d'un chaton.

— C'est trop mignon, Rafifou.

Je lève les yeux au ciel en secouant la tête, et elle continue à se foutre de moi en tripotant ce foutu porte-clés.

— Tu comptes jouer avec mon cœur encore longtemps ? je lui demande en tendant la main vers elle.

Lorsqu'elle le place au creux de ma paume, mon véritable cœur s'emballe. *Sûrement à cause de cet objet maléfique.*

— Bon, tu veux faire quoi, Crocsy ?

Elle gonfle ses narines.

— Tu devrais me déposer devant une église, histoire que j'aille brûler un cierge. Je suis maudite.

— Clay est un connard. Il s'est barré parce que t'as refusé ses avances.

— J'aurais peut-être dû l'embrasser...

— Tu te fous de ma gueule, j'espère ?

Rien que de l'imaginer, j'ai envie de cogner dans quelque chose.

— J'en sais rien... Y'a forcément un truc que je fais de travers pour que ça foire chaque fois.

— Le seul truc que tu fais de travers, c'est t'entêter avec cette application de merde.

— Clay était seulement le quatrième, elle persiste à argumenter.

— On est sur vingt-sept, en termes de ressenti.

— Si je te soûle autant avec mes *dates*, t'as qu'à laisser tes potes prendre la relève. Tu t'infliges ça volontairement, j'te signale.

— Ce qui me gave, ce sont les raisons qui te poussent à accepter de matcher avec n'importe qui. Tu te comportes comme si te trouver un mec allait résoudre tous tes problèmes. C'est nul, Juliet. Nul à chier, je cingle d'un ton moralisateur qui doit lui rester en travers de la gorge.

— Ça n'a rien à voir ! C'est moi que je veux trouver !

— Alors cherche au bon endroit, bordel.

Du calme, Raf. Ne dérape pas.

— T'es pas objectif, elle marmonne. Tu hais la Love Machine.

Si seulement c'était que ça...

— De nous deux, qui manque le plus d'objectivité, Crocsy ? Je suis certain que t'as détesté chacun de tes rendez-vous avec cette application.

Elle presse ses joues entre ses paumes en expirant. Une fois de plus, elle est happée par ses pensées.

— Je voudrais en réussir au moins un, elle murmure. Juste pour être sûre que j'en suis capable.

— T'es capable d'un million de choses. Des choses qui te ressemblent. Pas besoin de t'infliger cette mascarade.

— Mais je ne sais pas encore à quoi je ressemble moi-même, elle oppose avec une sincérité qui me plaque à mon siège.

Sa confusion me heurte en plein cœur. Comment ça, elle ne sait pas qui elle est ?

— Qu'est-ce qui t'est arrivé dans cette bagnole, Juliet ? je lâche soudain en comprenant que tout est lié à ça.

Même si je me doute qu'elle ne me répondra pas. Ça serait revenir sur notre accord d'amitié sans attaches.

— Qu'est-ce qui est arrivé à ta jambe, Rafael ? elle rétorque du tac au tac, me prouvant que j'avais vu juste.

Un énième combat de sourcils s'enclenche, mais aucun de nous ne répond. J'ai toujours raconté n'importe quoi à ce sujet, sans raison apparente. C'est devenu une sorte de jeu au fil des années. Mais Crocsy... Je crains sa réaction, si elle savait.

— Tu crois sincèrement que je devrais laisser tomber ? elle me demande du bout des lèvres.

Une lueur d'espoir s'anime en moi.

— Oui ! Et si tu me poses la question, c'est que tu t'en doutes déjà.

Mieux vaut tard que jamais. Ses épaules s'affaissent, j'ai remporté le débat.

— Je sens la mauvaise humeur me gagner, elle embraie en s'étirant. Ramène-moi plutôt à la maison, s'te plaît. À défaut de fricoter, je vais *frigoter*.

— « Frigoter » ?

— Oui, je vais avoir une relation avec mon frigo, elle éclaire ma lanterne. En plus d'être à chier pour conclure, j'ai la dalle.

Si sa déception me soûle, une partie de moi n'a pas le cœur à clôturer cette soirée comme ça. Après tout, on a toujours fini ses *dates* pourris tous les deux. On ne badine pas avec les traditions. Je pianote sur mon volant en réfléchissant.

Et si on...

Rafael

Depuis le début, je dis que les courses avec Crocsy réservent leur lot de surprises. Et ce que je m'apprête à faire n'y déroge pas. À ce rythme, encore quelques mois avec elle, et Felix me retrouvera avec des patins aux pieds.

— Vu que ça te mine autant, je t'en offre un dernier, j'annonce alors.

— Un dernier quoi ?

Je sors de la voiture et claque la portière derrière moi. À travers le pare-brise, la figure de Juliet laisse transparaître son interrogation.

Je m'éloigne de cinq pas, compte jusqu'à trois puis refais cinq pas dans l'autre sens. Je rouvre ma portière et appuie mon bras contre la tôle en me raclant la gorge.

— Salut.

— Euh... oui ? elle répond sans comprendre.

— C'est moi.

— Oui, ça, je le sais...

— Ta photo de profil ne te rend pas justice, tu es nettement plus jolie en vrai.

— Hein ?

— C'est moi ! Pablo Dellachicachica. On a rendez-vous ensemble ce soir, t'as oublié ?

Ses prunelles alternent entre mon sourire de magazine et la boîte à gants, jusqu'à ce que son incompréhension disparaisse enfin. Un rire bref lui échappe tandis qu'elle pose sa main contre sa poitrine. J'attends de voir si elle va me suivre dans ce scénario totalement improvisé.

— Ah ! Oui ! Pablo Dellachica.

— Dellachicachica, je corrige en m'asseyant.

Elle ravale un pouffement et s'humidifie les lèvres.

— Enchantée, je m'appelle Juliet.

— OK, pause. On met en scène un faux rencard, Crocsy ! Lâche l'affaire avec Juliet pour ce soir, elle réfléchit beaucoup trop. Libère-toi et deviens un personnage, avec un nouveau prénom, une nouvelle vie. Un nouveau caractère, aussi, plus avenant, je la pique gentiment.

— Oh ! OK. Vas-y, je me conditionne. Non, attends, va te faire foutre pour ta dernière phrase d'abord. Voilà, je me conditionne, maintenant.

Elle ferme les yeux, passe une main devant sa figure et avale de l'air pour faire entrer l'inspiration en elle.

— Un prénom, un prénom, un...

— C'est si compliqué de te rebaptiser ? je m'impatiente.

— Jane ! elle me crie au visage.

Je me recule en la fixant du regard.

— On ne hurle pas son blase sur les gens. J'ai failli faire dans mon froc.

— Je m'appelle Jane, elle répète d'une voix plus posée.

— Après t'avoir vue sur cette branche pour t'éclipser de chez toi, ça te sied à merveille.

— Quelle branche ? Tu dois faire erreur, je ne vois pas du tout de quoi tu parles ! Tu confonds avec une autre fille, ça démarre mal entre nous.

— Pas mal, je la félicite en applaudissant du bout des doigts.

— Tu es très chic, elle me complimente.

— Merci, je suis aussi un garçon coquet.

Elle me toise de haut en bas en s'arrêtant longuement sur mon pull.

— C'est vrai que cette chemise parfaitement repassée est classe, elle invente.

— Je l'ai confectionnée spécialement pour notre rendez-vous. À mes heures perdues, je m'adonne à la couture. Je suis content qu'elle te plaise. Quant à moi, j'aime beaucoup ta robe. Ce velours colle à merveille à la couleur de ton rouge à lèvres.

Mes yeux courent sur elle, entrant avec bien trop d'engouement dans ce jeu.

— Temps mort, elle lâche en formant un T avec ses mains. Je n'aime pas le rouge, alors si je devais porter une robe en velours, elle serait vert bouteille. Si tant est que le velours soit autorisé par la loi.

— OK, je la refais. Ce cuir vert colle parfaitement à... ta peau ?

— Ah oui ! Tu ne passes pas par quatre chemins, elle minaude. On y va ?

— Où ça ?

— Dans ce restaurant où tu as proposé de m'inviter. Le *Purple Bay*, elle précise.

Rien que ça ?

— T'en profiterais pas un peu, là ?

— J'espère que tu as pensé à réserver, elle m'ignore. Il est très demandé.

— Il est très cher, aussi.

— Tu ne mentais pas sur ton profil. Ta générosité n'a pas de limite, Pablo.

Son petit sourire craquant se distille en moi. Je tourne les clés dans le démarreur et prends la route, direction le *Purple Bay*. Je leur passe un coup de fil pour réserver une table, et durant le trajet, Jane et Pablo découvrent tous les points communs stupéfiants qu'ils partagent.

— Attends, toi aussi, tu adores la mayonnaise ? je m'écrie. C'est incroyable !

— Oui ! Et les cerises. J'adore les cerises.

— Arrête, c'est trop ! C'est mon fruit préféré. J'avais jamais rencontré quelqu'un comme moi.

— Moi non plus !

— Jane, tu es mon âme cerise.

Juliet me regarde en battant des cils avant d'exploser de rire.

— Qu'est-ce qui est si drôle, Jane ? je feins de ne pas comprendre sans me départir de mon rôle.

— C'est un fou rire passionnel, Pablo. Ne sois pas *inquieto, toudo va bingo*.

— Oh ! Merde, t'as jamais pris un foutu cours d'espagnol de ta vie ou quoi ?

— J'étais pas très attentive...

— Je croyais que t'étais bonne élève !

— Disons que ça n'a pas toujours été le cas, elle rétorque en contemplant ses genoux.

— Devoir te faire aimer le skate, les maths et maintenant l'espagnol, j'énumère pour détendre l'atmosphère. Le défi grossit encore.

— Où est Pablo ?

Ah ! Oui, merde, je me suis laissé emporter !

Une fois garé, j'offre mon bras à Crocsy, et nous marchons quelques minutes en continuant à bavarder. On a beau se raconter n'importe quoi, je ne me suis jamais senti aussi proche d'elle.

Je lui ouvre la porte du resto avec une révérence exagérée.

— Merci, Pablo.

— Je t'en prie, Jane.

Une hôtesse nous accueille puis nous demande de patienter un instant. Je n'ai jamais mis les pieds ici, ce n'est pas mon style, mais ça colle avec

cette soirée totalement *what the fuck*.

Je jette une œillade vers ma voisine, qui piétine sur place. Elle non plus ne semble pas en phase avec l'endroit, mais toute cette histoire est bien trop drôle, et je suis content de dîner avec elle. *Ah ! Pablo ! Dans quel pétrin t'es-tu fourré avec cette sauvage de Jane ?*

Au moment où je pose une paume maladroite au bas de son dos, son prénom claque dans l'air.

— Juliet ?

Elle pivote, j'en fais de même, et nous nous retrouvons face à Tory. Ses grands yeux verts sautent de son amie à moi, et ma main posée au creux de ses reins la surprend.

— J'ai loupé un épisode ou une saison entière ? elle interroge.

— C'est une amie à toi, Jane ? je questionne de mon côté.

La sorcière cligne des paupières. Elle ne capte visiblement rien, ce qui me fait marrer. Intérieurement, car je crains bien trop ses représailles.

— Jane ? répète Tory en jouant avec son collier bizarre.

— Je te présente Pablo Dellachica, annonce naturellement Crocsy.

— Dellachicachica, je corrige à nouveau. Elle s'y habituera quand je lui aurai passé la bague au doigt. Tu te rends compte que nous aimons tous les deux la mayonnaise ? C'est fou.

— Fou, oui, c'est le mot... Je l'avais pas vue venir, celle-là. Vous avez pris quoi avant de venir ?

— Un train pour l'amour, je réponds.

— J'vais me sentir mal, souffle cette sorcière.

Juliet se penche à son oreille et lui chuchote quelque chose. Je ne perçois que des bribes de mots, mais suffisamment pour deviner qu'elle lui explique à quoi nous jouons et pourquoi. Pour autant, sa copine ne se départit pas de son air interloqué.

Alors qu'elle ouvre la bouche, un mec approche et passe un bras sur ses épaules.

— Salut.

— Tu dois être Cédric ! s'exclame Juliet.

— Non.

— Ah ! Oups.

— J'ai plein de choses à te raconter, mais voici Shaun ! rigole Tory sans même avoir l'air embarrassée par la bourde de sa pote. Shaun, je te présente mon amie Juliet, mais tu peux l'appeler Jane.

— OK...

— Et lui, c'est Rafael, un Campus Driver, elle ajoute.

— Mais tu peux m'appeler Pablo.

Je sens qu'on l'a perdu.

— Je vois que les copains de Tory sont tout aussi atypiques qu'elle. T'es un pote de Luke, non ?

— Ouais.

Il bloque illico sur ma jambe, dévoilée par le short que je porte, et je devine la question qui se forme dans son esprit avant même qu'il ne la pose.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ? il s'intéresse sans gêne.

— Je suis passionné de randonnée, j'ai marché sur un piège à ours, je débite sans une once d'hésitation.

J'ai tellement de réponses prêtes à l'emploi que les curieux sont incapables de savoir si je me fous de leur gueule.

— Ça a dû être douloureux.

— J'ai pleuré, j'assène avec un sourire factice.

— Bon... Eh bien, bonne soirée, Jane et Pablo... conclut Tory en tirant son mec par le bras.

Juliet commence à s'éloigner, elle ne voit pas Tory diriger son index et son majeur vers ses yeux puis vers moi.

— Je t'ai à l'œil, Torres.

— Une raison à cette menace ?

— Ne m'en donne pas, elle sourit.

Cette nana est inqualifiable, mais je n'ai pas oublié que c'est grâce à son intervention occulte que je me suis attaché à une *roller-girl* qui déteste le skate, les maths plus encore, et qui parle un espagnol très inquiétant. C'est le tour de magie le plus mystérieux au monde. Et je me dis qu'au-delà d'être flippante, elle m'est sympathique.

Lorsque nous quittons notre table après un repas parfait à tous les niveaux et que nous passons devant Tory et son mec en train de manger leurs desserts, celle-ci s'écrie, comme si une illumination s'était imposée à elle.

— Oh ! Juliet !

Crocsy se retourne, Tory délaisse sa chaise pour venir se dresser devant nous. Je n'aime pas du tout la façon dont elle fait rouler les perles de son collier, comme si elle préméditait le casse du siècle.

— Oui ?

— Encore un, énonce Tory.

Crocsy me regarde comme si j'allais pouvoir l'éclairer sur les paroles de son amie. Le début d'une idée germe dans mon esprit, et je contracte la mâchoire.

— J'ai pas compris, souffle Juliet.

— Encore un rencard. Enfin, un vrai, elle précise en me toisant.

Eh merde, c'est bien ce que je craignais. Je bombe spontanément la poitrine mais empêche mon bras possessif de se poser sur les épaules de ma voisine. Je regrette instantanément d'avoir pensé du bien de cette sorcière !

— Tu crois ? Une pause pourrait être utile, non ?

— Aie confiance en ma narine gauche, s'acharne Tory. Elle flaire quelque chose de spécial et elle ne se trompe jamais !

— Seulement la gauche ?

— Ouais, la droite est bouchée, elle rétorque le plus naturellement du monde. Je te le prédis sans aucune hésitation, Ju. Signe pour un dernier rencard, parce qu'il va dé-po-ter !

Sur ce, elle part en courant retrouver son petit ami, et je ne me gêne pas pour lui balancer des cailloux invisibles. J'avais réussi à convaincre Juliet d'oublier cette appli au moins pour un temps, et la voilà qui la remet sur le tapis.

— On est d'accord que tu ne vas pas l'écouter ? j'envoie en tentant de contrôler mon intonation.

N'obtenant pas de réponse, je pose mes yeux sur le visage de Crocsy.
Oh ! Putain, si, bien sûr qu'elle va l'écouter.

— L'intuition de Tory est toujours affûtée, elle plaide.

— Elle se base sur sa narine. Par pitié... Je suis ton ami le plus sensé des deux !

Elle ferme les paupières une seconde.

— Oui, je sais que tu es mon « ami ».

Elle insiste sur ce dernier mot en l'agrémentant de guillemets.

— Un petit dernier, ça ne peut pas me faire de mal, elle ajoute.

À elle peut-être pas, mais moi, je sens une masse étrangère venir se loger entre mes côtes.

— C'était Pablo, le dernier.

Elle pivote vers moi et m'observe en mordant nerveusement sa lèvre.

— Et il va probablement se marier avec Jane et la couvrir de cerises pour le restant de ses jours. Un véritable conte de fées. Juliet, par contre...

Ce faux rencard vient de se transformer d'une expérience hilarante en la plus mauvaise des idées que j'ai pu avoir. J'ai vraiment passé une bonne soirée, du genre qui me donne envie de recommencer alors que je ne suis pas du style à manger deux fois au même endroit. Mais la réalité m'éclate en pleine figure : c'était du *fake*. Tout ce qu'on s'est raconté ce soir était un tissu d'âneries qui m'a amusé jusqu'à cet instant. *Pourquoi j'ai fait ça ?*

— Si ça foire encore, je désinstallerais l'appli dans la seconde.

Et si ça réussit ? Je prends conscience que, lors de son prochain rencard, Juliet sera Juliet. Peut-être même qu'elle racontera à l'étudiant

débile avec lequel elle aura matché quelque chose qu'elle ne m'a jamais dit à moi, et je trouve ça terriblement injuste. Un sentiment de ras-le-bol m'envahit. Je sais comment ça peut tourner quand je suis comme ça. Il faut que j'aille skater.

Je sors du *Purple Bay* sans rendre son au revoir à l'hôtesse et remonte le trottoir. Les pas de Juliet claquent derrière moi, mais je ne ralentis pas. Je ne me suis jamais senti aussi impuissant que depuis que je la connais. J'étais fier de lui servir de pseudo-thérapeute automobile, mais avec le recul, cette amitié, qui est aussi fausse que Jane et Pablo, commence à me peser.

OceanofPDF.com

Rafael

J'ai le sentiment d'avoir fermé les yeux depuis quinze minutes quand une grande paume tiède s'enfonce dans ma joue. La journée qui débute s'annonce à la hauteur de la nuit de merde que je viens de me taper. À ce stade, on peut même carrément parler d'une semaine merdique.

— Debout, Raf.

— Meurs, je marmonne en repoussant la main qui m'assaille.

— Tu t'es réveillé du mauvais pied ? raille Luke.

— Hilarant.

— C'est lequel le mauvais, dans ton cas, d'ailleurs ?

— Celui qui va s'écraser sur ta tronche, si tu continues.

— Ta douceur matinale me réchauffe le cœur. Il faut que tu te lèves, charmant jeune homme.

— Fous-moi la paix, Lucky.

— J'en rêve, mais Lane vient d'envoyer un message sur le groupe. On doit se connecter en visio tout de suite.

J'ouvre péniblement les yeux.

— La réunion hebdomadaire a eu lieu avant-hier, pourquoi en refaire une ?

— Aucune idée, mais on va vite le savoir.

Je l'entends pianoter sur son ordinateur portable, puis la voix de Donovan résonne dans l'ampli. J'abats mon oreiller sur mon visage en pestant.

— Bien dormi, Lucky ? il lance à mon coloc.

— Tu dis ça parce que j'ai une tête de cul ce matin, n'est-ce pas ? C'est à cause de Raf, il a passé la nuit à se retourner en marmonnant. C'était comme partager la chambre avec un gros bébé hargneux et insomniaque.

Encore allongé dans mon pieu, je lève mon majeur vers lui.

— Il est là ? s'enquiert Adam.

— Ouais, dans son lit, juste en face. Il essaie de s'étouffer avec son coussin mais il s'y prend mal.

— Montre-toi, Torres ! crie Lane.

Mon pote quitte son matelas et vient poser ses fesses au bord du mien. Je m'assieds pour partager l'écran avec lui.

— Salut, les gars, je lance sur un timbre rauque.

— Tu ressembles à une papaye cubaine flétrie, m'envoie gentiment Dallas dont j'entends la voix à travers la porte de notre salle de bains commune.

— Tout va bien, Torres ? démarre Lewis en collant presque son nez à la caméra.

— Comme sur des roulettes. Et toi, grand maître incontesté ?

— Ça va, il répond bizarrement. Et avec Crocsy ?

— Quoi avec Crocsy ?

— Ben, je sais pas. Ça va ?

Depuis le dîner au *Purple Bay* en début de semaine, on ne s'est revus qu'une seule fois, au Lot 11 hier, et on a passé plus de temps à *rider* qu'à bavarder. À vrai dire, je n'avais pas envie d'engager la conversation comme je l'ai toujours fait, et de toute façon, Georgia et ses copines ont accaparé Juliet. J'ai remarqué certains regards qu'elle m'a lancés mais je suis resté

focus sur ma planche. Je n'ai pas digéré le repas de Jane et Pablo et j'essaie de prendre du recul. Je déteste ce que Juliet me fait ressentir depuis quelque temps, je n'ai aucune idée de comment me comporter avec elle. J'aspire à retrouver mes états d'âme habituels, qui consistent à vivre ma vie en me foutant des autres. *C'est pas gagné.*

— Pourquoi tu me demandes ça ?

— Adam va t'expliquer, il chantonne.

Je fronce les sourcils et lorgne la case dans laquelle apparaît Adam.

— J'ai reçu un mail de la Love Machine ce matin, il précise. En analysant les enquêtes de satisfaction des utilisateurs, il semble que plusieurs étudiants se soient plaints de toi récemment.

— Quoi ?

— Trois, pour être exact.

— Vu la centaine de cœurs à prendre que j'ai conduits dans toute la ville, je trouve que c'est un maigre pourcentage d'insatisfaits.

— Je te l'accorde. Mais tu connais l'importance que l'on donne à la satisfaction de nos clients.

— Me dis pas que je suis le seul de nous cinq à avoir reçu trois malheureuses mauvaises notes ? Amy, par exemple, j'peux pas croire qu'elle soit irréprochable.

Sur l'écran, je vois le sourire d'Hitman s'étirer.

— Je suis la mieux notée, elle se vante en m'envoyant un baiser.

— Parce qu'ils craignent tes repréailles, Belzébuth, je contre.

— On ne le saura jamais, elle rétorque en plissant les yeux.

— T'es pas le seul, Lane prend la parole. Luke aussi est mentionné à plusieurs reprises, mais...

— Quoi ? s'étrangle le concerné.

— Ah ! j'exulte en le pointant du doigt.

— Qui se plaint de moi ? Qui ? il déclame comme un acteur de tragédie.

— Mais ce ne sont pas des arguments recevables, termine Lane. Certains mentionnent que tu leur fais de l'ombre pendant leurs rendez-vous.

— Ah ! il me renvoie, fier comme un coq. Je suis donc innocent ! Comment pourrais-je lutter contre cette beauté dont la nature m'a doté ?

— Perso, je te trouve hideux, je le tacle.

— Arrête, Raf. Ça commence souvent comme ça dans les grandes histoires d'amour, c'est Carrie qui me l'a dit, il argue en approchant sa bouche de la mienne.

Je le repousse et lui arrache l'ordinateur des mains pour le poser sur mes cuisses.

— Qu'est-ce que j'ai fait de si répréhensible à ces trois pauvres types ? je demande aux boss.

J'ai beau me creuser la cervelle, je ne vois pas. OK, cette mission est de loin celle que j'apprécie le moins, mais j'ai toujours su rester pro.

— Après investigation, ils ont tous eu un rendez-vous avec une certaine @Springroll, alias Juliet Monroe, m'indique Adam.

Ces trois bouffons sont... *Non, mais je rêve !*

— T'es en train de me dire que ces trois sacs à merde m'ont mal noté ?

— Apparemment, tu prends un peu trop de place pendant le rencard, précise Lane.

— Et un certain Matthew se serait plus particulièrement senti menacé lorsque tu t'es immiscé dans la conversation, ajoute Don en essayant de cacher son rire.

— La première chose qu'il a demandée à Juliet, c'est si elle était du genre « olé olé » ! je me révolte.

Je regrette illico d'avoir balancé ça en observant les tronches de mes collègues sur le PC. Moi-même, en le prononçant, ça me perturbe tout à coup.

— Il a entendu une rumeur sur le campus disant que tu te serais toi-même coupé la jambe pour t'extraire d'un gouffre, reprend Don. Autant

dire qu'il était pas rassuré.

J'éclate de rire intérieurement. *S'il est assez con pour avoir gobé ça...*

— Tu bosses bien avec les autres. Le souci, ce sont les rencards de Juliet, intervient Adam.

— Tu veux qu'on en parle ? susurre Lewis.

La façon qu'ils ont tous de me regarder me gonfle. Ils se trompent sur toute la ligne.

— Non, y'a rien à dire. J'y peux rien si elle *matche* avec de gros abrutis.

— Oui, ça, c'est sûr, ricane Amy sans raison.

— Du coup, on est contraints de te punir un peu, reprend Lewis. Parce que bon, c'est une honte.

Crocsy et ses rencards, acte 3.

— Je comprends, patrons. Privez-moi définitivement de Love Machine, c'est mérité.

— Tu rêves, Torres. Comme Adam te l'a dit, tu bosses bien avec les autres. En conclusion, t'as simplement plus le droit de t'occuper des *dates* de Crocsyyy.

J'ai l'impression que Lewis et les autres attendent une réaction de ma part. Même Luke me scrute en pinçant les lèvres.

— Si ça vous fait plaisir, je m'en fous.

C'est faux, évidemment. Intérieurement, ça me fait bouillir. Il ne reste à Juliet qu'un seul rencard. En théorie, du moins. Et encore, je garde l'espoir que les paroles de Tory ne l'aient finalement pas convaincue. Mais si elle compte réellement retenter un ultime rendez-vous avec la Love Machine, hors de question de le louper.

— C'est parfait, alors, me sourit Lewis.

— C'est parfait, ouais.

— L'histoire est réglée.

C'est ce qu'on verra.

— Absolument, j'articule.

— Bien.

— Bien.

La visio se conclut sur la main de Lewis qui m'adresse un petit au revoir d'emmerdeur.

Putain, on dirait qu'il sait que sa punition ne pouvait pas être mieux trouvée. Je redouble d'efforts pour prendre l'intuition de Tory à la légère mais je n'ai pas envie de courir le risque pour autant. Si ce dernier rendez-vous a lieu, je serai présent. Un point, c'est tout. *Je suis son chauffeur, merde !*

Je balance l'ordi sur le lit et enfille ma prothèse aussi sec.

— En plus d'être le meilleur chauffeur de ce campus, je suis le plus beau, fredonne Luke devant le miroir.

— Ferme-la et suis-moi, Narcisse.

J'entre dans la salle de bains, ouvre la porte communicante et déboule dans la piaule de Dallas et Anderson.

— Alors, vilain cancre... m'accueille Andy.

— Franchement, je suis rassuré, enchaîne Dallas. Finalement, y'a pas qu'avec nous que tu partages pas Juliet.

— Ben à partir de maintenant, il a plus le choix, ricane Luke.

Ils sont restés bien trop silencieux pendant la réunion, j'aurais dû me douter que ça n'allait pas durer.

— J'ai besoin que vous me rendiez un service, les gars.

Trois paires d'yeux se rivent à mon air renfrogné. Je n'obtiens qu'un grand blanc en guise de réponse.

— Allô ?

— Tu quoi ? ils prononcent d'une même voix étonnée.

— J'ai besoin de votre aide.

— J'ai entendu ce que vous avez entendu ? hallucine Andy.

— Il vient de nous demander un coup de main pour un truc ? renchérit Dal.

— Rafael Torres ? questionne Luke pour enfoncer le clou.

— C'est vraiment pas le moment, je grogne.

— Bah si, un peu quand même ! se marre Dallas. J'ai cru que je finirais ma vie sans que ce miracle ne se produise.

Bon sang, ils sont insupportables les uns comme les autres. Ma patience en prend un coup.

— Je vous préviens, les gars, si Juliet réserve une course avec cette saloperie de Love Machine et que l'un de vous s'en charge, je ferai de votre quotidien un enfer !

Ils me dévisagent comme si j'étais un inconnu inquiétant venant de faire irruption dans leur chambre. *Pas la meilleure façon de leur demander ce fameux service, c'est clair.*

— Ah ! ouais... En fait, il sait même pas comment on fait ça convenablement, raille Luke.

— Si vous recevez une résa de la part de Juliet, je vous remercie de bien vouloir me l'indiquer sans délai, je reformule le plus calmement possible.

— Waouh ! souffle Anderson.

— Je suis sérieux, je coupe Dallas sur le point de me vanner.

— Dis, t'es amoureux d'elle ou un truc comme ça ? il me questionne.

— Non, je...

— Juliet est sa *sex-friend* mais sans sexe, lance cette grande bouche de Luke.

Et c'est reparti ! Je devine que Dallas décortique difficilement cette phrase.

— Développe, mon pote. Je saisis pas le délire, il lâche après quelques secondes.

— Ouais, moi non plus, j'te rassure. En gros, ils sont amis sans attaches, il lui explique sur un ton encore sidéré.

— Et donc... sans cul ?

— Voilà.

— Genre même pas un petit frotti-frotta ?

— Voilà.

— C'est débile, non ?

— Tout à fait.

— Fermez-la, je crache.

— Mais comme toujours, y'en a un qui finit par s'attacher à l'autre, poursuit Luke. Et nous avons notre vainqueur ! il conclut en pointant ses dix doigts vers moi. Si c'est pas le karma, ça !

— Donc ça veut dire qu'il est am...

— Chuuut, siffle Luke en mimant une corde autour de son cou.

— J'vous demande juste de me prévenir si elle réserve une course.

Même si Luke n'a pas tort avec son histoire d'attachement, ils me fatiguent avec leurs conneries, et je n'ai pas l'intention de leur expliquer pourquoi ça me met dans un tel état de nerfs. À vrai dire, je suis incapable de l'expliquer tout court.

Rafael

Note à moi-même : la narine gauche de Tory a plus de poids dans la balance des décisions de Juliet que mon humble personne. Cette dernière a accepté de rempiler pour un rendez-vous galant malgré la liste d'arguments défavorables que je lui avais dressée après le demi-lapin de Clay. Et la jupe longue et fendue — fendue ! — qu'elle a choisie pour y aller me provoque des bouffées de stress. Elle s'est toujours apprêtée pour ses rencards mais, ce soir, elle est passée à un autre niveau, comme si elle jouait toutes ses cartes dans cette ultime manche.

Dieu merci, c'est dans la caisse de Dallas qu'elle devrait se tenir en cet instant, et s'il ne m'a épargné aucun sous-entendu, je lui en dois une puisqu'il m'a refilé cette course de la mort.

Et comme pour sonner le glas de mes espoirs, lorsque ce Martin de mes deux avec qui elle a matché approche, j'ai beau le détailler sous tous les angles, je ne trouve aucune remarque cinglante à balancer sur lui de prime abord.

J'ai un sale pressentiment mais je refuse de donner du crédit à Tory. *Attends qu'il monte en voiture, peut-être qu'il sent mauvais ou que sa petite barbe de hipster cache des restes de son repas de midi.*

Juliet s'est accoudée entre les sièges avant, son odeur fait naître des picotements dans ma nuque. Pour sa part, elle sent divinement bon. *Elle s'est parfumée pour la première fois ou je ne le perçois que ce soir ?*

— Tu dis rien ? elle chuchote.

— Non.

Ce sont les premiers mots que nous échangeons depuis qu'elle est montée à l'arrière. *C'est pas sa place, bordel.* Du coin de l'œil, je la devine qui cherche mon regard, mais le nœud que j'ai dans la gorge est comme une corde qui bloque mes mouvements.

— Tu ne proposes pas de démarrer en trombe ?

— Non.

— Aucun commentaire sur ses coudes ou ses genoux ?

— Je vais gaspiller mon énergie, je lâche sur un ton agacé.

Je pensais que ce dernier rencard me ferait le même effet que les autres, mais j'ai clairement atteint mes limites. Vivement qu'il n'y ait plus cette Love Machine entre nous, y compris si ça comble bien des choses d'une certaine façon.

— Y'a un truc qui ne va pas ? Tu es bizarre, ces jours-ci. Il y a un problème ?

— Rien qui te concerne.

Je sens son attention se coller à ma joue. Je m'efforce de maintenir la mienne sur Martin, qui est presque arrivé à notre niveau. *Ses pompes sont cool, putain.*

— Oh ! D'accord.

Ma réponse a jeté un froid. Pourtant, elle suit précisément les règles de Juliet. *Et les miennes, normalement.* Celles que je me fixais avant que Crocsy n'éveille cette curiosité malade.

Elle se renfonce dans la banquette, et mes phalanges blanchissent autour de mon volant lorsque la portière arrière grince.

— Salut, lance Martin d'une voix posée.

— Salut, répond Juliet.

Je ne la regarde pas mais je devine son sourire, ce qui me bute encore davantage. Dès que son rencard s'installe à côté de Crocsy, je me blinde mentalement et débite mon discours de bienvenue en y mettant même l'intonation attendue. Pas moyen que ce type me crame auprès des boss, ils ne doivent pas découvrir que j'ai outrepassé leur punition. Cette course est enregistrée au nom de Dal, je suis un imposteur en mission secrète.

Sois juste un Campus Driver, ce soir. Pas un Rafael ni un Pablo. Rien qu'un chauffeur, comme prévu quand Juliet a débarqué dans ta vie.

L'objectif est simple : les larguer au *Corner*, rouler musique à fond jusqu'au premier *park*, skater puis revenir les chercher et apprécier ce cinquième rencard foiré. *Je peux le faire, c'est ma routine.*

Ils entament une conversation banale comme j'en ai écouté des dizaines dans ma voiture. Je suis attentif à chacun des mots que Juliet emploie. Et plus encore à ceux de cet étudiant, qui me donnent envie de foncer dans un arbre. Pourtant, il ne m'offre toujours aucune raison de le dénigrer, accréditant les foutues prédictions de Tory.

Il est arrivé à l'heure, se montre drôle et subtil. Pire, même son sweat est cool. Putain, tout a l'air cool chez ce mec. D'où il sort ?

— Je dois être honnête avec toi, Juliet, c'est ma première fois sur cette application de rencontre, il confie tout à coup.

Génial ! Le gars a choisi le meilleur timing pour se lancer dans l'aventure !

— Et toi ?

— J'ai eu quelques *matches* peu concluants, elle répond timidement.

Je ne retiens pas un hoquet guttural.

— Faut que j'assume, alors, rigole Martin.

M'interdisant de scruter Juliet dans le rétroviseur, je rive mes yeux à la route en contractant la mâchoire. Mon siège en cuir ne m'a jamais paru aussi inconfortable. Je suis tendu, il suffirait que j'éternue pour exploser.

J'ai toujours mal supporté les rencards de Crocsy, mais ce soir, c'est celui de trop.

Pourtant, de manière paradoxale, le temps pour arriver devant le bar où je dois les déposer défile bien trop vite. J'ai soudain envie de tourner à gauche pour allonger la durée du trajet. C'est stupide, ça ne raccourcira pas l'heure qu'ils doivent passer ensemble, mais je ne peux pas me retenir.

— On vient de passer devant le *Corner*, non ? s'étonne Martin.

Il est plus attentif à la route qu'à sa cavalière. Enfin un détail qui m'apporte un minuscule apaisement.

— Ouais, désolé.

— Pas de souci, vieux.

Je t'emmerde, vieux.

Je tourne trois fois de plus à gauche pour reprendre l'itinéraire prévu et me gare en double file.

— Vous me retrouverez ici dans une heure, je déclare sans me retourner.

J'ai l'impression de retenir mon souffle depuis une éternité. Martin sort le premier, sa portière claque, mais celle de Juliet n'émet aucun bruit.

— Toujours pas d'observation ? elle s'enquiert sur un ton indéchiffrable.

On dirait presque que ça l'énerve, ou que ça lui manque... Si je m'y autorisais, je lui dirais de ne pas y aller, mais Crocsy ne m'écoute jamais. J'ai le sentiment qu'un truc se joue en cet instant, sans arriver à décrypter ce dont il s'agit. De toute façon, la voix de Martin fait voler en éclats les maigres pensées que j'étais en train de formuler.

— Après vous, jolie demoiselle.

— Merci.

Ce n'est pas la saison des ouragans, mais je ne serais pas contre l'idée que ce mec se fasse emporter par une rafale. Je penche la tête vers ma vitre et me surprends à fermer les yeux si fort que mes oreilles sifflent.

Dès que la portière droite claque, je braque et pars sur les chapeaux de roues. Je tourne la molette de l'autoradio à fond et roule sans direction.

Une heure, ça va passer vite, non ?

Il va dé-po-ter ! résonne la voix de Tory dans mon imagination comme si elle était assise à côté de moi. Alors qu'une inquiétude étouffante compresse mes poumons, je monte encore le son.

— C'est sa putain de narine qui lui a soufflé cette connerie, ça ne veut rien dire, je parle tout seul.

Je profite d'un feu rouge pour cogner mon front contre le volant, histoire de réveiller le Rafael sain d'esprit.

— Sois pas con, mec. Dylan et Karim étaient pas si nuls, et pourtant, ça ne l'a pas fait.

Je me souviens de leurs prénoms, je suis gravement atteint.

Être seul dans ma caisse m'aide toujours à retrouver un semblant de calme, sauf ce soir. Lorsque je reviens au point de départ bien avant les soixante minutes convenues sans avoir mis un pied sur ma planche, je suis dans le même état de nerfs.

Inutile de me voiler la face, je panique à l'idée que ce rendez-vous réussisse. Et je panique de paniquer pour ça.

Crevant de chaud, je sors sur le trottoir qui borde le *Corner* et l'arpente de long en large, en me retenant d'entrer à l'intérieur. Qu'est-ce qu'ils font ? De quoi ils discutent ? Il reste encore trente minutes à patienter, mais j'ai besoin d'en avoir le cœur net, tout de suite.

Je saisis mon téléphone dans ma poche et tape un texto à Juliet. *Au diable mes bonnes résolutions.*

RAFAEL : Alors, ça donne quoi ?

Le temps qu'elle met à me répondre est un supplice, mais sa réponse en elle-même m'achève.

JULIET : On dirait que la narine de Tory a réellement un don. Il est chouette, et sa petite sœur a une paire de patins Impala. Je pourrai lui donner des leçons ! Si ça continue comme ça, je le laisse m'embrasser sur le chemin du retour, et *hasta la vista la Lova Machina*.

Je suis obligé de relire son message trois fois pour être sûr que je ne suis pas fou.

Pris au dépourvu par son texto, j'en perds presque mon téléphone des mains. *L'embrasser ? Comment ça, l'embrasser ? Elle n'est pas sérieuse ?*

Il lui a fallu deux mois pour me dire qu'elle avait un chien, elle ne va pas bécoter un type au bout de trente minutes ! J'ai envie de lui répondre qu'elle n'a pas intérêt à faire ça dans ma bagnole, ni où que ce soit, d'ailleurs. Je ne veux pas qu'elle soit aussi proche de quelqu'un. *Quelqu'un qui n'est pas moi*. Ce constat me frappe comme un uppercut qui met K.-O. toutes mes défenses. *Eh merde*.

Je suis à deux doigts de passer un appel au bar en prétextant une fuite de gaz dans le quartier pour qu'ils évacuent les clients, mais ce qui m'inquiète, c'est ce qu'il va se produire après l'heure qu'ils passent ensemble. Impossible que Crocsy l'embrasse dans cet endroit, mais lorsque je vais les déposer au retour...

Mon cerveau vrille. Je me mets en quête d'un moyen pour que ce Martin ne remonte pas dans ma caisse. Je presse mes paupières entre mon pouce et mon index en grognant, jusqu'à ce qu'une idée me vienne.

Presque comme possédé, je contourne ma voiture et ouvre le coffre. Mon bon sens hors service, je farfouille à l'intérieur de la trousse de dépannage et en extrais un long tournevis. *Parfait*.

Sans réfléchir, je m'accroupis près du pneu arrière et enfonce l'outil dans la gomme. Elle me résiste un peu, mais ma volonté est une adversaire coriace. Le caoutchouc se déchire, suffisamment pour que la première partie de mon plan fonctionne. Étape 1 : validée.

Je reprends mon téléphone dans ma poche et lance un appel à Luke. Il est *off* ce soir, j'espère qu'il est en ville, ou encore habillé. J'ai besoin de lui pour l'étape 2.

— Ouais, Raf ? il décroche au bout de quatre sonneries.

— Mec, j'ai besoin de ton aide maintenant. Je suis devant le *Corner*, à l'angle de la onzième. Il faut que tu viennes tout de suite.

— Dis-moi que ça n'a rien à voir avec la résa de Juliet...

— Si.

— Oh ! Bon sang, Dal est allé à l'encontre des ordres en te laissant t'occuper de cette course. Je t'en supplie, ne me dis pas que t'as frappé ce pauvre garçon.

— Bien sûr que non, je sais me tenir.

J'entends son soupir de soulagement.

— Ouf, j'ai cru que t'avais déconné. Pourquoi tu m'appelles, alors ?

— J'ai mis un coup de tournevis dans mon pneu. Tu peux me rejoindre ?

— Très drôle. Mec, je suis en pleine séance de sextos avec une joueuse de badminton, accouche.

— J'ai mis un coup de tournevis dans mon pneu, je ne plaisante pas. Ramène-toi, s'te plaît.

— Tu... Tu as quoi ? il hurle au bout de la ligne. Non, mais t'es complètement malade ! Pourquoi t'as fait ça à ton Alfa ?

J'essaie de couvrir ses lamentations, mais il est trop choqué pour m'écouter.

— Luke ! je beugle.

— Comment t'as pu faire ça à ton Alfa ? il tourne en boucle.

— Ce rencard de merde est bientôt fini, j'ai besoin que tu te pointes pour ramener ce mec. Débarrasse-moi de lui. Trouve n'importe quelle excuse, mais Juliet ne doit pas monter dans ta voiture. Elle doit rester avec moi.

— Tu t'en es pris à ta caisse ! il continue à brailler. Raf, t'as craqué ou quoi ?

— Peu importe.

— Tu vas me donner la raison, sinon je ne bouge pas.

— Ça te regarde pas.

— OK, alors démerde-toi. Bisous !

— Juliet compte l'embrasser ! je crache.

Elle a suggéré l'idée mais elle en est capable.

— Et ça te rend dingue ? il demande d'une voix faussement surprise.

— Je veux que tu emmènes ce Martin loin d'ici.

— On est d'accord que je vais juste le ramener chez lui ? Sain et sauf, ça va de soi.

— T'es un mauvais ami.

— Et toi, t'es jaloux comme un pou, c'est hallucinant. T'as attaqué ton bébé pour boycotter un rencard !

— Pas de commentaire. J peux compter sur toi ?

— Évidemment, je suis déjà derrière le volant, j'arrive dans moins de dix minutes. Pas moyen de louper ça.

— Merci.

Je coupe la communication sur son « hihaaa » et referme mon coffre qui contient l'arme du crime.

J'ai la poitrine dans un étau et je tourne autour de ma voiture en cherchant de l'air. Il faut que Crocsy sorte de ce bar, parce que chaque minute qui passe me rapproche d'un pétage de plombs monumental. Je me suis raconté un tas d'histoires pour expliquer mes réactions, mais Luke a raison : je crève de jalousie.

OceanofPDF.com

Juliet

Assise face à Martin, mon menton calé dans ma paume, c'est la quatrième fois que je me répète qu'il est le meilleur candidat que j'ai rencontré. Il a de l'humour, il est intelligent, respectueux, et c'est facile de tenir une conversation avec lui. Je sens que je lui plais et je lutte pour ne pas être parasitée par Rafael et son attitude depuis le *Purple Bay*. Il est distant et antipathique, un vrai bonheur !

Chaque fois que mon esprit dérive sur ce foutu skateur, je m'imagine le pousser hors de mon crâne et fermer la porte à double tour. *Du vent, le prof de math !* J'ai conscience que j'aimerais être plus que son amie, mais ce n'est pas ce qu'il veut, lui, alors je me secoue pour passer à autre chose. Après tout, ça devrait me convenir, c'est ce que j'avais exigé quand il a décrété que nous étions faits pour être potes. Il m'avait prévenue qu'il était comme ça, et j'étais d'accord.

Une part de moi désire prouver à Rafael qu'il s'est trompé sur la Love Machine et lui faire payer ses remarques narquoises. Une autre espère aussi le rendre un peu jaloux, mais celle-ci est affreusement pathétique.

Quoi qu'il en soit, je suis motivée à me surpasser et, objectivement, j'ai au moins réussi à avoir envie de nouer quelque chose avec une personne.

Maintenant, à moi de le mettre en application avec une personne qui en a envie aussi.

— Juliet ?

Je cligne des yeux et les reporte sur Martin.

— Je suis barbant ? Merde, je suis barbant, il souffle en ouvrant de grands yeux rieurs.

— Pas du tout ! Je suis désolée, ça m'arrive souvent d'être happée par mes pensées, ça n'a rien à voir avec toi, promis.

Bon sang, Tory dit que ce rencard va dépoter, et je le sabote toute seule en rêvassant d'un mec qui s'est en plus montré désagréable pas plus tard que tout à l'heure. *Du vent, j'ai dit !*

J'ai à peine formulé cette pensée que mon portable vibre sur la table. La notification me tire un bruit de gorge rauque.

SKATEURK : Alors, ça donne quoi ?

Tiens donc, il a envie de parler, maintenant ? Je suis sûre qu'il s'attend à ma réponse habituelle. Il va être déçu.

JULIET : On dirait que la narine de Tory a réellement un don. Il est chouette, et sa petite sœur a une paire de patins Impala. Je pourrai lui donner des leçons ! Si ça continue comme ça, je le laisse m'embrasser sur le chemin du retour, et *hasta la vista la Lova Machina*.

J'appuie sur « envoyer » et repose mon téléphone, face cachée. Oh oui ! Je compte bien embrasser Martin, s'il est partant.

Lorsque l'heure est écoulée, nous ressortons du *Corner* et arrivons près de la voiture de Rafael, facilement repérable. Son conducteur est debout sur

le trottoir, dos à nous, et je remarque aussitôt qu'il n'est pas seul. Luke est présent aussi, et j'ai d'office un mauvais pressentiment en les voyant ensemble.

— Dis donc, Crocsy, t'es splendide ! me lance celui qui fait du base-ball dès qu'il m'aperçoit par-dessus l'épaule de Rafael.

L'insupportable skateur ne se retourne même pas. Il ne m'aura pas lâché un regard, ce soir.

— Je suis Luke, reprend ce dernier en tendant la main à Martin.

Sa manière de nous détailler me met mal à l'aise. Je tire spontanément sur les pans de ma jupe.

— Qu'est-ce que tu fais là ? je l'interroge.

— Le pneu de Raf est à plat, je suis venu pour assurer le trajet du retour. Aucun risque d'embûche avec ma chance et moi.

Je scrute les roues de l'Alfa Romeo et repère celle qui est crevée. Une vague de stress me traverse des pieds à la tête à l'idée de m'asseoir dans la voiture de Luke, et je cherche spontanément le regard de Rafael. Il s'est tourné de quelques degrés mais est concentré sur son capot, hermétique à ma présence. Un fossé immense semble se matérialiser entre nous. C'est l'opportunité de monter avec un autre chauffeur, mais ça signifie aussi que ce qui nous lie Rafael et moi est terminé. Une colère sourde teintée de tristesse éclate en moi.

— C'est gentil à toi. Merci ! je lance d'une voix forte en espérant une réaction.

Aucune. Luke jette un coup d'œil vers son pote muet, recule jusqu'à sa portière arrière et l'ouvre en faisant signe à Martin de prendre place. On repassera pour la galanterie, mais je veux me tirer d'ici.

Mon rencard est à peine rentré que Luke lui claque presque la portière dessus. Je m'apprête à descendre du trottoir pour atteindre celle opposée, mais Luke s'interpose.

— Désolé, Juliet, j'ai de la place que pour un seul passager.

— Quoi ?

— Mon choix se tourne vers Martin. Solidarité masculine. Qui suis-je pour lutter contre ça ?

— Très drôle, je souffle en me décalant d'un pas pour le dépasser.

— Tu ne peux pas monter, il s'interpose à nouveau.

— Luke, les blagues les plus courtes sont les meilleures.

— Je suis au complet, il persiste.

Je cligne des yeux avant de lorgner sa Ford. *À quoi il joue ?*

— Je compte encore deux places dans ta voiture.

— Ouais, mais j'dois faire un détour par l'aéroport pour récupérer Ramos Fernando.

— Qui ?

— Ramos Fernando, le cousin mexicain d'Adam.

— Adam a un cousin mexicain ?

— Yes, un mec en or. Il vient passer un mois en Floride et il débarque avec d'énormes valises. Elles vont occuper le coffre et la moitié de la banquette arrière. Désolé.

— Martin est au courant de ce détour ? je rétorque.

— Martin, t'es d'accord ? demande Luke en se tournant vers sa voiture. Il a dit oui, il ajoute aussitôt, conscient tout autant que moi qu'il n'a rien entendu à l'intérieur.

Sidérée par ce qu'il se passe, je me tourne vers Rafael et ne loupe pas son rictus satisfait. Il a manigancé un truc, j'avais raison de me méfier !

— Toi ! Tu as...

— T'en fais pas, Raf est capable de changer une roue en un temps record, intervient Luke avant que je ne termine. T'étais au courant qu'il a remporté le championnat du monde ? Il est d'une humilité décoiffante, il n'en parle jamais.

Il tape sur l'épaule de son complice, saute du trottoir et m'envoie un au revoir avant de bondir sur son siège. Je suis trop stupéfaite pour réagir, et le

voilà déjà au bout de la rue.

Par la vitre arrière, je vois le visage surpris de Martin. *C'est quoi, ce délire ?*

— T'as intérêt à m'expliquer ce qu'il vient de se passer, Rafael.

Je croise enfin son regard, et ce que j'y lis me couvre de chair de poule. Un mélange de fureur, de vice et de... aucune idée, mais c'est nouveau. *Et déconcertant.*

— Mon pneu a éclaté, Luke était en route pour l'aéroport, il a fait un détour.

Son timbre nonchalant me donne envie de l'étrangler.

— Tu me prends pour une conne ? Ramos Fernando, sérieusement ?

— Je ne l'ai jamais rencontré mais je n'entends que du bien de lui.

— Luke s'est foutu de moi. Vous vous foutez de moi tous les deux !

— T'es encore jamais montée dans une autre bagnole que la mienne. Peut-être qu'il a pas voulu balancer ta peur devant Martin, il avance en haussant les épaules.

Ça pourrait être plausible, mais l'odeur de fourberie qui flotte dans l'air est trop présente pour que je me fasse avoir aussi naïvement. Y'a autre chose, mais quoi ?

— Tu as tout orchestré, je l'accuse en le pointant du doigt. Avoue ! Tu fais la gueule depuis le *Purple Bay*, t'as pas supporté l'idée que la Love Machine puisse fonctionner ! C'est du sabotage en bonne et due forme !

— Tu crois vraiment que j'irais jusqu'à crever mon pneu pour ça ?

Même si une part de moi aimerait qu'il ait saboté sa roue pour m'empêcher d'embrasser Martin, j'admets que j'ai beaucoup de mal à y croire. Il chérit sa voiture autant que sa Krooked, je ne l'imagine pas une seule seconde commettre un tel acte de barbarie pour moi. Est-ce que c'est encore la Love Malédiction qui frappe ?

Je croise les bras sur ma poitrine en lâchant un souffle mécontent. *On dirait bien...* Je n'arrive pas à croire que ce rendez-vous se conclue ainsi.

Ce n'est pas comme ça qu'il devait terminer ! Pas une fois de plus avec Rafael, qui ne...

— Fait chier !

Comment je peux me persuader qu'être son amie me suffit si je finis inlassablement mes rendez-vous en sa compagnie ?

— Je dois changer cette roue, il annonce en allant vers le coffre.

Il l'ouvre et se penche à l'intérieur. Je réprime la pulsion de le pousser dedans pour l'y enfermer.

— C'était *la* soirée ! je déclame. Ça se passait nickel, pour une fois. Je faisais du bon boulot, je suis sûre que j'aurais pu conclure et qu'il embrasse super bien. Je n'ai même pas eu le temps de prendre son numéro, en plus !

Un fracas métallique résonne dans le coffre, accompagné d'un juron en espagnol.

— Foutue bagnole ! je m'énerve en donnant un coup de pied dans la roue à plat.

Rafael claque son hayon avec hargne et brandit son cric vers moi.

— N'insulte pas ma voiture, Juliet.

Sa voix est tendue et ses gestes saccadés tandis qu'il s'accroupit près de sa jante.

Je fulmine pendant qu'il officie et, lorsqu'il a terminé, je grimpe à l'avant. Vu les événements, la narine de Tory n'est pas si fiable. Je décide de lui envoyer un texto pour lui demander des explications quant à ce fiasco.

JULIET : Ta narine gauche est nulle. Archinulle. Nulle à chier.

TORY : Tes vilaines pensées sont absorbées par mon talisman.

JULIET : On verra si ton talisman m'empêchera de te tirer les cheveux.

TORY : Pourquoi il y a si peu d'amour dans ton cœur ?

JULIET : Parce que je viens de vivre mon cinquième désastre, que j'aurais pu m'épargner si tu ne m'avais pas convaincue de repartir pour un dernier tour. Alors mon cœur est au chômage !

TORY : File-moi les détails.

Je lui raconte le déroulé des événements en soufflant tous les cinq mots tapés. Rafael me lance des coups d'œil réguliers tout en traversant la ville pour me ramener chez moi. Enfin, j'imagine, puisqu'il ne m'a pas proposé autre chose. *Et c'est tant mieux, vu son humeur de chien.*

TORY : T'es déjà rentrée ?

JULIET : Non, je suis encore en voiture. J'arrive chez moi dans quinze minutes environ.

TORY : Hum...

JULIET : Quoi ?

TORY : Rien, on en reparle demain matin.

Je suis sur le point d'insister quand je repère un énième coup d'œil du conducteur dans ma direction.

— Quoi ? je lance.

— Tu n'arrêtes pas de souffler. L'habitacle est en train de se remplir de ton dioxyde de carbone, j'ai des vertiges et je crois que je ne sens plus ma jambe gauche.

— Désolée d’être légèrement énervée que ta voiture ait fait foirer mes plans amoureux !

En entendant ça, il pousse un grognement et, sans prévenir, il ralentit et se déporte à droite. Je n’ai pas le temps de lui demander ce qu’il fabrique qu’il est déjà dehors, à s’éloigner vers un mur d’arbres épais.

OceanofPDF.com

Juliet

L'idée qu'il s'arrête pour pisser me traverse l'esprit, mais malgré l'obscurité, je le devine faire les cent pas entre les troncs. Qu'est-ce qu'il fait ?

Je me détache et le rejoins.

— J'ai peut-être ce que tu cherches ?

Il se fige, opère un demi-tour et vient se dresser devant moi.

— C'est quoi, cette nouvelle obsession d'embrasser un mec ? il me crie presque au visage.

Son agressivité me cueille comme une baffa.

— J'en ai envie ! je rétorque de la même façon. Tu devrais me féliciter, je me sors les doigts. C'est pas ce que tu m'avais conseillé quand tout a commencé ?

— Pas pour que tu les fourres je ne sais où à la place !

— J'ai te signale que j'avais prévu de me servir de ma bouche, pas de mes doigts !

Je me rends compte de l'horrible double sens de cette phrase lorsque je l'entends résonner dans ce parc désert et, surtout, en écopant d'un regard noir de Rafael.

— Arrête de me regarder comme si j'étais débile ! Un malheureux baiser, sans déconner, je ne demandais pas la lune !

— Avec un type que tu connais depuis une heure ?

Non, mais de quoi je me mêle ?

— Parce que toi, t'es du genre à attendre le deuxième rendez-vous ? Et puis j'vois pas ce que ça peut te faire comment et quand j'utilise ma bouche ! Alors oui, au bout d'une heure, voire moins la prochaine fois ! Dix minutes ! je braille en agitant mes bras dans tous les sens.

Je m'emballe pour avoir le dernier mot, parce que la façon dont Raf me juge me soûle. Il me rend cinglée à ne voir en moi qu'une gamine divertissante.

— Tu sais quoi, Rafael, je vais rentrer à pied et je roulerai une pelle au premier gars que je croiserai, j'abuse sans me démonter. Et je recommencerai demain et tous les jours suivants, si l'envie m'en prend !

— Et t'espères que j'arrête de te regarder comme si t'étais débile, en balançant des conneries pareilles ? il s'emporte.

— Va te faire foutre ! Je vais multiplier les rencards avec la Love Machine et je lécherai la langue de tous les Clay du campus !

Je raconte n'importe quoi. Je ne sais pas ce qui me prend ni ce que je recherche, mais le fait que ça mette Rafael hors de lui me donne une énergie dévastatrice.

L'un en face de l'autre, on doit ressembler à deux lions dans une arène. Le vent qui souffle soulève les pans de ma jupe. Rafael baisse les yeux sur mes jambes avant de les river aux miens.

— T'es prête à embrasser n'importe qui ? T'es sûre de toi, Crocsy ?

— Oui, je réaffirme d'une voix forte.

Il lâche une espèce de rire bref et s'apprête à me dire quelque chose, mais je parle avant lui.

— Quoi, tu veux une preuve ? Ne bouge pas, j'articule en survolant les alentours. Y'a sûrement un mec pas loin qui sera d'accord p...

D'un mouvement brusque, Raf attrape le col de mon pull, je me sens partir en avant, et ce sont ses lèvres qui amortissent ma bouche. Sa langue tape contre la mienne, mes yeux s'agrandissent, et une bombe explose derrière mes côtes.

Je copie ses mouvements sans parvenir à rendre mes pensées cohérentes.

C'est un baiser brut et nerveux, alimenté par une tension dont je suis sûrement à l'origine, mais il n'en reste pas moins puissant pour mon cœur en friche. Rafael est le premier que j'embrasse depuis Owen.

Trop choquée de revivre ces sensations presque oubliées, je m'accroche à son poignet et le laisse donner le rythme. Il embrasse super bien, j'en ai des frissons partout, mais ça va plus loin que ça. Il ne me faut qu'une poignée de secondes pour admettre que je suis bien plus mordue que ce que je croyais. *C'est lui que j'avais envie d'embrasser depuis le début. Pas Martin, pas n'importe qui, mais lui.*

Je suis sur le point de poser une paume contre sa poitrine quand il rompt abruptement le contact entre nous. Heureusement qu'il me retient encore par le col, parce que j'ai la tête qui tourne. Il respire vite et fort en me dévisageant.

— Tu voulais rouler une pelle ce soir, c'est cadeau, il assène d'une voix hachée, sa bouche toute proche de la mienne.

Je cligne des yeux comme si un vaisseau extraterrestre m'avait enlevée et relancée sur Terre sans explication. Un froid polaire s'abat sur moi. Bon sang, il ne vient quand même pas de m'embrasser avec un aplomb hors du commun dans le seul but de me faire taire ? Cette éventualité me tord l'estomac, je refuse de la laisser sans réponse.

— Recommence.

Ma voix n'est qu'un léger murmure.

— Recommence.

Une plainte, une supplique, que je pose à la lisière de ses lèvres sans les toucher. Je me sens vulnérable et inquiète d'avoir autant besoin qu'il m'embrase à nouveau, mais j'en meurs d'envie.

— Reco...

Ses paumes attrapent mes joues, et sa langue râpe contre mes dents en revenant dans ma bouche. *Oui...* Elle tourbillonne autour de la mienne comme une tornade de force dix. J'ai soif de lui, et sa façon de m'embrasser m'abreuve de mille et une sensations. Le froid polaire s'est transformé en brasier, et lorsqu'il me fait reculer et que mon dos bute contre un arbre, j'oublie totalement l'endroit où nous nous trouvons.

On ne m'avait jamais embrassée comme ça. *Je n'ai jamais embrassé quiconque comme ça.* Pour la simple et bonne raison que je ne suis plus celle que j'étais. *Exit* celle qui rend un baiser pour rassurer l'autre ou qui l'étreint pour contenir ses fissures. Pour la première fois, je me sens en accord, sincère et entière. J'ai réussi à devenir cette personne-là, et Rafael me prouve qu'on peut vouloir de moi ainsi.

L'euphorie m'envahit, je m'agrippe à ses cheveux et approfondis notre baiser. J'en veux plus, tout de suite. Alors que je suis submergée par son odeur omniprésente et son goût dans ma bouche, mes mains quittent sa nuque, longent ses bras jusqu'à ses flancs et se posent sur ses hanches. J'ai envie qu'il se fracasse contre moi, qu'il secoue chacune de mes cellules.

Je glisse mes index dans les passants de son jean et tire pour amplifier le contact. La collision se produit pile au bon endroit, deux grognements résonnent dans ma bouche, et notre baiser bascule dans une nouvelle dimension. Un multivers de sensations branchées sur la même fréquence.

Rafael ne portant pas de ceinture, je n'ai qu'à tirer d'un coup sec sur son jean pour qu'il tombe à ses pieds. Il relève ma jupe, nos sous-vêtements se frottent l'un à l'autre, et je gémis de plaisir.

Je suis déjà à bout de souffle et trempée quand ses doigts pincent mon aine avant de se glisser sous ma culotte. Lorsqu'ils s'imprègnent de mon

excitation, un long gémissement vibre dans ma gorge. Mes reins s'enflamment et se cambrent, j'enfonce mes ongles dans ses épaules pour qu'il saisisse mon impatience de sentir ses doigts s'aventurer plus loin.

Nous n'avons pas cessé de nous embrasser avidement, mais dès que son index et son majeur me pénètrent, l'arrière de mon crâne tape contre le tronc derrière moi. La montée de plaisir est immédiate, je scrute les étoiles qui apparaissent entre les branches au-dessus de ma tête.

La bouche de Rafael s'empare de mon cou, et j'atteins un nouveau degré d'enivrement au moment où ses dents se joignent à son assaut. Ma main cherche un écho chez lui, elle disparaît sous l'élastique de son caleçon et s'approprie sa chair durcie.

Sa bouche s'immobilise sous mon oreille, sa paume qui tenait ma nuque claque contre le bois au-dessus de mon crâne, et ses doigts en moi changent de cadence pour se caler sur mes va-et-vient brefs mais puissants.

Son visage s'éloigne, nos prunelles s'épinglent et se défient. Une course-poursuite s'enclenche alors entre nous, à qui fera jouir l'autre en premier. Les yeux dans les yeux, je contemple son désir croître, sa respiration devenir de plus en plus rapide, et c'est le spectacle le plus excitant que j'aie pu voir.

J'aime la compétition, surtout quand mon adversaire est un foutu skateur. Mais quand il courbe ses doigts et presse son pouce sur l'accélérateur, une bouffée de jouissance me paralyse, et il atteint la ligne d'arrivée le premier.

Il ne me lâche pas des yeux tout du long tandis que les battements de mon cœur se mélangent à ceux de mon intimité. Ma vision est voilée, je discerne à peine la barre formée par les sourcils de Rafael. Sa mine sombre devrait attirer mon attention, mais mon cerveau est encore trop éparpillé.

Ma main toujours dans son boxer, je m'apprête à reprendre là où j'en étais, mais il m'échappe tout à coup. Rafael a reculé d'un pas, son torse monte et descend, et ses lèvres sont pincées.

— Pourquoi tu t'éloignes ? je halète.

— J'peux pas faire ça.

Tête baissée, il remonte son pantalon et recule pas à pas en prenant de grandes inspirations. J'aimerais accéder à ses iris pour décrypter ce qui se passe sous son crâne, mais il fixe ses pieds du regard à présent.

— Pourquoi ?

Il s'éloigne encore. Je suis comme scellée au tronc d'arbre alors que je voudrais avancer vers lui pour retrouver son contact.

— Il vaut mieux qu'on rentre, il annonce en enfonçant ses mains dans ses poches.

Juliet

Retenue par l'arbre, je suis incapable du moindre mouvement, comme si bouger allait me faire chavirer. Mon corps tressaute encore du plaisir qu'il vient de retrouver après deux années de sommeil, mais quelque chose d'autre s'est aussi éveillé. *Quelque chose de sombre et douloureux*. Il n'y a pas un bruit, hormis celui des chaussures de Rafael qui s'éloignent. J'aime le silence en temps normal, mais celui-ci offre à mon brouhaha intérieur tout le loisir de me submerger.

Je finis par trouver la force de me mettre en marche et avance vers la voiture en chancelant. La main sur la poignée, j'hésite à entrer, mais le besoin de comprendre ce qui arrive à Rafael l'emporte sur le reste.

Je m'assieds et boucle ma ceinture comme une automate. Dès que le clic résonne, Raf quitte le bas-côté et reprend la route sans un mot. Je l'observe en quête d'une réponse, d'une parole, d'un indice, n'importe quoi qui expliquerait ce qu'il se passe, mais il reste affreusement hermétique à ma présence.

Les premières bornes défilent et le silence perdure. Je ne sais même pas quoi dire, quoi demander. Ça a toujours été simple entre nous, qu'est-ce qui a changé ? Est-ce que c'est m'embrasser qui... Non, il était déjà différent

ces derniers jours. Peut-être que c'est moi qui suis différente, mais cette possibilité m'inquiète tout autant.

Je ne suis jamais celle qui pose les questions, mais là, j'ai besoin d'avoir des réponses avant qu'il ne me dépose chez moi.

— Est-ce qu'on peut en parler ?

— Parler de quoi ?

Il est sérieux ?

— J'en sais rien. Au hasard, de ta langue au fond de ma bouche et de tes doigts au fond de m...

— Y'a rien à dire, il m'interrompt sèchement.

Sa réaction est incompréhensible, Rafael est un garçon gentil et à l'aise avec ces choses-là. Pourquoi est-ce qu'il se comporte aussi mal tout à coup ?

Je redouble d'efforts pour rester calme malgré la colère qui naît en moi.

— Qu'est-ce qui te prend ? je l'interroge en frottant la peau de mes cuisses. Ça te pose un problème qu'on se soit embrassés ?

Sa mâchoire se contracte, il respire par le nez mais garde la bouche fermée. Pas moyen de le lâcher, ce que nous venons de faire implique un minimum de respect.

— Si tu regrettes...

Je suis tentée de lui dire de ne pas s'en faire pour moi, que je m'en remettrai. Après tout, je me suis relevée de pire que ça. Mais la douleur qui se diffuse dans ma poitrine ne me leurre pas. J'étais déjà attirée par lui avant ce soir, mais maintenant que j'ai découvert les sensations provoquées par sa bouche et ses mains, que j'ai goûté à ce que pourrait réserver autre chose qu'une amitié platonique, revenir en arrière sera un coup de massue.

— Si tu regrettes de m'avoir embrassée parce que tu préfères qu'on soit seulement amis, dis-le.

Le dire à voix haute m'écorche la bouche, mais je tiens bon. Je tâcherai de m'en contenter, je ne peux pas l'obliger à m'ai...

— On n'est pas amis, toi et moi.

Alors que ses mots aussi acides qu'une insulte me claquent en pleine figure, je mords l'intérieur de mes joues pour contenir mes émotions.

— Pa... Pardon ?

Ma voix chevrotante attire son regard une seconde.

— Laisse tomber.

Il croit pouvoir me sortir un truc pareil alors qu'il me bassine avec sa foutue amitié depuis des lustres puis s'arrêter là ?

— Tu te moques de moi ? C'est toi qui revendiques notre amitié depuis le début et qui le répètes chaque fois que t'en as l'occasion. « Je suis ton ami, Juliet », je le singe sur un ton acerbe. « C'est ce que font les amis, Juliet. » Et maintenant, tu me balances l'inverse sans t'expliquer ? C'est quoi, ton problème, putain ?

Il s'accroche à son volant en plissant les yeux, comme s'il était déchiré par ses pensées. Ce baiser a déclenché quelque chose chez lui, qui nous dépasse tous les deux.

Je jette un coup d'œil à la route, on est bientôt arrivés chez moi, et je refuse de sortir de cette voiture sans que les choses soient claires.

— Réponds !

— J'en ai ras le bol ! il gueule tout à coup. J'en ai marre, Juliet ! Marre de toi, marre de tout ça !

Je pose spontanément mes doigts sur ma bouche en regardant la sienne.
Aïe !

— Et t'as attendu de m'avoir embrassée pour m'annoncer ça ? j'articule en sentant ma fureur croître. C'était quoi, l'idée ? Tester la marchandise pour vérifier ?

— Non, je l'ai compris à ce moment-là !

Merveilleux.

— J'arrivais à supporter un tas de trucs avant que...

Il pousse un grognement furieux.

— Avant que quoi ?

— Avant que j’aie envie de plus que ça !

Quoi ? Une joie irréprensible m’assaille, mais sa colère me prive du soulagement que je devrais ressentir. Il évoque ses sentiments comme si c’était la plus grosse épine qui se soit enfoncée dans son pied.

— Mais moi aussi, j’ai envie de plus que ça ! Alors quel est le souci ? Pourquoi tu te comportes comme un connard ?

— Je te parle pas de baiser dans les bois, Juliet ! il assène. Ça, je peux le faire avec n’importe qui.

Ça n’a aucun sens. Est-ce qu’il s’inquiète que je me transforme en petite copine étouffante ?

— Toi et moi, on s’entend bien, on est pareils sur un tas de points. Ça ne change rien, je ne comprends pas ce qui est soudain si compliqué. Au contraire...

Au contraire, il est le petit ami parfait pour la Crocsy de Miami.

— Qu’est-ce qu’il s’est passé dans cette bagnole, Juliet ?

Cette question, il me l’a posée plusieurs fois. C’est notre façon de nous assurer que nous restons sur la même longueur d’onde, que ni lui ni moi ne cherchons à nous faufiler là où il ne faut pas. J’ai visé juste, il flippe.

— Qu’est-ce qui est arrivé à ta jambe ? je récite pour le rassurer.

Il prend une grande inspiration et bloque son souffle. Voilà, rien n’a changé pour lui non plus.

— J’ai eu un accident de voiture, il assène d’une voix glaciale.

Je cligne des yeux, hagarde. *Non.*

Il est sérieux, ce n’est pas l’une de ses histoires à dormir debout. *Non.*

— Je roulais trop vite, je me suis laissé distraire et j’ai perdu le contrôle de ma caisse.

— Tais-toi... je murmure.

Ma bouche s’ouvre, et un souffle bref s’en échappe. Il n’était pas censé répondre à cette question. C’était notre rempart, notre accord tacite, mon

gilet pare-balles. Ça ne marche pas comme ça entre nous. Soudain, toutes mes couches de protection me sont arrachées. Mes jambes s'agitent, l'habitable devient étouffant, et je me mets à respirer de plus en plus vite.

Ma réaction lui tire une grimace acide.

— Tu serais jamais remontée en voiture si je te l'avais dit. Mais je regrette de pas l'avoir fait, ça m'aurait épargné toute cette merde.

Sa phrase claque dans l'air. Au tout début, c'est une évidence, je n'aurais pas réussi à surmonter mon angoisse en ayant connaissance de cet élément. Ça aurait été une réaction irrationnelle, mais j'aurais fui. Ensuite, par contre... j'aurais également fui, mais pour une raison différente. Je n'aurais pas eu peur de lui à cause de ça, mais le fait qu'il se dévoile aurait fait émerger une autre crainte. Celle que je ressens maintenant et qui m'occupe tout entière quand il reprend la parole.

— Alors ? Qu'est-ce qu'il s'est passé dans cette bagnole, Juliet ?

Il a besoin que je lui réponde. Il a besoin que...

— Ne me demande pas ça, je murmure en sentant les larmes monter. Tu peux me poser toutes les questions que tu souhaites mais pas celle-ci.

Il me regarde longuement, comme pour m'offrir quelques secondes pour changer d'avis. Je me recule le plus possible contre la portière, mon cœur se révolte dans ma poitrine, comprenant que nous sommes dans une voie sans issue. Et Rafael le comprend aussi.

— Et c'est justement pour ça que j'ai pas pu continuer tout à l'heure. J'avais tort sur toute la ligne. Être ton ami est insupportable, Juliet. Tu me balances des miettes comme si j'étais un animal qui te tenait compagnie et tu te demandes pourquoi c'est soudain si compliqué pour moi de ressentir ce besoin viscéral d'être plus que ton pote ? Tu ne me donnes rien du tout ! J'ai l'impression de passer mon temps à courir après une inconnue et je me suis jamais senti aussi à la traîne de toute ma vie. Je déteste ça. Alors, tu sais quoi, j'abandonne.

La souffrance peut revêtir bien des formes, mais celle-ci... impossible d'en définir les contours. Elle me submerge comme une ombre immense et étouffante.

— Tu étais d'accord avec ça, je peine à rétorquer.

— Ouais, jusqu'à ce que je me rende compte que j'avais des sentiments pour toi. J'ai pas envie de tomber amoureux d'une fille inatteignable. D'une fille qui ne me rendra rien de ce que je lui offrirai. Peut-être que ça fait de moi une fleur bleue, mais à ton avis, qu'est-ce que ça fait de toi ?

Une fille au fond d'un ravin, qui a eu toutes les peines du monde à remonter la pente. Il n' imagine pas les dégâts qu'il est en train de provoquer. Je croyais m'être relevée du pire, mais ce coup-là...

— J'peux pas.

Il ferme les yeux une seconde. Je suis clairement en train de lui briser le cœur, mais lui dévoiler la vérité est au-dessus de mes forces.

— Alors c'est terminé, il annonce d'une voix plate en les rouvrant.

— Pourquoi tu fais ça ?

— Parce que j'te veux, mais pas comme ça. Être ton ami dans ces conditions est déjà devenu invivable, alors plus... je n'en suis pas capable. Cette Juliet-là, je n'en veux pas.

Tout ce sur quoi j'avais basé ma relation avec Rafael vole en éclats à la seconde où il dit ça. *Cette Juliet-là, je n'en veux pas.* Je croyais que la nouvelle moi avait trouvé sa place, il le fallait, mais son rejet détruit mes fondations fragiles. Je sens des larmes couler sur mes joues et un sanglot m'échapper. Je suis en train de m'effondrer et, tout à coup, je ne vois que sa souffrance alors que je le repousse. Sa colère, alors qu'il conduit. Comme ce soir-là, il y a deux ans. *Danger.*

— Rafael, ralentis, s'il te plaît.

Une sensation de déjà-vu assaille mon esprit, et ma bonne vieille peur ressurgit, comme si elle attendait ce moment impatiemment. La situation m'échappe.

— Ralentis, s'il te plaît, je répète.

Rafael a toujours été un chauffeur très attentif à mes craintes, mais là, je parle à un sourd. Mon rythme cardiaque accélère, et j'ai du mal à respirer. La ceinture m'opprime, je me sens piégée. Tout ce que j'ai ressenti ce soir-là avec Owen revient comme si je n'étais jamais sortie de sa voiture et que la scène se rejouait. Mon corps est tendu dans l'attente de l'impact, c'est insupportable.

Dieu merci, ma maison apparaît au bout de la rue, et mes doigts gelés cherchent l'attache de ma ceinture.

— Arrête la voiture !

Mon cri le fait piler net. J'ouvre la portière en la repoussant avec mon pied et me propulse à l'extérieur. Je tombe à genoux sur le trottoir, mes jambes refusant de fonctionner. J'ai un haut-le-cœur et enfonce mes ongles dans le bitume. Il y a moins de vingt minutes, ils griffaient les épaules de Rafael, mais tout ça semble être un très lointain souvenir.

Sous mon nez, ses baskets apparaissent. Maintenant que je suis sortie, la panique se transforme en rage.

— Je t'ai demandé de ralentir !

— Je roulais à une vitesse normale, il réplique froidement. T'as dégoupillé toute seule, pile au moment où tu t'es retrouvée dans ce cul-de-sac. Tu vois pas que cette peur en voiture n'est qu'une excuse pour camoufler ton incapacité à te comporter normalement avec les autres ?

— Va te faire foutre.

— Tu sais quoi, Juliet, y'a des accidents tous les jours, et les gens ne restent pas bloqués deux ans là-dessus. Il serait temps que tu passes à autre chose ou que tu trouves un autre prétexte à tes réactions !

Je ressens la virulence de ses paroles s'enfoncer dans mon ventre avec la force de boulets de canon. J'ai envie de le frapper, de le mordre, de le griffer, de décharger toute la douleur que son comportement et ses mots provoquent en moi. Mais mon corps et mon esprit ne sont pas solidaires. Je

suis pétrifiée. Pas une larme ne s'échappe de mes yeux, mais les sensations qui tourbillonnent entre ma tête et ma poitrine valent un seau entier de sanglots. Parce qu'au-delà du coup de poignard qu'il vient d'infliger à mon cœur, c'est toute ma personne que je remets en question. Encore. Mais cette fois, je ne sais plus quelle direction emprunter pour trouver cette solution que je cherchais désespérément et que je pensais avoir enfin dénichée.

— Tu te caches derrière des excuses, il revient à la charge sans me ménager. Pourquoi tu te comportes comme ça, Juliet ? Pourquoi tu cherches autant à te tester tout en te terrant dans un putain de trou ? Pourquoi tu te sers de cet accident de voiture pour justifier tout ce que tu ne parviens pas à affronter ?

Ses questions en rafale agissent comme des lanières de cuir contre ma peau. Je le déteste.

— Tu n'as aucune idée de ce dont tu parles ! je hurle en bondissant sur mes pieds.

— La faute à qui ? Y'a un truc que je sais, par contre, c'est pas d'un chauffeur dont t'as besoin mais d'aller te faire soigner. Un putain d'accident de voiture ne rend pas les gens aussi tordus.

Le vase est plein. Il déborde. Non, il explose, et aucun de nous deux ne s'attend à ce qui arrive. Je hurle. Je hurle en le regardant droit dans les yeux et en frappant sa poitrine avec mes poings. Je hurle, et il en perd toute contenance parce qu'il se tient face à une Juliet qu'il n'a jamais vue. Je hurle ce cri que je retiens prisonnier depuis deux ans et qui a décidé de s'évader ce soir, emportant avec lui ce qui suit.

— C'était pas un accident ! je crache avec la puissance d'un désespoir retenu.

Quelque part dans mon esprit, un fracas métallique tonitruant résonne en écho à mes paroles, et mes yeux s'écrouillent d'effroi.

Je plaque mes deux mains contre ma bouche, comme si ça pouvait changer ce qui vient de se passer, mais il est trop tard. Le visage de Rafael

se transforme en un claquement de doigts, virant de la colère à la sidération.

— Qu... Quoi ?

OceanofPDF.com

Juliet

Je jette un coup d'œil vers Owen tandis qu'il conduit. J'ouvre la bouche, la referme aussitôt et reporte mon regard sur la route. J'ai mal au ventre, sans que ça n'ait rien à voir avec les virages ou ce que j'ai avalé ce soir. C'est ce que je m'apprête à faire qui me tord les boyaux. Je repousse ce moment depuis des jours, pour ne pas dire des semaines. Pourtant, je ne peux plus continuer à jouer cette comédie. Ça va faire mal sur le coup, mais il n'y a jamais de bon moment pour ces choses-là. Il faut que je le dise à Owen.

J'ai subi cette soirée d'un bout à l'autre, un ultime effort pour ne pas la lui gâcher ni l'afficher devant ses amis. Maintenant que nous sommes sur le chemin du retour, il est temps que je le fasse.

— Qu'est-ce que t'as, ce soir ? il râle en me lançant un regard agacé. T'as tiré une de ces tronches chez Murray. T'aurais pu faire un effort, je l'avais plus revu depuis un bail. J'étais content de lui présenter ma nana, et tu m'as foutu la honte à te la jouer coincée.

Évidemment, il n'y a que lui qui soit important et l'image qu'il renvoie. Il faut que ça s'arrête.

— J'étais fatiguée.

Allez, dis-lui !

— Tu mens, y'a autre chose. J'te connais par cœur, Juliet, tu me la fais pas.

Me connaître par cœur... Je l'ai cru pendant longtemps, mais je me dis de plus en plus que j'ai été exactement celle qu'il voulait que je sois. Celle dont il avait besoin. Il m'a tout de suite aimée si fort, j'étais presque reconnaissante et, de fil en aiguille, satisfaite de lui donner ce qu'il lui fallait. Sauf que je me reconnais de moins en moins. Et les rares moments où je tente de m'émanciper de ce personnage, Owen ne le supporte pas. Je me sens étrangère à moi-même, alors que lui ne connaît que cette fille-là. Par cœur, ouais...

— Y'a autre chose, tu as raison.

Je pose mes paumes sur mes cuisses et prends une grande inspiration. C'est maintenant ou jamais.

— J'ai beaucoup réfléchi ces dernières semaines et je... je pense qu'il est préférable qu'on se sépare.

Je me suis répété cette phrase une centaine de fois, dans ma chambre, dans le bus, dans la salle de bains, mais en cet instant, elle sonne terriblement mal. Si le soulagement de la livrer enfin est perceptible, l'angoisse de ce qu'elle va générer chez Owen prend toute la place dans mon esprit. J'en ai les mains glacées et le souffle fou.

Il reste muet quelques secondes. Du coin de l'œil, je vois les muscles de sa mâchoire tressaillir.

— Tu te fous de moi ?

— Non.

— Tu cherches quoi, ce soir ? À me faire chier ?

— Pas du tout, je...

— T'as quelqu'un d'autre ? il m'interrompt d'une voix sèche.

— Mais non !

— Si c'est quelqu'un que je connais, c'est un homme mort !

— Arrête, c'est pas du tout de ça dont il s'agit.

— Alors pourquoi tu veux me larguer tout d'un coup ?

— Parce qu'entre nous, ça ne fonctionne pas.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? Bien sûr que si. On est pareils, tous les deux. Tu me comprends, tu me complètes, tu me canalises.

C'est précisément ça, le problème. Il se repose sur moi pour tout. Et le pire, c'est que j'ai créé cette dynamique malgré moi. Ce besoin qu'il a de moi, cette tendance à vouloir combler toutes ses failles... C'est à cause de moi, et je compte bien travailler là-dessus pour ne plus reproduire cette erreur. Mais pas avec lui. Notre histoire est dans une impasse.

— Justement, Owen ! C'est pas sain, notre façon d'être. Je ne peux pas être une béquille perpétuellement.

— T'es ma meuf, Juliet.

— Owen, c'est terminé.

Sa colère monte d'un cran, et sa conduite devient plus brusque.

— Calme-toi, je souffle.

— Me dis pas de me calmer, Juliet ! il beugle en enfonçant la pédale d'accélérateur.

Ma bouche s'assèche, et je m'agrippe à ma ceinture de sécurité.

— Qui t'a mis cette idée dans le crâne ?

Je ne réponds pas, entièrement focalisée sur le pare-brise derrière lequel le paysage nocturne défile de plus en plus vite.

— Je t'ai posé une question ! il tonne. C'est ce type avec qui tu parlais à la bibliothèque la semaine dernière ?

— Il me demandait s'il pouvait m'emprunter mon manuel de sciences, je murmure sans oser quitter la route des yeux. Arrête de voir le mal partout.

C'est toujours forcément la faute de quelqu'un, d'après lui. Jamais la sienne.

— Alors qui ?

— *Personne. C'est ma décision.*

— *On n'arrête pas d'aimer les gens du jour au lendemain !*

Il coupe les virages les uns après les autres, accélère et décélère sans raison.

— *S'il te plaît, ralentis.*

— *Tu ne peux pas me quitter, il articule d'une voix sombre.*

— *Tu roules trop vite.*

— *Tu ne peux pas me quitter. J'ai besoin de toi.*

Son ton est sans appel, comme s'il s'agissait d'une vérité absolue.

— *Je ne vais pas me volatiliser, Owen. On sera toujours amis...*

— *Non !*

Son beuglement couplé aux coups de poing qu'il assène au volant me tire un couinement craintif. Je savais qu'il ne prendrait pas bien cette annonce mais je ne pensais pas que ça le mettrait dans un tel état de nerfs.

— *Ralentis, Owen.*

Je transpire et j'ai du mal à respirer. La route pour rentrer chez moi ne m'a jamais semblé si longue, et le ravin que nous longeons est beaucoup trop proche.

Je me sens prise au piège dans cette voiture, et ma peur ne passe pas inaperçue. Je soupçonne même Owen de se venger en se déportant de manière chaotique. Il coupe un énième virage, et je pousse un cri quand une voiture arrive en face.

— *Fais gaffe ! je gémis en enfonçant mes ongles dans le siège.*

L'autre conducteur nous frôle de peu en klaxonnant. Une sueur froide se forme dans ma nuque.

— *Arrête de faire ça ! Tu vas finir par nous tuer !*

Son profil pensif me donne la chair de poule.

— *Owen ?*

— *Si tu m'abandonnes, Juliet, autant crever.*

— *Ne dis pas n'importe quoi !*

— Tu ne peux pas me quitter, Juliet. Toi et moi, on est faits pour être ensemble et tu le sais.

— Ralentis, Owen.

— Toi et moi, c'est pour toujours.

— S'il te plaît, va moins vite.

— À la vie à la mort, Juliet.

Il m'adresse un regard sombre, appuie à nouveau sur la pédale d'accélérateur et, lorsque le compteur affiche un nombre terrifiant, il braque à gauche d'un coup sec.

— Owen, non !

La seconde qui suit, l'asphalte se dérobe sous les roues, et une adrénaline néfaste se diffuse dans mes veines. Mon hurlement reste emprisonné dans ma gorge quand la voiture vole durant un moment qui me semble infini. Et lorsque le premier impact survient, mes muscles sont trop tétanisés pour que ma bouche émette le moindre son. Pourtant, j'entends mes cris désespérés dans ma tête, jusqu'à ce que plus aucun ne me parvienne.

Rafael

La Terre vient de s'arrêter de tourner. Tout est figé autour de moi, y compris Juliet, qui me regarde avec de grands yeux écarquillés, ses mains devant la bouche. Face à moi, c'est enfin la Juliet que j'espérais découvrir, mais je n'avais jamais entendu quelqu'un hurler comme elle l'a fait.

— T'as dit quoi ?

J'ai parfaitement discerné sa dernière phrase mais je n'arrive pas à y mettre de sens. Le désespoir qu'elle a insufflé dans son cri et dans ses mots agit comme un mazout collant qui s'insinue dans mes poumons.

— Ju...

— Va-t'en, elle souffle, au bord des larmes.

— Jamais de la vie.

— Félicitations, tu viens de m'arracher ce que tu tenais tant à savoir. Alors maintenant, dégage !

Je balbutie un non en avançant vers elle. Mon mouvement lui fait l'effet d'un détonateur, son choc se transforme en rage incontrôlable à mon égard.

— Quoi, ça te suffit toujours pas ? Tu veux aussi les détails ? elle crie en me repoussant de ses paumes. Tu veux savoir précisément ce qu'il s'est passé dans cette bagnole, Rafael ? Que mon petit ami conduisait et qu'il n'a

pas supporté que je lui dise que je voulais rompre ? Qu'il a estimé avoir davantage besoin de moi que de vivre et qu'il a envoyé la voiture dans un ravin ? C'est bon, comme ça ? Ta curiosité est rassasiée ? Oh ! Attends, est-ce que je dois en profiter pour m'excuser d'avoir eu peur de remonter en voiture après ça ? D'avoir fait tout mon possible pour ne pas reproduire ce que j'ai provoqué ? Je suis désolée, elle crache en appuyant sur chaque mot. Je suis vraiment désolée d'être terrifiée à l'idée qu'une personne puisse avoir besoin de moi.

Sa poitrine se soulève à un rythme indécent, la mienne est inerte, écartelée par ce qu'elle vient de révéler. Cet aveu est trop lourd à encaisser pour que je puisse organiser mes pensées, mais je veux la serrer contre moi, lui dire que je suis désolé d'avoir réagi de cette manière, que j'en savais rien, que j'ai pas réfléchi parce que je ne m'attendais pas à tomber amoureux d'elle.

Je tends mes bras dans sa direction, mais elle saute en arrière.

— Mes prétextes et moi te souhaitons une bonne soirée, elle conclut sur un timbre éraillé.

Elle fait volte-face vers sa maison, devant laquelle j'aperçois ses parents, sa sœur et ses frères en même temps qu'elle. Debout sous le porche, formant une ligne impénétrable, ils la dévisagent, livides. Nos éclats de voix ont dû les alerter, et je n'ai pas besoin de me demander s'ils ont assisté à ce déballage. Leurs traits décomposés parlent d'eux-mêmes.

— Juice ? articule Warren, sous le choc.

Je comprends soudain qu'eux non plus n'étaient pas au courant. Leur comportement ne laisse pas de place au doute.

— Non... Pas ça... elle suffoque en serrant ses bras autour de son ventre.

Juliet se met à trembler, à tanguer. Je me rue sur elle, et lorsque mes doigts se referment autour de son coude, elle le tire d'un coup sec.

— Casse-toi ! elle explose en s'éloignant de moi.

Le gémissement qui lui échappe ensuite me plonge dans un puits de tourments. Je piétine sur place en enfouissant mes paumes dans mes cheveux, désorienté.

— Juliet, rentre à la maison, ordonne son père sur un timbre contenu.

— J'arrive, elle lui répond sans émotion. Allez m'attendre dans le salon, j'en ai pour une minute.

Le clan Monroe m'observe, avant de quitter le porche. J'aurais aimé les rencontrer dans un autre contexte. *Y'a plein de choses que j'aurais aimé faire autrement.*

— Juliet, je suis dé...

— J'te le pardonnerai jamais, elle murmure d'une voix blanche.

Il y a quelques minutes, je pensais que la sortir de ma vie serait la solution pour me défaire de l'impasse dans laquelle elle nous maintenait, mais à présent que je la sens m'échapper, je prends conscience que j'étais à côté de la plaque. Je n'ai pas envie de la perdre.

— Crocsy, s'il te plaît.

— Ne m'appelle pas comme ça. Cette Crocsy n'existe pas. Je pensais avoir enfin réussi à me défaire de mes erreurs, mais tout ça...

Elle remue ses mains devant elle avant de les refermer en deux poings crispés.

— Tout ça, c'était que du vent.

Je l'ai cru aussi, mais...

— Ne dis pas ça, je tiens à toi.

— Bien sûr. Maintenant que tu as obtenu ce que tu voulais, j'imagine que tu te sens mieux. Moi aussi, je tenais à toi. T'avais réussi à réveiller quelque chose en moi. Tu as cru que me percer à jour modifierait ma façon de me comporter avec toi et tu avais raison, Rafael. Ça change tout.

Elle remonte son allée, gravit la première marche du perron et m'envoie un ultime regard.

— Tu avais raison, c'est terminé.

Je retrouve l'usage de mes jambes en la voyant passer la porte, mais quand je l'atteins pour la retenir, Warren se matérialise sur le paillason. Je ne l'ai vu que deux fois, mais son air espiègle a disparu. Il est dévasté.

— Laisse-moi entrer, je t'en prie.

— Rentre chez toi, Rafael.

— On peut pas finir cette conversation comme ça.

— C'est pas le moment. On vient de découvrir que le mec de ma sœur a voulu la tuer et qu'elle nous a caché ça tout ce temps. Je me retiens à l'encadrement pour ne pas tout retourner dans la baraque et j'ose même pas imaginer l'état de mes parents. On a besoin de gérer ça en famille. Juliet a besoin de gérer ça en famille.

Je me mords les joues à en saigner pour m'empêcher de forcer le passage. J'ai l'impression que tout va s'arrêter si je m'en vais, mais Warren a raison, je n'ai pas ma place ici. Pire, j'ai détruit celle que j'étais parvenu à me créer auprès de Juliet à cause d'un caprice de mioche frustré.

— Dis-lui que je suis désolé, je souffle.

Il hoche la tête et commence à refermer la porte avant de s'immobiliser.

— Merci d'avoir fait sauter son verrou. Si tu parles encore à ma sœur sur ce ton, je t'explose la tronche, mais merci.

Sa reconnaissance me blesse les oreilles. Ce n'est pas de cette manière que j'aurais dû agir.

Dès qu'il a refermé la porte, je tombe assis sur une marche et me cache le visage dans les mains. J'avais fini par me persuader que cet accident de voiture n'était qu'une façade, jamais je n'aurais pu imaginer quelque chose d'aussi grave. Je me sens soudain sale. *Un énorme connard égoïste.*

Quand on s'est embrassés, qu'elle a gémi contre cet arbre, mes sentiments ont explosé dans ma poitrine, et la déflagration a brouillé ma raison. Comprendre que je ne pourrais jamais me contenter de ce qu'elle était prête à me donner m'a rendu terriblement vulnérable, et j'ai déraillé. Je lui ai balancé sans filtre ce que j'avais sur le cœur. J'étais en colère de

l'avoir si proche de moi et qu'elle reste inaccessible. Je n'avais jamais ressenti un truc pareil pour personne et j'ai perdu le contrôle.

J'aimerais appuyer sur pause, faire un retour en arrière et modifier mes mots, mais c'est trop tard.

Écrasé par le sentiment d'être un étranger sur cette marche, je remonte en voiture et roule sans réfléchir, focalisé sur les images qui se succèdent dans ma tête.

Ce n'était pas un accident. Je ne parviens même pas à concevoir une seconde qu'une tragédie pareille se soit produite et j'ai envie de vomir. Une tonne de choses deviennent pourtant plus claires concernant Juliet, mais la délivrance que j'espérais en mettant la lumière sur ses ombres est absente.

Je lorgne le siège vide à côté de moi, et l'absence vrombit davantage dans ma poitrine. En reportant mes yeux devant, je constate que mon Alfa Romeo s'est déplacée seule jusque chez moi. *Sans sa Juliet.*

Comme souvent, la porte d'entrée de Divina est ouverte. Je la franchis sans un bruit et pénètre dans la grande salle à manger. Je m'attends à y trouver quelques-unes de mes tantes, trop occupées à jouer aux cartes pour se soucier de moi. Certainement pas les Campus Drivers au complet en train de boire une bière et déguster les *papas rellenas* de Veronica. Même Lewis est assis au bout de la table, Amy sur ses genoux. Mon premier réflexe est de me tendre, mais dans la seconde, un étrange soulagement me gagne. *Ils ont leur place ici, au même titre que les autres membres de ma famille.*

Dallas s'apprête à mordre dans son plat, il se fige en se raclant la gorge.

— Oups, pris en flag... il articule la bouche pleine.

— Je rêve ou vous bouffez chez moi dans mon dos ? je lance en croisant les bras.

— Aucun de nous n'a de course, et Andy avait la dalle, il se justifie.

— Hey ! C'est toi qui as voulu venir ! rétorque celui-ci.

Je prends une chaise et me laisse tomber dessus. Andy me tend une assiette, mais je la refuse d'un geste de la main.

— Tu dis non à une *papa rellena* ? s'inquiète Luke.

Lorsque je croise son regard, il décrypte immédiatement que quelque chose ne va pas. À vrai dire, tout le monde s'en rend compte, et je n'ai pas la force de faire comme si tout allait bien.

— Comment s'est passé le rencard de Juliet ? m'envoie Lewis de but en blanc.

— Très bien, répond Dallas à ma place. J'ai été charmant d'un bout à l'autre.

— Tu me prends pour un abruti ? J'ai compris ce que Torres a trafiqué en voyant la tronche qu'il tire. Je parie qu'on va encore recevoir un message de la Love Machine.

— T'inquiète pas, boss, j'ai ramené Martin chez lui en un seul morceau, le rassure Luke.

Lewis nous mate l'un après l'autre en secouant la tête. Franchement, je me fiche des conséquences de mes manigances du jour, j'en ai de plus lourdes sur le cœur.

— Vous êtes solidaires, j'aime ça ! s'exclame tout à coup notre boss en tapant dans ses mains. Je vais être obligé de vous balancer aux autres, histoire d'ajouter des points à notre compétition intercampus, mais sachez que je vous pardonne rien que pour ça. Maintenant, je te repose la question, Raf. Comment s'est passé le rencard avec Juliet ?

— Je l'ai saboté.

Mon aveu les surprend tous, parce que je ne suis pas si enclin à répondre d'habitude. Mais ce soir, je me sens trop perdu pour me taire.

— Il a crevé son pneu, déclare Luke sur un timbre accusateur.

— Tu as quoi ? ils se révoltent tous d'une même voix.

— C'était pas nécessaire de leur révéler ça, Lucky...

— Pardon, mais c'était trop dur à porter seul.

— C'est une honte ! me réprimande Conley.

— Elle comptait embrasser ce Martin de mes deux, j'ai réagi à chaud.

Une fois de plus. Ça s'est passé il y a tout juste une heure, pourtant j'ai l'impression qu'il s'est écoulé un siècle depuis. Bon sang, cette soirée n'a été qu'une succession de conneries. La narine de Tory n'est finalement pas si mauvaise : ça a dépoté, mais pas de la façon dont je l'avais interprété.

— Ouais, enfin, de là à faire du mal à ta bagnole... reprend Lewis.

— T'aurais pas crevé ton pneu pour moi ? lui demande sa copine.

— Jamais de la vie ! Je t'aime, Firebird, mais y'a des limites à ce qu'on peut faire par amour.

Cette phrase me provoque une montée de culpabilité.

— Tu supportes pas qu'on pose un doigt sur ta carrosserie, tu l'aurais pas fait non plus, il continue.

— Mes pneus, nan. Des yeux, par contre... elle ajoute en remuant ses longs ongles bordeaux.

— Elle y réfléchit sérieusement, commente Dallas.

— Je suis sûr qu'elle l'a déjà fait, chuchote Andy.

— C'est pour camoufler le sang de ses victimes qu'elle les peint de cette couleur, renchérit Luke.

Amy mordille l'un de ses ongles en arborant son regard hitmanesque.

— Bref ! Comment ça s'est déroulé ensuite, Raf ? reprend Lewis.

— Pourquoi tu dis ça comme si tu connaissais la réponse ?

— Parce que ta figure ressemble à s'y méprendre à celle de Lane quand il a merdé avec Lois, puis de Don quand Carrie lui a mis un râteau.

— Parce que la tienne ressemblait pas à ça quand t'as failli me perdre ? lance Amy en quittant les cuisses de son mec.

— Il a merdé ou tu lui as mis un râteau ? s'enquiert Luke.

— Les deux, elle rétorque.

— Tu lui as brisé un os ?

— Eh, oh ! s'immisce Lewis. On s'éloigne du sujet, là !

Toute la tablée se remet à me dévisager. Je partage rarement ce que je ressens, et encore moins depuis mon accident, mais c'est exactement ce que

j'ai reproché à Juliet. J'ai besoin d'eux, et ce sentiment est bien moins terrible que ce à quoi je m'attendais.

— On s'est embrassés, et ensuite...

— Tu t'es rendu compte que t'étais à fond sur elle. Oui, ça, on le sait déjà, me coupe Dallas.

— Comment ça, tu le sais déjà ?

— C'est un flair de Campus Driver, m'indique Lewis. Cherche pas, c'est notre destin à tous. À tous... il répète en remuant ses mains vers chacun d'entre nous. Vous êtes foutus, les juniors, vos acolytes auront toujours une longueur d'avance sur vous. Toujours, il répète en remuant à nouveau ses mains.

— Arrêtez de l'interrompre ! s'agace Luke. Rafael nous ouvre son cœur de pierre ! Je suis le seul à me rendre compte de ce miracle ?

— Tu crois qu'il répondrait à la question mystère sur sa lancée ? chuchote Andy.

— Tu le ferais ? me demande Luke.

— Continue, Torres, m'encourage Dallas.

D'une seule traite, je leur raconte pourquoi et comment j'ai pété un plomb. En mettant des mots sur ce qu'il s'est passé, la honte m'étouffe. *Comment j'ai pu la traiter comme ça ?*

— Je voulais qu'elle me parle. J voulais qu'elle fasse ce pas vers moi, et ses résistances m'ont rendu infect. Je m'attendais pas à réagir si mal.

— Je t'avoue que je suis surpris aussi, confie Luke. T'es le gars le plus réservé que je connaisse. Il faut être sacrément accroché pour grappiller ton amitié, alors c'est bizarre que cette facette de Juliet t'ait fait vriller.

— Ouais, maintenant que je me retrouve face à la version féminine de moi-même, je me rends compte combien c'est frustrant et épuisant.

Et combien toutes les personnes assises autour de la table sont géniales. Aucun des chauffeurs ne m'a jamais acculé pour obtenir quoi que ce soit de moi. Ils se sont toujours montrés compréhensifs et patients. Je suis difficile

à apprivoiser, difficile à enrôler, mais force est de constater que ces Campus Drivers sont les meilleurs amis que peut avoir un idiot comme moi. Je ne sais pas si Lewis devine ce que je viens de comprendre, mais il acquiesce en souriant.

— Je me suis planté en voiture, c'est à cause de ça qu'on m'a amputé.

Silence dans l'assistance. Très long silence. J'ai fini par assumer cette erreur qui m'a coûté cher mais, en intégrant cette équipe de chauffeurs, je mentirais en disant que je n'ai pas craint qu'ils me jugent.

— Quoi, c'est tout ? lance alors Dallas en clignant des yeux.

— Comment ça, c'est tout ? Je viens de répondre à la question que vous me posez trois fois par semaine depuis six mois et ça te suffit pas ?

— Si, mais on avait élaboré des scénarios nettement plus incroyables ! se plaint Andy.

— Vous me devez tous vingt dollars, fanfaronne Luke en tambourinant sur la table. J'ai gagné ! Je vous avais dit que sa conduite de mémé était l'indice ultime !

Je tombe des nues face à leurs réactions.

— Vous avez parié sur moi ?

— Ouais, il confirme avec un haussement d'épaules. Enfin, juste avec Dal et Andy. Hitman est trop mauvaise joueuse, on n'a pas voulu risquer nos vies.

— J'avais pas besoin de jouer avec vous, je le sais depuis que Rafael a signé son contrat, elle lâche tout naturellement.

— Quoi ? j'hallucine en même temps que tout le monde.

— Attends, t'as mené ton enquête sur mes poulains ? s'effare son copain.

— Une vieille habitude.

— Qu'est-ce que tu sais d'autre ? s'inquiète Dallas.

Alors qu'elle mime une fermeture Éclair sur son rouge à lèvres, je la dévisage avec un mélange de stupeur et de respect. Elle aurait pu le raconter

à n'importe qui, ou ne serait-ce qu'à Lewis, mais elle n'a rien dit. OK, c'est carrément malaisant d'avoir fait des recherches sur nous, mais à bien y réfléchir, je crois que c'est sa façon à elle de veiller sur nous. Si je lui dis ça, elle va me tordre le cou.

— Pourquoi tu fais tant de mystères autour de ça, Raf ? s'étonne Andy.

— Au début, j'étais en colère contre moi d'avoir été si con et j'avais honte. Ensuite, j'en ai eu marre que les gens me posent systématiquement cette question. Puis c'est devenu un jeu d'inventer une nouvelle version chaque fois. En ce qui vous concerne, c'est un peu différent. J'avais beaucoup de choses à me prouver en entrant chez les Campus Drivers et j'appréhendais votre jugement, j'ajoute en rivant mon regard à celui de mon boss.

— Non coupable ! il braille en abattant son poing sur la table.

La secousse fait tomber sa bouteille de bière vide par terre. Alertée par le bruit, la tête de Divina apparaît à l'entrée de la pièce.

— ¿Qué pasa¹ ?

— Tout va bien, tata, la tranquillise Dallas comme si elle l'avait vu grandir.

Elle plisse les yeux et avance vers moi. *Oh ! pitié...*

— ¿Qué has hecho, Rafael ?

— Rien.

— Qu'est-ce que tu as fait ? elle répète en attrapant mon menton entre son pouce et son index.

Elle m'inspecte sous tous les angles jusqu'à ce que sa langue claque contre son palais.

— ¡Oh! demonios, tu t'es disputé avec Juliet !

— Elle est flippante, toussote Lewis.

Il n'a pas idée.

— T'as pas intérêt à la laisser filer, elle m'ordonne en me mettant une petite tape.

Je pousse un soupir las.

— Les âmes sœurs se retrouvent toujours, elle argue d'une voix convaincue.

— Recommence pas avec ça, c'est vraiment pas le moment.

— Je sais que tu as menti, ce soir-là, elle m'accuse en pointant son doigt sur moi. J'ai eu un pressentiment alors j'ai mangé chacun des *buñuelos* qui restaient sur le plateau, et aucun n'était pimenté ! J'ai eu mal au ventre pendant des heures à cause de toi, sale petit *mentiroso*.

— C'est quoi, un *buñuelo* ? demande Amy.

Pendant que Divina lui explique cette pseudo-tradition, Lewis me scrute.

— Tu vas faire quoi ? il m'interroge.

— J'en sais rien. Je suis allé trop loin, elle...

Je tais ce qu'elle m'a hurlé au visage, cette partie-là lui appartient.

— Elle a dit qu'elle ressentait des choses pour moi, elle aussi. Mais j'ai tout bousillé et j'ai aucune idée de ce que je dois faire pour arranger la situation. Si tant est que ça soit possible.

— Bouge pas, je connais une experte dans ces trucs-là.

Il attrape son téléphone, le lève devant lui et lance un appel en visio.
Qu'est-ce qu'il fout ?

— Pourquoi tu m'appelles, Conley ?

Je fronce les sourcils en reconnaissant la voix de Carrie.

— J'ai pas le droit de passer un coup de fil à ma Colombienne préférée ?

— Je parviens parfaitement à m'en passer, elle chantonne.

— J'ai besoin de tes lumières sur un dossier.

— Tu veux que je t'aide à remplir un formulaire pour quitter le pays ?

— Non, je suis avec Raf, et il faut que tu l'aides à se rabibocher avec Juliet.

— Laisse-moi deviner, encore un chauffeur trop idiot pour assumer ses sentiments correctement ?

— C'est pas un peu l'hôpital qui se fout de la charité ? se marre Lewis.

Je ne sais pas à quoi il fait référence, mais ça a le don d'énerver Carrie. Elle lui raccroche au nez.

— Ah ! Madame Wolinski... il rigole en relançant un appel. C'est la pire d'entre elles, mais je l'adore, c'est plus fort que moi.

— T'es sûr que c'est une bonne idée ? je grommelle.

— Avec elle, jamais, il réplique juste avant qu'elle ne décroche. Encore un chauffeur trop idiot pour assumer ses sentiments correctement, il lui confirme en hochant la tête.

— J'ai assumé mes sentiments ! je me récrie. C'est elle qui...

— Passe-le-moi, tranche la copine de Don.

Lewis me balance son portable. L'écran affiche en gros plan une tête blonde à lunettes.

— Écoute-moi attentivement, Torres. Toi et tes petits clones chauffeurs, j'vous connais par cœur, alors tu vas faire exactement ce que je te dis.

— Tu veux pas d'abord savoir ce qu'il s'est passé ?

— Si, mais c'était pour que tu saisisse qui est le patron dans notre famille.

Notre famille, oui... Mais qui ne sera complète que lorsque Juliet sera assise à notre table.

1. Qu'est-ce qu'il se passe ?

51

Juliet

Je ne me souviens pas avoir traversé le salon ni m'être assise dans le fauteuil. Tout est embrouillé par les pics d'émotions qui viennent de se succéder. Je suis passée du plaisir à l'incompréhension, à la colère, à l'épouvante puis... plus rien. Un court-circuit. Une absence.

Face à mes parents, mes frères et ma sœur, je cligne des yeux comme si je venais de me réveiller dans une autre galaxie, après des années de sommeil.

— Juliet ? m'appelle ma mère.

Sa voix est lointaine, étouffée.

— Hum ?

J'ai l'impression d'être ivre, mon cerveau est sens dessus dessous, et mon cœur bat si vite que j'y vois trouble.

— Est-ce que c'est vrai ? demande mon père en tirant sur le col de sa chemise.

Ce n'est pas une véritable question, mais je devine qu'il est trop choqué pour dire autre chose.

— Owen a... commence Sonny avant de pincer ses lèvres entre ses doigts.

— Juliet ? insiste Dana, les joues humides.

Je les observe un à un et m'arrête plus longuement sur Warren. Le nez vers le sol, il remue la tête comme s'il était le seul à entendre de la musique. Je voudrais lui dire quelque chose, leur dire n'importe quoi à tous, mais ma mâchoire est scellée.

Je m'étais promis de ne jamais leur révéler la vérité sur cette nuit tragique. Pourtant, j'avais déjà imaginé cette scène. Parfois, j'avais besoin de me la jouer pour faire semblant de me libérer de ce mensonge, mais ça ne m'a pas préparée à la vivre pour de vrai.

Je suis encore ahurie d'avoir tout déballé à Rafael, brûlée par ce qu'il m'a jeté au visage et démoralisée par la disparition de cette Juliet floridienne à laquelle je croyais.

— Juliet, s'il te plaît, parle-nous, murmure ma mère d'une voix tremblotante.

Leur parler. C'est aussi ce que voulait Rafael, comme si ce seul silence couvrait tout ce que je peux leur dire chaque jour. Comme si cet unique secret me définissait tout entière et formait une barrière infranchissable, une plaque de verre entre le reste du monde et moi. Un bocal tout juste assez grand pour que je tienne assise dedans, dont je discerne les contours seulement à l'instant. *Est-ce que j'ai envie d'être cette personne-là, prisonnière ?* Je n'en sais encore rien, mais maintenant que ma famille a découvert le pot aux roses et que je retrouve mes facultés, autant plonger.

Je m'entends alors tout leur expliquer, d'une voix aussi familière qu'étrangère. La voix de cette fille de Portland, qui n'a finalement jamais disparu malgré mes efforts. Chaque mot que je prononce la libère un peu plus, et le poids sur mes épaules s'allège. *Il n'y a pas assez de place pour nous deux.*

Cinq paires d'yeux écarquillés se braquent sur mon visage tandis que je dévoile absolument tout. Au point où j'en suis, je ne leur épargne rien. Je

suis entraînée par mes mots, poussée en avant par des maux qui trouvent enfin une faille dans laquelle se faufiler.

— Quand j’ai émergé du coma, vous aviez déjà tous conçu votre propre version des événements. Je n’ai eu ni la force ni le courage de vous contredire, je conclus, essoufflée.

— Le courage ? tique Sonny.

— Owen est mort à cause de moi.

Le dire à voix haute ne sonne pas le glas que j’avais imaginé. Comment une pensée peut-elle être mille fois plus percutante quand on la tait ?

— C’est n’importe quoi ! se révolte Warren. Pourquoi tu dis une chose pareille ? Owen est mort parce qu’il a volontairement quitté la route !

Il saute sur ses pieds et tourne autour du sofa en inspirant et expirant.

— Mais enfin, Juliet, sanglote ma sœur, des millions de gens se séparent sans que ça ne finisse en tragédie. Ce n’est pas ta faute.

— Une tragédie ? crie Warren. On appelle ça une tentative de meurtre, chez moi.

Il s’accroche au dossier du canapé et pousse un râle déchirant qui me laisse pantoise. Sa nervosité se branche sur la même fréquence que la mienne, et je ressens la tempête qui rugit sous son crâne.

Mon père se lève, pose ses fesses sur l’accoudoir de mon fauteuil et croise ses mains tremblantes sur ses cuisses. La dernière fois que je l’ai vu si marqué, c’était à mon réveil à l’hôpital.

— Tu te souviens de Ruth ? il me demande.

— Ta collègue de travail à Portland ?

— Oui. Tu te rappelles ce qu’elle a vécu avec son mari ?

— Évidemment.

Il la battait, et nous l’avions accueillie chez nous quelques jours, le temps qu’elle organise son déménagement. Pourquoi il reparle d’elle ?

— Tu penses qu’elle méritait ce qu’il lui faisait ? Que c’était sa façon de se comporter qui justifiait les coups qu’elle recevait ? Que c’était sa faute à

elle ?

— Bien sûr que non ! Elle...

Je referme la bouche en comprenant le parallèle que vient de faire mon père.

— Ce n'est pas la même chose, papa... je bafouille en remuant sur mon siège.

— C'est une autre histoire, oui, mais tu saisis où je veux en venir ? T'y es pour rien, mon petit oiseau. Tu n'as absolument rien fait qui puisse justifier ce qu'Owen a commis.

Mes yeux se remplissent de larmes. L'admettre est compliqué. Partager les torts, c'est plus facile pour donner du sens aux actes qui n'en ont pas. Et puis j'ai l'impression de minimiser la mort d'Owen en acceptant de n'être qu'une victime. Une part de moi le déteste pour ce qu'il a fait, mais une autre est triste pour lui malgré tout.

— Je ne voulais pas qu'il meure, je pleure.

— Alors que lui, oui ! siffle mon jumeau, qui s'est remis à faire les cent pas.

— Warren, du calme, chuchote ma mère.

— Si je n'avais rien dit, il serait encore en vie.

Mon père pose son bras sur mes épaules pour me ramener contre son flanc.

— Et toi, tu serais quoi ? Tu serais qui ?

Une Juliet complaisante, fabriquée, muselée et... malheureuse. *Un peu comme celle de Miami*, me souffle une petite voix.

— Il n'aurait pas dû mourir si jeune, pas pour ça. Mais ce qu'il a fait n'est pas normal, Juliet, poursuit mon père en contrôlant ses intonations.

Contre le mien, son corps est dur comme la pierre. J'admire sa maîtrise.

— Ses actes sont injustifiables et ils ne t'appartiennent pas. Ce n'est pas en te changeant toi que tu changeras les autres ou ce qu'ils peuvent faire. Que tu aies seize ou quarante ans, tu ne dois pas accepter de travestir qui tu

es pour te modeler à ce qu'un individu attend. Tu dois être toi-même. Certains voudront plus, d'autres moins, parfois quelques concessions seront nécessaires, bien sûr, mais tant que tu respectes celle que tu es au fond de toi, tu agiras toujours de la bonne façon. Votre histoire aurait dû connaître une tout autre fin, mais tu ne peux pas te reprocher d'avoir souhaité rompre avec lui. Ces conséquences, c'est Owen qui les a choisies.

En un battement de cils, je me retrouve attirée sur le canapé, entourée des miens. Mon visage est inondé de larmes, je me sens comme une marionnette dont les fils auraient été sectionnés. Maintenant que j'ai vidé ce sac si lourd, mes muscles sont à bout de forces. Tout le monde est dans le même état, d'ailleurs. Et si ça me fait mal parce que je voulais les protéger de ça, être étreinte au milieu de ma famille soigne ma plus grande plaie. Il y a encore beaucoup de choses sur lesquelles je dois travailler, mais je ne suis plus seule à porter mon fardeau.

Juliet

Il est 3 heures du matin et j'ai les paupières grandes ouvertes, perturbée de me sentir aussi calme après le séisme qui m'a frappée. La maison est silencieuse, je crois que tout le monde a fini par s'endormir.

Allongée au bord de mon lit, une main sur la tête de Patch qui ronfle par terre, je scrute la fissure sur mon plafond. C'est bizarre, je la croyais plus longue. Plus large. Plus inquiétante. Mais à mesure que je la regarde, je remarque qu'elle est moins terrible que dans mes souvenirs. Est-ce que c'est normal que je sois si apaisée ?

Deux coups sont frappés à ma porte entrouverte, le battant s'écarte lentement, laissant apparaître Warren appuyé contre l'encadrement. Vu sa mine froissée, il ne doit pas réussir à trouver le sommeil lui non plus.

— Est-ce que ça va ? je lui demande en m'asseyant.

Il n'a pas dit grand-chose tout à l'heure.

— C'est pas à toi de me demander ça.

Il éteint la lumière, avance dans le noir et s'allonge à côté de moi, droit comme un « i ».

— Est-ce que ça va ? il m'interroge.

— On dirait que je viens de descendre de la plus grande montagne russe jamais construite et que j'ai perdu tous mes repères. J'ai un drôle de contrecoup, c'est bizarre.

Où sont l'angoisse et la peur ? Où est passée la pointe tranchante qui s'était logée entre mes côtes ?

— Pourquoi tu m'as rien dit ? il chuchote tout bas.

— J'pouvais pas... Quand j'ai ouvert les yeux à l'hôpital et que j'ai compris que personne ne savait, j'ai pas su mettre des mots sur l'indicible. Vous étiez si heureux que je sois en vie, je ne voulais pas que vous portiez ça vous aussi.

— C'est ce que font les gens qui s'aiment, Juice. Partager les épreuves, compter les uns sur les autres...

Il n'y a pas de reproches dans sa voix mais du regret.

— Pourquoi j'ai pas compris ? il souffle encore plus doucement. J'aurais dû le voir, le sentir...

Je glisse mes doigts entre les siens et les serre fort. Des bruits de pas résonnent dans le couloir jusqu'à ce que Dana et Sonny apparaissent sur le pas de ma porte. Ils nous rejoignent, et ma sœur pose sa tête sur ma poitrine.

— Dana, tes cheveux m'empêchent de respirer, et tu sais que j'ai horreur de ce shampoing qui sent la noix de coco.

— Autant t'y habituer, parce que je vais dormir avec toi jusqu'à ce que tu te remettes à pisser au lit.

— Pas besoin d'en arriver là.

— Je ne louperai plus rien, elle souffle en s'accrochant à moi.

— Moi non plus, renchérit Sonny en nous montant dessus.

— Warren toujours au sommet, rajoute mon jumeau en sautant sur le dos de Sonny.

Après la montagne russe, c'est une montagne de Monroe qui me cloue au lit.

— S’il vous plaît... je croasse. Je vois la lumière au bout du tunnel, les gars. Il me faut de l’air.

Le poids sur mon corps disparaît, je remue mes bras et mes jambes en ressentant une légèreté plus profonde. Trois mains sont posées sur mon ventre, j’y ajoute la mienne en écoutant leurs respirations, appréciant cet apaisement inespéré.

— Je suis désolée.

À la fois de vous l’avoir caché et révélé.

Sonny se redresse sur ses coudes pour me regarder.

— Quoi qu’il se passe, il faut en parler, Juice. Ne te laisse plus jamais happer par tes pensées alors qu’on est là pour les partager et t’aider à balayer celles qui sont fausses.

Deux autres têtes se dressent, et je prends soudain conscience plus clairement de mon erreur. Ce soir, chaque mot que j’ai prononcé n’a pas eu le même effet que lorsqu’ils résonnaient dans mon esprit. Mois après mois, ils m’ont empoisonnée de l’intérieur, me guidant dans la mauvaise direction.

— Vous m’avez quand même aidée. Si vous m’aviez pas poussée à m’inscrire à cette Love Machine, j’aurais pas remis un pied dans une voiture. Je serais restée coincée dans ce moule foireux encore un long moment.

— Et t’aurais pas rencontré Rafael, ajoute Warren en tournant sa tête vers moi.

Mon cœur se serre.

— Ouais...

— Avant de partir, il m’a demandé de te dire qu’il était désolé. Je ne sais pas comment c’est possible mais je crois que ce pauvre fou est amoureux de toi.

Pour cacher mon trouble, je lui file un coup de coude en pouffant.

— C’est toi qui as mauvais goût, frangin.

— Tu l'aimes aussi, non ?

Je gonfle mes joues avant de relâcher l'air. J'étais furieuse contre Rafael tout à l'heure, furieuse qu'il m'ait arraché mon bouclier sans sommation. Je lui ai reproché de m'avoir laissé croire que je devenais cette Juliet que je voulais, mais je suis la seule fautive de l'histoire. Je me suis menti à moi-même, j'ai interprété les réactions de Rafael de la façon qui m'arrangeait. J'avais tellement peur de mon propre reflet que j'ai gardé les yeux fermés alors que lui, il ne me quittait pas du regard. Je ne sais pas comment il s'est débrouillé pour percevoir mon double jeu, mais je me demande quand même de qui il est amoureux.

— Je ne sais même plus quel morceau de moi a passé tout ce temps avec lui ni la Juliet qu'il a embrassée.

— Attends, quoi ? me coupe ma sœur.

— Vous vous êtes embrassés ? s'étouffe Sonny.

— Quand ça ? enchaîne Warren.

— D'accord... C'est trop bizarre de parler autant d'un coup. Vous voulez pas aller vous coucher ?

Ils ne bougent pas d'un centimètre.

— OK, c'était tout à l'heure. Il a enfoncé sa langue dans ma bouche en me...

La paume de Sonny tombe sur mes lèvres, je me retiens de rire.

— N'exagère pas. Je peux tout entendre mais je suis ton grand frère, j'ai mes limites.

— C'était chouette, je reprends. Non, c'était génial, mais là... Je ne sais plus trop ce que je ressens ni si je suis capable d'être avec quelqu'un. Il y a eu trop d'émotions ce soir pour que j'y voie clair. Je m'étonne encore de ne pas être recroquevillée au fond de mon placard. J'ai compris que celle que j'étais avant ne peut pas disparaître, mais celle que je suis devenue n'est pas complètement à mettre à la poubelle. Je dois construire un pont entre les deux, et ce serait peut-être mieux de le faire seule.

Cette fois, c'est la main de Warren qui s'abat sur mon front.

— Aïe !

Une deuxième fois.

— Eh ! Arrête de me cogner !

— Apparemment, c'est pas encore imprimé dans ta tête de mule, il articule en tapant mon front une troisième fois. Il y a une tonne de choses que tu peux faire solo, comme nettoyer ma chambre par exemple, me préparer à manger ou repasser mon linge.

— Oui, bien sûr...

— Ce que Warren essaie lamentablement de dire, rigole ma sœur, c'est que tu as la chance d'être entourée de personnes pour qui tu comptes, alors même que tu oses sortir avec tes Crocs à vomir. D'ailleurs, si la Juliet silencieuse qui va nous quitter pouvait les emporter avec elle...

— Ce que Dana essaie lamentablement de dire, articule à son tour Sonny, c'est que ce serait trop con de pas tenter le coup avec Rafael alors qu'il est clairement *in love* de toi. En deux ans, c'est le premier à avoir trouvé la combinaison secrète de ton coffre-fort, et tu vas me faire croire qu'il a suffi qu'il s'énerve de ton silence pour que tu lui balances tout ? Moi, je pense que dans le fond, t'as trouvé le seul mec à qui t'as su le dire. Enfin, le hurler, mais peu importe.

— En plus, il en connaît déjà un rayon sur toi et, pourtant, il te kiffe, souligne mon jumeau. J'insiste encore sur ce miracle.

— Tu cherches à me convaincre parce que tu rêves d'un chauffeur, j'ironise.

— J'avoue que ça pèse dans la balance.

— Et si j'y arrive plus ? je murmure. Je repars de zéro, en quelque sorte.

— Je dirais que tu repars plutôt de deux. T'as réussi à remonter en voiture avec lui. Et à devenir amie avec lui. Alors, j'crois qu'il y a encore pas mal de choses que tu vas réussir.

— J'en mets sa jambe à couper, déclare Sonny.

— Hey ! je réagis en frappant son épaule.

— C'était drôle !

— Il aurait ri, je confirme en l'imaginant.

Alors que je pense à Raf, la fatigue commence enfin à pointer son nez, et plus personne ne parle. Ou presque.

— Oh ! Est-ce qu'il sait que tu vas probablement le saucissonner avec les draps quand il pioncera avec toi ? chuchote Sonny.

— Tais-toi et dors, idiot.

Mes frères sont les premiers à s'endormir, chacun d'un côté du lit. Au milieu, collée à Dana dont le bras est toujours en travers de ma poitrine, je me rejoue une dernière fois ce qu'il s'est passé ce soir. *Je n'aurais plus jamais à imaginer ça.*

Je me rejoue aussi les derniers moments avec Owen, cette seconde où il m'a regardée droit dans les yeux avant de braquer son volant d'un coup sec. J'ai encore du chemin à faire pour effacer ma culpabilité, mais les paroles de mon père ont dilué cette encre du passé qui rédigeait mon futur.

Je ne sais pas de quoi sera fait demain matin ni les jours suivants, mais ce dont je suis sûre, c'est que je ne me suis plus sentie aussi bien depuis une éternité.

Juliet

Assise sur les marches du perron, j'enfile Fran et Rosetta en observant la route devant moi. Le quartier est calme, mais dès qu'un bruit de moteur vrombit au bout de la rue, je m'attends à reconnaître une certaine carrosserie orange. *Et je suis déçue quand j'aperçois un 4x4 gris métallisé.* Je reporte mon regard sur le trottoir en nouant mes lacets.

Il y a deux jours, j'étais frappée par la foudre juste ici. Il y a deux jours, le sol s'ouvrait sous mes pieds. Il y a deux jours, je faisais ce que j'aurais dû faire depuis longtemps.

— Tu vas patiner ? j'entends la voix de ma mère me demander depuis l'entrée.

Je lève un pied en guise de réponse, et elle vient s'asseoir à côté de moi. Elle est moins loquace que mon père mais elle a sa façon à elle de me dire les choses. Comme sa tête qu'elle pose sur mon épaule et sa main sur mon genou. Elle le presse une fois, mais ça me suffit pour percevoir tout l'amour qu'elle instille dans son geste. Nous avons toujours été très proches, et ça n'a pas changé depuis qu'elle sait. À vrai dire, rien de ce à quoi je tiens n'a changé depuis que j'ai parlé. Je m'étais imaginé des dommages collatéraux,

mais au bout du compte, les seuls dégâts notables sont ceux que mon silence a causés. Il y a deux jours, je ne pensais pas retrouver une telle paix.

— J’ai eu le docteur Daoud au téléphone tout à l’heure, il est disponible pour te recevoir mardi.

— Super, merci.

Mes parents m’ont proposé de consulter un psy, et j’ai dit oui.

— Je t’emmènerai si tu veux, sauf si tu préfères te faire conduire par un certain chauffeur... Il doit être sacrément doué au volant de sa voiture pour que t’aies accepté d’y monter.

— Ce sous-entendu dans ta bouche me file la chair de poule, maman. Et j’ai plus de chauffeur, pour l’instant...

Voilà l’un des plus gros dégâts.

— Alors je suis d’accord pour que tu me déposes, j’ajoute.

— Tu pourrais lui téléphoner.

— Tu me pousses dans ses bras alors que tu le connais même pas, je pouffe.

— Avec tout ce que tu m’as raconté, il me plaît.

Je lui ai parlé de Rafael ce matin, et depuis, j’ai eu envie de le voir à chaque minute. Mais je suis encore hésitante, incertaine de savoir comment me débrouiller.

— Il pourrait me téléphoner aussi, je réplique.

— Je trouve ça bien qu’il ne l’ait pas encore fait, même si je suis certaine que ça ne va pas tarder.

— Ouais, eh ben pour l’instant, j’ai envie de patiner, je conclus.

Patch apparaît aussitôt à ma droite, sa laisse dans la gueule. Je l’accroche à son collier puis à ma ceinture et roule doucement jusqu’à la clôture. J’ai envie de patiner parce que ce sont les moments où j’arrive le mieux à ne plus réfléchir. Et j’ai besoin de cette pause pour déterminer quoi faire avec ce foutu skateur ensuite. Il me manque, mais est-ce judicieux de

prendre une décision si rapidement ? Tout est allé très vite ces dernières quarante-huit heures, et je reste sur mes gardes.

— Je rentre avant le dîner, je lance à ma mère qui n’a pas bougé. Je t’aime, j’ajoute avec un petit sourire.

— Je t’aime aussi, ma chérie.

Je m’élance sur l’asphalte, le visage baigné du soleil doux de cette fin d’après-midi.

Les roulettes qui vibrent sous mes pieds sont un puissant carburant, j’arrive très vite dans ce vieux *park* abandonné où je ne suis pas revenue depuis un moment.

Patch file vers son coin préféré. Quant à moi, je retrouve le béton fissuré et les modules usés. J’enchaîne plusieurs figures. J’ai l’habitude de cet endroit, pourtant je peste chaque fois que mes roulettes butent dans un défaut du sol. Je persévère, mais l’euphorie que m’insufflent normalement mes Impala n’est pas au rendez-vous.

Je suis prête à insister quand j’entends mon portable sonner. Je dérape devant mon sac, arrache mes protège-poignets et le chope au moment où la dernière sonnerie retentit. Je ne peux m’empêcher d’être déçue en voyant que ce n’est pas Rafael qui a cherché à me joindre mais Tory. Je ne lui ai pas donné de nouvelles depuis nos messages après le rencard avec Martin. Elle m’a envoyé deux textos depuis, auxquels je n’ai pas encore répondu. Et j’en reçois un nouveau à l’instant.

TORY : Juliet Monroe ! Si tu me donnes pas signe de vie, je débarque chez toi !

Je souris toute seule devant mon écran. Cette fille est vraiment... une bonne amie.

JULIET : Désolée, Tory, j’ai eu deux jours assez compliqués.

Pour ne pas dire des années.

TORY : Elle est en vie ! En fait, j’le savais car j’ai pas tiré de carte funeste, mais j’ai vu qu’un truc clochait. Qu’est-ce qu’il y a ? La soirée a dépoté en mode apocalypse ?

JULIET : Ouais, j’crois que ta narine gauche est la réincarnation de Nostradamus.

TORY : Je suis là si t’as envie d’en parler.

Je ne sais pas pourquoi elle m’apprécie autant alors que je n’ai rien fait pour mériter ça. Si Rafael m’a poussée hors de mon bunker, c’est Tory qui en avait ouvert la porte, mais j’ai été trop frileuse pour en prendre la pleine mesure. Je l’aime beaucoup, moi aussi, et, oui, j’ai envie d’en parler avec elle.

JULIET : Une discussion autour d’un petit-déjeuner lundi matin, ça te dit ?

TORY : Avec plaisir !

JULIET : Merci, Tory.

Je fixe mon téléphone du regard en tergiversant avant de le reposer dans mon sac. Je renfile mes protections, me remets debout et patine quelques minutes.

Qu’est-ce que tu fous, Juliet ? J’ai traîné ici une centaine de fois, pourtant, j’ai beau insister, je ne m’y sens pas à ma place. Ou plutôt, je m’y sens soudain terriblement seule. Et je comprends. S’imposer la solitude est une connerie.

Comme s'il partageait mes pensées, Patch trotte jusqu'à la grille et aboie une fois. *Une fois pour oui...* Comme cette soirée où j'ai laissé entre ses pattes la décision de réserver une première course avec Rafael.

Je ramasse mes affaires, le rejoins sans hésiter et rebrousse chemin jusque chez moi.

Je passe devant mon père et mon frère qui discutent sur un transat, retire mes patins et entre.

— Déjà de retour ? s'étonne ma mère quand elle me voit dans le couloir.

— Ouais, j'ai un truc à faire.

Je monte l'escalier à toute vitesse avant de revenir sur mes pas.

— T'auras peut-être pas besoin de remplacer mon chauffeur mardi, je lui lance. Souhaite-moi bonne chance.

— Comment ça se dit en espagnol ?

— Aucune idée.

Si tout se passe comme je l'espère, je compte bien prendre des cours particuliers. Avec un futur prof de math, certes, mais cette concession-là, je suis prête à la faire parce que dans le fond, Rafael et moi pouvons former une addition.

Rafael

Quarante-neuf heures. C'est le temps que j'ai patienté avant de me pointer devant chez Juliet. Si je m'étais écouté, je serais revenu dès le lendemain matin après avoir merdé, mais Carrie a été très claire et précise. Quarante-neuf heures, ni plus ni moins. Apparemment, c'est un nombre qui a fait ses preuves en amour. J'avoue que j'ai eu envie de lui rire au nez en entendant ça, mais Lewis m'en a dissuadé d'un regard sérieux, limite prophétique, et j'ai accepté de faire confiance à cette étrange personne.

Ça a été deux jours longs et déprimants. L'avantage, c'est que je suis convaincu d'une chose : Juliet me manque, et j'ai bien l'intention de me rattraper. Je n'ai pas arrêté de penser à elle, à son état, à ce qu'elle a traversé. Après ça, j'ai étalé sur la table tout ce que Juliet a dit ou fait depuis le mois de janvier et j'y vois enfin clair. Je regrette toujours énormément la façon dont je m'y suis pris pour obtenir la dernière pièce de son puzzle mais je compte bien corriger le tir. À condition qu'elle m'en laisse la chance, évidemment. N'ayant eu aucune nouvelle d'elle, il m'est impossible de prévoir ce qui m'attend. Ce qui *nous* attend.

Au moment de prendre mon courage à deux mains, quelque chose remue le long de la clôture qui borde sa maison. Je plisse les yeux et, quand

je reconnais un berger allemand, je me prépare psychologiquement à devoir partir en courant. Juliet a dit qu'elle avait dressé son chien pour renifler et attaquer les skateurs, je ne suis pas sûr d'avoir envie de vérifier si c'est vrai. *Est-ce qu'il monte la garde pour m'empêcher d'approcher ?* Je vais vite le savoir puisqu'il vient de s'asseoir à deux mètres de moi. Les oreilles relevées, sa queue fouette le sol.

— Hey, Patch... je tente en prenant une tonalité guillerette. Comment ça va ?

Il m'observe sans bouger, comme pour me défier ou préméditer son assaut.

— Je suis venu voir Juliet, je l'informe. Je viens en paix. Gentil, le chien.

L'une de ses oreilles se dresse à la mention de sa maîtresse. Oui, je suis venu voir Juliet, et pas question de repartir bredouille.

— Si tu essaies de me faire fuir, tu devras me passer sur le corps.

Je tends spontanément ma jambe gauche, qui survivra à une éventuelle morsure. Si je peux éviter de perdre la deuxième sous ses crocs, ça m'arrangerait.

— Mais si tu me laisses la voir, je reprends d'une voix calme, je te promets une promenade sur la plage. J'ai déjà croisé plein de jolies chiennes, là-bas. Marché conclu ?

J'en suis réduit à demander son autorisation à un chien en lui faisant miroiter de la drague canine...

Il tourne la tête vers ma voiture, et son aboiement bref me fait sursauter.

— T'es quand même pas en train de m'ordonner de remonter dans ma caisse ?

À sa façon de me regarder, j'ai l'impression de comprendre que ce n'est pas ça. *Attends...*

— C'est toi qui veux monter dedans ?

Nouvel aboiement.

— Là, tu rêves ! Je ne laisse même pas monter ma propre tante parce qu'elle perd ses cheveux, alors toi et tes paquets de poils, vous pouvez vous brosser !

Un drôle de marmonnement s'échappe de son museau. J'ai l'impression qu'il négocie, mais cette pensée me tire un ricanement. C'est juste un chien ! Même si je suis obligé de reconnaître qu'il ne lui manque pas grand-chose pour se mettre à parler. Il trotte jusqu'à ma caisse et la renifle d'un pneu à l'autre.

— Patch... je l'avertis. J'te préviens, si tu lèves la patte sur ma bagnole...

Il se retourne vers moi. Il pourrait retrousser les babines et me tirer la langue que ça me ferait le même effet. C'est son tour de m'adresser un avertissement, je crois, car après avoir aboyé une dernière fois, il repart vers chez lui et disparaît derrière un arbre.

— Ravi d'avoir enfin fait ta connaissance, j'ironise en agitant la main.

Bon sang, il est aussi déconcertant que sa propriétaire. Et en parlant d'elle, je dois...

— Tu comptes piétiner devant chez moi en discutant tout seul encore longtemps ?

Je tressaille en entendant une voix grave résonner dans la rue. Il fait nuit, le jardin de Juliet est éclairé, mais je ne vois personne. Je sonde les alentours et repère enfin celui qui a parlé. C'est son père, allongé sur un transat dans la pénombre. Dans celui d'à côté, Warren lui tient compagnie. Ils se mettent debout et marchent vers moi.

— Russel Monroe, se présente le père de Juliet en me tendant la main.

Son visage est plus serein qu'avant-hier, celui de Warren aussi. *C'est bon signe, non ?*

— Rafael Torres, je réponds poliment.

— Tu as loupé Juliet d'une minute, il m'informe.

Merde !

— Elle est sortie ?

— Non, elle vient tout juste de rentrer.

Parfait, attendre une heure supplémentaire m'aurait rendu cinglé. Russel baisse les yeux sur mes pieds, mais pour une fois, je suis prêt à répondre à la question qu'il va me poser.

— Où t'as trouvé cette paire de pompes ? Elles sont hyper stylées !

Difficile de déterminer ce qui m'interloque le plus. Sa question ou son choix de mots. Warren capte mon regard surpris avant de lever les yeux au ciel.

— La crise de la cinquantaine, il ricane. Papa, tu fous la honte, sérieux. T'es trop vieux et ringard pour parler comme ça, fais-toi une raison.

— Tu me paieras cet affront, mon garçon.

— Tu vois ! Ça, c'est le genre de truc que balance un bon père de famille.

Je m'attendais à une atmosphère plus pesante et un accueil moins agréable, je suis désarçonné.

— Est-ce qu'elle va bien ? je souffle en malmenant la cordelette en cuir à mon poignet.

Russel me couve d'un regard satisfait, associé à un gentil sourire.

— Le mieux, c'est que tu t'en assures toi-même, non ? il m'invite avec un clin d'œil.

— Merci, mais est-ce que je peux vous demander un service ?

— Bien sûr, je t'écoute, mon pote.

— Papa... soupire Warren.

— Vous m'autorisez à garer ma voiture juste ici ?

Il suit mon doigt et arque un sourcil.

— Rien que quelques minutes, je le rassure.

Il est perplexe, mais lorsqu'il relève son visage un peu plus haut et qu'il comprend ce que j'ai derrière la tête, sa bouche s'étire.

— OK, mais ne dis rien à ma femme, elle est légèrement maniaque.

— C'est promis.

— Vas-y, je rentre détourner son attention ! il chuchote comme si nous fomotions le plan de l'année.

Il court jusque chez lui tel un soldat en mission. Ça ne m'étonnerait même pas qu'il fasse une roulade entre les buissons. Il m'adresse un pouce levé depuis la porte avant de la refermer sur lui. Pas étonnant que Juliet ait été si imprévisible. Tel père, telle fille.

— Est-ce que je peux rester pour regarder ? demande Warren.

— Euh... Non.

— Oh ! Allez ! J'ai dit à ma sœur que tu valais le coup, je mérite une récompense !

— Parce qu'elle t'écoute, en général ?

— Je l'ai convaincue de retenter la Love Machine, la preuve que j'ai de l'influence sur elle.

— Tu pouvais pas choisir pire exemple... je marmonne.

— Il se passe jamais rien dans ce quartier, sois cool. Et puis y'a des chances qu'on se revoie assez souvent, t'as plutôt intérêt à m'avoir comme allié.

— Si ça fonctionne, je trouverai comment te remercier. Mais maintenant, tire-toi.

— Je m'en souviendrai, tu viens de vendre ton âme au diable, il susurre en reculant vers chez lui.

Dès qu'il a quitté le perron, je monte dans ma caisse et manœuvre rapidement.

Je m'apprête à couper le moteur quand le bandeau d'une notification s'affiche sur l'écran de mon téléphone. Mon appréhension s'envole, un large sourire se forme sur mon visage et un remous dans ma poitrine annihile mes doutes.

Warren a dit que je lui avais vendu mon âme, mais si c'est réellement le cas, il n'en a obtenu que la moitié. Parce que l'autre partie est là-haut,

derrière ces rideaux tirés.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

Juliet

Alors que je suis assise en tailleur sur mon lit, mon portable entre les mains, mes pouces s'agitent au-dessus de l'écran sans le toucher. Comment est-ce que je suis censée réamorcer la conversation avec Raf après ce qu'il s'est passé ? Est-ce que je m'adresse au chauffeur, à l'ami ou à celui qui m'a fait chavirer dans tous les sens du terme ? Quand je pense à Rafael, il est toutes ces choses-là depuis longtemps. J'hésite à lui envoyer un GIF, mais moi qui suis si souvent inspirée, aucun ne représente ce que j'ai en tête. Je veux lui dire que j'avais tort sur certaines choses, raison sur d'autres, que j'ai réfléchi, que j'ai encore des choses à régler mais que je n'ai pas envie d'agir comme je l'ai fait jusque-là. Je veux le faire pour moi, mais sans repousser les autres. Je veux réapprendre à être moi, mais avec lui à mes côtés.

Soupir.

Reste à savoir s'il l'envisage ou si je l'ai refroidi. Peut-être qu'il aspire à quelque chose de plus simple...

Les doutes commencent à m'assaillir. Je tape la première chose qui me passe par la tête pour les contrer et appuie sur « envoyer ».

JULIET : Je ne sais plus quelle lettre symbolise l'inconnue dans une équation, mais pour résoudre la mienne, je crois que c'est un R.

Je scrute l'écran en mordillant nerveusement ma lèvre. Est-ce que je me suis réellement abaissée à mathématiser mon texto en espérant que ce soit plus percutant ? Bon sang ! C'est d'une niaiserie édifiante...

RAFAEL : C'est X, l'inconnue ! Le R correspond aux nombres réels, Crocsy. Résoudre R dans une équation d'inconnues X, c'est trouver les solutions réelles qui rendent l'égalité correcte.

Je laisse tomber le téléphone de mes mains, surprise qu'il réponde si vite, mais surtout agressée par ce texto cauchemardesque qui ravive un vieux traumatisme scolaire.

JULIET : Ah ! Putain, ne me lance pas tes foutues maths en pleine figure comme un slip sale.

RAFAEL : C'est toi qui as « lancé » ce sujet.

JULIET : Je ne sais pas ce qui m'a pris. Un moment d'égarement.

RAFAEL : Tu t'es bien débrouillée pour un cancre. De la poésie algébrique, c'est un très bon début.

JULIET : Le début de la fin, ouais. Fais comme si je n'avais jamais écrit un truc pareil et j'en ferai autant.

RAFAEL : Tu rêves, j'ai une capture d'écran à encadrer.

Je tire la langue à mon écran avant de me rappeler pourquoi j'ai envoyé ce message à Raf. J'ai failli oublier, vu la simplicité avec laquelle nous venons de discuter. *Comme s'il voulait la même chose que moi.* Mais avant de m'emballer, je dois en être sûre. J'ai déjà mal interprété beaucoup trop de choses, hors de question de reproduire la même erreur.

JULIET : J'aimerais réserver une course.

RAFAEL : Je croyais que tu voulais résoudre une équation...

Oui, justement.

JULIET : CQFD¹.

RAFAEL : Avec l'Élu ?

JULIET : ...

RAFAEL : OK, OK. Quand ça ?

J'écris spontanément « tout de suite », avant de corriger. *Vas-y doucement, Juliet.*

JULIET : Quand tu veux.

RAFAEL : Maintenant ?

Oui !

JULIET : Pourquoi pas.

J'attrape mon coussin et le presse contre moi en inspirant. Mon pouls est survolté, pris en étau entre l'appréhension et l'impatience.

RAFAEL : T'as pas l'air sûre.

JULIET : Maintenant.

RAFAEL : Ça tombe bien, je suis déjà là.

Durant quelques secondes, je ne sens plus les battements de mon cœur. *Hein ? Comment ça, il est déjà là ?*

Je saute de mon lit, m'approche de mes rideaux et les tire d'un coup sec. Je lorgne la rue à travers les carreaux mais n'aperçois que... la rue.

Je m'apprête à reprendre mon téléphone quand un « toc » résonne contre la vitre. Puis un second. J'opère un demi-tour, ouvre la fenêtre et me penche à la balustrade.

— Qu'est-ce que...

Entre deux arbres, dans un espace qui n'est absolument pas prévu pour cet usage, la voiture de Rafael est là. Et lui aussi. Debout sur son toit, la tête relevée vers moi et son portable dans la main.

Mon cœur s'élance contre ma poitrine. Je me retiens à la rambarde pour ne pas sauter en bas. Il est venu, avant même que je le propose ! Il est arrivé pile au moment où j'allais le lui demander, sinon je l'aurais vu en rentrant il y a quelques minutes.

On échange un long regard. Une douce euphorie crépite de mon cou à mon ventre. *Il veut la même chose que moi.* Je le détaille, cherchant comment il a pu s'inviter dans ma vie aussi subtilement alors que je ne voulais personne. Rafael se racle la gorge, je prends mon courage à deux mains pour lui dérouler tout ce que j'ai à lui dire.

— Tu...

— Ô Juliet, Juliet ! il déclame tout à coup en ouvrant les bras en grand.

Mes yeux s'écarquillent, je suis médusée tandis qu'il poursuit sa tirade shakespearienne. Ou presque.

— Pourquoi es-tu aussi... haut ? Comment t'as pu descendre par-là toutes ces fois sans te tuer ? T'es complètement inconsciente ! J'te préviens, à partir de maintenant, tu arrêtes de faire ça !

Je m'accoude à la rambarde et secoue la tête en me retenant de rire.

— Ça commençait si bien... Après Pablo, j'ai droit à Romeo, hein ? Il t'a fallu deux jours pour orchestrer ça ?

— Moi, j'voulais venir avant, mais Carrie m'a conseillé d'attendre quarante-neuf heures.

— C'est drôlement précis.

— Ouais. Et long. Donc maintenant, descends et viens avec moi.

Son impatience est un baume sur mon manque de confiance. *Il sait tout et il est là.*

— Où ça ?

— N'importe où tant que l'égalité est correcte.

— Je comprends toujours rien à tes trucs de matheux, je grimace. Je ne crois pas que Romeo ait séduit Juliet avec de l'arithmétique.

— Alors je vais simplifier. Toi plus moi égal deux, c'est plus clair ?

— C'est tout ?

Il fronce les sourcils.

— Ben... ouais. Un plus un, ça donne deux, Juliet. C'est inquiétant, là, quand même.

— J'croyais valoir au moins douze.

Je l'entends rire et j'adore la façon dont ce son rebondit en moi.

— Non, tu vaux bien plus que ça, il répond sur un ton soudain plus sérieux.

Mes jambes tremblent et mon souffle s'emballe.

— Je suis désolé, Juliet. J'ai réagi comme le pire des connards. Sur la mappemonde de la connerie, j'ai été le plus grand pays. Mes sentiments

m'ont dépassé et j'ai perdu le contrôle. Pour être honnête, je pensais ce que je t'ai dit, le bon comme le mauvais, mais je regrette la manière dont je t'ai balancé ça. Je ne sais pas ce qui m'a pris. J'avais jamais ressenti ça avant, et... ce Martin de merde m'a rendu dingue. Et la narine de Tory. Et ta bouche. Et ta jupe fendue. Et...

Il mime une bombe qui explose puis plaque ses mains sur son crâne en m'adressant une œillade contrite.

— J'aurais pas dû être aussi frontal sous prétexte de vouloir t'aimer tout entière. Mais ça ne change rien au fait que je te veuille tout entière, Juliet.

— Encore maintenant ? Même en sachant qu'il y aura sûrement des instants où je douterai que tu puisses compter sur moi ?

— J'essaierai de te prouver qu'on peut avoir besoin de quelqu'un sans en être dépendant.

La dépendance... Je ne m'étais jamais imprégnée de ce mot, qui sonne soudain comme une évidence.

— J'ai envie de t'aimer simplement et que tu te sentes libre d'en faire autant. Tu connais ma façon de fonctionner, je me fous des règles formatées en amitié comme en amour. J'étais sincère en disant que je suis le candidat parfait, alors donne-moi la chance de te le prouver. Je suis prêt à plonger sans que tu doives retenir ton souffle pour nous deux.

Cette déclaration est le plus puissant des antidotes. Mes larmes emportent les dernières traces du plomb qui infectaient mon cœur.

— Moi aussi, je suis désolée, Rafael. Je me suis nourrie de ce qui m'arrangeait, je n'ai été honnête ni avec toi ni avec moi, alors que tu as toujours été en phase avec tes émotions. Je ne veux plus jamais que tu me parles comme tu l'as fait avant-hier mais je comprends pourquoi ça s'est produit. Je suis contente que ça se soit passé, c'était l'électrochoc qui me manquait pour me sortir des décombres sous lesquelles j'avais choisi de rester ensevelie. Tout ce temps, je me suis imposé des règles de sécurité, j'ai

gardé ce secret en imaginant des conséquences horribles si je parlais, mais la vérité, c'est que je me sens tellement mieux maintenant.

— Vraiment ? il souffle.

— Je ne voulais plus qu'on ait besoin de moi mais j'en avais oublié que moi aussi, j'avais besoin de Juliet. J'ai encore du travail, je ne pourrai jamais effacer ce qu'il m'est arrivé, mais il y a des erreurs que je ne commettrai plus. Gommer toutes les lignes de qui je suis comme je l'ai fait depuis deux ans était une mauvaise idée. Parce qu'au final, c'était tout le contraire de ce que je visais. Je détestais celle que j'étais devenue pour combler les failles d'Owen mais j'ai continué à être cette même fille qui comblait mes propres failles.

Je me penche un peu plus, prête à sauter dans le vide.

— T'avais raison, Raf. J'avancais dans aucune direction, mais en montant dans ta voiture en janvier, tu m'as conduite exactement là où il fallait. Sauf que je n'ai plus envie d'être une simple passagère. Je veux tenir le volant.

— Pas au sens propre, hein ? Non, parce que personne conduit ma bagnole. J' préfère annoncer les choses direct.

— Non, mais... je t'ouvre mon cœur, espèce d'idiot !

— Je te laisserai tenir un volant spirituel, Crocsy, il ajoute en me souriant. Tu pourras aller où tu veux, tant qu'on se retrouve au bout du chemin. T'en dis quoi ?

Mes larmes coulent encore, mais c'est un sourire qu'elles rencontrent.

— J'en dis que t'es sacrément doué pour un foutu skateur.

1. Ce qu'il fallait démontrer. Expression qui intervient souvent à la fin d'une démonstration mathématique.

Rafael

Avec Juliet, rien ne se passe jamais comme je l’imagine. En me pointant ici, je m’étais préparé à batailler, à la trouver encore bouleversée et furieuse. Mais j’ai tendance à oublier à quel point elle fonce quand elle n’a pas peur. Comme avec ses patins à roulettes.

— Est-ce que tu vas descendre ou je dois te supplier ?

Je meurs d’envie de la serrer dans mes bras et de l’embrasser. Je me suis rejoué une centaine de fois ce baiser avorté, et maintenant qu’elle semble prête à me tendre la main, il me tarde de reprendre là où nous nous sommes arrêtés.

— J’avoue que je laisse le temps à ma mère de se rendre compte que ta voiture est garée sur sa pelouse. Elle va sortir de la maison et se jeter sur toi. Tu savais qu’elle pratiquait le rugby quand elle était à la fac ?

— Ton père me couvre.

— Et tu lui fais confiance ? elle éclate de rire. Je donne dix minutes à ma mère pour le griller. C’est le pire allié que tu pouvais choisir.

— C’était lui ou Warren.

— Ah !

— J’ai promis que ça ne durerait que quelques minutes, donc si tu pouvais ramener tes fesses, maintenant que tu es folle de moi.

— Je trouve cette promesse ambitieuse. Comment tu pouvais prévoir que tu ne devrais pas me chanter la sérénade toute la nuit ?

— J’en savais rien mais j’ai accordé ma confiance au *buñuelo*. Divina dit qu’il ne ment jamais.

Elle cligne des yeux avant de les plisser.

— J’le savais ! elle s’écrie en me pointant du doigt.

La seconde d’après, elle disparaît dans sa chambre. Je scrute le balcon, jusqu’à ce que j’entende des pas approcher. Je me tends en imaginant Mme Monroe prête à bondir sur moi, mais c’est Juliet.

— Pourquoi t’as fait semblant, ce soir-là ? elle balance sans me laisser le temps de descendre du toit.

— Je voulais pas que ça te mette mal à l’aise et, dans le fond, même si c’était un simple beignet, je crois que j’avais déjà la trouille de ce que ça signifiait.

Elle croise les bras sur sa poitrine en tordant la bouche.

— Je me doutais que tu avais pioché le pimenté et j’ai cru que tu ne voulais surtout pas me donner plus que de l’amitié. Je suis retournée sur la Love Machine en grande partie à cause de ça, alors je suis bien contente que ces rencards t’aient rendu dingue.

— Complètement dingue, je murmure en prenant conscience que, dès son premier rendez-vous, mon comportement n’avait rien de normal.

Je m’accroupis au bord du toit, m’aide de mon bras et atterris mollement sur le gazon.

— Sérieusement ? je tique alors en étudiant ses pieds, fièrement glissés dans ses Crocs.

— J’té signale que toi aussi, t’as un pied en plastique, alors ne la ramène pas trop.

— Ce n’est pas du plastique.

— C'est pareil.

— Puisqu'on en parle, est-ce que tu flippes de remonter en voiture avec moi à cause de ça ?

J'ai cette crainte sur le cœur, je retiens donc mon souffle en attendant sa réponse.

— Cette nuit où Owen a vrillé, je me suis sentie prisonnière de l'habitable, et toutes mes angoisses ont convergé vers ce réceptacle, cette voiture, dont je n'étais jamais vraiment sortie. Ma peur ne s'effacera pas entièrement, mais j'ai compris ce qui la nourrissait. Alors non, je ne flippe pas, j'ai confiance en toi.

Je me sens subitement timide, apeuré par les sentiments que me fait découvrir Juliet. Alors, j'enfonce les mains dans mes poches en gonflant mes joues.

— Qu'est-ce que tu as ? elle m'interroge en penchant la tête.

— Je ne m'attendais pas à ce que tu aies autant réfléchi en deux jours. J'avais prévu une longue discussion pour te convaincre de sortir avec moi.

— Hum... dommage. J'avais prévu le coup en réfléchissant avant, histoire d'aller droit au but et t'embrasser sans perdre de temps.

— Je te trouve bien sûre de toi, je reprends ses mots. Comment tu pouvais prévoir qu'on s'embrasserait si vite ?

— On a déjà eu cinq rencards, elle réplique comme si c'était évident. Ça me semblait assez logique de reprendre là où tu t'étais arrêté avant-hier, mais si tu veux encore parler... je t'écoute, elle soupire. Enfin, je vais surtout loucher sur ta bouche en train de remuer, mais tu n'y verras que du feu, puisque les skateurs ne sont pas connus pour être vifs d'esprit, elle conclut avec un sourire espiègle.

Quelle petite garce de patineuse.

En un pas, je me dresse devant elle. Je la surplombe, mais c'est elle qui me fait ployer avec ses prunelles captivantes. Je comble l'espace entre nos visages centimètre par centimètre jusqu'à couvrir sa bouche avec mes

lèvres et l'embrasse doucement, comme si c'était ma première fois. Ma langue vient se poser à l'entrée de sa bouche, traçant cette fine ligne qui me sépare encore du point de non-retour. À la seconde où le bout de sa langue rencontre la mienne, je perds toute retenue. Un grondement sourd monte dans ma gorge, un désir palpable aussi, et lorsque Juliet s'accroche plus fort à mes épaules et se moule à mon corps, je la plaque contre ma caisse sans interrompre notre baiser. Celui-ci n'a pas le goût des précédents. Il est entier, sincère, et j'en souhaite un million d'autres aussi intenses.

— Pour l'amour de la nature, tirez-vous de ma pelouse !

Une voix qui appartient sans aucun doute à la mère de Crocsy surgit de je ne sais où. *Pas maintenant !*

C'est Juliet qui trouve la force de nous arrêter. À bout de souffle, on échange un regard torride qui m'électrise. Est-ce que c'est trop tôt pour envisager de se réconcilier sur l'oreiller ?

— Désolé, mon pote, s'égosille Russel depuis la maison. J'ai fait de mon mieux, mais le flair de cette femme est surnaturel !

— Papa, t'es bidon ! ajoute Warren au-dessus de nos têtes. Ça devenait enfin intéressant !

— Oh ! mon Dieu ! Allons-nous-en, marmonne Juliet.

Elle contourne ma voiture et s'assied à sa place.

— Merci quand même, m'sieur ! je crie en ouvrant ma portière.

— C'est moi qui te remercie !

Au moment où je m'installe à côté de Crocsy, mon Alfa Romeo redevient enfin ce havre de paix qu'elle était avant que Juliet ne déboule dans ma vie, mais qui ne peut plus l'être sans elle depuis.

— Où on va ? je lui demande en tirant sur mon short devenu très serré sous ma ceinture.

— Là où tu m'as embrassée. On n'a pas fini ce qu'on avait commencé. Sauf si tu souhaites encore parler...

Droit au but, j'adore ça.

— J’ai l’air d’avoir envie de parler ? je rétorque en pointant la bosse qui déforme mon entrejambe.

Le sourire mutin que je reçois en retour me fait passer la troisième, mais je ne prends pas la direction à laquelle elle pense.

— Où est-ce qu’on va ? elle percute rapidement.

— Chez moi. Il est pas question que je te désape dans un sous-bois obscur.

— Et il est pas question que tu me désapes avec tes tantes à côté.

— Elles sont parties tout le week-end à Wellington pour un tournoi de poker.

— Je plains leurs adversaires.

— Je confirme.

Je tends ma paume vers Juliet pour qu’elle y dépose la sienne avant de ramener nos mains liées sur ma cuisse. Je ne la lâche pas de tout le trajet, et nous retrouvons nos discussions animées comme si rien n’avait changé. *À un sentiment près.*

Je ne comprends pas pourquoi j’ai mis autant de temps à percevoir le naturel de cette situation. À vrai dire, je n’avais pas non plus vu que Juliet craquait pour moi.

— T’es quand même forte, Crocsy. À aucun moment je me suis rendu compte que tu fantasmais sur moi.

— C’est parce qu’il te manque un truc qui commence par un « j ».

— Quel rapport avec ma jambe ?

— La jugeote, imbécile.

Je me gare devant chez moi, saute de la voiture et reprends sa main. Je l’entraîne jusqu’à ma chambre, referme la porte derrière moi, allume mon enceinte et lance une playlist au pif. Je pivote alors vers Juliet, elle me tourne le dos, occupée à observer la pièce. Je ressens encore cette drôle de timidité quand je me poste derrière elle et enserre sa taille.

— À quoi tu penses ? je chuchote.

— À ça.

Elle fait volte-face, s'accroche à mon cou et m'embrasse d'une manière si sauvage que ma timidité est déjà de l'histoire ancienne. J'empoigne ses fesses et m'approprie chaque parcelle de sa bouche et de son cou.

J'aimerais prendre le temps de faire courir mes lèvres partout sur son corps, mais nos hanches qui se percutent sans douceur témoignent que, elle comme moi, nous avons envie de griller les préliminaires ce soir. Je la veux tout de suite, enivré par le désir d'explorer ses profondeurs.

La façon dont elle bouge pour se frotter contre mon érection est une torture pour mon impatience. Je la guide vers mon lit. Dès que ses jambes rencontrent mon matelas, j'arrête de l'embrasser pour la regarder. C'est haletante qu'elle s'y allonge. Il a l'air soudain beaucoup trop petit pour tout ce que j'ai envie de lui faire.

— T'es sûre de toi ? je murmure en la bouffant du regard.

— Oh ! que oui, elle confirme en retirant son tee-shirt.

Son soutien-gorge framboise pourrait faire sauter le bouton de mon short.

— Si t'es un mauvais coup, je risque de t'aimer un peu moins, elle poursuit en le dégrafant. Alors autant en avoir le cœur net tout de suite. Je te rassure, mes attentes sont assez basses avec un foutu skateur, alors ne te mets pas la pression.

Je n'avais pas anticipé ce type de préambule, et mon rire fuse dans la pièce. Mais c'est Crocsy l'imprévisible qui est à demi allongée sur mon pieu, à quoi d'autre je m'attendais ? *C'est exactement comme ça que je l'aime.*

Juliet

Le rire de Raf m'excite encore plus, m'incitant à resserrer les cuisses pour contrôler les spasmes qui traversent le bas de mon ventre. Je ne suis ni gênée, ni inquiète, pas même un peu hésitante à l'idée de coucher avec lui. N'ayant plus eu de relations sexuelles depuis Owen, je devrais sûrement me poser mille questions, mais je n'en ai qu'une en tête : quand est-ce qu'il va retirer ses vêtements ?

— Je vais te faire regretter ce que tu viens de dire, il m'avertit d'une voix rocailleuse.

— J'espère bien.

Il bouge. Je m'attends à ce qu'il se débarrasse de son tee-shirt, mais il se penche pour me retirer mes Crocs, marche jusqu'à sa fenêtre, l'ouvre et... les balance sans remords.

— Hey ! je me révolte alors qu'il referme le loquet.

— Désolé, Juliet. C'était ça ou une demi-molle.

Je retombe sur le matelas en riant. Lorsqu'il réapparaît devant moi, son tee-shirt et ses chaussures se sont volatilisés, et son short est en train de suivre le même chemin. Il s'assied au bord du lit pour le retirer et le balance dans un coin de la pièce.

— Tu préfères que je garde ma prothèse ? il me demande par-dessus son épaule. Tu m’as jamais vu sans...

Je sais qu’il ne la retire pas quand il couche avec une fille, et l’entendre me poser cette question avec sa moue penaude, c’est irrésistible.

— Je t’ai jamais vu sans ton caleçon, et pourtant, tu vas te magner de l’enlever. Alors, fais comme tu le sens, je m’en fous. Mais décide-toi vite.

— T’es sûre que tu vas pas partir en courant ?

— Ce serait d’une frime monstrueuse, je rétorque, pleine d’ironie.

D’un mouvement souple, il se retrouve au-dessus de moi et écrase sa bouche rieuse sous la mienne.

— Y’en a pas deux comme toi, Crocsy, il murmure en rivant ses yeux aux miens.

— T’en as mis, du temps, à t’en rendre compte.

— Non, ça, je l’ai su tout de suite.

L’ondulation de son bassin m’arrache un gémissement lascif suivi d’un grognement frustré quand il retourne au bord du matelas.

Ma température augmente quand son caleçon glisse sur ses fesses, et je me régale des muscles de son dos qui se contractent tandis qu’il se défait de sa prothèse. Mais ce n’est rien comparé à ce que je ressens ensuite, quand il me retire mon bas et attrape mes hanches pour me faire monter sur lui. Quand il dégrafe mon soutien-gorge et marmonne en espagnol contre mes seins. Qu’il attrape mes fesses entre ses paumes pour me presser contre son érection.

La friction de nos sexes crée une étincelle qui m’embrase, et l’incendie progresse vite. Très vite. Ses cheveux s’emmêlent autour de mes doigts, je pourrais jouir alors qu’il n’est même pas encore en moi.

Sans prévenir, il nous fait rouler sur le matelas pour m’allonger sur le dos. Il se penche vers la table de nuit, et je reconnais le bruissement d’un préservatif. Je suis déjà en manque de son contact, heureusement il revient rapidement me couvrir de sa peau chaude.

Nos langues deviennent indissociables. J'ouvre spontanément les cuisses, mords sa lèvre et claque sa fesse pour l'inciter à pousser l'exploration plus loin. Sa bouche migre vers mon cou, ses hanches ralentissent, et je comprends qu'il se contient pour m'offrir une intrusion en douceur. Attentif aux soubresauts de mon corps, il se présente à l'entrée de mon intimité et y progresse lentement, en parsemant mon épaule de minuscules baisers. Son dos se couvre de sueur, ses muscles durcissent, et lorsque mes chairs l'ont entièrement adopté, il recommence. Encore et encore, de plus en plus vite.

À mesure que nous perdons la tête et grimpons les étages de l'excitation, c'est une multiplication d'émotions qui s'abat sur moi. Je m'approprie ses centimètres, sa circonférence et ses angles. La géométrie de nos corps devient subitement ma matière préférée. Je sens la jouissance arriver par vagues, je me cambre déjà pour l'accueillir et...

— Oh ! Oh ! Oh ! Pythagore ! j'étouffe mon cri sous sa clavicule.

Son visage s'enfouit dans mon cou, et son rire vibre sous mon oreille.

— Merde, Crocsy, t'as pas le droit d'utiliser mes théorèmes dans ce contexte-là...

— C'est le seul moment de ta vie où ils te seront utiles, j'articule, à bout de souffle. Ne me remercie pas.

Son torse glisse contre ma poitrine trempée alors qu'il se redresse sur ses coudes pour croiser mon regard. C'est de la triche d'être aussi craquant.

— C'est nettement plus excitant comme usage, mais je t'en supplie, ne recommence plus. Comment veux-tu que je me concentre en cours si chaque mot que prononcera mon prof me fait penser à tes orgasmes.

— « Mes » ? J'en ai eu qu'un seul, j'te signale. Peut-être que c'était un coup de chance et que tu n'y arriveras plus jamais.

Un rictus joueur ourle ses lèvres, mes seins se tendent automatiquement.

— Retourne-toi, Juliet.

J'arque un sourcil.

— Tu connais l’expression... il susurre en se mettant à genoux.

— Non, je souffle en frissonnant.

— Femme à roulettes, femme à lev...

Je me jette en avant pour que ma paume atteigne sa bouche.

— Si tu termines cette phrase, tu pourras t’asseoir sur le tien, d’orgasme.

Il me jauge une poignée de secondes puis retombe sur moi.

Dans une délicieuse synchronisation, il reprend possession de mes sens. Le goût de sa langue, le bruit de ses coups de hanches, l’odeur de nos excitations, et en apothéose, le spectacle offert par son visage lorsqu’il atteint la délivrance, m’emportant avec lui.

Il quitte mon corps transi, s’allonge à côté de moi et ouvre son bras pour que je vienne me lover contre lui. Ce lien qui s’est formé entre nous le jour où il a accepté de devenir mon chauffeur particulier connaît en cet instant son apogée. Rien en lui ne me divise ou ne me soustrait à moi-même. L’un avec l’autre, l’un en l’autre, l’égalité est parfaite.

Rafael

Avec son short porté sur un collant déchiré, un débardeur à fines bretelles et une bande noire sur chaque pommette, Juliet est aussi impressionnante que canon. J'ai envie de l'entraîner dans les vestiaires pour lui faire un tas de choses, mais pas question de quitter mon rôle de skateur trahi. J'ai beau être complètement fou d'elle, il m'en faut plus aujourd'hui pour tolérer cet affront. Du moins, en apparence.

— J'arrive pas à croire que tu me fasses un tel coup, je soupire en clipsant les lanières de son casque argenté sous son menton.

Nos visages sont tout proches, je vois ses lèvres roses s'étirer et le bout de sa langue les humecter. Cette vision m'hypnotise, ma bouche se dirige spontanément vers la sienne. J'adore l'embrasser, elle...

— Rha ! je grogne en me reculant. N'essaie pas de m'amadouer !

— Je n'ai rien fait, elle se défend d'une voix innocente.

Je lui décoche un regard désabusé, elle joue des sourcils.

— Intégrer l'équipe de roller derby de Georgia, je souffle en secouant la tête. L'amour fait vraiment tout accepter, j'te jure.

Je savais que ma cousine nourrissait l'idée que Juliet rejoigne sa bande à roulettes, je l'avais compris dès le soir où je suis tombé sur Juliet au

skatepark en sa compagnie. Mais je ne pensais pas que Crocsy accepterait. Enfin, pas aussi vite.

Au fond de moi, ça me plaît, parce que ça signifie qu'elle s'ouvre davantage aux autres. Mais j'adore prétendre l'inverse. Pas question de sonner la trêve officielle entre le skate et le roller, c'est bien trop distrayant.

— Je suis d'accord avec toi ! elle acquiesce vivement. Regarde-toi, un skateur matheux, elle énonce en me désignant du menton. Aucun doute, c'est moi la plus mordue de nous deux pour avoir accepté une telle entorse à mon code d'honneur.

— Je suis le plus mordu.

— Non, c'est moi.

— C'est moi, j'insiste.

Nous nous défions du regard lorsque Donovan et Carrie apparaissent à nos côtés. Don a joué un match contre l'équipe de Lewis hier, et sa copine et lui sont restés à Miami pour le week-end.

— Vous faites un concours du meilleur partenaire ? s'enquiert mon boss en se frottant les mains. J'peux te coacher, Torres, je suis un as dans ce domaine.

— Mais bien sûr ! ricane Carrie. T'as pas touché le totem depuis douze jours, au cas où tu l'aurais oublié. Vous en avez un, vous aussi ? elle nous demande.

— Comment ça, un totem ? s'étonne Crocsy.

Bon sang, ces deux-là sont impossibles.

— Allez-vous en, j'ordonne en les repoussant. Pas question que vos bizarreries de Wolinski déteignent sur nous.

— Vilain Rafifou ! pleurniche Don en faisant trembler son menton.

Ma mâchoire se décroche, je me tourne vers ma copine en la fusillant du regard.

— Quel est ton problème avec le mot « Raf » ? je m'exclame. Mes potes m'ont toujours appelé Raf, et les voilà qui se mettent tout à coup à

utiliser ce surnom horrible que ton esprit a créé pour me rendre dingue.

Elle se contente d'une moue de prédatrice qui ne pourrait pas mieux coller avec son accoutrement de *rollergirl badass*.

De nouveau en tête à tête avec elle, je vérifie deux fois qu'elle a correctement enfilé toutes ses protections. Elle s'apprête à disputer sa première rencontre, et je ne suis pas serein.

— J'ai déjà vu Georgia affronter ces filles, je grogne en désignant le groupe adverse de l'autre côté de la piste. Ce sont des brutes.

Je tapote l'étoile collée sur son casque, indiquant son rôle de *jammer*, et grimace. C'est elle qui est chargée de marquer des points, elle est donc la cible des quatre *blockers* adverses qui vont tout faire pour l'empêcher de les dépasser.

Si elles touchent à un seul de ses cheveux...

— Tu t'inquiètes pour moi ? murmure Juliet en posant ses paumes sur ma poitrine. C'est trop mignon.

Je saisis son menton entre deux doigts et relève un peu son visage.

— Si l'une d'elles te blesse, je mettrai Amy sur le c...

Son index se presse contre ma bouche pour me faire taire.

— Relax, je les laisserai pas me choper. Tu sais combien je peux être insaisissable quand je veux.

Oh ! oui ! Cela dit, depuis qu'on sort ensemble elle et moi, Juliet poursuit son évolution. Accepter l'offre de Georgia est d'ailleurs l'un de ses nombreux progrès, vu ses craintes. Intégrer une équipe, c'est accepter de compter les uns sur les autres. Je suis bien placé pour le savoir, moi aussi. Comme pour attester mes pensées, Luke, Andy et Dallas poussent les portes du gymnase et contournent la piste.

— Quelle femme ! s'écrie Dallas en détaillant Juliet. T'es presque aussi impressionnante que Hitman.

— T'es prête à mordre des bras et tirer des cheveux ? lui demande Andy.

— C'est interdit, rigole Crocsy. Mais y'a moyen que je fracture une ou deux paires de genoux, elle plaisante.

— C'est ton premier match, contente-toi de patiner, je marmonne.

— Rafifou est stressé ? susurre Dallas en ébouriffant mes cheveux.

Je frappe son bras.

— Si vous persistez à m'appeler comme ça, je redeviens associable, j'vous préviens.

Ils se barrent en se marrant et s'installent dans les gradins, à côté d'Amy et Lewis, déjà assis à côté des Wolinski.

Je jette un coup d'œil soucieux à la ronde en expirant.

— Approche, chuchote Juliet en tirant sur mon tee-shirt.

Elle dépose plusieurs baisers sur mes joues, mon nez puis ma bouche.

— Je me vengerai, je prononce contre ses lèvres. À Tampa, tu me revaudras ça.

Cette mention provoque la réaction attendue, Crocsy recule d'un pas. Je n'ai plus abordé ce sujet depuis un bail, pas même après que nous nous soyons mis ensemble. J'ai préféré user de ce temps pour lui prouver de cent façons différentes qu'elle n'avait aucune raison de s'inquiéter de ce « nous » divinement bon. Mais la compétition a lieu dans une semaine, et j'ai autant envie qu'elle vienne qu'au premier jour. Maintenant que mes sentiments sont limpides, je sais pourquoi ça me tenait tant à cœur il y a déjà des semaines.

— Je me demandais quand tu remettrais ça sur le tapis, elle réplique en posant un poing sur sa hanche.

— Il nous reste encore le dernier épisode à tourner là-bas. Ne crois pas y échapper.

— J'ai déjà rendu mon devoir, elle argue avec insolence.

— Et tu vas certainement obtenir la meilleure note, vu la réaction de ton prof.

Son sourire victorieux me fait fondre. Je glisse mes doigts autour de ses flancs et la ramène vers moi.

— Grâce à moi, je frime en pinçant sa peau.

Elle passe ses bras autour de ma nuque, colle sa poitrine à mon torse et joue avec mes cheveux.

— Ça valait le coup de supporter ces longues heures à te regarder *rider*, c'est vrai. Et je suis devenue l'élève préférée de M. Radcliffe.

— Grâce à moi, je répète en me pressant contre elle.

Bon sang, je meurs d'envie de l'entraîner n'importe où et de lui retirer ses fringues.

— Tout ça pour dire que j'ai pas besoin de t'accompagner là-bas... elle articule d'une voix chantante.

— Moi non plus, j'ai pas besoin que tu viennes, Crocsy. Mais j'en ai très envie.

Une étincelle brille dans ses prunelles, juste avant que sa langue virevolte dans ma bouche. Mes mains migrent mystérieusement sur ses fesses.

— Un peu de tenue ! crie Georgia en roulant jusqu'à nous. Allez, Ju ! On y va !

Elle attrape le bras de ma nana et l'entraîne à sa suite.

Je cligne des yeux, les lèvres encore humides de cet assaut. *Attends, mais Juliet ne m'a même pas répondu !*

— Hey ! je la hèle. Arrête d'user de tes charmes pour me faire perdre le fil !

Elle tourne sur elle-même, m'envoie un baiser puis fonce jusqu'à sa nouvelle meute aux casques multicolores.

Je marche vers mes amis et m'assieds entre Dal et Lewis.

— Alors, Torres, ça fait quoi d'être un CDGPA ? m'envoie Conley en feignant d'être désolé.

— Un quoi ?

— Un Campus Driver Gouverné Par l'Amour, m'éclaire Don.

— Oh ! C'est plutôt cool.

Très cool.

— Maintenant, passons à la question à mille dollars... Qui sera le prochain ? s'enquiert Lewis en se penchant pour regarder mes acolytes.

Ses yeux perçants scannent lentement chacun de mes trois meilleurs amis.

— Pourquoi, c'est contagieux ? rétorque Andy.

— Absolument, confirme Lewis. Chez nous, ça a commencé par Lane, et avant qu'on ait eu le temps de dire « fuyons ! », on y est tous passés les uns après les autres. Une véritable hécatombe, une pandémie, un apo...

Amy crochète le cou de son mec et le bloque sous son bras.

— Un apogée d'amour, il croasse.

— Je mise sur Luke, intervient Don en plissant le nez.

— Je suis le chanceux de la bande, il contre, sûr de lui. Je ne tomberai pas dans ce piège, choisis un autre candidat.

— Cette naïveté, glousse Carrie. Je mise aussi sur toi, stupide chauffeur, juste pour avoir l'occasion de piétiner les cendres de ton arrogance quand ton tour viendra.

— Tu vas me porter la poisse ! siffle Luke. Vous êtes tous très mignons à vous bécoter ou vous...

Il lorgne la tête de Lewis toujours coincée sous la prise de Firebird avant de cligner des yeux.

— Bref, j'ai déjà le base-ball dans ma vie, ma voiture et une flopée de Post-it, il précise en m'adressant un clin d'œil reconnaissant. J'ai tout ce qu'il me faut pour être heureux.

— Je suis le seul à avoir une impression de déjà-vu ? lance Don à Conley.

Les coups de sifflet qui retentissent en contrebas mettent fin à cette conversation, notre attention converge vers la piste.

Les deux groupes de cinq joueuses entrent en jeu et mon ventre se serre. Je pose mes coudes sur mes cuisses et cale mon menton entre mes paumes. Crocsy cogne son poing contre celui de ses coéquipières, elles poussent un cri de guerrières et s'élancent toutes. *Foutue Georgia.*

Les jams¹ s'enchaînent, et je me détends en voyant que ma copine fend la piste en esquivant les joueuses adverses avec une agilité incroyable. Elle accumule les points, j'entends d'ici les supporters de l'autre équipe râler et pester.

— Elle est née avec des patins aux pieds ? hallucine Luke.

Je hoche la tête avec fierté et lui envoie des encouragements véhéments.

J'ai assisté à un paquet de matchs de Georgia, mais jamais avec autant d'intérêt. Soudain, alors que Juliet a un tour d'avance sur le pack², l'une des blockers se propulse dans sa direction comme un buffle en colère. Je me redresse aussitôt et manque de débouler sur le parquet en voyant Crocsy à deux doigts de se faire satelliser. Heureusement, ma copine encaisse le choc sans être projetée au sol, et je retombe assis, le souffle court.

— Putain, je déteste ce jeu, je grince en me frottant le visage.

— Moi, j'adore, déclare Amy, très attentive au spectacle. J'vais demander à Juliet de m'initier.

— Une véritable boucherie, chuchote Dallas.

— Vas-y, Juliet ! Fais bouffer tes roulettes à cette dinde ! Lamine-la ! Enfonce tes dents dans sa carotide !

Mes potes et moi nous retournons comme un seul homme vers celle qui vient de brailler. J'aurais parié sur Amy, mais c'est Carrie qui est à l'origine de cet encouragement extrême. Je sais que Mme Wolinski n'a pas sa langue dans sa poche mais je ne l'imaginais pas être une supportrice aussi acharnée. Donovan remarque nos mines surprises, il pince les lèvres et hausse les épaules.

— C'est ma meuf, il lance sur un ton habitué. Et encore, je trouve qu'elle est sage, aujourd'hui. Vous auriez dû la voir quand j'ai joué contre

les Timberwolves³, j'ai cru qu'elle allait débouler sur le terrain. Elle n'a plus le droit d'avoir une place au premier rang.

Je ramène mes yeux sur Juliet, à présent assise sur le banc pour profiter d'une courte pause. Sa bouteille d'eau à la main, elle nous contemple avec un air heureux sur le visage. Elle regarde ensuite ses pieds, se perdant quelques instants dans ses pensées, puis observe ses copines à côté d'elle avant de river ses prunelles aux miennes. J'ai beau me tenir à plusieurs mètres, je décrypte ce qu'elle ressent et hoche la tête pour lui montrer que j'ai compris. *Elle se sent bien parmi nous.*

Ses iris encore épinglés à moi, ses lèvres bougent sans émettre le moindre son. Mon cœur cogne contre ma poitrine. *Est-ce que j'ai correctement lu sur ses lèvres ?*

— Qu'est-ce qu'elle a dit ? j'interroge Dallas, qui regarde dans la même direction.

— Qui ?

— Crocsy !

— Aucune idée. Je matais ce petit canon là-bas, désolé.

— J'ai lu « baisse les yeux, connard », propose Amy à sa place.

— Moi, j'ai compris « je t'épilerai les burnes », s'en mêle Carrie.

Lewis passe son bras sur mes épaules avec un air satisfait sur la tronche.

— Amy et Carrie ont leur façon bien à elles de dévoiler leurs sentiments, donc ignore la forme, mais le fond est bon.

Je t'aime, Rafael. Voilà ce qu'a articulé Juliet, et une énergie puissante se diffuse dans tout mon corps. Je saute sur mes pieds au moment où les deux équipes s'apprêtent à relancer un jam.

— Elle est amoureuse d'un skateur ! je hurle alors en la pointant du doigt.

Tout le monde suit mon doigt jusqu'à Juliet, dont la bouche est grande ouverte.

— Et il l'aime aussi ! je crie encore plus fort.

-
1. Manches en roller derby.
 2. Groupe de blockers.
 3. Équipe de basket de Minneapolis.

OceanofPDF.com

Rafael

Les mouvements de Juliet me tirent du sommeil, beaucoup trop tôt à mon goût. Pourquoi est-ce qu'elle remue comme un ver ? Elle m'a tenu éveillé un long moment cette nuit, elle abuse ! Mes muscles ont besoin de repos, surtout après la journée harassante que j'ai dans les jambes.

— Crocsy, dors...

Hier, j'ai enfin participé à cette compétition de skate tant attendue, et si je n'ai obtenu que la seconde place, l'odeur de la victoire flotte quand même autour de moi. Primo, j'ai rentré des figures hyper cool devant les meilleurs skateurs du pays ; deuzio, j'ai attiré l'attention d'un sponsor absolument dingue et, le meilleur pour la fin, je suis allongé à côté de Juliet. À Tampa, victoire ! *Saucissonné dans le drap serait plus exact. J'aurais dû prendre au sérieux les avertissements de Sonny.*

Je voudrais ouvrir mon bras pour la ramener contre moi, mais il est bloqué. Comment est-ce qu'elle se débrouille pour entortiller le tissu autour de nous ? Je n'ai même pas senti son piège se resserrer autour de moi. *Dans tous les sens du terme, d'ailleurs.*

— Pour l'amour de mon corps, arrête de bouger, Juliet.

— J'ai faim. Si je ne me lève pas, Dallas va bouffer toute la tarte aux pommes.

— C'est un traumatisme, chez toi.

On est encore à Tampa jusqu'à demain matin, et si jusqu'au bout elle m'a laissé dans le doute de sa présence — comme une *rollergirl* têtue —, elle est venue, avec ses patins et sa perche, pour filmer le dernier volet du reportage. Et elle n'est pas venue seule. Mes potes sont là aussi, certainement en train de dormir tranquillement dans les autres chambres de la maison que nous avons louée pour le week-end.

Ils m'ont encouragé comme si j'étais leur champion. Parfois avec un peu trop d'engouement, mais à quoi d'autre je pouvais m'attendre en leur proposant de m'accompagner ? *Rien d'autre, c'est pile pour ça que j'ai eu envie qu'ils viennent.*

Depuis que j'ai compris que j'avais intégré la meilleure *team*, mes résistances se sont franchement ramollies. Celles de Crocsy suivent doucement le même chemin. Elle a encore ces phases où ses pensées la happent mais elle ne les tait plus autant qu'avant.

Je la sens encore se débattre avec le drap puis parvenir enfin à sortir du lit. Grâce à la lumière qui filtre légèrement à travers les stores, je la devine se déplacer à tâtons dans la chambre. *J'adore cette culotte.*

Elle a presque atteint la salle de bains lorsque ses orteils butent dans un truc dur qui roule sous son pied et lui fait perdre l'équilibre. Elle atterrit lourdement sur les fesses et jure en espagnol. Si je lui donne des cours très particuliers depuis un mois, sur ce point, c'est Georgia qui a vraiment une très mauvaise influence sur ma copine.

— T'es tombée ? je lui demande d'une voix encore ensommeillée.

Je l'ai vue en direct mais j'aime la taquiner de bon matin. Je le faisais déjà quand je passais la chercher clandestinement chez elle, mais c'est mille fois meilleur quand elle est en sous-vêtements.

— Non, je fais des roulades au sol pour me réveiller ! Évidemment que je me suis cassé la figure !

Je la discerne tâter l'arme du crime. *Oups !*

— Non, mais je rêve ! Même à distance, tu arrives à me faire des croche-pattes ! elle siffle en brandissant ma prothèse.

J'étouffe mon rire dans l'oreiller, mais il ne passe malheureusement pas inaperçu.

— Et en plus, tu te fiches de moi !

Sans avertissement, elle se remet debout et allume la lumière.

— Crocsy, mes yeux, je grommelle en les cachant derrière ma main.

Je l'entends tirer le tabouret et je discerne sa silhouette floue grimper dessus.

— Qu'est-ce que tu fous ? je gronde en me frottant les paupières pour m'habituer à la luminosité.

L'espace d'une seconde, je crois rêver.

— Attends, mais ça se fait pas ! je me révolte tout à coup en comprenant qu'elle a balancé ma prothèse tout en haut de l'armoire.

— Ça t'apprendra à la laisser traîner partout. Estime-toi heureux, j'aurais pu la jeter par la fenêtre comme tu l'as fait avec mes Crocs. La seule raison qui m'a retenue, c'est le risque de tuer un passant innocent.

— Je suis persuadé que tes Crocs ont tué celui qui les a trouvées...

Elle m'envoie un sourire derrière le majeur qu'elle dresse devant elle.

— Comment je suis censé réussir à la récupérer ?

— Il paraît que l'amour donne des ailes, elle me tacle avant de disparaître dans la salle de bains.

Au moment où elle en ressort, enroulée dans une serviette humide, toute trace de ma fatigue s'envole.

— Ramène-toi, je souffle en tapotant le matelas. Je vais te présenter mes plus plates excuses.

— Je préférerais qu'elles soient saillantes ou rentrantes.

— Tu commences à bien maîtriser le vocabulaire des angles, pour une allergique aux mathématiques.

— Quand c'est utile, ça s'imprime nettement mieux dans mon esprit.

— Viens par là, que je m'imprime plutôt ailleurs. Enfin, si tu pouvais d'abord m'aider à m'extirper de ce drap maléfique.

— Négatif. Je ne prends pas le risque de voir cette tarte aux pommes m'échapper.

Elle commence à rejoindre la porte de la chambre mais se fige dans l'encadrement. Elle rebrousse chemin, remonte sur le tabouret en soufflant, et la seconde qui suit, je reçois une prothèse tibiale dans le ventre.

— Ben alors, tu culpabilises ?

Elle me tire la langue et sort de la chambre.

Après m'être douché, j'arrive dans la pièce à vivre en même temps que mes potes. Juliet, en tête à tête avec Felix, lève le nez de son thé et nous jauge. *J'avoue que ça fait du bruit dans l'escalier.*

— Ça se passe toujours comme ça ? elle s'enquiert. Vous vous déplacez toujours en groupe ?

— Maintenant que Rafifou a admis qu'on était ses meilleurs potos, on est une bande ! revendique Luke.

Elle n'avait pas besoin de leur balancer ce surnom de merde !

— Une meute, ouais... elle corrige.

— On fera tout ensemble, dorénavant ! renchérit Andy. Tu peux m'appeler tonton !

— Va te faire voir... le tacle ma copine.

— On a encore du taf avec Hitman, reprend Dallas. Mais bientôt, elle acceptera de venir en week-end avec nous.

Je lui ai proposé de se joindre à nous, mais elle m'a toisé en arquant un sourcil avant d'éclater d'un rire flippant. Apparemment, poser son cul royal sur les mêmes chiottes que nous lui pose un véritable problème.

Je me sers une tasse de café, m'assieds à côté de Juliet et pose mon bras sur ses épaules.

— Y'a plus de tarte ? demande Dallas.

Le coup d'œil que m'envoie Crocsy me tire un rire. Elle rapproche son assiette d'elle en matant Dal de travers.

— Vous avez eu de l'eau chaude, vous ? grommelle Luke en ouvrant le placard au-dessus de l'évier.

On dirait qu'il s'est levé du mauvais pied.

— T'es de mauvaise humeur, Lucky ? je ricane.

— Mon matelas est à chier, il râle en se frottant le dos.

Il remplit son mug de café et tire une chaise.

— Vous savez si...

La succession d'actions qui s'enchaînent alors me coupe la parole, et ma tasse s'immobilise avant d'atteindre mes lèvres. J'échange un regard ahuri avec mes potes.

— Dites-moi que ce n'est pas ce que je pense ? articule Andy en clignant des yeux.

Non, ce n'est pas possible. Pas Luke !

Playlist

Personal, HRVY

Rewrite The Stars, Anne-Marie & James Arthur

Blank Space, Taylor Swift

Rollin' (Air Raid Vehicle), Limp Bizkit

In Betweenin', AUSTN

Rescue Me, OneRepublic

2002, Anne-Marie

Shower, Becky G

Wildest Dreams, Taylor Swift

Counting Stars, OneRepublic

I Found A Girl, The Vamps

Stitches, Shawn Mendes

Time After Time, Paratone

Shut Up And Drive, Rihanna

Bad Romance, Lady Gaga

Paper Aeroplane, Angus & Julia Stone

Chasing Cars, Snow Patrol

Boom Boom Pow, The Black Eyed Peas

Given Up, Linkin Park

Snap, Rosa Linn

First Day of My Life, Bright Eyes

TiK ToK, Kesha
Love The Way You Lie, Eminem, ft. Rihanna
Unholy, Sam Smith, ft. Kim Petras
False Confidence, Noah Kahan
Apologize, OneRepublic
Wonderwall, Ryan Adams

OceanofPDF.com

Par la même autrice :

Burning Dance, tome 1, 2016, éditions La Condamine (uniquement disponible en ebook)

Burning Dance, tome 2, 2016, éditions La Condamine (uniquement disponible en ebook)

Burning Games, 2017, Hugo Poche

Prude à frange, tome 1, 2018, Hugo Poche

Prude à frange, tome 2, 2018, Hugo Poche

49 jours, je compterai pour toi, 2019, Hugo New Romance (2020, Hugo Poche)

Campus Drivers, tome 1, 2020, Hugo New Romance (2022, Hugo Poche)

Campus Drivers, tome 2, 2020, Hugo New Romance (2022, Hugo Poche)

Campus Drivers, tome 3, 2020, Hugo New Romance (2022, Hugo Poche)

Fan Squad, 2022, Hugo New Romance (2023, Hugo Poche)

Retrouvez C. S. Quill sur les réseaux sociaux :

[Facebook.com/Cami.S.QUILL](https://www.facebook.com/Cami.S.QUILL)

[Instagram.com/c.s.quill](https://www.instagram.com/c.s.quill)

Et pour recevoir du contenu en exclusivité, accéder à des bonus et d'autres surprises, rendez-vous sur le site www.csquill.com !

OceanofPDF.com

C.S. QUILL FAN SQUAD



OceanofPDF.com

Prologue

Oxton

L'arbre qui cache la forêt, hein ?

– Pour commencer, monsieur Briggs, vous allez dessiner un arbre.

Un long silence vibre dans mon esprit alors que j'observe mon interlocutrice. Intérieurement, je m'ordonne de conserver un masque impassible. *Un arbre ? Elle se fout de moi ?*

– Oui, un arbre, elle acquiesce en me regardant au-dessus de ses lunettes.

On dirait que mon visage a trahi mes émotions. Je paie cette psy cent dollars de l'heure, c'est la deuxième séance, et voilà qu'elle me demande de gribouiller un putain d'arbre comme si j'étais un gosse. *Qu'est-ce que je fabrique ici ?*

– Monsieur Briggs ?

– Vous voulez quoi ? je soupire. Un sapin ? Un chêne ?

Un palmier ?

– La question est : « Qu'est-ce que vous voulez, vous » ?

Si je le savais, je ne serais pas ici. Cette question résume à elle seule mon problème actuel. Je ne sais plus à quoi j'aspire. Le plus gros passage à vide de mon existence. Être le leader d'un groupe mondialement connu, n'avoir aucun souci de thune ni de soirées d'ennui sexuel n'est pas un gage de bonheur. Je ne suis pas malheureux, mais je me sens sec. Comme si j'avais vidé mon puits et que je me retrouvais à attendre au fond, que des gouttes me tombent sur la langue.

Je me résous à attraper le crayon posé devant moi et griffonne ce fichu arbre histoire qu'elle arrête de me scruter. Après quelques secondes, je fais rouler le stylo et me renfonce dans ma chaise.

– Intéressant, elle commente en faisant pivoter la feuille vers elle. Vous n'avez pas dessiné de racines, ça dénote une certaine instabilité émotionnelle.

– Vous recevez beaucoup de gens stables dans votre cabinet ? je la provoque.

– Oui, elle se contente de répondre. Elle prend des notes et poursuit :

– Le tronc est très fin.

Si elle fait un lien avec ma queue, je quitte la pièce.

– Cela évoque la présence de tensions ou de demandes répétées qui altèrent votre calme et votre bien-être.

Elle sait qui je suis, je ne viens pas la voir pour qu'elle tire ce genre de conclusions évidentes.

Je lorgne l'horloge fixée au mur derrière elle. Il reste encore trente minutes. Je vais avoir le droit à quoi maintenant ? dessiner une maison ? Je rêve d'une clope alors que j'ai arrêté de fumer depuis quatre ans.

Elle continue son analyse sans rien ajouter à voix haute. Son hochement de tête régulier et ses annotations font redoubler mon envie de nicotine.

– Parlez-moi de vos parents.

Super.

– J’ai grandi avec ma mère. Elle est coach sportive et mange cinq fruits et légumes par jour.

– Et votre père ?

– Il ne m’a pas élevé. Il était très occupé.

– Il était pris par son travail ?

– Ouais.

– Quel est son métier ?

Je gonfle mes joues et relâche l’air lentement. En dehors de ma mère et moi, personne ne sait qui est mon géniteur. Si les médias le découvraient, ça ferait un tollé.

– Cet endroit est votre espace de parole, Oxton.

Laissez-vous aller.

– Disons que c’est quelqu’un de connu. Vous devrez vous contenter de ça.

– Je vois. Vous avez subi une pression relative à sa notoriété quand vous étiez enfant ?

– Plutôt à l’adolescence, je me surprends à lui confier. Je remue sur mon siège devenu soudainement inconfortable. Je déteste évoquer ce type. Mason Wood, l’un des acteurs les plus en vue de ces quarante dernières années. Une vraie star, qui tient encore le haut de l’affiche de nombreux films, à soixante piges. Quand on porte la moitié d’Hollywood dans son nom de famille, ça ne laisse pas beaucoup de place pour le reste. Surtout pas pour un enfant caché, né d’une liaison avec une groupie.

– Continuez.

– J’ai pas grand-chose de plus à en dire.

– J’ai pourtant l’impression que ça prend énormément de place

– Ça reviendrait à affirmer que du vide prend de l’espace.

– Vous m’enlevez les mots de la bouche, elle sourit. Est-ce que vos rapports avec votre père jouent un rôle dans celui que vous êtes aujourd’hui ?

Mon père a joué un tas de rôles, mais je refuse de lui donner celui-ci. Il n'a rien à voir avec ma vie. J'ai mis un point d'honneur à effacer tout ce qui pouvait me rattacher à lui. Y compris mon goût pour le théâtre et le cinéma, qui a pris une saveur amère quand j'ai découvert qui était mon géniteur, à 15 ans. J'ai tiré un trait sur cette passion pour m'adonner à la musique. Et la suite, tout le monde la connaît. Trois potes de lycée qui montent un groupe et vendent 100 000 exemplaires de leur premier album en une semaine. Puis des dizaines de millions en dix ans. Le reste, c'est de l'histoire ancienne.

– Non.

– Vous en êtes certain ? Très souvent lorsque l'un de nos parents est une vedette...

– Il a mis ma mère en cloque, ça s'arrête là. Il n'a aucune influence sur moi, lâchez l'affaire.

Elle me dévisage longuement, avant de bifurquer sur un autre sujet.

Quand la séance se termine, elle me raccompagne jusqu'à la porte.

– Pour notre prochaine rencontre, j'aimerais que vous réfléchissiez à votre père.

Elle me les brise avec ça !

– Je pense qu'il y a matière à creuser. Bonne journée, monsieur Briggs.

– À vous aussi, je grogne en enfilant mon bonnet.

Je quitte son cabinet, certain que je ne remettrai pas les pieds ici. Mon garde du corps apparaît à ma gauche et m'escorte jusqu'à la voiture.

– Tout va bien, Ox ?

– Je suis guéri.

– Sois plus précis, laquelle de tes pathologies a disparu ? il ricane en m'ouvrant la portière.

– Va te faire foutre.

– Ah ! Pas celle-ci !

Il s'installe derrière le volant et sort du parking souterrain.

– On rentre à la villa ? il m’interroge en me jetant un coup d’œil dans le rétro.

– Ouais.

Ressasser mon adolescence m’a foutu en rogne, je suis agité et mes soupirs énervés ne passent pas inaperçus. Je me doutais que consulter une psy sur les conseils de mon manager et de mon attachée de presse était une idée de merde. Je me sens encore plus mal. À cause d’elle, je n’arrête pas de penser à mes parents, à ma vie avant les Unfool, et ça ne fait que creuser le gouffre au bord duquel je déambule. Il y a quelque chose qui me tараude, et je ne suis pas fichu de mettre le doigt dessus.

– J’ai changé d’avis, Travis, on ne rentre pas à la villa.

– OK. On va où ?

– Roule, j’tе dirai quand je le saurai.

J’ai besoin de rester tranquille encore un peu. Les dernières paroles de la psy tournent en boucle sous mon crâne. Pourquoi a-t-il fallu qu’elle évoque le sujet Wood ? J’avais réussi à l’enfouir profondément et voilà que je dessine un arbre qui fait tout remonter à la surface. Cet homme est un parasite qui a bousillé mon équilibre à l’époque, hors de question qu’il fasse de même à présent. Le jour où ma mère a jugé que j’étais assez grand pour découvrir l’histoire de ma conception, elle a tout déballé, sous-estimant l’impact que ça aurait sur moi. Pire, il en a profité pour se pointer incognito lors d’une de mes représentations de théâtre, certainement pour se féliciter de sa digne descendance. *Mon cul, ouais !* Encore aujourd’hui, sa femme et ses gosses ne connaissent pas mon existence. Je me suis mis à haïr ce type dont j’avais construit une tout autre image dans mes rêves de gamin, à me tenir aussi loin que possible de son influence, jusqu’à détester ce que j’adorais faire, pour ne pas lui ressembler. Moi qui espérais sortir plus apaisé de ce rendez-vous, me voilà à bout de nerfs.

À mesure que les bornes défilent, mes souvenirs me happent. Je cherche le numéro de ma mère dans les contacts de mon téléphone pour lui écrire un

SMS, sans savoir ce que je vais lui dire ou ce que j'espère lire de sa part. Je tape, efface, recommence, abandonne et colle mon front contre la vitre.

– Je sais où aller, je balance alors à Travis sans quitter la rue des yeux.

Je lui dicte l'adresse et repars dans mes pensées. Mon garde du corps ne pose aucune question, il roule une demi-heure sans briser le silence qui règne dans l'habitable.

Lorsqu'il se gare le long d'un trottoir, dans une allée résidentielle de Los Angeles, j'observe la bâtisse bordée par un jardin impeccable malgré le fait que personne ne vive plus là depuis un bail. Je quitte la voiture, m'engage sur le chemin dallé et longe la façade. Je retrouve la cachette où un trousseau de clés attend patiemment, et reviens sur mes pas. Usée par son inactivité forcée, la porte coince un peu.

Je traverse le vestibule et m'immobilise devant l'entrée du salon. Je n'ai pas remis les pieds ici depuis une éternité, mais je reprends mes marques sans souci. Tout est resté à sa place, comme figé dans une réalité oubliée. Ma mère ne vient jamais là. Je ne sais même pas pourquoi on garde cette maison. C'est celle où j'ai grandi, la plupart des souvenirs qui y sont rattachés sont bons mais l'atmosphère est bizarre. On dirait une sorte de sanctuaire qui attend d'être exploré pour révéler ses secrets. Pourquoi je suis là ? Je parcours les pièces sans but, jusqu'à m'arrêter devant un mur couvert de cadres. Je ne me rappelais pas que je pouvais être aussi souriant. Je devrais peut-être montrer ces photos à Travis pour lui prouver que ma bouche est capable de s'étirer en un véritable sourire. Face à un Oxton qui doit avoir une douzaine d'années, je tente de reproduire son large sourire, mais ça me pique la commissure des lèvres. Je suis rouillé, c'est clair.

Je continue ce pèlerinage improvisé et débouche dans mon ancienne chambre. Mon corps se dirige de lui-même vers le placard du fond. J'ouvre les grandes portes et mon regard tombe sur deux vieilles caisses en bois. Je n'étais pas en quête de ces boîtes, pourtant j'ai subitement l'impression d'avoir fait tout ce chemin pour elles. Pour y trouver une réponse à une

question que je ne pensais pas me poser. Je les tire au milieu de la chambre et fais sauter les couvercles. Parmi les textes que j'ai appris par cœur, les affiches de vieux films et les centaines de tickets d'entrée du cinéma du quartier, je retrouve les films que ma mère faisait quand je me prenais pour un acteur. C'était avant de savoir que cette place était déjà occupée par un certain Mason Wood. Cette déception paternelle m'a éloigné illico des planches, je n'ai plus jamais visionné ces vidéos, les enfermant avec le reste dans ces deux sarcophages. Contre toute attente, aujourd'hui, j'ai envie de les revoir.

Je glisse une cassette dans le magnétoscope, pas certain qu'il fonctionne encore. Les images se mettent à défiler. Je m'assieds au bord du lit et cale mon menton dans mes mains. Je dois avoir 14 ans et je foule la scène d'un théâtre comme si je m'y sentais chez moi. C'est dingue, j'avais oublié. Ou du moins, refoulé tout ça très loin. Je deviens spectateur de mon double juvénile et une multitude d'émotions explosent dans ma poitrine. J'étais heureux et, malgré l'écran et les années qui se dressent entre ces deux versions d'Oxton, je ressens à nouveau cette adrénaline qui pulsait en moi quand je prenais le costume d'un autre, tout en étant au plus près de moi-même. C'est léger, mais j'en ai le souffle coupé.

Au moment où je sors de la maison, la nuit est tombée. D'une patience légendaire, Travis est appuyé contre le capot de la voiture, une clope au bec. Il s'empresse de l'écraser en me voyant approcher.

- Désolé, j'ai pas vu le temps passer.
- Aucun problème, Ox.
- On peut rentrer maintenant.

Il hoche la tête et nous prenons la direction de la villa où mes comparses doivent se demander ce que je fous.

Dès mon arrivée, je repère mon manager en train d'avaler un bol de nouilles.

– J’commençais à m’inquiéter, il lance, la bouche pleine. J’ai cru que la psy t’avait séquestré.

– Ça t’a pas coupé l’appétit, à ce que je vois, je raille en m’asseyant en face de lui.

– Ça s’est bien passé ?

– Ouais.

– Tant mieux.

Je compte jusqu’à dix, pour être certain de ce que je m’apprête à larguer sur la table.

– Je veux faire du cinéma.

Mon manager se fige, ses baguettes chinoises au bord des lèvres. Il me dévisage comme si j’étais devenu cinglé, puis éclate d’un rire bref.

– Très drôle, Ox. Cette thérapie te rend hilarant, on tient le bon bout.

Je ne m’attendais pas à ce qu’il accueille cette annonce différemment.

– Trouve-moi un agent, Kass. Choisis qui tu veux, du moment que c’est une personne qui fait du bon boulot.

– T’es pas sérieux ?

– Plus que jamais.

– On entame la tournée le mois prochain, qu’est-ce que tu me fais, là ? Tu peux pas nous planter.

– Qui te parle de lâcher les Unfool ? Ça ne change rien aux projets musicaux.

– On devient pas acteur sur un coup de tête. Choisis une autre lubie !

Ce n’est pas une lubie. Un coup de tête, peut-être, mais au sens propre du terme. Un coup dans le miroir qui ne me renvoie que la moitié de mon reflet. Après des heures à enchaîner les vieilles cassettes, un semblant de flamme s’est rallumé quelque part. *Merde, cette psy est bonne !*

– Trouve-moi un agent, je répète sur un ton qui n’engage pas à la discussion.